# VOYAGES

ET

# AVENTURES

## EN PERSE

DANS L'AFGHANISTAN, LE BELOUTCHISTAN & LE TURKESTAN

PAR

J.-P. FERRIER

Ancien adjudant général au service de Perse, Chevalier de la Légion d'honneur, etc., etc.

---

NOUVELLE ÉDITION. — TOME SECOND



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

# VOYAGES ET AVENTURES

## EN PERSE

---

II

CLICHY. — Imp. M. LOIGNON, Paul DUPONT et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

# VOYAGES

ET

# AVENTURES

## EN PERSE

DANS L'AFGHANISTAN, LE BELOUTCHISTAN ET LE TURKESTAN


PAR

J.-P. FERRIER

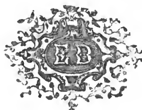
Ancien adjudant général au service de Perse,
Chevalier de la Légion d'honneur, etc.


NOUVELLE ÉDITION

AVEC NOTES TRADUITES DE L'ANGLAIS

PAR BÉNÉDICT RÉVOIL

TOME DEUXIÈME





PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS,

1870






# CHAPITRE XVIII.

Départ de l'auteur pour Zerni.—Un orage dans les montagnes. — Irritation des Téhimounis contre les Afghans.— L'ancienne capitale de Gour. — Histoire de cette province. —Le Serdar Habib-Ullah-Khan. — Empêchements suscités au voyageur. — Le pic de Tchalap-Dalàne. — Les anciennes villes de Kalèh-Kaïssar, Kalèh-Singui et Fakhr-Abad. — Destructions commises par les troupes de Yar-Méhémed-Khan. — Les habitants de la Paropamisade. — Les Eïmaks. — Remarquable courage de leurs femmes. — Les qualités qu'on exige d'elles avant leur mariage. — Richesses minérales.— Topographie. — Difficulté de tracer une description exacte du pays.— Abi-Révân. — L'auteur est forcé de se séparer de ses fidèles Hézarèhs. — Mauvais côtés des mœurs afghanes. — Narbend. — Parsi. — Hérat.— Excellente réception de Yar-Méhémed. — Préparatifs de départ pour Kandahar. — Histoire intéressante sur le domestique du capitaine Conolly. — Lettres de Yar-Méhémed-Khan à Dost-Mohammed et à son gendre, Méhémed-Akbar-Khan.

---

*Zerni.* — 16 juillet. — Distance de 14 farsangs. — Un ciel sombre et orageux avait remplacé le soleil éclatant de la veille, il fut bientôt complétement obscurci par les nuages, et la vallée se trouva plongée dans les ténèbres. Moustapha-Khan me prévint que j'allais m'exposer à de grands dangers en me mettant en route : il essaya de me retenir deux heures encore dans son logis, en me faisant le récit de plusieurs catastrophes survenues à la suite d'ouragans tels que celui qui se préparait; mais la traite de cette journée devait être longue, un peu de pluie n'était pas chose qui m'effrayât, et j'avais hâte d'arriver près du Serdar Habib-Ullah-Khan, dont j'attendais une décision favo-

rable au but de mon voyage et à mes désirs. Je ne tins donc aucun compte des avertissements qui m'étaient donnés, et le chef de Déria-Dèrrè n'insista plus lorsqu'il vit Osman-Khan lui-même se prononcer pour que je me misse au plus tôt en route. Cet Afghan maladroit voulait que les preuves de son zèle parvinssent au plus vite à Hérat, et il écrivait au Vézir-Saheb la lettre la plus stupide, me représentant comme un conspirateur très-dangereux, et faisant, par contre, un éloge complet de sa perspicacité, de son habileté et de son dévouement. Le drôle m'avait chargé de porter cette lettre au camp hératien : Habib-Ullah-Khan m'en donna lui-même connaissance, tout en riant beaucoup des craintes qu'y manifestait, à mon endroit, son spirituel délégué.

J'eus bientôt la preuve que Moustapha-Khan m'avait donné un conseil d'ami, car je fus témoin, quelques heures après, de l'un de ces bouleversements de la nature semblables, à coup sûr, à ceux qui doivent précéder le jugement dernier. La montagne du sud, dans laquelle j'entrai, offrait à la vue un aspect triste et sombre; quelques arbres rabougris, aux feuilles rares et cendrées, rompaient seuls la monotonie de cette énorme masse granitique. Après une heure et demie d'ascension, nous nous trouvâmes dans les nuages, et la vallée disparut presque aussitôt à nos yeux. Les éclats du tonnerre se faisaient sourdement entendre depuis le point du jour, mais lorsque nous fûmes parvenus à cette hauteur ils se produisirent partout autour de nous : ses détonations répétées d'écho en écho étaient si terribles,

qu'on aurait cru que le ciel allait s'entr'ouvrir. Il y avait cependant quelque chose de sublime dans ce retentissement, et mon admiration était au moins égale au sentiment de terreur dont je ne pouvais me défendre. A la foudre succédèrent les murmures du vent, qui s'annonça d'abord par des tourbillons et se déchaîna ensuite avec une incroyable impétuosité, entraînant tout sur son passage, déracinant les plus gros arbres, les transportant à de grandes distances, et faisant rouler dans l'abîme, comme s'ils eussent été arrachés de leur souche par l'effet de la mine, d'énormes blocs de rochers. La poussière, soulevée comme par une trombe, augmentait encore l'obscurité, tandis que tout pliait et craquait sous les efforts de la tourmente. Ce fut avec beaucoup de peine, et grâce à un heureux hasard, que nous pûmes nous préserver de ses atteintes en nous réfugiant dans une excavation formée à la base d'un rocher surplombant au-dessus de nos têtes. La pluie succéda au vent et au tonnerre, et les nuages se fondirent en ondées diluviennes qui finirent par délayer toutes les parties friables de la montagne. Les terres, en se détachant sous l'effort puissant des eaux, remplirent bientôt toutes les concavités d'un mélange de boue et de débris de toute espèce; dans chaque ravin roulèrent des torrents se précipitant dans la vallée et allant grossir les eaux du lac. Enfin, après trois quarts d'heure de tempête, le ciel finit par s'éclaircir, les nuages disparurent peu à peu en lambeaux au delà de l'horizon, et je pus me rendre compte des effets de cette révolution atmosphérique. La vallée et la base de la montagne n'avaient point eu à souffrir

de l'ouragan, car toutes les tentes se projetaient au loin, sur leur tapis de verdure, aussi intactes que lorsque nous les avions quittées : le bétail paissait tranquillement et ne paraissait nullement effrayé; rien enfin n'indiquait là-bas le passage du cataclysme qui venait de fondre sur nos têtes. Les habitants m'avaient prévenu que la montagne avait le privilége d'accaparer pour elle les bénéfices de ces tempêtes qui éclatent rarement en hiver ou au printemps, mais seulement à la fin de l'été et en automne.

Quand le mauvais temps fut passé, nous continuâmes notre marche ascendante de plateau en plateau, et, après trois heures de fatigues, nous atteignîmes une pente rapide qui nous conduisit dans une vallée très-fertile et très-peuplée de Téhimounis. Nous n'arrivâmes point sans difficulté aux tentes de ces nomades pour relayer, tant les ruisseaux s'étaient augmentés par suite de la pluie; ils étaient devenus de véritables rivières, et nous eûmes beaucoup de peine à les franchir. Une heure après, nous étions engagés dans une nouvelle chaîne de montagnes coupées d'une façon bizarre, irrégulière, et offrant dans leur trajet toute espèce d'obstacles.

Nous nous trouvâmes ainsi fort attardés; notre dépit s'en augmenta d'autant plus que parfois des nomades établis sur notre flanc, de l'autre côté d'une vallée qui nous séparait d'eux, nous prenant pour des Afghans à la forme de nos turbans, se faisaient un vrai plaisir de se moquer de nous. « Beau pays à envahir ! nous « criaient-ils, route plate comme la loyauté d'un Af- « ghan ! Allez en parler à vos compatriotes, présentez-

« leur nos civilités, et dites-leur que nous serons en-
« chantés de les recevoir en ces lieux; nous irons au-
« devant d'eux jusqu'aux défilés, où nous les saluerons
« par de nombreuses salves; allez, et que Dieu vous
« guide! » Ces gaillards-là accompagnaient toujours leur péroraison d'un ricanement qui n'avait rien de flatteur pour notre amour-propre, et, sans les deux serviteurs de Moustapha-Khan qui nous escortaient, je suis presque certain qu'ils n'auraient pas attendu l'arrivée de nos prétendus compatriotes pour nous complimenter avec les salves promises. Je vis en effet, tout le long de cette étape, une grande irritation contre les troupes hératiennes, et ce n'était pas sans raison; car elles venaient de rendre presque déserte la plus grande, la plus peuplée et la plus fertile partie de la province de Gour: elles y avaient coupé les arbres, détourné les cours d'eau, renversé les maisons et dépaysé les populations. C'était là, il faut en convenir, un motif bien suffisant pour animer les Téhimounis contre elles.

L'orage et les difficultés de la route ne nous permirent pas d'arriver à Zerni avant deux heures de la nuit. Le Serdar était encore debout, mais déjà beaucoup trop ému par ses libations nocturnes. J'ajournai donc ma visite au lendemain, et j'allai prendre un repos dont j'avais grand besoin.

Zerni est l'ancienne capitale du pays de Gour, ou plutôt elle n'en est que les restes; car ruines sur ruines s'y trouvent entassées. C'est une petite ville enfermée dans une enceinte en pierres et en briques cuites, écroulée sur bien des points; sa position dans une vallée resserrée, mais très-fertile, est heureusement

choisie. Les collines qui l'environnent sont couvertes d'arbres enlacés par de vigoureux ceps de vigne, qui semblent réunir leurs branchages en une seule masse de verdure, tant ils sont multiples et inextricables. De belles eaux fournissant d'excellentes truites coulent en tout sens dans cette vallée, où l'on rencontre des ruines très-étendues. Zerni est à peu près éloignée de 40 farsangs de Hérat, et contient quelques familles Ghèbres, les seules, je crois, qui habitent l'Afghanistan [1]; sa population n'est plus que de 1,200 habitants Souris et Téhimounis.

La principauté de Gour occupe son petit coin dans l'histoire asiatique. Elle forma, dans le XIIe siècle, une souveraineté indépendante, dont les princes se rendirent célèbres par la prise et le sac de Ghaznèh. Ils étendirent leur domination sur tous les pays connus aujourd'hui sous le nom d'Afghanistan et de Sistan. La dynastie des Gourides commença l'an 1150 de J.-C. (545 de l'hégire) et se maintint soixante-quatre ans au pouvoir; elle compta cinq souverains qui sont:

Allal-Eddin-Djéhan-Souz qui régna six ans; Seïf-Eddin-Mohammed, sept ans; Ghyaz-Eddin-Aboul-Fetah, quarante ans; Chéhab-Eddin-Aboul-Mouzaffer, quatre ans, et Mahmoud, sept ans.

17 *Juillet.* — L'étonnement du Serdar Habib-Ullah-Khan avait été grand en apprenant mon arrivée dans son camp. J'allai le visiter à la pointe du jour et il m'accueillit avec une politesse que je crus de bon

[1] Si M. Ferrier ne se trompe pas, cette particularité est très-curieuse, car on ignorait qu'il existât encore des Ghèbres entre Kerman et les Grandes-Indes. — Ed.

augure. Nous discourûmes longuement sur le voyage que je venais de faire, et il parut fort étonné que je l'eusse accompli sans accident, tandis qu'un Afghan ne pourrait parcourir quatre farsangs dans le pays sans risquer sa vie. Il tira ensuite de sa poche la lettre que lui avait écrite Osman-Khan, renfermant celle que cette brute adressait toute décachetée à Yar-Méhémed-Khan, et il me les lut toutes deux. Il me fut facile de réfuter les stupides accusations qu'elles formulaient contre moi, ou, du moins, le Serdar parut ne pas y ajouter foi; cependant, il me refusa obstinément la permission que je lui demandais de me rendre directement de Zerni à Kandahar, dont le souverain, suivant lui, était l'antagoniste le plus déclaré de son maître. Il m'objecta que si le Vézir-Saheb avait voulu me laisser passer par cette ville, il ne m'aurait pas dirigé sur Balkh. J'eus beau lui jurer que celui-ci m'avait donné le choix et que j'avais opté de mon plein gré pour la route du nord, il pensa que sa responsabilité serait trop engagée en me laissant aller où je désirais. Il fallut donc me résoudre à perdre mon temps pendant trois jours dans son camp, afin d'attendre qu'il fît partir pour Hérat un courrier, avec lequel il devait me faire retourner dans cette ville.

Je fus tellement désespéré de ce nouveau contretemps que je pensai en tomber malade de chagrin. Fallait-il donc que, depuis trois mois, j'eusse souffert tant de fatigues en pure perte? Et la belle saison se passerait-elle avant que je fusse arrivé dans cette principauté de Kaboul, où l'hiver est si rigoureux que toutes les communications sont alors intercep-

tées? J'étais d'autant plus désespéré que je redoutais d'être ramené près de Yar-Méhémed-Khan : ce prince ne pouvait-il pas ajouter foi aux stupides soupçons de ses agents, et me retenir indéfiniment prisonnier ou me faire retourner sur mes pas, ce qui m'eût été également pénible? Il fallut toutefois me résigner et suivre le Serdar Habib-Ullah-Khan pendant les journées des 17, 18 et 19, dans ses excursions dévastatrices.

Le pic de Tchalap-Dalàne, un des plus élevés du globe, domine le pays où nous nous trouvions; il se dressait devant nous avec une majesté imposante, et sous son cône neigeux se développaient les contours les plus gracieux et les plus pittoresquement accidentés. A la moitié de son élévation, sa circonférence est de 12 farsangs; ses flancs sont couverts de forêts, de prairies, de villages et de tentes. On y trouve quelques positions naturelles inexpugnables, où les chefs du pays qui se sont succédé ont toujours eu soin d'entretenir de petites forteresses pour s'y abriter en cas de danger : celle où Ibrahim-Khan avait cherché un refuge tout récemment se trouvant à 3 farsangs, sur la hauteur, était parfaitement visible du camp hératien.

En contournant la montagne du côté sud-est, nous aperçûmes trois anciennes villes fortifiées et assez vastes qui eurent à diverses époques une certaine importance dans la principauté [1]. C'étaient :

[1] Quoique les montagnes entre Hérat et Kaboul aient été visitées avant M. Ferrier par d'autres voyageurs, nul Européen avant lui n'avait mis le pied dans cette chaîne de pics élevés. Le baron von Hamner, dans le t. IV de son ouvrage, *les Mines de l'Orient*, décrit le district voisin, qui s'étend au nord et qui est appelé Gharshistan.—Ed.

1° Kalèh-Kaïssar, construite par Ghyaz-Eddin-Aboul-Fetah.

2° Kalèh-Singui, construite par Châh-Sultan-Hussein, Ghazi.

3° Fâkhr-Abad, construite par l'émir Fakhr-Eddin.

Ces trois forteresses ne sont situées qu'à quelques farsangs au N. E. de Teïvèrè, et occupent le pays le plus fertile et le plus pittoresque de la province ; malheureusement le fléau de la guerre en avait chassé les populations qui s'étaient retirées dans les hautes terres, au milieu des ravins et dans des grottes inaccessibles d'où elles voyaient, sans pouvoir s'y opposer, les ravages commis dans la plaine par les troupes de Yar-Méhémed-Khan. Tout ce que les soldats hératiens ne pouvaient pas emporter était impitoyablement brûlé ou détruit : récoltes, arbres, maisons, rien n'était épargné.

Le 17, nous campâmes dans une vallée en entonnoir formée par des collines boisées ; le centre en était occupé par un petit lac d'une farsang de circonférence, dans lequel je vis pêcher de fort belles truites. On trouve des écrevisses petites, mais très-délicates, dans un ruisseau qui y aboutit : ce sont les seules que j'aie vues dans l'Asie centrale ; il n'en existe nulle autre part dans ces contrées. Il y a au milieu de ce lac un îlot couvert de pins et de tamariscs, ombrageant des ruines que les habitants du pays nomment *But-Guiah* (lieu de l'idole). La ville de Kaïssar se trouve tout près de là ; mais il n'en reste plus que la citadelle, construite en briques cuites et située sur le sommet d'un monticule dont le talus naturel est tellement rapide qu'il

est impossible de s'arrêter à l'idée d'en tenter l'escalade. Ce fort n'est abordable que du côté du sud, par une pente roide, mais accessible pour d'autres que des assaillants. Du côté du nord, il y avait un aqueduc, aujourd'hui ruiné, qui amenait l'eau du Tchalap-Dalâne dans la ville : quelques-uns de ses arceaux sont encore debout ; il y en avait deux rangées superposées l'une à l'autre. Leurs débris recouvrent le sol.

Kalèh-Singui est très-rapprochée de Kalèh-Kaïssar. Elle est ainsi nommée à cause des matériaux qui sont entrés dans sa construction, car *singui* signifie pierre. Cette forteresse couronne aussi une éminence aplatie dans sa partie supérieure. Ses murailles d'enceinte sont construites en pierres mal taillées, mais assez grosses, placées les unes au-dessus des autres sans aucun ciment, ce qui ne les empêche pas d'être très-solides, puisqu'elles ont résisté aux tentatives destructives des Afghans et aux effets du temps : les pans de ces murailles sont couverts de plantes grimpantes et l'intérieur de la ville n'a plus d'autres habitants que les bêtes fauves. L'eau arrivait dans la ville par deux aqueducs semblables à celui de Kaïssar, et se rendait dans un vaste bassin situé au centre de la forteresse ; quelques tronçons de colonne gisent sur les bords de ce bassin, et laissent supposer qu'il était primitivement entouré d'une colonnade dont il ne reste que ces seules traces. Au nord-est on rencontre une route assez bien conservée, pavée de fragments de rochers, qui conduisait, dit-on, à Ghaznèh. C'est chose rare en Asie qu'une route ainsi construite, car les chemins y sont

tous tracés au hasard par le passage successif des voyageurs, et jamais on ne les entretient.

Yar-Méhémed-Khan, craignant que ces deux ruines ne fussent utilisées et restaurées par les rebelles, venait d'ordonner au Serdar de les faire détruire de fond en comble avant de quitter le pays.

Fakhr-Abad, située à deux heures plus loin, vers le sud, est encore habitée par des Mongols; mais, aujourd'hui, c'est tout au plus une bourgade. La ville est entourée de vastes ruines et l'on m'a assuré qu'on trouvait dans le sol des monnaies antiques d'or et d'argent en assez grande quantité.

Ce sont aussi des Mongols qui campent autour de Kalèh-Singui et de Kalèh-Kaïssar.

Je pense qu'il serait inutile de faire des recherches sérieuses pour arriver à savoir quelles sont les races d'hommes, connues sous les noms d'Eïmaks, qui habitent la Paropamisade. Ces peuples se sont tellement mélangés, leur origine est si incertaine, leur ignorance si grande sur ce sujet, qu'il faut renoncer à un pareil travail : les suppositions qu'on pourrait faire à cet égard ressembleraient beaucoup à ces étymologies tirées par les cheveux, à l'aide desquelles on a construit bien des édifices dont la base repose dans le vide. J'ai déjà dit qu'on comprenait sous le nom d'Eïmaks toutes les tribus nomades qui descendent des anciens conquérants de la Paropamisade, et qui parlent la langue persane. Elles ont du reste entre elles une conformité de mœurs, une ressemblance physique et une tendance si prononcée à se confondre, surtout quand il s'agit de résister aux Afghans et aux

Uzbeks qui essayent de les asservir, qu'il est permis de les considérer comme une seule nation, divisée en petits gouvernements ou républiques que leurs intérêts et la force des choses obligent à se fédérer, pour ainsi dire, continuellement ensemble. Les Eïmaks vivent presque à l'état sauvage, passant du repos de la brute à l'activité du soldat, suivant que le cas l'exige, sans soupçonner qu'ils pourraient se tenir dans un milieu plus profitable à leurs intérêts et à leur santé. Les Uzbeks et les Afghans sont des gens civilisés si on les compare aux Eïmaks. Le persan qu'ils parlent paraît être très-ancien, et ne contient que fort peu d'arabe auquel ils n'ont d'ailleurs recours que dans le cas très-rare où leur langue ne fournit pas le mot par lequel ils veulent exprimer une idée. Je crois que cela tient à ce que le Koran est fort peu répandu parmi eux. Tout ignorants qu'ils sont de bien des choses, ils n'en sont pas moins heureux et ne voient rien au-dessus d'une tente, d'un cheval, d'une femme et du pillage. Du reste, ils sont très-hospitaliers entre eux et capables de dévouement, voire même de fidélité ; ces peuples, bien organisés, feraient d'excellents soldats, mais surtout de cavalerie : ils combattent à la lance et à l'arc, et n'ont que très-peu d'armes à feu. Leurs femmes supportent le poids de tous les travaux domestiques, des cultures, et prennent souvent part à la guerre. Les Afghans redoutent leur bravoure autant que celle de leurs maris : il est d'habitude qu'une jeune fille ne se marie, parmi elles, que lorsqu'elle peut s'honorer d'une action d'éclat. Ces femmes ne se couvrent point le visage, même en présence des étran-

gers; leurs formes sont massives et amplement accusées, mais leur beauté est médiocre et la décrépitude les gagne avant la quarantaine.

Quoique les hivers soient très-rigoureux dans la Paropamisade, les habitants préfèrent la tente aux maisons, parce qu'il leur est plus facile de satisfaire leur besoin de déplacement, sans être obligés de rien laisser derrière eux. Du reste, leurs tentes, tissées avec de la laine de chameau, sont très-épaisses, imperméables, et quand elles sont exactement closes, le froid y pénètre fort difficilement. Ce que j'ai dit de la fertilité du pays des Eïmaks dans le récit de mon voyage peut en donner une idée, sinon complète, du moins suffisante; il y a peu de populations en Asie qui soient aussi favorisées qu'eux sous ce rapport; ils sont plutôt pasteurs que cultivateurs : cependant ils récoltent du blé, de l'orge, du maïs, et une espèce de millet dont ils sont très-friands. J'ai vu peu de riz chez eux; ils gardent celui qu'ils récoltent pour les jours de fête ou bien pour recevoir un hôte. Les fruits y sont aussi abondants que savoureux, et tous les objets de première nécessité se vendent pour une bagatelle. Habituellement, c'est par échange que les Eïmaks cèdent des aliments, l'argent et l'or étant peu estimés parmi eux et le cuivre n'ayant cours nulle part. Les Eïmaks campent dans les plaines pendant l'hiver, et sur les plateaux élevés des montagnes, pendant l'été et l'automne. Ils sont d'intrépides chasseurs et quittent souvent le gibier pour poursuivre les bêtes féroces, très-abondantes dans leur pays. On trouve une grande quantité de ruines dans leurs montagnes, mais elles

ne renferment aucune inscription qui puisse mettre l'archéologue sur les traces de leur origine.

Je ne pouvais d'abord comprendre qu'il y eût tant de chameaux dans une contrée si montagneuse, car ces animaux ne sont propres aux transports que dans les plaines ; mais j'ai su depuis qu'on ne les y gardait en si grand nombre que pour avoir la laine nécessaire à la confection des bareks, qui rapportent de très-grands bénéfices : de plus, les Eïmaks peuvent, m'a-t-on dit, se rendre avec leurs chameaux dans toutes les principautés qui les entourent, en évitant les montagnes. Dans quelque direction qu'ils veuillent aller, ils peuvent, en faisant des détours, circuler presque constamment dans des vallées. La configuration des pics les plus élevés de la Paropamisade indique que, pour la plupart, ces pointes rocheuses furent anciennement des volcans ; leurs flancs contiennent de nombreuses sources thermales. Les richesses minérales de cette contrée sont très-grandes : on y trouve de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, du soufre, de la houille, des rubis[1] et des émeraudes, mais aucune mine n'est exploitée.

Le pays que j'ai indiqué sous le nom de Paropamisade[2], à l'exemple des auteurs anciens, n'est pas connu

[1] Ceci demande une explication. Le rubis bien connu de Balass vient du Badakchan, au nord-ouest, tandis que les émeraudes se trouvent plus à l'est ; mais dans cette partie de la chaîne des montagnes qui s'allonge entre Kaboul et Hérat les pierres précieuses sont inconnues.—Ed.

[2] L'on trouve pour la première fois ce nom dans les inscriptions de Darius, où la chaîne de montagnes de Gaudara est nommée *Paru-Parisanna*. Le mot *Paru* en sanscrit signifie montagne.—Ed.

sous cette dénomination par ses habitants, qui n'ont aucun mot pour le désigner dans toute son étendue; ils n'en parlent jamais qu'en nommant la tribu qui l'habite ou le chef qui la commande. Comme, par exemple, *Velayet Firouz-Kouhi*, le pays des Firouz-Kouhis, *Mulk Hassan-Khan-ben-Zohrab*, le territoire d'Hassan-Khan, ben-Zohrab, etc.

J'ai compris dans la Paropamisade tout le pays montagneux enfermé dans le cercle formé par Hérat, Meïmana, Balkh, Bamian, Ghaznèh, Kélat-Ghaldjéhi, Kandahar, Zémindavar et Sakhar[1]. On peut considérer ce territoire comme une immense forteresse jetée au centre et au point culminant du grand plateau asiatique; de quelque côté qu'on l'aborde il faut, pour y arriver, franchir de rudes et hautes montagnes qui le coupent encore intérieurement dans plusieurs directions, surtout de l'est à l'ouest.

Les voyageurs qui se succèderont dans les royaumes musulmans de l'Asie centrale feront d'inutiles recherches, d'infructueuses observations pour donner des notions exactes sur le sol et les populations de ces contrées; ils ne pourront jamais avoir qu'une précision d'actualité, et cela tient à la multiplicité des revirements politiques, qui y amènent incessamment le déplacement de tribus entières; des changements dans la direction des cours d'eau, qui font en un jour un amas de ruines d'une cité florissante la veille, tandis qu'une autre s'élèvera, avec ses débris, plus ou moins loin d'elle, sans qu'on soupçonne son existence au

[1] Ce lieu se trouve sur les frontières entre Gour et Hérat.

delà des limites de la province. Comment pouvoir alors préciser les choses pour l'avenir avec ces changements continuels? Ce que j'ai dit de la dépaysation des Djem-Chidis, des Hézarèhs, des Zéïdnats et des Téhimounis, doit faire apprécier toute la difficulté d'un pareil travail.

*Abi-Révân* [1]. — 19 juillet. — Étape de 14 farsangs. — Le Serdar ayant terminé toutes ses dépêches pour Hérat, nous partîmes pour cette ville le 19 au soir. Ce fut, je l'avoue, un des moments les plus pénibles que j'aie éprouvés pendant mon voyage, car Habib-Ullah-Khan poussa le zèle et la prudence jusqu'au point de me séparer de mes excellents compagnons de voyage, les Hézarèhs Rabi et Roustem, sous le prétexte qu'on ne trouverait pas assez de chevaux dans les campements et les villages où nous devions relayer. J'offris de payer la location de leurs montures, mais il n'accepta pas davantage : l'ordre qu'il me remit portait que six chevaux devaient nous être fournis partout où nous les demanderions, deux pour moi et mon domestique, deux autres pour son courrier et un homme à son service qui nous accompagnaient, les deux derniers pour les bagages. Il me fallut non-seulement payer pour ceux que je montais, mais encore ceux de ses gens, et cela à l'avance, parce que le Serdar voulait s'approprier le montant de la recette. C'était peu de chose, il est vrai, mais pour un Afghan, un bénéfice, quelque modique qu'il soit, est une bonne aubaine dont il profite toujours, bien

[1] Nom qui signifie *eau courante.*

convaincu qu'il est de la nécessité des petits ruisseaux pour alimenter les grandes rivières. Je me séparai, le cœur serré, des braves compagnons qui m'avaient montré tant de dévouement : leurs courses et leurs peines devenaient infructueuses et ils n'avaient éprouvé que des désagréments pour avoir associé leur fortune à la mienne. En les quittant, je leur glissai quelques pièces d'or dans la main, et j'étais déjà loin que je les entendais encore appeler la bénédiction du ciel sur mon voyage.

Nous traversâmes jusqu'au jour d'assez hautes montagnes, dont il me fut difficile de distinguer les sinuosités à la pâle lueur des étoiles : ce fut seulement au lever du soleil que nous débouchâmes dans une plaine, où, après avoir cheminé deux heures, nous arrivâmes au campement des Nourzéhis de Abi-Révân. Nous y avions été précédés par une foule d'Afghans, venus je ne sais d'où, qui se gorgeaient là aux dépens de ces nomades. L'hospitalité qu'on reçoit sous la tente, parmi ce peuple, est un moyen pour beaucoup d'entre eux de vivre aux dépens des autres; ils vont de campement en campement et s'y rassasient gratis, sans faire la moindre dépense. Ils sont ainsi en course la plus grande partie de l'année; c'est une véritable tyrannie, ou plutôt une mendicité légale, exercée par le plus grand nombre sur le plus petit, c'est-à-dire par les fainéants sur les gens laborieux. A dire vrai, ces derniers se procurent de temps en temps quelques dédommagements, car tout Afghan, qu'il travaille ou qu'il se croise les bras, est toujours un véritable oiseau de proie : il faut constamment se méfier

de lui, parce que sa morale est par trop facile. Si la force du préjugé ou de l'habitude le porte à respecter l'étranger sous sa tente, il oublie la qualité d'hôte dès qu'on a quitté son toit, et il considère comme très-légitime de dépouiller, à deux heures de son logis, celui qui le matin encore y recevait l'hospitalité.

*Narbend* [1]. — 20 juillet. — Parcours de 12 farsangs, à travers un steppe désert où l'eau est fort rare. Deux ou trois villages et quelques tentes sont tout ce qu'on y rencontre. Un peu après le lever du soleil nous arrivâmes à Narbend, moulin situé sur un petit cours d'eau saumâtre.

*Parsi.* — 20 juillet. — 4 farsangs de distance. Après nous être reposés deux heures à Narbend, nous allâmes à Parsi, gros campement de nomades Eïmaks, autour de quelques maisons en terre. On trouve des ruines modernes considérables dans les environs.

*Hérat.* — 21 juillet. — Marche de 11 farsangs. Nous cheminâmes presque toute la nuit dans des montagnes assez basses, et ne traversâmes point sans difficulté la rivière d'Adreskiân-Roud. Au point du jour, un massif d'arbres se dessina au loin dans la plaine ; neuf minarets et une coupole, situés au milieu de cette forêt, nous révélèrent Hérat, où nous arrivâmes à sept heures du matin. Le domestique du Serdar, qui avait pris une heure ou deux d'avance sur moi, pour aller prévenir le Vézir-Saheb de mon arrivée, m'attendait à la porte de la ville et me conduisit de nouveau chez le Sertip, ainsi qu'il en avait reçu l'or-

[1] C'est-à-dire l'*ormeau sauvage*.

dre. Qui m'aurait dit un mois plus tôt que je reviendrais dans ma prison ?

Un moment après mon arrivée, le Sertip La'I-Méhémed-Khan vint me faire visite et se montra très-affectueux pour moi. Il était accompagné d'un mirza (secrétaire) du Vézir-Saheb, auquel je devais communiquer les incidents de mon voyage. Après avoir pris note de toutes mes réponses, ce secrétaire alla les soumettre à son maître. J'attendis avec anxiété que celui-ci eût décidé quelle conduite il tiendrait à mon égard, car les mesures de précaution dont on m'avait entouré lors de mon premier passage furent de nouveau mises en pratique. Le Sertip ne revint cependant que vers le soir ; il m'apportait l'heureuse nouvelle que Yar-Méhémed-Khan, bien informé des motifs de la guerre existant entre les chefs de Khoulm et de Kaboul, avait admis la sincérité de toutes mes déclarations, et m'autorisait en conséquence à continuer mon voyage vers l'Inde. Le Sertip fit aussitôt retirer le piquet d'infanterie chargé de me garder, et me prévint qu'à dater de ce moment j'étais libre de sortir quand je le voudrais, sans être accompagné, car le Vézir-Saheb me considérait comme un de ses amis. Ce furent effectivement les mêmes paroles que ce prince eut l'obligeance de me répéter quand j'allai le voir une heure après. Il approuva la résolution où j'étais de continuer mon voyage par Kandahar et Kaboul, et me promit des lettres de recommandation pour les souverains de ces principautés ; il ajouta toutefois : « Laissez-leur ignorer le voyage que vous « venez de faire dans le Turkestan et la Paropami-

« sade, cela pourrait éveiller leurs soupçons, ce qui « est inutile. Je leur écrirai que je vous ai engagé « moi-même à passer par Kandahar, et, quels que « soient les différends qui existent entre le chef de « cette ville et moi, j'ai lieu de croire qu'il prendra « ma lettre en considération. »

Je trouvai, à mon grand étonnement, Yar-Méhémed-Khan aussi confiant cette fois-ci envers moi qu'il s'était montré soupçonneux lors de notre première entrevue. Le Sertip attribua ce changement à la réponse, reçue quelques jours auparavant par le Vézir-Saheb, à une lettre qu'il avait écrite en Perse dès qu'il avait appris mon départ de Meched pour Hérat, afin de se renseigner sur mon compte. Il paraît qu'on l'avait tout à fait rassuré, et que l'épître dont Osman-Khan avait attendu tant d'effet n'avait provoqué que son hilarité.

Pendant les quatre journées de ce séjour à Hérat, je m'occupai des préparatifs de mon nouveau voyage, et je crus un moment qu'il faudrait complétement y renoncer, personne ne voulant me conduire à Kandahar. Tout le monde essayait de me dissuader de m'y rendre : on me représentait cette province comme peuplée de fanatiques très-hostiles aux Européens, et on était sûr qu'il m'y arriverait malheur. Je trouvai un seul serbane disposé à m'y transporter, mais craignant d'attirer sur lui quelque désagrément en se chargeant d'une pareille mission, il ne voulait courir cette chance qu'en me faisant payer la location de ses chameaux à un prix tellement élevé, que je dus renoncer à utiliser ses services.

Enfin, après bien des pourparlers et des courses,

je finis par me procurer trois yabous (chevaux de charge) chez ce même Sultan-Méhémed, frère du Sertip, qui avait été chargé de me surveiller pendant mon premier séjour à Hérat. Ce drôle avait eu l'audace de me demander un présent pour le récompenser de la peine qu'il avait prise en me servant de geôlier et en m'espionnant : naturellement j'avais laissé sa demande sans réponse; mais il se rattrapa lorsqu'il fut question de me louer ses chevaux, et quoique notre transaction s'opérât par l'ordre exprès du Vézir, il ne me fit pas moins payer leur location, jusqu'à Kandahar, le triple du prix habituel.

Nous convînmes qu'il me fournirait trois yabous : un pour mes bagages, le second pour me servir de monture, et l'autre pour Ali, serbas placé sous ses ordres, qu'il me cédait jusqu'à mon arrivée à Kandahar, afin de remplacer mon domestique. Méhémed, celui qui me quittait, et le seul que j'eusse rencontré de fidèle et d'honnête depuis que j'étais en Asie, venait de tomber malade, et c'était là le motif de notre séparation. Ce pauvre garçon était natif de Hérat; sa famille s'était attiré la colère de Châh-Kamrâne, il y avait une dizaine d'années, pour une simple peccadille. Quelques-uns des siens furent alors mis à mort, d'autres prirent la fuite, et lui, encore enfant, fut vendu par Yar-Méhémed-Khan aux Turkomans, et conduit à Khiva, où, après quelques années de captivité, le hasard lui fit trouver une bourse de 20 tellahs[1]. Sur ces entrefaites,

[1] Un tellah est une pièce d'or de la valeur de 13 à 14 fr.—Ed.

le capitaine Conolly, passant par cette ville, ajouta 16 tellahs à sa trouvaille, ce qui lui permit de se racheter. En rendant cet infortuné à la liberté, l'officier anglais l'avait pris à son service, et depuis ce temps Méhémed partagea toutes ses infortunes, jusqu'au jour où son malheureux maître fut assassiné par l'émir de Bokhara. J'ai dit autre part comment les quarante-quatre serviteurs des Anglais dont il faisait partie furent délivrés du Siha-Tchâh de cette ville. A la suite de son élargissement, Méhémed était revenu dans l'Inde, où il avait successivement servi le frère de M. Conolly, sir Richmond Sheakspeare et le major Rawlinson; ce dernier l'avait emmené à Bagdad, d'où il était parti en même temps que moi; mais il n'était entré à mon service qu'à Meched, après le vol et la fuite de ce misérable Sadeuk. Le serbas Ali devait donc le remplacer. Mes chevaux avaient en outre pour conducteur un Parsivan nommé Ahmed, et par l'ordre de Yar-Méhémed-Khan, un major nommé Habib-Ullah-Khan devait me fournir un des officiers sous ses ordres pour me conduire jusqu'à Kandahar. Cet honnête major devait pourvoir lui-même à la dépense de son délégué, mais il préféra m'escroquer 36 francs, sous le prétexte d'acheter une robe et des bottes à Djabbar-Khan, qui devait m'accompagner. C'était purement et simplement afin de garder 30 francs pour lui, ce dernier n'ayant reçu ni robe ni bottes, mais seulement 6 francs avec lesquels il devait pourvoir à ses frais de retour jusqu'à Kandahar. J'eus encore la malheureuse idée de faire une autre dépense

qui me causa bien des désagréments. Mes effets s'étant quelque peu abîmés dans les sacs où je les avais enfermés à Ser-Peul, je les replaçai dans des malles que j'achetai à Hérat. Il n'en fallut pas davantage pour exciter les soupçons des Afghans, qui les crurent remplies d'or et essayèrent deux ou trois fois de me dévaliser.

Comme il m'a été impossible d'arriver jamais jusqu'à Kaboul, les lettres que m'avait remises Yar-Méhémed-Khan pour l'émir Dost-Mohammed et son fils sont restées entre mes mains. Je transcris ici leur traduction, pour donner une idée du style fleuri et ampoulé dont on se sert encore aujourd'hui dans les cours des princes afghans.

*Lettre de Yar-Méhémed-Khan à l'émir Dost-Mohammed.*

« Que par la protection divine, l'affectionnée per-
« sonne de mon très-heureux frère, le dispensateur de
« la clémence, de la puissance et de la force de l'État;
« l'éclat du drapeau du royaume, du pouvoir et de la
« fortune; l'ornement du trône, de la magnificence, de
« la grandeur et de la gloire; le conservateur de la re-
« nommée et des forteresses inaccessibles; la parure et
« l'embellissement de la couronne de la prospérité et de
« la munificence; le fondateur des grandes choses et
« des grandes idées, puisse être sur le tapis de la va-
« leur et de la fortune, dans le sanctuaire du Créateur,
« préservée de tout accident et de tout événement de
« ce monde, afin qu'elle puisse enfin augmenter encore
« l'éclat du siége de la magnificence et du pouvoir.

« Une fois les règles de la sincérité et de l'intimité « exposées, les témoignages de sympathie et d'ami- « tié présentés, j'exposerai à votre haute sagesse, « que : comme les lois de l'amitié et de l'union qui « existent entre nous veulent que je regarde comme « une chose obligatoire de vous écrire en toute cir- « constance dans le but de vous témoigner mes sen- « timents de sincérité, je viens par cette feuille de « réjouissance augmenter les peines de votre généreux « cœur.

« Je profite de cette occasion pour vous annoncer « que l'un des seigneurs du royaume de France, le « général Ferrier, venant de Perse, s'est rendu à la « sainte ville de Meched, d'où il vient d'arriver dans « la capitale de Hérat où il a séjourné quelques jours. « Après l'avoir vu, après bien des enquêtes et des re- « cherches pour connaître le but de sa venue, il a été « reconnu qu'il n'en avait pas d'autre que celui de se « rendre à Lahor. En conséquence, comme observer « les lois envers les hôtes est une obligation, surtout « quand ils appartiennent à un gouvernement, j'ai « rempli envers lui, durant tout le temps du séjour qu'il « a fait à Hérat pour prendre une décision sur la route « qu'il devait suivre afin de se rendre au lieu de sa des- « tination, tous les devoirs que la plus parfaite hospita- « lité pouvait me suggérer. J'ai cru, pour la sécurité de « sa personne et pour l'honneur des deux côtés, devoir « lui indiquer comme la voie la plus sûre, pour se « rendre en toute sécurité et aisément à sa destina- « tion, le chemin de Kandahar et de Kaboul. Le très- « sublime susdit seigneur ayant approuvé et apprécié

« mes conseils, je me suis empressé de lui donner tout « ce dont il pouvait avoir besoin pour transporter ses « bagages jusqu'à Kandahar. Je l'ai également fait « accompagner par une personne chargée de le con- « duire en toute sécurité et très-commodément jusqu'à « cette ville. J'ai écrit, pour le même sujet, une lettre « au Serdar (Kouhendel-Khan de Kandahar) tout puis- « sant, mon généreux et très-noble frère. J'espère en « la puissance divine pour que, eu égard à ma lettre, il « fasse accompagner le très-sublime susdit seigneur « par un de ses serviteurs qui le conduira avec hon- « neur et commodité jusqu'à la présence de mon très- « aimé, très-indulgent et très-clément frère (Dost- « Mohammed), pour qu'il ait l'honneur de lui être « présenté.

« J'ai la parfaite conviction que le sublime susdit se « dirigera sous une bonne protection vers sa destina- « tion, et qu'en toute manière mon très-généreux et « très-clément frère obtiendra par là de là renom- « mée. Comme cela était urgent et nécessaire, je « suis venu augmenter vos peines par cet écrit; je « suis toujours prêt à recevoir vos ordres et vos recom- « mandations. Salut. »

*Lettre de Yar-Méhémed-Khan à son gendre Méhémed-Akbar-Khan.*

« Que par la grâce divine la sublime et joyeuse per- « sonne de mon très-généreux et très-heureux fils; « la lumière de mes yeux, dont la présence présage un « bon augure; l'étoile du zodiaque du royaume, de la « puissance et de la fortune; la perle du trésor, de la

« grandeur, de la magnificence et de la munificence;
« la lueur matinale de la dignité et de la prospérité;
« l'éclat de l'arbre; la source d'une origine noble et
« valeureuse, voie Dieu prolonger ses jours; qu'il soit
« préservé ici-bas de toute espèce de piége et de trom-
« perie, de toute peine et de toute affliction; que le
« coursier de l'objet de ses désirs et de son but lui soit
« soumis, et qu'enfin le nectar de la joie et de la féli-
« cité soit versé dans sa coupe.

« Une fois les règles de l'amitié et de ce qui en dé-
« pend exposées, j'annoncerai à mon très-généreux
« fils, dont la sagesse est un sujet de réjouissance et
« de contentement que, comme ses intentions, dont
« découle la clémence, sont et ont toujours été d'être
« mis par moi au fait et au courant des affaires et des
« événements, je remplis cette tâche en lui écrivant
« cette feuille de réjouissance; et, tout en profitant de
« cette occasion, je lui apprendrai que ces jours-ci un
« seigneur appartenant au royaume de France, le gé-
« néral Ferrier, venant de Perse, s'est rendu à la sainte
« ville de Meched d'où il vient d'arriver dans la capi-
« tale de Hérat. Bien qu'après son arrivée ici il y ait
« séjourné quelques jours, cependant après l'avoir vu,
« après bien des enquêtes, il a été reconnu et démon-
« tré qu'il n'avait point d'autre intention que celle de
« se rendre à Lahor, et que c'était le seul but qui l'a-
« vait amené dans ce pays. Comme dans toutes les
« circonstances, honorer et respecter les hôtes est une
« obligation, surtout quand ils appartiennent à un
« gouvernement, durant tout le temps qu'il est
« resté à Hérat afin de prendre une décision sur la

« route qu'il devait suivre pour se rendre au lieu de « sa destination, j'ai observé envers lui toutes les lois « de l'hospitalité, et j'ai cru, pour la sécurité de sa per- « sonne, devoir lui conseiller de prendre la route de « Kandahar et de Kaboul, afin qu'il puisse par cette « voie se rendre en toute sûreté à sa destination, et « que l'honneur qui en résultera rejaillisse sur lui « comme sur nous. Le très-sublime susdit ayant ap- « prouvé et apprécié mes conseils, je me suis empressé « de le faire accompagner par une personne chargée « de lui servir de guide et de protecteur jusqu'à Kan- « dahar : celle-ci reviendra sur ses pas une fois arrivée « dans cette ville. J'ai la conviction que mon très- « généreux fils, ainsi que les Serdars et les grands de « Kandahar, prenant ma lettre en considération, s'em- « presseront de témoigner leur amitié au sublime sus- « dit seigneur et qu'ils feront tous leurs efforts pour « satisfaire à ses désirs. A son arrivée dans cette ville, « les dignes lois de l'amitié et de l'hospitalité seront « observées à son égard et, de là, il se rendra vers sa « destination comblé d'honneurs et de bienfaits; cela « sera honorable de toute manière.

« Comme il était urgent et nécessaire que vous fus- « siez instruit, je vous ai adressé cette présente. Je « vous prie de m'informer constamment de l'état de « votre santé. Salut. »

# CHAPITRE XIX.

Départ de Hérat.—Chabith.—Les inondations du Héri-Roud. — Travaux exécutés pour les empêcher. — Continuation du Kouh-Siah.—Les steppes entre Hérat et Kandahar.—Adreskiân.—Caravansérails bâtis par les Anglais.—L'Adreskiân-Roud.—Les différents noms de ce cours d'eau.—Description de son cours.—Route à suivre par une armée qui se rendrait à Kandahar.— Kach-Djabérâne.— Les Afghans envahissent la tente de M. Ferrier.—Scènes qui résultent de cette irruption.—L'ami de l'homme dans l'Afghanistan.—Un spécimen remarquable de ce pays.—Diplomatie de l'auteur.—Infamie des gens de son escorte.—Le Mechk.—Impudence de Djabbar-Khan. — Ab-Khourmè et Guizanèh. — Nécessité de se soumettre aux volontés de cet homme.—Le manque d'eau. —La fièvre et la soif.—Le thermomètre à l'ombre.—Position militaire.—Exactions infâmes.—Le caractère afghan.— Malheureuse position de l'auteur.— Guerm-Aô et Tchâh-Guèz.—Le vent chaud.—Encore Djabbar-Khan.—La plaine de Bakoua.

---

*Chabith.* — 24 juillet. — Mes préparatifs étant finis, je me mis en route accompagné de mon guide Djabbar-Khan, de mon palfrenier Ahmed, et du serbas Ali, qui devait cumuler les fonctions de valet de chambre et de cuisinier. A une heure au sud de la ville nous traversâmes le Héri-Roud sur un pont en briques cuites de vingt-six arches, nommé Peul-Malàne et récemment restauré par Yar-Méhémed-Khan. Ce serait un monument très-ordinaire en Europe, mais à Hérat il fait l'admiration des Afghans. En cet endroit le lit de la rivière est creusé dans le sable et les eaux s'écoulent par une quinzaine de tranchées de douze pieds

de largeur, très-profondes et enfermées entre deux épaulements formés avec le sable enlevé des excavations. Cette précaution a été prise contre les débordements de la rivière, dont la campagne avait beaucoup à souffrir antérieurement. Quel que soit le volume des eaux, elles s'écoulent aujourd'hui par les voies qui leur ont été nouvellement ouvertes. Les crues du Héri-Roud sont considérables au printemps, mais telle est la quantité des saignées qui ont été pratiquées sur ses rives pour en tirer l'eau nécessaire à l'irrigation des cultures situées entre Obèh et Hérat, qu'il était presque à sec quand nous le traversâmes au Peul-Malâne. Les cultures s'étendent à 2 farsangs au sud de Hérat; elles sont parsemées de débris de monuments, d'aqueducs et d'habitations qui peuvent encore donner une idée de ce qu'étaient anciennement les environs de cette ville. La résidence royale de Roouz-Bagh ferme la longue série des habitations de plaisance de la banlieue.

De là, nous aurions dû gagner le caravansérail de Mir-Davoud, situé à 4 farsangs de Hérat, en suivant la route directe; mais, comme Djabbar-Khan devait prendre les ordres du major Habib-Ullah-Khan, dont la résidence était à Ziaret-Guiah, nous fîmes un détour d'une farsang, en obliquant à droite, pour nous y rendre. Je vis, en passant dans cette localité, les ruines d'une très-belle mosquée, qui renferme le tombeau d'un saint personnage, et où les musulmans viennent en pèlerinage.

Le caravansérail de Mir-Davoud, situé à mi-chemin du gîte, est pourvu d'un puits qui est à sec pendant

l'été et l'automne, et le sol dont il est environné à 2 farsangs à la ronde est aride et abandonné. Après l'avoir dépassé nous nous engageâmes dans une chaîne de montagnes qui se prolonge en s'abaissant vers l'ouest jusqu'au delà de la ville de Khaff-Rouye; c'est une continuation du Kouh-Siah que j'avais traversé près de Dooulet-Yar, et j'acquis encore cette fois la certitude de l'impossibilité totale qu'il y avait à ce que cette haute montagne eût livré passage sur un point quelconque au Héri-Roud.

Les eaux qui en descendent, au lieu de prendre leur direction vers le sud, tombent au contraire dans le Héri-Roud au nord.

Comme je l'ai déjà dit précédemment, c'est la ressemblance de nom existant entre cette rivière et le Herroud-Roud qui aura amené la confusion et des suppositions inexactes.

Chabith, caravansérail-châh inhabité, où nous arrivâmes à minuit, est situé tout près d'un torrent dont les bords sont recouverts de joncs et d'un peu d'herbe, seule nourriture qu'on y trouve pour les chevaux. Les environs sont tout à fait incultes et inhabités. Des perdrix rouges et grises y vivent par milliers.

On compte 120 farsangs de Hérat à Kandahar, mais les steppes arides en été qui séparent ces deux villes ne contiennent pas toujours des lieux habités, désignés à l'avance au voyageur comme un gîte où il pourra se procurer ce qui lui est nécessaire. L'on est souvent obligé de camper dans un lieu sans nom, dépourvu de tout, ce qui, joint à l'ardeur excessive du soleil

dans cette chaude contrée, ne permet pas toujours de suivre un itinéraire arrêté à l'avance ; la route dépend des circonstances, de la saison et du mode de locomotion dont on dispose. Ces motifs m'ont souvent obligé à franchir tout d'une traite des espaces assez grands et à cheminer un peu le jour, un peu la nuit, d'une manière irrégulière; il ne faudra donc pas trop se fier aux dates que je relaterai pour mémoire seulement et approximativement. Les distances que j'indiquerai d'un lieu à l'autre seront la seule base exacte qu'on devra prendre pour établir un calcul sur la distance à franchir et le temps qu'elle nécessitera.

*Adreskiân.* — 25 juillet. — 9 farsangs à travers des montagnes et quelques plaines. Les eaux qui, du côté de Chabith, coulaient vers le nord, prenaient, sur le versant opposé que nous descendions, la direction du sud. Çà et là quelques tentes de nomades se projetaient au loin à l'horizon, mais aux environs de la route le sol était inhabité et sans eau; pourtant il était passablement boisé. On traverse des forêts jusqu'à Kandahar, et j'en conclus que le tamarisc et le mimosa, dont les épais taillis s'étendaient là sur une vaste étendue, n'ont pas besoin d'une très-grande humidité, puisque ceux-ci ne pouvaient espérer que trois mois de pluies pour supporter neuf mois d'excessives chaleurs. Je ne sais cependant comment concilier cette observation avec la remarque que j'ai faite que ces arbres se trouvaient presque toujours sur le bord des rivières. On en rencontre des forêts le long de l'Euphrate, du Tigre, de L'Hir-

mend, etc. On trouve à peu près partout, en Afghanistan, des joncs nains assez tendres, dont les chevaux s'accommodent volontiers, à défaut de paille. Un voyageur peut donc camper à peu près partout sans avoir besoin de charrier de la paille ou du fourrage pour ses montures : il lui suffit d'avoir une provision d'orge. Il n'en est pas de même pour sa propre nourriture, et il s'exposerait à mourir de faim dans les steppes s'il n'emportait pas ses vivres. Il lui faut aussi transporter de l'eau pendant l'été et dans beaucoup d'endroits ; du reste, c'est chose assez facile, au moyen de petites outres appelées *mechk*, que l'on pend à l'arrière des charges. Sans cette précaution, l'on mourrait infailliblement de soif dans ces brûlantes régions.

De Hérat à Chabith on compte 8 farsangs : il y en a 6 depuis ce gîte jusqu'à la rivière de Roud-Guèz, ainsi nommée parce qu'elle coule à travers des forêts de tamariscs[1] qui obstruent même son lit sur plusieurs points. A 3 farsangs au delà se trouve Adreskiân, petit caravansérail bâti en terre avec un puits desséché à côté ; l'un et l'autre sont l'ouvrage des Anglais[2], qui en ont construit de semblables de Kandahar à

[1] Tamarisc, en persan, *guèz*.

[2] Entre le Khachek-Roud et Hérat, on trouvait des caravansérails échelonnés à environ trente ou cinquante milles les uns des autres. Ils étaient tous en fort mauvais état et avaient servi pendant de longues années de refuge à des brigands afghans ou béloutches, plutôt qu'à de paisibles voyageurs et à des caravanes. On assurait qu'ils avaient été bâtis par l'ordre de Châh-Abbas. La plupart étaient vastes et très-bien distribués, quoiqu'en général ils n'eussent jamais été achevés.—Ed.

Hérat, partout où il n'y avait pas d'habitations, afin d'y loger les voyageurs et les chevaux qu'ils entretenaient sur cette route pour relayer les courriers porteurs de leurs correspondances.[1] Le gouvernement britannique avait fait cette dépense et beaucoup d'autres dans la prévision que le pays lui appartiendrait un jour, mais la catastrophe de Kaboul en 1841 a, malheureusement pour son ambition, renversé, pour un certain temps, tous ses projets d'envahissement de ce côté.

Une rivière assez considérable passe à Adreskiân et porte son nom; elle reçoit un peu au-dessus du caravansérail les eaux du Roud-Guèz et se dirige par les districts de Sebzavar ou Sebzar, de Djèdjè et de Ka-

[1] Comme il était important pour la Mission de Hérat d'entretenir des relations directes avec Kandahar, on avait établi des cavaliers le long du chemin, de distance en distance, à environ vingt milles les uns des autres et, lorsque les caravansérails pouvaient être disposés de manière à leur servir d'abri ainsi qu'aux voyageurs, on les réparait et on les mettait en état de service. Dans les stations intermédiaires, partout où l'on pouvait se procurer de l'eau, on avait élevé des Tchapar-Khanè (maisons des courriers) faits de briques cuites au soleil.

Au moyen de ces cavaliers, les directeurs de la Mission avaient des communications bien plus rapides entre Hérat et Kandahar qu'entre Kaboul et cette dernière ville, quoique la distance soit plus grande de cent milles. La route était tellement bien protégée que, si j'ai bonne mémoire, pendant les dix-huit mois que dura le séjour de la Mission dans ce pays, c'est à peine s'il fut commis deux ou trois vols, et encore des plus insignifiants. L'emploi à chaque station de deux soldats afghans dont la moralité était garantie par le *Ser-I-Khaïl* (le chef de la tribu) qui avait le plus d'influence dans le pays suffisait, avec ce secours de cavaliers, à la protection des passants et des correspondances de la Mission anglaise.—L.

leïka, dont elle emprunte les différents noms en traversant leurs territoires. Un peu plus bas elle prend encore celui de Herroud-Roud, qui paraît avoir été anciennement le nom qu'elle portait sur tout son parcours, et va se jeter dans le lac du Sistan, au nord, après avoir reçu près de son embouchure les eaux du Khachek-Roud, petite rivière ou plutôt torrent qui est presque à sec en été et qu'alimentent en hiver et au printemps les pluies et les eaux qui descendent du Sefid-Kouh. Ce qui a occasionné la multiplicité des dénominations sous lesquelles cette rivière est connue, c'est l'habitude où est le gouvernement de partager un cours d'eau en autant de sections qu'il traverse de districts, dont les habitants doivent payer un droit assez fort pour l'utiliser aux irrigations de leurs cultures. Il s'ensuit que les gens du pays étant habitués à le considérer comme leur propriété, dans de certaines limites, lui donnent le nom de leur district sur toute l'étendue où ils peuvent en disposer à leur gré. L'Adreskiân-Roud, dont le cours, dans sa partie supérieure, est assez mal indiqué sur les principales cartes de l'Asie, prend sa source près de Djaor, au-dessus d'Obèh, et vient déboucher dans les plaines du district d'Adreskiân, en suivant, au sud, le Sefid-Kouh. Son lit ne se dessèche, ainsi que celui du Roud-Guèz, sur quelques points de son parcours, que pour un temps limité de l'année, c'est-à-dire pendant le moment des plus grandes chaleurs; mais il y reste toujours suffisamment d'eau pour l'arrosage des cultures en temps voulu. En hiver et au printemps, la rivière Adreskiân est aussi considérable que le Héri-Roud et

coule sans interruption depuis sa source jusqu'à sa perte dans le lac du Sistan.

Pour une armée qui se rendrait, pendant l'été, de Hérat à Kandahar *et vice versâ*, c'est la véritable route à suivre. On pourrait ensuite prolonger le mouvement le long de l'Hirmend pour ne pas être exposé à manquer d'eau. Il n'est donc pas étonnant que les Anglais, qui ont eu à peu près seuls jusqu'ici le privilége de visiter ce pays, aient laissé ignorer ses ressources et sa topographie aux Russes, dont ils ne cessent avec raison de redouter une invasion dans l'Inde.

*Kach-Djabérâne* et *Tchâh-Djéhâne.* — 13 farsangs. — 26 juillet. Chemin parcourant tour à tour des plaines et des montagnes, qui vont toujours en s'abaissant vers le sud; sol inculte, inhabité, mais partout couvert de tamariscs jusqu'à Kach-Djabérâne, village fermé d'une muraille en terre et situé à 6 farsangs d'Adreskiân.

La chaleur fut incroyable pendant cette étape, et nous ne trouvâmes pas une goutte d'eau aux environs de la route pour satisfaire notre soif ardente. Il y a soixante-seize maisons à Kach-Djabérâne : l'eau d'un kariz passe sous les murs et sert à arroser quelques petites cultures de cette localité. A 2 farsangs plus à l'ouest, se trouve la petite ville forteresse de Sebzavar ou Sebzar [1], qu'il ne faut pas confondre avec celle de Sebz-Var en Khorassan, de laquelle j'ai parlé quand j'y passai.

[1] Le vrai nom de cet endroit est Isphizar, ce qui, en vieux persan, signifie Pâturage des chevaux. C'est de ce mot que dérive Sebzavar ou Sebzar, par corruption.—Ed.

Sebzavar est situé à l'extrémité d'une grande plaine oblongue, pouvant avoir de dix à douze lieues de circonférence, où l'on voit çà et là quelques petits villages et des tentes de nomades. Des ruines d'édifices, de maisons et de kariz desséchés prouvent que cette plaine était autrefois très-peuplée et très-fertile; mais les guerres entre la principauté de Hérat, dont elle dépend, et celle de Kandahar l'ont réduite au triste état où elle se trouve aujourd'hui.

Dès le premier jour, je vis qu'il serait imprudent d'avoir une trop grande confiance en mon guide Djabbar-Khan et en mes deux domestiques. Aussitôt que nous fûmes descendus à Djabérâne, ils n'eurent rien de plus pressé que d'aller dire aux habitants qu'un Frengui était arrivé; en un instant la petite tente que le Sertip La'l-Méhémed-Khan m'avait donnée pour mon usage fut remplie d'Afghans, qui se juchaient les uns sur les autres pour me considérer tout à leur aise, comme ils l'auraient fait d'une bête curieuse. Sans doute aussi ils venaient voir s'il ne leur serait pas possible de s'emparer de quelques-unes de mes hardes, car la pensée du vol occupe constamment leur esprit: ils le mettent à la torture pour savoir comment ils pourront s'emparer du bien d'autrui. Accroupis du matin au soir dans leur maison ou dans leur tente, les Afghans n'ont pas d'autre conversation entre eux. Naturellement, j'étais mal à l'aise dans leur société. Avec leur sans-gêne habituel, ces gens-là m'accablèrent de questions auxquelles je répondis complaisamment pour ne pas provoquer leur susceptibilité, ce qui pouvait être dangereux. Les malotrus, ne

trouvant plus de place dans la tente, s'étaient, pour ainsi dire, juchés sur mon dos et sur mes jambes, pour voir comment je mangeais et savoir si les organes fonctionnaient chez moi comme chez eux. Je ne pus faire mon modeste repas qu'en tenant mon assiette à la hauteur du menton, car sans cela ils l'auraient mise en pièces. Quelques-uns de ces gueux avaient retiré leurs chemises et secouaient leur vermine sur mon feutre. L'un d'eux, ayant pris un pou énorme, poussa une exclamation de joie indicible en l'apportant sur le bout de son doigt jusque sous mon nez, afin de me rendre juge de la beauté de sa race; l'insecte, probablement mécontent d'avoir été tiré de son nid, fit un bond et s'élança dans mon assiette. Je fus peu satisfait de l'aventure et m'en plaignis assez vivement en invitant mes gênants visiteurs à se retirer et à me laisser un moment tranquille; mais ils prirent assez mal la chose, et me représentèrent qu'il n'y avait pas matière à se fâcher parce qu'un innocent ovipare avait fait excursion dans mon ragoût. « Le pou, me dirent-ils, est « l'ami de l'homme; un Afghan en a toujours une « centaine sur le corps; il les expulse non pas parce « qu'ils sont impurs, comme vous le dites, mais sim- « plement parce que les démangeaisons qu'ils provo- « quent sont désagréables, pourtant tel est le penchant « de ces insectes pour la race humaine qu'ils revien- « nent toujours nicher sur elle. » C'était un grand diable à mine rébarbative qui me tenait ce langage, en affirmant qu'il n'y avait rien à y répondre. Il fit suivre sa péroraison d'une sortie furibonde contre les

Frenguis (Européens), en disant que j'étais bien heureux d'être accompagné par des gens de Yar-Méhémed-Khan, parce que sans cela il m'aurait mis en pièces; puis, avec cette présomptueuse jactance habituelle aux Afghans, il me fit un pompeux et emphatique éloge de ses hauts faits, me parla des Anglais qu'il avait tués, de ceux qu'il espérait égorger encore, et termina en disant que, si on ne leur opposait pas de canons, les Afghans ne feraient qu'une bouchée de l'Inde et que, de là, ils passeraient dans le Frenguistan (Europe), où ils nous feraient tous esclaves et nous ramèneraient chez eux liés comme des enfants! *Chemchiri adam estim!* « Nous sommes des sabreurs ! » ne cessait-il de répéter, et dès qu'un Afghan a lâché ce mot, il croit avoir tout dit, tout prouvé, et se figure qu'avec des paroles la conquête de l'univers lui est assurée. Je pensai qu'il n'y avait rien de bon à gagner en tenant tête à ce fier-à-bras, et j'opposai le calme le plus complet à toutes ses bravades : je lui représentai tranquillement que j'étais Français, et j'essayai de lui faire comprendre que puisqu'il y avait autant de différence entre moi et un Anglais qu'entre lui et un Persan, je n'avais en aucune façon mérité la haine qu'il faisait peser sur les Européens en général, uniquement parce que sa nation avait eu à se plaindre du gouvernement britannique des Indes. En lui donnant cette explication, j'évitai d'employer des propos blessants et m'efforçai de lui faire croire quelle haute opinion j'avais conçue de sa bravoure. Enfin, avec un peu d'adresse, je finis par dissiper l'orage qu'un malencontreux insecte avait provoqué.

Je pensais en ce moment-là que si un Européen nouvellement débarqué en Asie m'avait entendu pérorer, à l'aide des métaphores louangeuses et exagérées dont fourmille la langue persane, pour chercher à rendre mes impitoyables hôtes un peu moins hostiles, il aurait conçu une bien triste opinion de mon caractère. Je ne faisais cependant que ce que commandaient la situation et la connaissance que j'avais des préjugés des gens auxquels j'avais affaire : parler d'humanité, de loyauté, de droit des gens, de lois et d'honneur à ces brutes, c'est comme si l'on essayait de se faire comprendre par une statue de marbre ; ils ne sont attaquables que de deux manières, par la force ou par l'intérêt. A défaut de ces deux moyens, la flatterie réussit quelquefois, mais c'est une arme dont il faut faire usage avec adresse. Il paraît que je m'en étais passablement bien servi en cette occasion, car mon ours se retira assez content de moi, moins pourtant, évidemment, que si j'eusse été Anglais, car alors il eût pu me faire faire, en toute légitimité, connaissance avec son sabre ou son fusil à mèche. Je me réjouissais déjà d'avoir prévenu un conflit, lorsqu'un nouvel incident vint augmenter les désagréments de mon séjour à Djabérâne. Les trois coquins qui m'accompagnaient m'avaient bien plutôt paru se ranger du côté des Afghans que du mien pendant la discussion ; quand elle fut finie, ce fut à leur tour de me molester. Bien que j'eusse payé à Sultan-Méhémed la location de ses chevaux un prix trois fois plus élevé que le tarif ordinaire, Ahmed, son palefrenier, voulait encore m'extorquer le prix de leur nourriture, et cela

sur un taux quadruple de sa valeur réelle. Djabbar-Khan et le serbas Ali le soutenaient dans ses exigences et demandaient que je supportasse leurs dépenses personnelles à tous les trois, avec une profusion à laquelle il m'eût été impossible de suffire, mes ressources eussent-elles même été dix fois plus considérables. Sur mon refus, Ahmed m'injuria et me menaça de retourner à Hérat avec ses bêtes et de me planter là au beau milieu du chemin. Je fus donc forcé de transiger avec ces misérables, et nous levâmes le camp dans l'après-midi.

Notre petite caravane recruta à Djabérâne un jeune marchand afghan de Kandahar, qui faisait des voyages annuels à Téhéran, où je l'avais connu; il se joignit à moi, pour mon bonheur, car sa présence retint sans doute les mauvais desseins que mes domestiques avaient formés, sinon contre moi, du moins sur mes bagages et sur les grosses sommes dont ils me croyaient porteur.

Nous cheminâmes jusqu'à minuit, d'abord trois heures en plaine et le reste du chemin dans des montagnes peu élevées, mais arides, rocailleuses et très-accidentées. Notre provision d'eau, qui se composait d'une seule outre, était déjà épuisée au coucher du soleil : nous souffrîmes d'autant plus de la soif que le ciel était orageux, l'atmosphère lourde et étouffante, et un vent de simoun nous rendait par moment la bouche comme un charbon ardent. Pour comble de malheur, une mare qui se trouvait à Tchâh-Djéhâne, près du caravanserail que les Anglais y ont fait construire, se trouvait desséchée quand

nous y arrivâmes, et nous eûmes à endurer des tortures difficiles à comprendre, tortures qui étaient augmentées par la présence de moustiques nombreux en cet endroit, et par la vermine de mes visiteurs de Djabérâne, qui s'était attachée à moi après avoir abandonné les chemises afghanes. Nous campâmes au hasard, au milieu de quelques broussailles, assez inquiets sur ce qui pouvait nous arriver là, car ce lieu était mal famé et fréquenté par les pillards. J'ai remarqué que les piétons ne s'aventuraient sur cette route qu'avec une petite outre (mechk) remplie d'eau, attachée autour de leur corps comme une giberne; l'eau s'y conserve très-fraîche, même en étant exposée au soleil, car le contact du vent, quelque faible qu'il soit, suffit pour la rafraîchir, tandis qu'elle s'échauffe instantanément si on la transporte dans des vases. J'ai aussi éprouvé que la mastication diminue beaucoup les souffrances causées par la soif.

*Ab-Khourmè* et *Guiranèh*. — 27 juillet. — 14 farsangs de marche, d'abord dans les montagnes, puis en plaine : pays inculte, presque inhabité, très-boisé et fort giboyeux, malgré le manque d'eau.

Avant de partir de Tchâh-Djéhâne j'eus encore une scène affreuse avec le palefrenier Ahmed. Ce misérable, m'ayant vu céder la veille, s'était flatté de l'espoir de me dépouiller en détail; et, dans ce but, il me signifia qu'il ne ferait point un pas de plus en avant si je ne lui donnais la robe afghane dont j'étais vêtu. J'eus beau lui représenter que je n'en avais pas d'autre et invoquer l'appui de Djabbar-

Khan, mon guide et mon protecteur ; ce fut en vain. Le misérable, honteux sans doute de l'espèce de neutralité qu'il avait gardée entre mes domestiques et moi, me demanda mes bottes pour lui-même, et le serbas Ali exigea aussi mon turban. J'eus un moment la pensée d'en finir avec ces coquins. J'étais bien armé ; ils l'étaient aussi, il est vrai, mais en prenant l'initiative je pouvais les tuer l'un après l'autre comme je l'aurais fait de bandits m'arrêtant pour me demander la bourse ou la vie. Mais je finis par comprendre que cela ne m'avancerait à rien. Comment ensuite charger tout seul les bêtes de somme et me présenter au milieu de populations hostiles? Comment expliquer les motifs que j'avais eu de fusiller ces gredins? Ces motifs seraient-ils acceptés? Je finis par transiger comme à Djabérâne ; il n'y avait rien de mieux à faire, seulement au lieu de me dessaisir de mes effets d'habillement, je leur en donnai la valeur en argent.

Après cette nouvelle scène, je me sentis épuisé par la discussion et la soif ; j'aurais été incapable de continuer la route si le ciel n'eût fait passer en ce moment un piéton, ayant à sa ceinture un mechk rempli d'eau, qu'il me vendit 1 fr. 20 c. Malgré ce prix exorbitant, je trouvai cependant que le marché était à mon avantage. Cette eau me sauva probablement la vie et je pus ensuite franchir 5 farsangs en passant à travers des montagnes quelque peu boisées, qui nous séparaient d'Ab-Khourmè, caravansérail anglais abandonné, près duquel était établi un campement de nomades pillards loin duquel nous jugeâmes prudent de rester. Nous nous abritâmes au milieu d'un taillis

de tamariscs, sur les bords d'une mare puante, où hommes et bêtes se désaltérèrent. Après deux heures de repos nous remontâmes à cheval. J'avais une fièvre brûlante augmentée encore par le vent de simoun, qui soufflait depuis douze heures. Enfin, après avoir cheminé toute l'après-midi et toute la nuit dans une vaste plaine salée, où nous nous égarâmes, et où nous fîmes plus de dix farsangs au lieu de sept, nous arrivâmes au point du jour, exténués, à Guiranèh, près d'un poste occupé par la douane, situé sur les bords d'une rivière aussi forte que le Herroud-Roud, et portant le nom de la localité. Ce cours d'eau va aboutir au Ferrah-Roud. La chaleur de cette journée s'éleva à 46 degrés centigrades à l'ombre[1].

Guiranèh est un village ouvert de quarante maisons et de deux cents tentes de nomades; on en rencontre plusieurs autres à une distance assez rapprochée, ainsi qu'une vieille forteresse en briques cuites, qui tombait en ruines et me parut fort ancienne. D'un côté ses remparts plongent à pic dans la rivière, et sur les trois autres faces on n'arrive au pied de ses épaisses murailles qu'en gravissant la pente très-roide d'un tertre en terre de dix mètres d'élévation.

Cette position est importante : elle commande la rivière et les défilés situés dans les montagnes du sud. Un petit corps d'armée qui y serait placé pourrait maintenir l'autorité dans les districts de

[1] C'est-à-dire 135 degrés du thermomètre Fahrenheit. Celui du major Sanders s'éleva en 1840 sur le Ferrah-Roud à 175 degrés au soleil, et la chaleur y était suffisante pour faire cuire un œuf dans le sable brûlant.—Ed.

Sebzavar, Ferrah, Lâch, Bakoua, Gulistan, Gour et Sakhar. Guiranèh est en effet le point central autour duquel convergent toutes ces localités. Avis aux Anglais etaux Russes.

Dans ce gîte comme dans celui de la veille, mes domestiques me causèrent de nouvelles tribulations et je m'estimai heureux de satisfaire avec une dizaine de francs à leurs exigences. Je résistai tant qu'il me fut possible à ces misérables, parce que, d'abord, mes ressources ne me permettaient pas de leur faire d'autres largesses que celles stipulées dans nos accords; puis, ensuite, eussé-je été plus riche que je ne me serais probablement pas montré plus généreux. Un présent fait à un Afghan ne constitue point une générosité pour laquelle il doive être reconnaissant; ce qu'il reçoit aujourd'hui établit à ses yeux un droit acquis pour le lendemain d'en recevoir autant, et quelque modiques qu'eussent été mes présents, ces misérables se seraient figuré que puisque je me dessaisissais de quelque chose, c'est que j'étais en état de donner beaucoup. Or, il ne faut jamais laisser croire aux Orientaux, et particulièrement aux Afghans, que l'on ait du superflu; cette pensée excite leur cupidité et les rend capables de tous les crimes. Avec quelque bienveillance que l'on traite ces gens-là, on doit bien se persuader à l'avance qu'ils ne seront pas plus constants dans leurs affections que dans leurs inimitiés. Leur conduite se règle toujours sur le gain qu'ils peuvent réaliser, n'importe par quels moyens; jamais leurs sentiments ne sont déterminés par un mobile noble ou généreux. Le principal argument que les

trois coupe-jarrets dont j'étais escorté me jetaient toujours à la face, c'est qu'ils se fatiguaient et détérioraient leur santé à mon service. Bien qu'ils fussent grassement payés pour cela, j'avais lieu, en outre, de m'étonner du genre de leurs plaintes, car ils me laissaient à peu près faire toute la besogne et dormaient au gîte presque tout le temps que nous y restions : si je n'avais surveillé les bagages, nous aurions été dévalisés dès la première étape et ils auraient probablement eux-mêmes commencé le pillage. Le plus souvent j'étais obligé de faire la cuisine pour ne pas mourir de faim, et les provisions de route faites à grands frais, à mes dépens, étaient presque entièrement absorbées par eux; car, les scélérats ! ils réduisaient ma ration aux proportions les plus minimes pour rendre la leur plus forte [1].

[1] Tout porte à croire que les hommes qui accompagnaient M. Ferrier à sa sortie de Hérat avaient reçu des instructions du Vézir-Saheb sur la manière dont ils devaient traiter le voyageur. Yar-Méhémed ne se souciait pas qu'il fût content de son voyage. Si les gens de Hérat n'avaient pas encouragé les Afghans dans leur impertinence, ils n'auraient jamais pris tant de privautés.

La bravade relative au nombre d'Anglais tués par eux n'est à mon avis qu'une vantardise. Quelques-uns de ces Nourzéhis d'Adreskiân avaient peut-être pris part à l'attaque contre les Anglais qui eut lieu à Kandahar, tout près de là. Mais le plus grand nombre n'avaient probablement pas vu d'autres Frenguis que ceux qui faisaient partie de la Mission de Hérat, et ils n'avaient aucun sujet de haine contre eux.

Les circonstances dans lesquelles le Dr Login avait accompli son voyage entre Hérat et Kandahar, lorsqu'il quitta la Mission, étaient vraiment très-différentes. Le but de son expédition était de porter des dépêches et des présents à Kandahar pour les envoyer en Angleterre, et de rapporter des espèces en souve-

Tant de contrariétés et de soucis me remplirent de tristesse et de mélancolie, et je me pris à regretter mon pays. Mes souvenirs se reportèrent vers la France, vers ceux que j'y avais laissés, et je sentais le courage prêt à m'abandonner. C'est qu'aussi personne ne peut se figurer ce que ma position avait d'horrible en compagnie de ces misérables, au milieu de ces immenses solitudes où la chaleur, le manque d'eau, ne sont qu'une partie des inconvénients qu'on y rencontre. Ce n'est que de loin en loin qu'on trouve des habitations où l'on puisse s'approvisionner. Souvent un quart ou une demi-livre d'un pain grossier a été ma nourriture de toute une journée. Quand je surmontais un obstacle c'était pour retomber dans un autre plus grand, et une privation que je m'imposais m'avertissait qu'il faudrait les subir toutes. Il est d'autant plus difficile de se procurer ce dont on a besoin dans cette contrée, que l'argent y étant fort rare, les nomades ne

rains d'or, pour l'usage de la Mission. Il devait en outre inspecter la ligne de cavaliers et de fantassins échelonnés sur la route, voir comment étaient protégés les voyageurs et se concilier les différents Khaïls des Afghans nomades qu'il trouverait sur son chemin. Il y réussit complétement. Le pouvoir qu'il avait sur les gardes de la route et l'escorte de dix à douze hommes bien armés qui l'accompagnait ne lui servirent pas plus que son titre de Ekim-Frengui. On l'accueillit partout avec bonté et civilité. Les Afghans nomades sont, il faut le dire, la race la plus malpropre qui soit au monde; mais ils se comportèrent convenablement pendant le voyage du docteur Login, qui ne s'aperçut en rien de cette insolence dont parle M. Ferrier. Du reste, tout ceci ne prouve nullement que M. Ferrier n'ait pas dit vrai, car la narration de son voyage est d'un bout à l'autre des plus véridiques, des plus exactes pour la topographie, comme aussi des plus intéressantes.—L.

savent pas se rendre compte de sa valeur. En aucun cas ils n'acceptent en payement la monnaie de cuivre, et ils refusent même souvent celle d'argent : en échange des provisions qu'ils consentent à céder, ils exigent des objets à leur usage, particulièrement une grosse toile de coton, nommée *kerbas*, dont ils se font des chemises, des ceintures, des turbans et des pantalons ; les autres choses qu'ils préfèrent ensuite sont le thé, le café, le sucre et le tabac. Je suis souvent resté affamé de longues heures pour avoir négligé de traîner avec moi une charge de ces importants objets de transaction.

*Guerm-Aô* et *Tchâh-Guèz.* — 28 juillet. — 13 farsangs à parcourir, dans d'étroites vallées resserrées entre de hautes montagnes : sol inculte, couvert de taillis de tamarises ; çà et là, au loin, quelques tentes de nomades.

Après avoir franchi 6 farsangs pendant la nuit, nous arrivâmes à Guerm-Aô, ou, plus correctement, Guerm-Ab, lieu inhabité, et ainsi nommé d'une source d'eau, prétendue thermale, qui n'a que 4 ou 5 degrés au-dessus de zéro ; son goût n'a aucune saveur étrangère et n'indique nullement qu'elle soit saturée de parcelles métalliques. A vrai dire, il ne me paraît guère probable qu'elle ait toujours été dans cet état ; faute d'être entretenue, cette source se sera probablement mélangée avec d'autres, au point d'être aujourd'hui méconnaissable. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce lieu devait être autrefois fréquenté, car on y voit les ruines d'un édifice qui paraît avoir été une habitation princière ; il est encore ombragé par des arbres séculaires.

Presque à côté s'élève un caravansérail anglais inachevé. Il y a une incroyable quantité de gibier dans le pays environnant, on y trouve particulièrement des perdrix. La chaleur, quand nous y passâmes, était de 45 degrés centigrades à l'ombre. J'avais acheté quelques minces provisions de bouche à Guiranèh, les seules qu'on eût voulu nous vendre ; mes honnêtes compagnons toujours affamés les avaient mangées pendant la marche de nuit, et il ne nous restait plus qu'un kilog. de riz en arrivant à Guerm-Aô. Le serbas Ali, qui avait encore faim, voulut bien faire cuire le pilau. Mais pour le rendre plus substantiel, surmontant mon besoin et ma fatigue, j'allai tuer quelques perdrix dans les ravines des alentours. Dès que j'en eus trois, au bout d'une heure, je revins au gîte avec un surcroît d'appétit ; comment peindre ma douleur, ma rage, mon désappointement quand je vis que le déjeuner sur lequel j'avais compté venait d'être dévoré par quatre Sipahis se rendant de Hérat à Kandahar, qui s'en étaient emparés sans façon, à ce que disait Ali ! Je ne fus point dupe de ce drôle, dont la barbe encore grasse et mêlée de grains de riz indiquait clairement qu'il avait été le complice et probablement l'instigateur du larcin ; les mêmes indices accusaient Ahmed et Djabbar-Khan, qui n'avaient même pas fini de mâcher la dernière bouchée. Que faire ? me fâcher eût été inutile et peut-être dangereux : je pris mon parti, et quand mes étranges hôtes s'éloignèrent en me félicitant ironiquement sur l'excellence de mes comestibles et de mon cuisinier, je leur répondis sur le même ton que je regrettais que mon déjeuner, n'ayant été préparé que pour quatre

personnes, eût eu à suffire pour sept; puis, sans manifester plus de colère, je plumai mes trois perdrix, les fis rôtir et en dévorai deux. Quant à la troisième, je la mis dans ma poche, au grand scandale des trois misérables qui composaient mon escorte, me proposant de la manger seul, en cheminant à cheval, vers le coucher du soleil.

A trois heures de l'après-midi, nous remontâmes à cheval et continuâmes notre marche à travers des vallées très-encaissées. Deux heures après, nos chevaux ne voulaient plus avancer, tant le simoun avait augmenté d'intensité. Ce vent est connu sous diverses dénominations, telles que *simoun*, *sàm*, *kamsine*, *sirocco* [1]. Lorsqu'il souffle, on éprouve l'un des plus cruels supplices qu'il soit possible d'imaginer; les animaux en sont incommodés aussi bien que les hommes. En Arabie, en Égypte, à Damas, à Bagdad, etc., il sévit par rafales qui s'annoncent par certaines perturbations de l'atmosphère: l'air est rempli d'une masse de vapeurs livides, opaques, voilant l'horizon et dérobant à la vue les objets situés à une faible distance; la clarté du soleil n'arrive plus que comme une lueur

[1] M. Ferrier fait ici allusion au vent brûlant du désert, qui n'est pas en Asie le simoun véritable, aux émanations délétères quelque peu électriques qui causent une mort instantanée et qui régne seulement en Arabie. Ce vent ne produit aucun effet sur la végétation, parce que, selon toute probabilité, il n'est pas en contact avec elle, car il souffle en général à deux pieds au-dessus du sol. Les chameaux, qui sentent son approche, s'agenouillent et placent leur tête sur la terre même, afin d'éviter ses effets meurtriers.—Ed.

rougeâtre, occasionnant une crainte visible aux animaux, qui se cachent le nez dans le sable ou présentent le dos au vent jusqu'à ce qu'il soit passé. Les hommes sont suffoqués, la transpiration est subitement arrêtée, un sable impalpable bouche les pores, remplit les yeux, le nez, les oreilles et la bouche qu'il dessèche, le pouls bat avec violence et souvent on tombe comme foudroyé par une attaque d'apoplexie. Le cadavre de ceux qui meurent se putréfie à l'instant, les membres se séparent du corps au moindre attouchement, tout enfin est singulier, exceptionnel, énergique, dans les effets de ce vent meurtrier. Dans les vastes steppes méridionaux de l'Asie centrale, il se produit rarement par rafales, si ce n'est dans les déserts du Sistan; ailleurs, il dure habituellement trois jours et se soutient avec une force modérée dont on souffre beaucoup, mais qui donne rarement la mort. On ne connaît pas, dans cette contrée, de préservatif contre le simoun; la seule ressource pour échapper à ses atteintes est de s'abriter dans une maison hermétiquement fermée du côté où il souffle.

Nous eûmes beaucoup à souffrir de ce vent pendant les sept farsangs que nous fîmes de Guerm-Aô à Tchâh-Guèz, d'autant plus que notre outre étant déchirée depuis la veille, nous ne pouvions y conserver l'eau, qui fuyait de toute part. Cependant en la tournant dans le sens où elle était le moins détériorée, j'étais parvenu à en réserver une écuellée que je gardais précieusement pour le cas possible où l'un de nous, atteint par le simoun, serait frappé

d'apoplexie ; mais Djabbar-Khan profita d'un moment où je me roulais à terre par suite des douleurs que j'éprouvais à la suite d'un coup de pied qu'un de nos chevaux m'avait lancé dans le bas-ventre, pour absorber le précieux liquide, et je m'aperçus de ce larcin au moment où j'en demandai moi-même une portion pour me remettre un peu. Aux reproches que je lui adressai il répondit qu'il ne voyait pas matière à mon courroux, parce qu'il avait avalé un peu de boue qui avait à peine suffi à humecter ses moustaches : « L'eau, ajouta-t-il en me persiflant, est « la boisson des musulmans, celle des infidèles comme « vous est le vin, chacun notre lot; je n'ai point empiété sur le vôtre, ne m'ennuyez donc plus. » Il me fallut encore souffrir sans pouvoir rien dire.

Quatre heures avant le jour, nous débouchâmes par le défilé de Dervazè dans l'immense plaine de Bakoua, laissant derrière nous les montagnes et ayant devant nos yeux une surface plane à perte de vue, dont la nudité et la monotonie n'étaient modifiées que par deux ou trois monticules isolés, placés çà et là à une très grande distance les uns des autres. Les montagnes très-escarpées et très-élevées qui bordent cette plaine au nord sont sans doute les limites méridionales de la contrée que les anciens nommaient la Paropamisade; celles à travers lesquelles nous avions cheminé depuis Hérat en étaient aussi la frontière, dans la direction ouest. Dès qu'on les a franchies, le pays s'ouvre au delà sur d'immenses plaines, parmi lesquelles celle de Bakoua peut être considérée comme la plus vaste, mais non pas la plus peuplée. On y voit

quelques rares villages ou campements de nomades, dans la partie nord; d'autres, en plus grande quantité, sont situés sur les bords de l'Hirmend ou du Khachek-Roud, mais toute la partie centrale est inhabitée, non pas qu'elle soit stérile, mais parce qu'elle manque d'eau pour tempérer l'aridité du sol et arroser les cultures. Autrefois, de nombreux kariz y conservaient l'eau de la montagne et une foule de villages s'y étaient établis; mais depuis une centaine d'années, ces plaines ont été le théâtre de combats presque incessants entre les armées du Kandahar et celles du Hérat, et elles se sont dépeuplées par suite des désagréments de tout genre que leur position sur la frontière de ces deux États leur attirait. La chaleur est excessive dans la plaine de Bakoua, cependant l'air y est salubre; on n'y voit d'autres arbres que de maigres broussailles de tamariscs et de mimosas. Si elle était peuplée et cultivée comme elle peut l'être, elle deviendrait un véritable grenier d'abondance pour l'Afghanistan. Nous nous arrêtâmes à Tchâh-Guèz, près de l'eau saumâtre d'un kariz à proximité duquel étaient établies quelques tentes de nomades. Bakoua n'est pas le nom d'une localité, mais d'un district dont la circonscription embrasse toute la plaine.

# CHAPITRE XX.

Taxe imposée aux voyageurs.—Le campement des Nourzéhis. — Encore une scène désagréable sous la tente, curiosité et questions des visiteurs.—Pourquoi la peau d'un Européen est-elle blanche? — Limites de l'hospitalité des Iliates. — Hadji-Hibrahimi. — Le mets appelé kourout. — Le kechk des Persans. — Attaque des Nourzéhis. —Haines entre les différentes tribus Afghanes. — Caractère insouciant des Afghans. — Impossibilité de les civiliser. — Les mœurs des Eïmaks. — Instinct pillard des Afghans. — Leur manière de calculer le temps. — Le hâbleur persan. — Entrée de l'auteur sur le territoire de Kandahar.—Traversée du Khachek-Roud. — Wachir. — Le Wali de Wachir. — Avantages de l'hospitalité. — Nouvelles difficultés. — L'auteur devient cuisinier. — Imprudence de voyager avec des malles. — Trahison du nouveau guide.—L'auteur et ses domestiques sont attaqués. — Caractère et mœurs des Parsivans. — Mahmoud-Abad. — Karakàne. — Biabanak.

---

*Hadji-Hibrahimi.*—29 juillet.—6 farsangs de marche en plaine : quelques ruines, des campements de nomades et de rares cultures se dessinent au loin à l'horizon. Au milieu de la plaine, sur le bord de la route, se trouve le village de Kassem-Abad, ayant à peu près cent cinquante feux et entouré d'une muraille en terre. C'est là que réside le gouverneur du district et le fermier du droit de circulation (badj). Ce droit se renouvelle fréquemment en Afghanistan et devient très-onéreux pour les voyageurs, qui sont obligés de l'acquitter toutes les trois ou quatre étapes. Dans le

Hérat les fermiers du badj sont habituellement de riches négociants indiens assez traitables, mais leurs préposés, le plus souvent Afghans, le sont beaucoup moins qu'eux et émettent toujours des exigences qui dépassent le tarif établi. On pourrait certainement les repousser en les menaçant de se plaindre à qui de droit, mais on n'aboutirait guère qu'à rendre la visite des charges que l'on traîne avec soi plus longue et plus minutieuse. Or, comme chaque objet est déplié, retourné et passe entre les mains de vingt butors qui vous entourent d'ordinaire, il court le risque d'aller s'égarer dans la poche de l'un d'eux. C'est ce qui me portait toujours à payer sans contestation ce qu'on me demandait.

Kassem-Abad est le dernier village dépendant du Hérat, du côté de la frontière du Kandahar. Nous nous étions arrêtés pour déjeuner à proximité d'un campement de nomades Nourzéhis, dont nous trouvâmes la population mâle armée jusqu'aux dents et se gardant avec précaution contre les surprises des habitants d'un autre campement, situé à quelques farsangs plus à l'est et nommé Hadji-Ibrahimi, avec lesquels ils étaient en guerre depuis quelques jours à cause d'un cours d'eau détourné; plusieurs hommes étaient déjà restés sur le carreau. A peine étais-je installé, que ces guerriers en haillons firent irruption dans ma tente en nombre tel qu'ils y étaient serrés les uns contre les autres comme des anchois dans un baril. J'étais d'autant plus incommodé de leur présence qu'il faisait ce jour-là 48 degrés centigrades de chaleur à l'ombre : ce coquin de Djabbar-Khan, au lieu de s'opposer à leur envahisse-

ment, les engageait, au contraire, à venir s'informer de ma santé, ce qu'ils faisaient en se vautrant jusque sur mon col et en secouant sur moi leur vermine. Quelques-uns tenaient leurs enfants galeux et rogneux sur leurs genoux, et ces marmots poussaient des cris à désespérer un sourd; enfin, grands et petits semblaient lutter à qui crierait le plus fort et m'adressaient comme un feu roulant de questions les plus stupides et les plus indiscrètes : « D'où êtes-vous? D'où venez-« vous? Quelle est votre position? Que voulez-vous « faire? Êtes-vous riche? Votre pays est-il aussi fertile « que le nôtre? Y mange-t-on d'aussi bons melons? Les « hommes y sont-ils aussi intelligents et aussi braves « que nous »? (Tous ces peuples sont des plus présomptueux et se figurent être les premiers du monde sous tous les rapports.) Enfin, ces gens touchaient à tout, voulaient tout savoir, se faisaient tout expliquer dans les moindres détails avec des répétitions sans fin; rien n'était plus fastidieux et plus désolant. Si je fumais, ils m'arrachaient mon kalioun avant que j'en eusse tiré deux bouffées, se le passaient à la ronde et suçaient le tuyau avec une avidité d'affamé. Si je mangeais, ils ne se précipitaient pas avec moins d'ardeur sur mon pauvre repas, dont il ne me restait plus que les miettes, et ce n'était pas assez pour les satisfaire, car ils me demandaient du sucre, du thé, du café et du tabac dans un langage qui trahissait tout le danger qu'il pouvait y avoir à ne pas les satisfaire. Eh bien! ces gaillards-là ne se figuraient pas le moins du monde m'être importuns. Au nom de l'hospitalité, c'était un devoir pour eux de me tenir compagnie, c'en était un

également de me donner plutôt que de recevoir de moi, mais la convoitise, ce sentiment si afghan, les entraînait malgré eux hors des limites hospitalières dans lesquelles ils eussent dû se renfermer. C'en vint à ce point qu'il ne me fut même pas permis de changer de linge en liberté. Ils étaient bien aises de savoir si j'étais conformé comme eux et palpaient tour à tour mes pieds, mes mains, mon visage et mon corps, discutant longuement sur la blancheur de ma peau et ne pouvant se rendre compte de la raison pour laquelle elle différait de couleur avec la leur. Chacun émettait un avis plus ou moins burlesque, lorsque le Mollah survint et mit tout le monde d'accord en leur apprenant que notre religion de réprouvés défendait aux femmes européennes d'allaiter leurs enfants, et qu'elles se faisaient suppléer par des brebis. « C'est ce qui « conserve la blancheur native de la peau des Euro- « péens, ajouta-t-il, mais ils n'en sont pas moins moitié « bête et moitié homme, voilà pourquoi ils ne com- « prennent pas la sublime religion de notre vénéré « Prophète. » Tout ce que j'eus à souffrir de ces Iliates est incroyable. Les mêmes scènes se renouvelèrent souvent en d'autres lieux, à mon grand regret, car leurs attouchements furent poussés jusqu'aux parties les plus cachées, et il faillit en résulter de très-vilaines choses. J'ai cependant trouvé des exceptions chez quelques chefs afghans, lesquels avaient un certain savoir-vivre et un gros bon sens qui, sous de rudes dehors, leur tenaient lieu d'éducation; mais, quant au bas peuple et à la classe moyenne, ce sont tous des brutes inintelligentes et d'une ignorance crasse.

La population nomade de la plaine de Bakoua était rentrée, depuis deux ans seulement, sous la domination du Hérat quand je la visitai. La main de fer de Yar-Méhémed-Khan s'était appesantie rudement sur ce peuple, qui n'osait plus se livrer au pillage, d'où il tirait auparavant ses principales ressources. Les habitants cultivent aujourd'hui la terre et élèvent des troupeaux, qui leur donnent de bons profits ; néanmoins, cette vie leur est insupportable et ils ne cessent de maudire le Vézir-Saheb du changement qu'il les a obligés d'apporter dans leur manière de vivre. L'un de ces Iliates m'avoua franchement que sans la peur qu'il avait de Yar-Méhémed-Khan, il eût été m'attendre à deux farsangs plus loin, hors des limites fixées par les lois de l'hospitalité, afin de me dépouiller, car il supposait mes malles remplies d'or et témoignait ouvertement son regret de ne pouvoir en faire son profit. Peu rassuré par cette confession et craignant que la tentation ne devînt plus forte que la crainte chez mon avide visiteur, je me remis aussitôt en route, et, cinq heures après, j'arrivai, à la nuit tombante, au campement de Hadji-Hibrahimi, arrosé par l'eau d'un kariz [1]. Là se trouve un caravansérail anglais et le tombeau d'un Iman dont la localité tire son nom [2].

[1] Un kariz est un cours d'eau souterrain ou plutôt un aqueduc avec des regards percés à différents intervalles, pour les réparations intérieures. On en rencontre un très-grand nombre dans toutes les plaines de l'Afghanistan et de la Perse.—Ed.

[2] A l'appui du récit de M. Ferrier, nous citerons ici un fait mentionné dans le voyage du Dr Login, de Hérat à Kandahar, en 1840. Il avait été reçu, lui et ses compagnons, par un chef afghan, dans le voisinage de Wachir, d'une manière tout à

Les habitants de Hadji-Hibrahimi étaient armés et sur leurs gardes comme ceux du campement près duquel nous avions déjeuné dans la matinée; ils ne nous reçurent que parce que nous aurions été obligés de marcher encore pendant dix heures avant de trouver de l'eau et un lieu habité, et que la nuit était venue. S'il eût fait jour, ils ne se seraient pas cru engagés par les devoirs de l'hospitalité et nous auraient éconduits. Mes compagnons de route, fatigués par une longue traite et ayant besoin de repos, pensèrent sans doute s'y livrer plus tôt en évitant de

fait hospitalière et courtoise, car on l'avait honoré d'un *istigbad*, ce qui signifie dans la langue afghane que le fils aîné du Khan et plusieurs autres cavaliers étaient allés à sa rencontre et s'étaient livrés autour de la caravane à une véritable fantasia. Le chef avait, à cette occasion, invité tous les hommes marquants de sa tribu.

Il fut décidé avant qu'on se quittât, le soir, que le Khan et quelques-uns de ses sujets escorteraient le Dr Login, le lendemain matin, jusqu'à une certaine distance sur le chemin de Girishk. Il arriva pourtant que le Dr Login s'étant réveillé de très-bonne heure (grâce peut-être à une mauvaise digestion occasionnée par le pilau de la veille), il lui fut impossible de se rendormir. La lune brillait d'un éclat sans pareil, le temps était superbe et le docteur sortit de sa tente, dressée au milieu du caravansérail, puis s'avança jusqu'à la porte d'entrée, devant laquelle se trouvait un Parsivan éveillé, tenant en main le cheval d'un Afghan endormi qui paraissait être placé là en sentinelle. Après une courte conversation entre cet homme et lui, conversation qui apprit au Dr Login des détails inconnus sur le caractère de son hôte et de ses sujets, comme aussi sur les mauvais traitements exercés par eux contre les Parsivans, celui-ci se détermina, vu son désir d'arriver au plus tôt à Girishk, à réveiller son monde et à continuer sa route. Il agit donc en conséquence et adressa au Khan un message par lequel il lui faisait ses excuses

stimuler la curiosité de nos hôtes; ils leur cachèrent ma qualité d'Européen et je passai à leurs yeux pour un Parsivan au service de Yar-Méhémed-Khan, ce qui me procura à moi-même un peu de tranquillité dont j'avais grand besoin. On nous apporta bientôt un souper pour l'amour de Dieu (*ez bérayé Khouda*), sans exiger de payement. Le repas était des plus modestes. Il se composait d'un grossier pain noir, d'un peu de lait aigre et d'un ragoût immangeable appelé *kourout* dans le pays, composé de grains de maïs cuits et écrasés et de morceaux de pain inondés de graisse rance et bouillante. Malgré ma faim dévorante, je me contentai du pain et du caillé, laissant le

de le quitter d'aussi bonne heure et lui adressait un présent pour le remercier de ses bontés. Mais dès que le Khan apprit que l'intention de son hôte était de le quitter deux heures plus tôt que cela n'était convenu, il vint lui-même le dissuader d'en agir ainsi. Celui-ci fut inébranlable, et alors le Khan ordonna à ses cavaliers de se tenir prêts à partir. Le docteur refusa cette escorte. Après une marche très-périlleuse, il atteignit Girishk, situé à cinquante milles plus loin, sain et sauf, et fut bien accueilli par le capitaine E., qui se trouvait chargé du district.

Le jour même de son arrivée en cet endroit, le docteur apprit, grâce aux gens du capitaine E., que le Khan, pendant son séjour chez lui, avait donné l'avis à un chef de Douranis nommé Akhter-Khan, campé avec ses gens près de Saadati, du passage du docteur Login à une certaine heure, et lui avait conseillé de l'enlever, vu qu'il pourrait en tirer une bonne rançon.

Si, par un hasard providentiel, le docteur n'avait pas cru devoir hâter son départ et refuser l'escorte qu'on voulait lui donner, il n'eût pas atteint Girishk en sûreté, et l'exemplaire précieux du *Châh-Nameh* envoyé par Châh-Kamràne à la reine Victoria, qui avait été confié aux soins du voyageur et qui est maintenant déposé à la bibliothèque de Windsor, eût été volé par les assassins afghans et perdu à tout jamais.—L.

kourout à une vingtaine de gaillards, nos commensaux, qui le firent disparaître en un clin d'œil. Quand il est bien préparé, ce kourout est une chose excellente : en persan il s'appelle *kechk* ; je ne crois pas qu'on en fasse usage en Europe. Voilà la manière dont il se prépare : on fait bouillir le petit-lait résultant de la confection du beurre ; la partie aqueuse se volatilise par l'ébullition, qui précipite les parties solides au fond de la marmite; quand elles ont suffisamment épaissi, on en fait des boulettes grosses comme un œuf de pigeon que l'on met sécher au soleil et qui se conservent ensuite pendant plusieurs années. C'est cette espèce de graisse concentrée dont on se sert pour arroser le pain et le maïs. On la dissout en la mettant délayer dans de l'eau chaude et en la frottant au fond d'un plat en métal jusqu'à ce qu'elle soit entièrement fondue; les gourmets y ajoutent un quart de beurre frais, ce qui lui donne un goût exquis. On verse cette sauce sur le mets que l'on veut assaisonner, au moment seulement de le servir. On mange aussi le kechk avec la viande, mais surtout avec les aubergines et le poisson.

Après avoir vidé les plats, nos hôtes nous prièrent de nous coucher tout de suite, et ils se couchèrent eux-mêmes en rond autour de nous, en nous prévenant de ne point franchir leur cercle pendant la nuit, car cette désobéissance nous exposerait à recevoir quelques décharges de leurs fusils placés à côté d'eux dans le but d'être prêts à repousser l'attaque de leurs ennemis les Nourzéhis, s'ils osaient se présenter. L'avis n'était pas inutile, car, vers le milieu de la nuit, nous fûmes réveillés par le bruit d'une vive fusillade.

Nos hôtes nous mirent d'abord en sûreté dans le caravansérail, puis ils marchèrent résolûment contre les Nourzéhis, qu'ils mirent en fuite après leur avoir blessé quelques hommes. Peu jaloux de nous trouver dans la bagarre, nous nous remîmes aussitôt en route.

Ce qui empêchera pendant longtemps encore l'unité gouvernementale chez les Afghans, ce sont les haines qui existent parmi les tribus et leurs subdivisions, dont chacune forme, pour ainsi dire, une nation à part. Ces vieilles rancunes entre elles sont difficiles à éteindre, et pour le plus petit motif, ces peuples prennent les armes les uns contre les autres. Les suites de ces conflits sont déplorables pour le pays et les populations, mais l'Afghan se préoccupe peu de cela, et rien n'égale sa résignation dans le malheur ; elle ne le cède point à sa turbulence, à sa férocité et à son besoin de vengeance. Cependant, quelque difficile qu'il soit de gouverner de pareilles gens, un homme énergique, généreux et brave, pourrait adoucir l'âpreté de leur caractère; malheureusement, un tel homme se rencontre rarement parmi eux. A vrai dire, quoi qu'il pût faire, je crois qu'il lui serait impossible de faire renoncer ses compatriotes à la paresse dans laquelle ils se complaisent avec délices. Dès qu'ils ont une chétive maison en boue ou une tente, une femme, un cheval et des armes, leur ambition est satisfaite et ils ne sortent de leur engourdissement que pour combattre et piller. Rarement leurs idées se tournent-elles du côté du négoce, de l'industrie. Ils seraient du reste incapables de diriger leurs affaires par eux-mêmes : ceux qui ont quelque bien chargent

toujours un Parsivan de le faire valoir. C'est l'industrie et l'activité de ces derniers qui fertilisent le pays, et encore n'en tirent-ils que de minces profits; aussi il en est bien peu qui arrivent à se créer une position indépendante de leurs tyrans. J'ai eu l'occasion de voir, parmi les nomades Eïmaks, bon nombre de vieillards n'ayant jamais mangé de viande, n'ayant jamais eu le moyen de s'en procurer, quoique s'étant occupés toute leur vie à élever de nombreux troupeaux: un pain grossier, quelques grains de maïs ou des fruits, voilà les seuls aliments dont ils se fussent nourris pendant de longues années.

Bien que la sévérité de Yar-Méhémed-Khan ait obligé les Afghans à cesser leurs pillages dans la plaine de Bakoua, les voyageurs ne peuvent pas cependant la traverser en toute sécurité, car elle est constamment battue par des Béloutches indépendants, qui habitent les bords de l'Hirmend. Montés sur leurs rapides dromadaires, ils font de fréquentes excursions sur le territoire du Hérat, et lorsqu'ils sont en nombre ils s'attaquent souvent aux campements de nomades et même aux villages, qu'ils ruinent de fond en comble; ce sont ces excursions si souvent renouvelées, autant que celles des Kandahariens, qui ont amené la dépopulation de cette belle plaine. Il en résulte que les habitants de ce district, étant tour à tour pillards et pillés, éprouvent bien plus que ceux des autres le besoin de guerroyer; leur courage, leur fougue et leur férocité s'en sont accrus au delà de tout ce qu'on peut se figurer, ce qui ne les empêche pas pourtant d'être très-hospitaliers. Comme ils ne

peuvent plus guère piller dans le Hérat, depuis que Yar-Méhémed-Khan en est le souverain, ils s'en dédommagent en poussant leurs tchap-aoûls chez les Béloutches soumis ou dans le Kandahar. C'est toujours la nuit qu'ils commettent leurs larcins, et voici leur manière d'agir pour surprendre les voyageurs endormis en plein air. Dès qu'ils sont renseignés par leurs espions sur la façon dont le campement qu'ils veulent piller est établi, ils s'avancent doucement jusque là et se partagent habituellement trois par trois pour attaquer chacune de leurs victimes. Le premier d'entre eux la saisit par le milieu du corps et lui lie les mains avec une corde; les deux autres se précipitent, l'un sur les pieds, l'autre sur la tête, qu'ils fixent avec deux petites chaînes dont les extrémités sont fichées en terre au moyen de deux grands clous. Après avoir mis ceux qu'ils ont ainsi attaqués dans l'impossibilité de remuer, ils les dépouillent tout à leur aise et s'éloignent ensuite en emportant leurs chaînes, se contentant de laisser les mains liées à celui qu'ils viennent de voler. Quand les pillards de Bakoua sont en trop petit nombre pour faire leur coup comme je viens de le dire, ils opèrent autrement, mais en tout cas, ils ne s'y hasardent qu'autant qu'ils sont deux pour attaquer un voyageur; ils rampent alors en silence jusqu'à lui, l'un vers les pieds, l'autre vers la tête, et tandis que le premier passe un couteau bien affilé à travers la plante des pieds de la victime pour la mettre hors d'état de fuir, le second lui tire subitement de dessous la tête le havresac qui contient ordinairement tout ce qu'elle a de plus pré-

cieux, et l'un et l'autre se sauvent ensuite à toutes jambes.

*Wachir.* — 30 juillet. — Parcours de 13 farsangs, à travers champs. La route qui longe le pied des montagnes, à gauche, décrivant un trop long circuit, nous l'abandonnâmes pour marcher en ligne directe sur le Kouhi-Duzd (montagne des voleurs), qui se trouve jeté comme une sentinelle perdue en avant de la rivière Khachek-Roud, et est isolé au milieu de la plaine. La facilité qu'il y a à gagner à travers champs la plupart des localités fait de la stratégie une science inutile en Afghanistan; les armées s'y inquiètent peu d'assurer leurs communications, certaines qu'elles sont de trouver un passage ouvert pour opérer leur retraite; la même raison fait qu'elles marchent toujours droit devant elles, sans s'inquiéter des partis ennemis qui pullulent sur leurs flancs ou sur leurs derrières. Je n'ai jamais vu de gens aussi habiles à juger par instinct d'une direction, quelque éloignée qu'elle soit; ils arrivent presque toujours au but en ligne directe sans se tromper, et cela en cheminant à travers des steppes. De Hadji-Hibrahimi au Khachek-Roud on ne trouve pas une goutte d'eau, ce qui fait éprouver des souffrances incroyables à celui qui voyage dans ces steppes arides et brûlants. La bouche et le gosier se dessèchent et s'enflamment, et l'air que l'on respire passe par ces organes comme une flamme dévorante absorbant toute la force physique et ôtant jusqu'au sentiment de l'existence. Je n'ai trouvé, ainsi que je l'ai dit déjà, qu'une seule ressource contre la privation d'eau, c'est la mastication, qui rappelle la salive dans la bouche

et calme la soif au point de la rendre supportable.

L'espace qui sépare Hadji-Hibrahimi de Wachir est recouvert de broussailles sur les points où nous le parcourûmes : parmi ces halliers dominent de maigres taillis de tamariscs servant de retraite à des myriades d'onagres (*goura-khar*) et à toutes les variétés d'antilopes ; nous y rencontrâmes aussi grand nombre de perdrix et d'outardes [1].

[1] Le chemin qu'a suivi M. Ferrier n'est pas le plus direct pour se rendre de Bakoua à Girishk. Celui qui passe par Dilaram, au sud de Kouhi-Duzd, est considérablement plus court que la route par Wachir; mais la distance entre les lieux de halte, vu la sécheresse du terrain, et la crainte des voleurs Béloutches l'ont fait à peu près abandonner.

Le récit d'un des incidents de notre voyage de Hérat jusqu'à l'Hirmend servira à faire comprendre les faits racontés par M. Ferrier.

Notre caravane, commandée par le major d'Arcy-Todd, et composée, y compris l'escorte placée sous les ordres du Serdar Fatteh-Khan, de trois cents personnes environ, s'était avancée sur le territoire du Hérat, sans subir la moindre insulte. Bien plus, à différents endroits où nous avions fait halte on nous fit le meilleur accueil. Mais lorsque nous arrivâmes à la frontière du Kandahar, nous hésitâmes, car Akhter-Khan, chef des Douranis, déjà mentionné dans la note précédente, était, à ce que l'on nous dit, posté sur notre route, prêt à nous attaquer avec une force considérable à peu de distance, sur la gauche du chemin de Wachir. Nous décidâmes donc de ne rien dire de nos intentions et que l'on irait droit à Bakoua. Nous passâmes, en conséquence, par un chemin de traverse jusqu'à Dilaram.

A la première halte, dans l'après-midi, après avoir quitté Hadji-Hibrahimi, nos gens préparèrent le camp pour la nuit, comme à l'ordinaire, et pour éviter tout soupçon, on les laissa faire. Mais, dès que leur repas fut achevé et qu'ils eurent pris un peu de repos, on les prévint qu'il fallait se remettre en marche.

L'un des plus grands déplaisirs qu'on éprouve à voyager dans ces immenses solitudes est l'incertitude dans laquelle on se trouve toujours sur la distance à franchir. Les habitants de ces contrées n'ont pas de montres; la plupart d'entre eux ignorent

Le Serdar Fatteh-Khan qui connaissait nos projets, et en qui nous avions toute confiance, accompagna le docteur Login et son escorte avec ses cavaliers, pendant toute une partie de la nuit, marchant en tête du corps guidé par le major Todd. A l'aube, ils mirent leurs chevaux au galop pour s'emparer les premiers des puits et des sources d'eau, de peur qu'ils ne fussent occupés par les hommes de Akhter-Khan.

Ces points étaient libres, et les cavaliers y attendirent le gros de la caravane. On procéda ensuite de la même manière, en approchant d'une autre source et de la halte ordinaire, située à cinquante milles de Dilaram, où l'avant-garde attendit l'arrivée de l'arrière-garde.

On s'arrêta là le temps nécessaire pour laisser rafraîchir les hommes et les animaux, puis l'on se remit en marche comme le soir précédent; mais l'on jugea prudent de ne point montrer de feu, dans la crainte d'attirer l'attention des Afghans, et on éprouva la plus grande difficulté à trouver la route pendant la nuit. Des nuages vinrent obscurcir les étoiles qui nous guidaient; notre guide Conid, à la *main unique*, célèbre dans le pays pour conduire les caravanes, se vit contraint de palper le sol aride du désert pour trouver les traces de la route, et il réussit. Ce fut à l'aide d'un cavalier qui allait de l'avant-garde à l'arrière-garde, *et vice versâ*, que l'on put entretenir une communication entre les deux corps de la caravane. Aussitôt que l'aube parut, l'avant-garde s'élança en avant à la découverte.

Lorsque nous fûmes parvenus à un certain endroit abrupt près de Haouz, que l'on nous avait assuré être un rendez-vous favori des maraudeurs Béloutches, et où probablement devait se trouver un des corps de troupes de Akhter-Khan, nous avançâmes avec plus de précautions, en ayant soin de placer les gens armés à cheval en tête et sur les flancs. Tout à coup un de nos

même les divisions du temps et de l'espace connues en Europe; ils les partagent à leur manière, c'est-à-dire d'une prière à l'autre, d'un repas à l'autre, du temps de dormir à celui de se lever; il en résulte que, chacun estimant les distances suivant la longueur de

cavaliers accourut annoncer qu'il avait vu un grand nombre de chevaux sellés, cachés dans un ravin près de Haouz. Nous nous disposâmes au combat selon la mode afghane : on roula les manteaux, on resserra les sangles des chevaux, on assura les turbans sur la tête, on retroussa les manches, on tira les sabres des fourreaux et l'on amorça les armes à feu. Le signal donné par le cavalier avait été aperçu par le corps du centre, marchant à un mille de distance de nous. Le major Todd nous envoya donc bientôt un renfort considérable qui nous rejoignit au grand galop, et chaque cavalier s'efforçait de ressembler à un vrai Roustem. Le docteur Login trouva bientôt étrange qu'aucun ennemi ne se fût montré et que les gens armés placés en tête ne se fussent pas repliés sur le gros de la caravane; au lieu de le faire, ils avaient disparu derrière les anfractuosités des rochers et nous ne pouvions plus les apercevoir. Il proposa au Serdar d'aller voir ce que tout cela signifiait. Bientôt le docteur et son compagnon aperçurent en descendant un ravin un convoi d'ânes chargés de beurre et de sacs de maïs, venant de la vallée de l'Hirmend, et escortés par un grand nombre d'Afghans à pied. Les ânes étaient bâtés et chargés au moment où notre vedette les avait aperçus; mais, grâce au brouillard, on les avait pris pour des chevaux. Après avoir franchi ces passes dangereuses, lorsque nous nous trouvâmes de nouveau dans le désert uni, nous nous réunîmes tous et nous avançâmes ainsi en bon ordre vers Girishk, où nous arrivâmes après avoir traversé sans accident une distance de cent milles, malgré nos chameaux et autres bêtes de somme d'un pas lent, et en nous arrêtant seulement quelques heures à chaque halte. On nous apprit plus tard que nous étions entrés à temps dans cette ville, car Akhter-Khan avait effectivement envoyé à notre poursuite un gros de troupes pour nous attaquer, mais ces soldats étaient arrivés trop tard sur nos talons.—L.

ses propres jambes ou l'allure de sa monture, on ne peut jamais rien apprendre d'exact à cet égard, et il m'est arrivé souvent de faire cinq ou six lieues quand des Afghans m'avaient assuré que je n'étais plus séparé que par un temps de galop de cheval (*yek meïdân asp*) du lieu où je me proposais de me rendre.

Notre petite caravane avait recruté à Hadji-Hibrahimi un négociant persan, natif de Meched, bavard, hâbleur et bouffon comme tous ceux de sa nation. Il nous étourdissait par son verbiage depuis le départ du gîte : il avait déjà fait, disait-il, douze voyages dans l'Inde ; il nous comptait mille histoires dont il avait été le héros. Une fois, il s'était précipité seul et le sabre à la main au milieu de trois cents Béloutches et en avait fait un affreux massacre ; une autre fois, il avait franchi cent soixante farsangs tout d'une traite et sur le même cheval sans se reposer; enfin il avait exclusivement la parole depuis huit heures, sans interruption, nous entretenant d'une foule de vanteries de ce genre. En arrivant à la hauteur du Kouhi-Duzd, nous vîmes tout à coup une vingtaine de cavaliers déboucher sur notre droite et se diriger vers nous au galop. Dès que Mirza-Zéïn-Allah-Bédin (c'était le nom de notre marchand) les eut aperçus, il éprouva une terreur panique ; son visage devint blême et sa langue se colla au palais. J'étais moi-même assez peu rassuré : j'exhortai cependant mes compagnons à faire bonne contenance, chose à laquelle ils étaient d'autant plus intéressés que les Béloutches ne font aucun quartier aux Afghans. Mais notre Persan trouva mes paroles au moins impru-

dentes, et tournant en un instant du blanc au noir, il me déclara ne voir que du ridicule dans l'attitude défensive que nous venions de prendre. « Voilà bien « les Frenguis, disait-il, toujours prêts à dégaîner « sans la plus petite raison! Pour mon compte, « je me suis trouvé vingt fois en pareil embarras « et m'en suis toujours très-bien tiré. Du reste, vous « allez voir, et si vous voulez m'imiter tout ira pour « le mieux. » Composant aussitôt son visage et tâchant de lui donner une expression joviale et sereine, sous laquelle il ne pouvait cependant dissimuler sa frayeur, notre homme s'avança à la rencontre de deux cavaliers qui s'étaient détachés en éclaireurs pour venir nous reconnaître, et qu'il prenait pour de beaux et bons voleurs, puis il s'empressa de leur offrir sa ceinture en cachemire et son turban de mousseline, en les gratifiant d'un long compliment dans un langage fleuri dont voici à peu près la traduction : « Que l'heure vous soit « propice et soyez les bien-venus! leur dit-il; mes « yeux se sont éclaircis depuis que vos ombres illus- « tres se sont projetées à mes regards : puissent-elles « ne pas diminuer! Bénie soit la constellation for- « tunée qui vous amène en ces lieux! mais vous êtes « vraiment trop bons de vous être dérangés pour « venir à notre rencontre, nous, pauvres gens de « rien, qui allions vous trouver pour baiser la pous- « sière de vos pieds et vous offrir en présent ces mau- « vais chiffons si indignes de vous. Je regrette de « n'avoir pas mieux à vous offrir, mais Dieu est mi- « séricordieux, il permettra que je vous rencontre

« de nouveau et que je satisfasse le besoin de mon « cœur en vous offrant de nouveaux présents qui éga« leront vos mérites. » Ce maître couard accompagna le compliment de force courbettes, et ne parut pas s'offenser le moins du monde des éclats de rire des cavaliers, qui ne pouvaient voir sans s'égayer la frayeur de ce pauvre diable et son chef nu et rasé reluisant aux reflets du soleil. Il se ravisa cependant quand il vit que son présent n'était pas accepté, et il s'efforça de trouver un nouveau conte pour sauver son amour-propre de notre persiflage ; mais quelle que fût son habileté, il s'embarrassa dans un dédale de paroles confuses et sans suite qui nous mirent du côté des rieurs. Mirza-Zéïn-Allah-Bédin, furieux, nous declara que nous étions des *djinguélis* (habitants des forêts), incapables d'apprécier les ressources de son esprit, et nous bouda jusqu'à Wachir. Les cavaliers qui nous avaient effrayés un moment appartenaient au Khan de cette dernière localité. Ayant été informé que des Béloutches rôdaient dans les environs pour piller les voyageurs, ce chef les avait envoyés en reconnaissance au delà du Khachek-Roud, pour prêter assistance à ceux qui pouvaient en avoir besoin. Comme ils n'avaient rien vu qui pût les alarmer, ils revenaient chez eux et nous profitâmes de cette escorte pour entrer dans le Kandahar.

Après neuf heures de marche, depuis Hadji-Hibrahimi, nous arrivâmes à la rivière de Khachek-Roud, qui sert de limite entre le Hérat et le Kandahar. Elle est encaissée dans l'endroit où nous la passâmes, et ses rives couvertes de taillis de tamariscs, sont tout à fait

désertes. Après avoir traversé ce ruisseau, nous cheminâmes dans un défilé où se trouvaient deux campements de nomades, puis nous arrivâmes à Wachir, district se composant de quatre villages presque attenant les uns aux autres et enfermés séparément dans des murailles en terre. Ces villages sont situés sur un plateau relié, vers la gauche, à une chaîne de montagnes d'où descendent plusieurs cours d'eau utilisés pour les cultures de ces localités, lesquelles appartiennent au souverain de Kandahar.

Après avoir fait placer le camp à l'ombre de quelques arbres enclos de murs à hauteur d'appui, j'envoyai Djabbar-Khan porter à Sultan-Khan, Wali de ce district, une lettre de recommandation qui m'avait été remise pour lui par le Sertip La'l-Méhémed-Khan. Le Wali vint me voir un moment après; il apportait quelques galettes de pain noir et une jatte de lait qu'il m'offrit au nom de l'hospitalité. Cette offrande était certainement peu de chose, mais elle témoignait des sentiments de ce chef à mon égard et, à ce titre, elle m'était précieuse. Il est difficile, en vérité, de se rendre compte des raisons qui font que ces nomades, si hospitaliers quand on repose sous leur tente, vous dépouilleront impitoyablement s'ils vous rencontrent cent pas avant d'y arriver. Sultan-Khan me disait en riant : « Vous êtes mon hôte, que Dieu répande « ses bénédictions sur vous et ne diminue pas votre « ombre! mais convenez que c'eût été une bien bonne « fortune pour moi de vous rencontrer à une demi-« farsang d'ici : ces pistolets, ce fusil et ce sabre que « vous avez sans cesse sous la main, seraient en ce

« moment accrochés dans mon *divan-khanė.* » En parlant ainsi, il se mordait la lèvre inférieure, comme un homme qui regretterait d'avoir manqué un bon coup. Du reste, dans presque tous les gîtes j'entendais quelque révélation de ce genre, et jamais mon supplice n'était plus grand que quand je campais dans un lieu habité. Pour empêcher ces bandits de me dérober quelque partie de mon bagage, il fallait me coucher dessus et déployer une surveillance continuelle. Je n'étais jamais plus tranquille, au contraire, que quand je m'arrêtais au milieu des steppes, dans un lieu désert; sitôt mon feutre étendu par terre, je reposais quelques instants exempt de préoccupation et je pouvais ensuite faire moi-même ma cuisine, fonction que j'avais dévolue au serbas Ali, mais qu'il n'était pas toujours disposé à remplir comme il l'aurait dû faire.

En entrant dans la principauté de Kandahar, je prévoyais bien des difficultés autrement sérieuses que celles que j'avais éprouvées dans le Hérat, où la protection de Yar-Méhémed-Khan retenait, jusqu'à un certain point, les gens dont les intentions à mon égard étaient hostiles; mais avant de retrouver une autre protection, il me fallait franchir quarante farsangs dans un pays récemment asservi par les Anglais, et où les voyageurs supposés tels n'avaient que des persécutions à attendre. J'avais donc hâte d'arriver à Kandahar, afin de rassurer sur mes intentions Kouhendel-Khan, souverain du pays, et j'avais résolu de me rendre près de lui à marches forcées. Au coucher du soleil, et après nous être reposés six heures, j'invitai mes compagnons à charger les bagages pour

continuer notre route ; mais j'avais compté sans leur avidité, que tous les sacrifices faits antérieurement par moi à leur profit n'avaient pu satisfaire. Bien que j'eusse déjà payé, pendant la halte de Kach-Djabérâne, à Ali et à Ahmed la valeur des habits afghans dont j'étais revêtu et qu'ils voulaient me forcer à leur donner, ils renouvelèrent cette étrange prétention à Wachir, et, sur mon nouveau refus, ils déclarèrent qu'ils allaient me quitter et firent même leurs préparatifs pour retourner à Hérat. Djabbar-Khan ne se montra pas plus scrupuleux ; avant de partir j'avais payé 36 francs à son chef, le major Habib-Ullah-Khan, pour qu'il m'accompagnât jusqu'à Kandahar, mais il me dit positivement qu'il ne voulait pas aller au delà de Wachir, et que son intention était de se faire suppléer par un nouveau guide, serviteur du Wali, Sultan-Khan : c'était m'obliger à payer un supplément qui n'entrait pas dans notre accord. Ces déloyautés m'irritèrent au dernier degré, et je leur refusai net toutes leurs demandes : « Retournez sans certificat de moi à Hérat, leur « dis-je, et vous verrez comment vous recevra Yar-« Méhémed-Khan, auquel je vais écrire. » Cette menace les effraya assez pour les empêcher de m'abandonner et de retourner sur leurs pas ; mais comme ils savaient très-bien que je ne pouvais les remplacer par des Afghans pris au hasard parmi les bandits de Wachir, ils persistèrent à séjourner dans cette localité jusqu'à ce que je les eusse satisfaits. Peut-être aurais-je consenti à échanger mes vêtements neufs contre les haillons remplis de vermine de ces coquins, si je n'a-

vais été bien persuadé que les concessions que je leur avais déjà faites les portaient seules à m'en demander d'autres. Je résistai donc et je passai la nuit à Wachir, bien contre mon gré, car ce retard pouvait ajouter des dangers sérieux à mon voyage. J'avais précédé jusque-là, par la rapidité de ma marche, toutes les caravanes parties en même temps que moi de Hérat, et les populations fanatiques et barbares chez lesquelles je devais encore passer, bien qu'averties depuis plus d'un mois par les allants et venants de ma prochaine venue, en ignoraient pourtant le moment et ne pouvaient me reconnaître sous mon déguisement, à moins que je ne fusse trahi par mes compagnons, ou signalé par des voyageurs qui m'auraient déjà vu. C'était justement le résultat qu'allait avoir mon séjour à Wachir, car cinq ou six personnes nous y ayant précédés avaient continué leur route vers Kandahar et avaient dû sans doute m'annoncer partout sur leur passage : j'étais donc désespéré.

A la tombée de la nuit, le Wali me fit prévenir de bien me garder, parce que ses administrés ne se feraient aucun scrupule de m'attaquer pendant la nuit. Le conseil n'était pas de trop, car j'appris, plusieurs jours après, que j'avais couru un danger véritable sans m'en douter. A l'instigation du Mollah et de deux Séyids de la localité, plusieurs habitants s'étaient réunis pour me piller, et agitaient la question de savoir si l'on me tuerait ou non, lorsque Sultan-Khan, prévenu de ce qui se passait et craignant d'être compromis dans cette affaire, se rendit au milieu d'eux et les adjura de renoncer à leur projet : ceux-ci ne l'abandonnèrent pas sans re-

gret, et c'est en les quittant que le Wali me fit parvenir son charitable avis.

31 juillet.—Je passai cette journée, comme la précédente, à Wachir, toujours entouré d'une foule d'Afghans avides, stupides, bavards et curieux, qui ne me laissèrent pas une minute de repos ; c'était un feu croisé et toujours soutenu de demandes incroyables, d'apostrophes blessantes et de rodomontades auxquelles j'opposai la patience d'un martyr. Toutefois, j'évitai constamment de laisser paraître à leurs yeux de la crainte ou de la faiblesse, ce qui m'aurait certainement attiré un surcroît de désagréments; mais en leur répondant, je ne disais rien non plus qui pût les blesser: le faire ne m'eût pas mieux servi. Avec ces gens-là, il convient de rester dans un juste milieu exempt de forfanterie comme de timidité, et de conserver toujours un calme impassible : les déterminations extrêmes entraînent toujours de grandes complications, qui souvent sont funestes à ceux qui les adoptent. C'est surtout de religion que les musulmans aiment à parler de préférence avec un Européen. Les Afghans voulaient savoir pourquoi nous mangions du porc et des grenouilles, animaux immondes à leurs yeux et qu'ils pensent être, avec les rats et les serpents, ceux dont nous formons exclusivement notre nourriture. Ces peuples sont généralement plus instruits que nous ne le croyons des dogmes de la religion chrétienne et en discutent chaque article avec une ténacité extrême. Je ne voulus pas leur donner la satisfaction d'un triomphe que la domination qu'ils exerçaient sur moi leur eût rendu facile, aussi je coupai court à leurs disser-

tations en me déclarant déiste pur, n'admettant ni Trinité, ni prophètes, ni miracle, mais seulement une loi naturelle indiquant le bien et repoussant le mal. Leur étonnement était grand, mais n'étant pas préparés à discuter sur ce terrain et leur esprit n'étant pas très-fertile en ressources, ils me laissaient tranquille, se tenant pour satisfaits puisque je parlais de leur culte et de leur Prophète avec déférence. Je ne relate ceci que pour indiquer à ceux qui voyageront après moi dans l'Afghanistan quel est le meilleur moyen de se tirer d'embarras, le cas échéant.

J'avoue que mon séjour à Wachir me profita comme étude des mœurs afghanes, mais je serais devenu fou si j'étais resté là un jour de plus, tant il me fallut surveiller, converser et patienter. Mes domestiques, voulant me pousser à bout, s'étaient évidemment entendus avec les gens de Wachir pour me tourmenter et m'amener, de guerre lasse, à composition. Le serbas Ali, mon cuisinier, consommait, à mes yeux et à ma barbe, une très-petite provision de thé, de café et de sucre, que je réservais précieusement pour le cas d'une indisposition; mais le plus drôle, c'est qu'il faisait les honneurs de mon bien à la société sans me faire participer à la consommation. Sur son refus de me préparer à dîner, je m'étais occupé moi-même de cette importante affaire, et, quand je me mis à manger, il vint, suivant l'habitude asiatique, tremper ses doigts calleux et malpropres dans mon assiette pour en tirer sa portion, puis, le repas fini, il s'empara des deux seules assiettes en cuivre que je possédasse et les troqua avec nos hôtes contre d'autres objets qu'il garda pour lui.

Jamais, je crois, je n'ai concentré en moi plus de colère qu'à la vue des insolentes provocations de ce misérable, mais la prudence m'obligeait à garder le silence; le plus sûr moyen était encore de transiger avec lui et ses fripons de camarades, et je me décidai encore une fois à agir de la sorte. Je commençai par m'entendre avec Djabbar-Khan, dont l'hostilité était moins ardente. J'acquiesçai d'abord à sa demande de me quitter à Wachir et de payer un supplément de solde au guide qu'il me fournirait, puis, lui ayant fait cadeau de mes bottes, il se montra satisfait et se posa en intermédiaire entre moi, Ali et Ahmed. Il décida ces deux coquins à se contenter, pour le moment, d'un cadeau de 10 francs et de ma promesse de leur donner mes habits afghans le jour même de mon arrivée à Kandahar. Une nécessité absolue me forçait d'en passer par là, il était du reste urgent de quitter Wachir, véritable coupe-gorge, dont je suis sorti sain et sauf par miracle, car mes bagages, quoique très-modestes, excitaient au dernier point l'avidité des Afghans. Ils croyaient mes malles remplies d'or, et l'intervention de Sultan-Khan n'aurait peut-être pas eu assez de poids pour me soustraire à leurs mauvais desseins. Règle générale, il est fort imprudent de voyager en Afghanistan autrement qu'avec ces espèces de besaces appelées kourgines, dont j'ai déjà parlé; la vue de malles cadenassées excite mille pensées rapaces chez cette population avide, qui suppose que l'or seul peut être ainsi hermétiquement et solidement enfermé; il en résulte que, déjà disposés à exposer leur vie pour s'approprier

seulement quelques guenilles, ces gens-là sont capables de courir tous les dangers lorsqu'il s'agit de s'emparer de plus grandes valeurs, et, dès lors, ils ne s'arrêteraient devant aucun crime pour atteindre ce but.

*Mahmoud-Abad.*—1er août. — 12 farsangs de distance. La première moitié du chemin se fait dans les montagnes et le reste en plaine.

Je partis au point du jour, conduit par un piéton de Wachir, successeur de Djabbar-Khan; mais au lieu de prendre la route directe de Biabanak[1], ce nouveau guide la laissa sur la gauche et nous engagea dans celle de droite à travers des montagnes rocailleuses, accidentées et très-difficiles, en m'objectant, pour justifier ce changement de direction, que le bruit de mon arrivée s'étant répandu, des voleurs pouvaient s'être embusqués sur la route de gauche pour me dévaliser. J'eus la bonhomie de le croire, et je n'aurais pas dû le faire en voyant une caravane s'engager dans le chemin ordinaire au moment où nous nous en éloignions. En marchant avec elle, nous n'eussions certainement rien eu à craindre; mais je ne fis pas dans le moment la moindre réflexion à ce sujet; je m'en avisai seulement deux heures après. Nous étions alors dans un lieu encaissé dont le sol était haché et très-tourmenté; mon guide paraissait inquiet et regardait de tous côtés comme un homme désorienté, ou cherchant quelque chose; tout à coup il s'éloigna rapide-

[1] Ce mot veut dire le *petit désert*. Les Anglais avaient établi un poste dans cet endroit, ainsi qu'à Wachir, pendant leur guerre contre les Afghans.—Ed.

ment en franchissant les rochers et les ravins avec l'agilité d'une gazelle, tandis que sur notre gauche accouraient, en poussant des cris féroces, dix coquins armés de piques, de sabres et de boucliers. Je jetai aussitôt les yeux sur Ahmed et sur Ali, cherchant à scruter leur pensée, mais, à la peur empreinte sur leur physionomie, je demeurai convaincu de leur ignorance de ce guet-apens; ils craignaient autant pour leur vie que moi pour la mienne. Ce point une fois éclairci, j'embrassai vivement de l'œil la localité; à cinquante pas en avant se trouvait une petite éminence rocheuse où je me portai au galop, suivi de mes deux domestiques et déterminé à faire une défense désespérée. Le hasard nous servit à souhait, car cette position ne pouvait pas être tournée et l'on n'y parvenait que par le seul chemin qui nous y avait conduits. Un moment après, nos adversaires s'étaient assez rapprochés pour nous permettre d'apprécier leur nombre et leurs moyens d'agression; ils n'avaient heureusement que des armes blanches et pas d'armes à feu; nous, au contraire, nous étions bien pourvus de ces dernières. Ali avait son fusil de munition, je donnai mon fusil à deux coups à Ahmed et réservai pour moi une paire de pistolets à six coups. Nous avions donc quinze balles à envoyer à nos assaillants, mais ils ne s'arrêtèrent point devant ce danger, et s'avancèrent résolûment sur nous, quand ils eurent vu un premier coup tiré par Ali n'atteindre aucun d'eux. Mais les deux décharges d'Ahmed ayant été plus heureuses et se voyant menacés par moi, ils s'arrêtèrent un instant, pendant lequel nos armes furent rapidement rechar-

gées, et nous les maintînmes ainsi à distance. Pendant une heure et demie nous fûmes bloqués, menacés et sommés par eux de nous rendre; notre unique réponse était des balles que nous leur envoyions de temps en temps. Tout à coup nous les vîmes fuir, sans trop pouvoir nous rendre compte de ce qui les y forçait. Un moment après nous eûmes le mot de l'énigme en voyant arriver cinq cavaliers afghans se rendant à Hérat, qui, moyennant une légère rétribution, consentirent à rebrousser chemin et nous accompagnèrent pendant deux heures.

En quittant l'escorte qui nous était venue si à propos, nous continuâmes notre marche au grand trot et nous arrivâmes bientôt après à Karakâne, petit village de quinze feux, entouré de jardins, arrosé par l'eau d'un kariz et peuplé de Parsivans.

En arrivant dans un gîte je savais bien vite distinguer ces derniers des Afghans, à leur politesse, à leur réserve et à leur attitude respectueuse révélant un peuple vaincu et opprimé. Je remarquai cependant qu'ils n'observent pas les lois de l'hospitalité aussi largement que les Afghans. Ils font payer très-cher les choses qu'on leur achète; sont âpres au gain, actifs et trompeurs à l'excès. Je ne m'arrêtai que pour déjeuner à Karakâne, puis une heure après j'arrivai à Biabanak, village enfermé dans une muraille en terre et contenant soixante feux; ses nombreux jardins sont arrosés par d'abondants cours d'eau. Cette localité est située à l'issue des défilés des montagnes et à l'entrée d'une vaste plaine. Je m'y reposai quatre heures. Ayant appris là que le Serdar Méhémed-Sédik-

Khan, commandant de la forteresse de Girishk, pour lequel Yar-Méhémed-Khan m'avait donné une lettre de recommandation, ne se trouvait pas dans sa résidence habituelle, mais dans une autre nommée Manmoud-Abad, plus rapprochée de Biabanak, je pris un nouveau guide et j'arrivai à trois heures de la nuit sous les murs de ce village, situé à cinq farsangs de cette dernière localité.

# CHAPITRE XXI.

Arrivée à Mahmoud-Abad. — Le Mounchi, Feïz-Méhémed. — Entrevue avec Méhémed-Sédik-Khan. — Scène qui eut lieu dans sa maison. — Aspect extérieur de ce personnage. — Interrogatoire de M. Ferrier. — L'Anglais aux yeux verts. — Sédik-Khan ordonne à l'auteur de lui remettre ses notes. — Motifs spécieux de la conduite du Khan. — Sa ruse lorsqu'il se trouve seul avec M. Ferrier. — Captivité de ce dernier. — Le Serdar envoie un courrier auprès de son père, à Kandahar. — Caractère de Sédik-Khan. — Son administration. — Les Anglais arrêtés à Kandahar. — Prisonniers anglais vendus aux Turkomans. — Tentative faite par l'un d'eux pour communiquer avec M. Ferrier. — Retour du messager de Kandahar. — Continuation de l'emprisonnement de l'auteur. — Son journal. — Conduite infâme du Serdar. — Opinion du Mounchi sur la position de M. Ferrier. — Singulière conclusion d'un mariage. — Visite d'un Khan afghan. — Celui-ci propose à M. Ferrier un moyen de s'échapper. — Brutalité des gardes. — Pénibles réflexions. — Opinion erronée sur les Afghans. — Sir Alexander Burnes. — Insultes des Sipahis. — L'auteur quitte Mahmoud-Abad. — Son arrivée à Girishk. — Occupation de cette place par les Anglais en 1841. — Le courage de M. Ferrier l'emporte sur sa prudence. — Il est jeté de nouveau en prison.

---

A cette heure avancée, je ne voulus point déranger le Serdar, et remettant ma visite au lendemain, je campai dans un champ voisin où je passai la nuit, m'attendant peu au réveil que je devais avoir. Il fut provoqué par une foule de Sipahis et de Farraches [1]

[1] Terme qui signifie littéralement *Déployeurs de tapis*. C'est la qualification donnée aux domestiques de bas étage en Perse et en Afghanistan.—Ed.

du Serdar qui m'adressaient force plaisanteries et injures. Le proverbe *tel maître tel valet* me revint aussitôt à l'esprit, et dès lors j'eus un pressentiment des tribulations que j'allais éprouver dans ce lieu, où j'avais espéré trouver une complète protection. J'étais depuis une heure en butte aux sarcasmes de ces chenapans, quand je fus abordé par un jeune homme entièrement vêtu de blanc, dont l'abord poli contrastait singulièrement avec les étranges façons qui m'avaient accueilli. Dès qu'il parut, mes persécuteurs se retirèrent à l'écart et restèrent silencieux. C'était le Mounchi Feïz-Méhémed, secrétaire du Serdar. Il avait entendu parler de mon arrivée et accourait pour m'offrir ses services. Ce jeune homme, qui avait été employé par les Anglais quand ils occupaient l'Afghanistan, avait toujours été bien traité par eux et conservait pour ses anciens amis la plus vive reconnaissance : il soupirait même en secret après leur retour. Son père était Afghan et sa mère Indienne. Après les désastres du Kaboul et son évacuation par l'armée britannique, il avait eu grand peine à se soustraire à la barbarie de ses compatriotes, qui lui reprochaient de s'être rallié à la cause de leurs oppresseurs; mais, comme il savait un peu la langue anglaise, le Serdar Méhémed-Sédik-Khan, qui désirait apprendre cette langue, l'avait attaché à son service et le couvrait de sa protection.

Le *Mounchi* (c'est le titre équivalent à celui de Mirza dont on se sert en Perse et de secrétaire ou écrivain en France), porta immédiatement à son maître la lettre de recommandation que j'avais reçue de Yar-

Méhémed-Khan et revint un quart d'heure après accompagné d'un grand escogriffe, nommé Sadullah-Djànc, homme d'affaires du Serdar, qui me prit rudement par la main et m'engagea à le suivre. Nous entrâmes d'abord dans le *kalèh* (nom qu'on donne à toute espèce de localité, ville, village ou demeure particulière entourée de murailles en terre), et après avoir traversé plusieurs vastes cours remplies de Sipahis à la mine féroce et menaçante, nous pénétrâmes dans celle du harem et descendîmes presque aussitôt dans un *serdab* (cave où les Asiatiques restent pendant la chaleur du jour). L'escalier étant étroit, sinueux et très-obscur, je ne pouvais m'imaginer qu'on me conduisît dans un lieu habité, et je crus qu'on m'entraînait sous terre pour me couper la gorge, ou au moins pour m'emprisonner. L'obscurité empêcha mon guide de s'apercevoir de mon trouble, qui ne disparut que lorsque je me trouvai en présence du Serdar Méhémed-Sédik-Kkan et de son nombreux entourage. Vis-à-vis de lui était assis le Serdar Akhter-Khan, cet irréconciliable ennemi des Anglais; à ses côtés Rahim-del-Khan, frère du fameux Serdar Abdullah-Khan [1], provocateur de la révolte du Kaboul contre les Anglais, puis Méhémed-Azim-Khan, oncle du Serdar Méhémed-Sédik-Khan, enfin Berkhordar-Khan et cinq ou six Mollahs et Séyids, tous très-hostiles aux Européens; ils m'accueillirent d'une

[1] Chef des Achi-Kzies et homme d'une très-grande influence, qui mourut des suites de ses blessures, reçues pendant la fatale bataille de Bimarco. —Ed.

façon glaciale. Le Serdar gouverneur répondit à mon sélam-alek en inclinant légèrement la tête et en me faisant signe de m'asseoir à la dernière place, près de la porte d'entrée. Sa figure sombre et sévère produisit sur moi la plus fâcheuse impression. Son regard faux, ses questions brusques, blessantes, hautaines et empreintes d'un mépris affecté, dénotaient déjà un parti pris à mon égard. Il voulut d'abord connaître le but de mon voyage, et m'interrogea durement à ce sujet, en s'attachant surtout à faire ressortir de prétendues contradictions dans mon langage. En présence de cette malveillance manifeste, je me renfermai exclusivement dans cette réponse :

« Je suis Français et non Anglais, comme vous le « croyez ; je me rends à Lahor de mon propre mou« vement, pour prendre du service chez le Maharadjah « du Pindj-âb, et n'ai reçu aucune mission politique « d'aucun gouvernement, ni pour l'Afghanistan, ni « pour d'autres contrées. Yar-Méhémed-Khan vous « l'a annoncé dans sa lettre, et voici en outre des Fer« mans de Méhémed-Châh, votre allié, que j'ai servi, « témoignant la véracité de mes assertions.

« — Ces Fermans, me répondit le Serdar, peuvent « aussi bien avoir été faits pour d'autres que pour toi, « et quant à ta confiance en Yar-Méhémed-Khan, « elle pourrait avoir été mieux placée. Ce chef a eu « tort de te conseiller de passer par ce pays, car ses « ordres n'ont aucun effet dans le Kandahar.

« — Mais ce n'est point un ordre qu'il vous donne, « lui dis-je, c'est seulement la recommandation ami« cale d'un allié qui vous prie de me bien traiter, et

« à laquelle je ne me serais jamais attendu que vous « fissiez un semblable accueil. »

A ces objections il ne cessait de répondre : « Tu as « eu tort de te diriger de ce côté. » Il me demanda ensuite si je connaissais l'Anglais venu l'année précédente de Perse à Kandahar, et sur ma réponse négative il ajouta :

« Eh bien! je suis mieux instruit que toi : c'est un « officier d'un haut grade, ayant les yeux verts et la « barbe rousse ; il était resté en garnison à Kanda- « har pendant tout le temps de l'occupation an- « glaise ; un de nos gens l'a reconnu. Nous nous som- « mes emparés de lui, et il est aujourd'hui en lieu « sûr (*der djahi-qaïem*), d'où il ne pourra s'échap- « per pour troubler l'Afghanistan. Outre celui-là, dit-il « encore, un autre Anglais est aussi passé par Kanda- « har il y a sept mois, et à l'heure qu'il est, Dieu lui a « sans doute pardonné ses péchés (*kouda bi amurzed- « ech*, c'est-à-dire qu'il était mort). Toutes ces courses « des Frenguis dans notre pays sont bien extraor- « dinaires, et nous voulons y mettre un terme. Je sais « que tu as écrit chaque jour ce que tu as vu d'une « étape à l'autre. Qui t'a permis d'agir ainsi ? Où sont « tes notes? Remets-les-moi à l'instant même, sinon « la bastonnade saura bien te les faire rendre.

« — Mais quel tort, quel préjudice peuvent vous « faire les notes que j'ai prises, lui répondis-je. On « vous cite comme un des chefs afghans les plus ins- « truits, vous aimez les sciences et n'ignorez point que « les Européens cherchent à les étendre de plus en « plus. J'ai noté, il est vrai, la direction des monta-

« gnes, des rivières, la position des villes, des villages « et des tribus, mais c'est un travail que les Anglais, « vos ennemis, ont fait avant moi et mieux que moi; « ils ont occupé votre pays et le connaissent sans « doute topographiquement mieux que vous-mêmes. »

« — N'importe, me dit-il, je veux ces notes. »

Il n'y avait pas moyen d'éluder une demande aussi formelle, mais je me tirai en partie d'embarras en me faisant apporter un petit coffret contenant un volumineux cahier, où était relaté mon voyage de Constantinople à Bassora, et je le lui remis sans regret, car j'en avais envoyé une copie en France avant mon départ de Bagdad. Malheureusement il contenait aussi mon carnet de route dans le Turkestan et la Paropamisade; je l'avais oublié, et il ne fut plus temps de le soustraire aux regards investigateurs du Serdar quand je m'aperçus de mon oubli. La cession de ce manuscrit parut le satisfaire, et après avoir jeté les yeux dessus sans rien y comprendre, puisqu'il ne savait pas le français, il fit encore de vains efforts pour m'amener à avouer que j'étais Anglais : mes dénégations à cet égard ne purent le convaincre de l'erreur dans laquelle il était entretenu par de fâcheux précédents, et voici comment :

Pendant les premiers jours de mon séjour à Hérat, et avant que les soupçons de Yar-Méhémed-Khan sur mes intentions se fussent dissipés, ce chef avait écrit l'avis suivant à Kouhendel-Khan, souverain du Kandahar : « Un agitateur anglais, se disant Français, « vient d'arriver à Hérat, il veut aller à Kaboul par « le Turkestan, mais je ne le lui permettrai pas. Je

« ne lui laisserai ouverte que la route de Kandahar ; « quand il sera chez vous, vous agirez envers lui « comme vous l'entendrez.......... » Deux envoyés de Kaboul à Hérat avaient en outre, en retournant chez eux, déclaré au Serdar qu'ils m'avaient parfaitement reconnu pour m'avoir vu à Ghaznèh en 1840. Il devenait donc inutile de chercher à dissuader ce dernier, qui m'annonça son intention d'écrire à son père, Kouhendel-Khan, à Kandahar, pour savoir ce qu'il devait faire de moi. Il ne me cacha point que la lettre de Yar-Méhémed-Khan ne faisait qu'ajouter aux soupçons que j'inspirais, parce qu'il n'y avait qu'inimitié entre ce chef et sa famille, et qu'ensuite après m'avoir signalé comme un agitateur il ne pouvait comprendre que je fusse aussi chaudement recommandé par lui : ce devait être, selon le Serdar, le résultat de machinations ourdies entre moi et le chef du Hérat, afin de porter préjudice à celui de Kandahar.

Je ne pouvais intérieurement m'empêcher de penser que cet homme avait raison ; il jugeait son voisin de Hérat comme il savait qu'on pouvait le juger lui-même, c'est-à-dire en admettant toute espèce de déloyauté et de noires machinations, lesquelles forment le fond de la politique afghane : je ne pouvais donc lui faire un crime de me mettre de pair avec eux pour les sentiments. N'avait-il pas sous les yeux depuis trente ans le système envahisseur des Anglais dans les Indes ? Et ne pouvait-il pas me citer cent exemples de cette politique audacieuse qui a, tour à tour, asservi les Mongols, les Nawabs, les Émirs et les Radjahs. Ce qu'il y avait de mieux à faire c'était de prendre mon

parti, et c'est ce que je fis en affichant une quiétude dont le Serdar pouvait être dupe, mais qui était pourtant bien loin de mon esprit.

Après m'avoir interrogé pendant deux heures, le Serdar demanda son déjeuner, que ses farraches apportèrent sur plusieurs plateaux qui furent placés devant les convives, et auquel on me fit participer avec les deux ou trois personnes les moins élevées de la société. Après le repas les visiteurs se retirèrent : j'allais en faire autant, lorsque le Serdar me fit signe de m'asseoir. Dès que nous fûmes seuls il quitta son air rébarbatif et je vis clairement qu'il cherchait à se produire à mes yeux sous un jour plus favorable et à me rassurer : « Oublie les duretés dont je t'ai affligé il y a « quelques instants, me dit-il, mais il m'était impos« sible d'agir autrement en présence des fanatiques « qui m'entouraient; tu as dès aujourd'hui en moi un « ami qui te préservera de tout danger, mais en com« pensation j'ai un service à te demander. Tu es An« glais, j'en suis certain; tes dénégations ne me « donneront pas le change : écoute-moi donc et « fais ce dont je vais te prier. A la mort de mon « père Kouhendel-Khan, il y aura vingt prétendants « à la souveraineté du Kandahar, et celui que les « Anglais appuyeront sera sûr de réussir. Pour être « leur protégé il n'y a pas de sacrifice que je ne sois « prêt à faire, et s'ils m'ordonnaient de m'armer « contre mon père, mes frères et mes oncles, je le « ferais sans hésiter; je serai leur esclave dévoué et je « ne demande en retour que leur appui pour arriver « au souverain pouvoir. »

Je me serais peut-être laissé prendre à l'air de sincérité de ce misérable, si je n'avais démêlé dans son regard quelque chose de faux qui m'avertissait de me défier de lui; je compris cependant qu'ayant affaire à un coquin ambitieux, il fallait savoir utiliser ses vices pour ma propre sûreté; je l'assurai donc que j'étais bien positivement Français, mais qu'il ne m'était pas impossible de faire connaître ses désirs à la Compagnie britannique des Indes. Après avoir assez longuement discouru avec moi sur ce sujet, il m'annonça l'impossibilité où il se trouvait de me traiter ouvertement, comme il eût été disposé à le faire : mais il promit de veiller à ce qu'il ne m'arrivât rien de facheux. « Si l'on est sévère avec toi, « me dit-il, ferme les yeux sur la brutalité de mes « gens, car ils te voient d'un mauvais œil et ils ne « me pardonneraient pas les égards que je manifes- « terais publiquement pour toi. »

Après avoir expédié en ma présence un courrier à Kandahar chargé d'y demander à son père des instructions à mon égard, le Serdar me fit conduire sous un petit hangar couvert de chaume et voisin du poste des Sipahis qui furent préposés à ma garde : il ordonna en outre à Rahim-del-Khan de veiller constamment sur moi, et au Mounchi Feïz-Méhémed d'établir domicile dans ma tanière et de ne pas me perdre de vue un seul instant, même la nuit. Il congédia aussi les Hératiens mes compagnons de voyage, se chargeant de me faire conduire lui-même à Kandahar si je devais y aller.

Bien que j'eusse de forts graves motifs de plainte

contre Ahmed et Ali, je leur pardonnai en considération de leur conduite loyale et énergique quand nous fûmes attaqués par les brigands en sortant de Wachir; et, sans compter une attestation de contentement que je leur remis, je donnai à l'un ma robe afghane et à l'autre mon turban, objets qui leur faisaient envie depuis si longtemps; j'y joignis en outre une petite somme d'argent, et ils me quittèrent tous les deux fort contents.

Méhémed-Sédik-Khan, fils aîné du Serdar Kouhen-del-Khan, chef souverain du Kandahar, était âgé de trente-deux ans quand j'arrivai chez lui. Sa taille est petite, ses traits réguliers ne manquent pas d'expression, et ses yeux noirs, très-fendus, mais aux trois quarts recouverts par les paupières, dénotent la fausseté. Son caractère est féroce et intraitable, son cœur de bronze, et son ambition insatiable; je n'ai pas connu d'Afghan plus avide et plus vaniteux que lui. Comme il n'obéit pas à d'autre loi qu'à celle de ses passions et qu'il règne par la crainte, son administration est très-pénible à supporter pour ses subordonnés, qu'il tyrannise et torture à tout propos. Son âme aride ne s'attache à personne, pas même à ses parents les plus proches, qu'il sacrifierait sans pitié pour satisfaire son ambition et son orgueil. Ce prince est le plus mauvais musulman de tout l'Afghanistan, et, depuis bien des années, nul ne l'a vu faire une seule prière, ni jeûner pendant le Ramazan, ni s'astreindre aux autres prescriptions du Koran; son scepticisme en fait de religion est poussé aux dernières limites, et, à cet égard, il n'a sans doute pas son pareil dans toutes ces

contrées. Ce Serdar est un assemblage des plus viles et des plus hautes qualités, car il est impossible de lui refuser une grande intelligence et une imagination qui ne tarit jamais. Cherchant continuellement à s'instruire, il possède une mémoire remarquable, dans laquelle il a classé avec ordre toutes les choses qu'il a apprises des Européens; aussi a-t-il deviné l'influence salutaire de la science et des arts sur la régénération des peuples, et si jamais il arrive au pouvoir suprême, son règne sera celui d'un tyran sanguinaire et cupide, mais peut-être aussi celui d'un réformateur. Il a eu dans sa jeunesse un maître de dessin italien, et a parfaitement profité de ses leçons; son talent serait apprécié même en Europe. Il est vraiment déplorable de voir ce chef faire un aussi mauvais usage des qualités qu'il a reçues de la nature; son esprit, en effet, est toujours porté au mal, mais ses mauvais penchants sont moins le résultat de son organisation que de l'éducation qu'il a reçue. Nommé gouverneur de Girishk, dès son enfance, et confié aux soins d'étrangers qui trouvaient leur avantage à flatter ses passions et ses caprices et à le laisser jouir sans réserve de tous les enivremens du pouvoir, il n'a jamais trouvé personne qui s'occupât de lui faire discerner le bien du mal et de le diriger dans la bonne voie. Tous ses parents, et son père lui-même, le détestent cordialement et il ne compte pas un ami en Afghanistan. Il n'a même pas su conserver les alliances qui lui étaient le plus nécessaires pour arriver au souverain pouvoir, but de sa constante

ambition. En 1844 il s'était secrètement allié à Yar-Méhémed-Khan et à Méhémed-Akbar-Khan de Kaboul, dans le but de se garantir mutuellement la possession ou la succession du pouvoir dans les trois principautés afghanes; mais les relations de Méhémed-Sédik-Khan avec ses alliés ont été tellement tortueuses, ses bouffées d'orgueil ont été si sottement et si souvent renouvelées, qu'il s'était déjà aliéné l'un et l'autre de ces personnages quand je passai par Girishk. Aujourd'hui c'est tout au plus s'il peut espérer de conserver avec le gouvernement de cette dernière forteresse celui du territoire qui forme ses dépendances, et dans lequel il réalisait, récemment encore, de très-beaux bénéfices: car des plaintes si nombreuses ont été portées à son père contre son système prévaricateur et ses concussions, que celui-ci a enlevé à sa juridiction les villages d'où il tirait ses plus grands revenus.

Dans les immenses steppes situés au sud de l'Afghanistan, les routes sont rares, et les caravanes sont forcément obligées de suivre celles où elles rencontrent des endroits habités pour s'y approvisionner. Girishk est précisément le plus important de ces endroits : on ne peut guère l'éviter, parce que, avec la douane, on y trouve encore un bac pour traverser la rivière Hirmend. De plus, comme le Serdar a placé des gardes dans toutes les directions pour obliger les voyageurs à passer par là, les caravanes sont presque toujours exposées à ses exactions; outre les droits fixés par son père, Méhémed-Sédik-Khan les assujettit encore à une taxe fort élevée, perçue pour son

propre compte, et, par dessus le marché, il garde pour lui tel ballot de marchandises, tel cheval, que l'on transportait aux Indes pour être vendus aux Anglais, quand il les trouve à sa convenance, et cela sans rien payer. Toutefois, il faut se hâter d'ajouter que la sévérité du Serdar a considérablement contribué à diminuer le nombre des voleurs dans le pays : il a monopolisé le métier à son profit; aussi les caravaniers n'ont-ils presque rien gagné à ce que le nombre des bandits diminuât, car ce que ceux-ci leur enlevaient en détail leur est pris en bloc par le chef de Girishk.

Ce prince est tellement méprisé par ceux de sa nation qu'il n'a pu recruter ses escadrons de Sipahis que dans les rangs du rebut des Afghans. Ceux à son service ont tous un assassinat ou un gros méfait sur la conscience ; ils ne vivent, comme leur maître, qu'au moyen de déprédations continuelles, et ne font que ruiner les populations au lieu de les protéger. Ce sont autant de corsaires écumant le pays et le courbant sous la violence et la tyrannie; maître et serviteurs sont tout à fait dignes les uns des autres.

Depuis le moment où je m'installai dans mon réduit, Rahim-del-Khan et le Mounchi Feïz-Méhémed ne me quittèrent plus. Je n'eus aucune tracasserie à subir de la part du premier, assez bon homme au fond; quant au Mounchi, ce fut mon ange gardien pendant tout le temps de ma captivité et je lui dois certainement la vie : si ses efforts ne réussirent pas toujours à me préserver des insultes des subalternes, ils contri-





buèrent au moins à ce qu'il ne m'arrivât pas pire, car il s'efforça constamment de rendre mes bourreaux plus traitables. Prévoyant bien que mes bagages n'échapperaient pas à l'avidité du Serdar, il cacha ce que j'avais de plus précieux dans son logement particulier, et je ne gardai près de moi que les objets de première nécessité et auxquels je tenais le moins.

Ce que m'avait dit le Serdar sur les deux Anglais récemment venus dans le Kandahar me préoccupait vivement. Je profitai donc de la première occasion où je me trouvai seul avec le Mounchi pour le prier de me donner quelques renseignements sur eux. Il me répondit que le premier dont on m'avait parlé avait été reconnu et arrêté à Girishk même, puis transporté dans le district de Zémindavar, et remis aux mains du Serdar Ahkter-Khan. Le second, qui parlait parfaitement le persan, avait pris un costume de Séyid et se faisait passer pour tel, se disant natif de Samarcande, et répondant aux questionneurs qu'il se rendait en pèlerinage à la Mecque. Il était accompagné de deux domestiques et tous trois étaient parfaitement montés, armés et équipés. Il était depuis huit jours à Kandahar quand on soupçonna son identité : ce fut le Mounchi Feïz-Méhémed qui lui en porta la première nouvelle. Aussitôt après avoir reçu cet avis, il monta à cheval et quitta furtivement la ville. Kouhendel-Khan ne s'aperçut de sa fuite que le lendemain et envoya des cavaliers à sa poursuite. Jamais personne n'a su à Kandahar s'il avait été atteint ou non, car ces cavaliers ont gardé là-dessus un profond

silence. Quoi qu'il en soit, le Mounchi m'assura que le prétendu Séyid s'était révélé à lui comme Anglais et l'avait assuré que plusieurs de ses compatriotes, ayant fait partie de l'armée d'occupation du Kaboul, avaient été transportés comme esclaves en Turkestan, où, moins heureux que lui, ils y traînaient encore une malheureuse existence. Je crois me souvenir que le colonel Sheil, auquel je rapportai le fait quand je revins à Téhéran, en 1846, fit son possible pour délivrer ses compatriotes, et qu'il envoya l'Afghan Akhoud-Zade-Salèh-Méhémed [1] à leur recherche; mais cet homme empocha l'argent qu'on lui remit et remplit très-imparfaitement sa mission.

Je crus d'autant plus à la sincerité du Mounchi qu'à mon passage à Khoulm un Afchard, ainsi que je l'ai déjà dit, m'avait fait connaître la présence de ces infortunés. Une autre circonstance qui survint quelques jours après mon arrivée à Mahmoud-Abad aurait suffi pour m'enlever jusqu'au moindre doute sur la présence d'un Anglais à Zémindavar, si j'avais pu en conserver à cet égard. Voici ce dont il s'agit : un Sipahi d'Akhter-Khan, commandant de ce district (Zémindavar), rôdait autour de moi depuis mon installation dans le kalèh et n'osait m'approcher dans la crainte d'exciter les soupçons de mes gardiens. J'avais remarqué son embarras et plusieurs signes d'in-

[1] C'est le même homme qui sauva la vie au capitaine Abbal, sur les rives de la mer Caspienne, quand il était tombé entre les mains des Turkomans, et qui fournit les seuls rapports exacts que l'on ait jamais eus sur l'exécution de MM. Stoddart et de Conolly.—R.

telligence, auxquels je m'étais abstenu de répondre pour ne pas le compromettre; mais profitant d'un moment où j'étais à peu près inobservé, il s'approcha vivement de moi : « Saheb, me dit-il, je vous apporte « des nouvelles de votre compatriote. Il a été très- « malade et se porte mieux aujourd'hui. Ayant en- « tendu parler de votre séjour à Hérat et de votre « prochaine arrivée à Kandahar, il m'a remis cette « lettre à votre adresse, sachant que je me trouverais « à peu près en même temps que vous chez le Serdar « Méhémed-Sédik-Khan. » En disant cela, il me remit une grossière feuille de papier gris, pliée en forme de lettre, mais sans adresse. Je l'ouvris avec empressement, pensant apprendre par le récit des souffrances d'un infortuné à me préparer à supporter avec patience celles qui m'étaient probablement réservées; mais quelle fut ma douleur de ne pouvoir en lire un seul mot! Elle était entièrement écrite en langue anglaise que je ne comprends pas. Pendant que j'étais à faire les plus grands efforts pour en deviner le sens, survint un pichkhedmed du Serdar. En voyant le Sipahi d'Akhter-Khan assis à mes côtés et le papier que je tenais à la main, il se douta de quelque mystère et fut aussitôt en avertir son maître. Celui-ci me fit immédiatement appeler et m'interrogea avec la plus grande sévérité. Mes dénégations ne servirent à rien, car la malencontreuse lettre fut trouvée sous mon tapis de feutre, et le Serdar, sachant lire et comprenant quelques mots d'anglais, s'appliqua à la déchiffrer. Il sut bientôt, tant bien que mal, ce qu'elle

n'avait pu me révéler. Il me fit alors une scène des plus violentes, m'accusa d'être venu dans le Kandahar pour y faire une révolution, et m'accabla d'invectives. Je crus ma dernière heure arrivée, mais cependant il n'en fut rien. On me ramena dans mon réduit, où je fus plus strictement surveillé qu'auparavant. Le malheureux Sipahi, porteur de la lettre, fut saisi et garrotté par l'ordre d'Akhter-Khan, puis impitoyablement bâtonné ; ses bourreaux ne cessèrent de frapper que lorsque, complétement évanoui, ses pieds décharnés n'offrirent plus qu'une masse informe et sanglante.

Depuis ce moment, je fus en butte aux insultes incessantes des Sipahis préposés à ma garde, sans que les plaintes que j'adressai au Serdar pussent les faire cesser. Le misérable chercha bien, il est vrai, à me faire croire à sa bienveillance pour moi en me faisant quelques politesses à de rares intervalles, telles que de m'envoyer un plat de son dîner ou quelque rafraîchissement, mais je ne fus point sa dupe, car le plus souvent il me laissa mourir de faim, et mon ordinaire journalier ne se composa jamais que d'un chétif morceau de pain de trois à quatre onces.

Le courrier expédié par Méhémed-Sédik-Khan à son père, pour lui annoncer mon arrivée à Mahmoud-Abad, fut de retour cinq jours après son départ. Kouhendel-Khan mandait à son fils que, dans sa conviction, j'étais un Anglais ; mais néanmoins i lui prescrivait de me bien traiter, en attendant qu'il prît une détermination sur mon compte : il lui enjoi-

gnait en outre de lui renvoyer immédiatement le courrier avec des détails sur ma personne. Étais-je un homme important et d'un certain rang? Pouvais-je lui servir d'intermédiaire pour s'allier aux Anglais? Voilà ce qu'il lui importait le plus de savoir. En me communiquant ces questions, le Serdar m'informa que son père, peu confiant dans l'appui de la Perse et voulant s'assurer des protecteurs contre ses voisins, Yar-Méhémed-Khan et Dost-Mohammed, avait le plus vif désir de se jeter dans les bras des Anglais: il n'avait jusque-là retardé de leur faire des ouvertures amicales que parce qu'il redoutait la vengeance que cette nouvelle alliance lui attirerait de la part de son neveu Méhémed-Akbar-Khan, Vézir du Kaboul; il ajouta que ma présence paraissait le rassurer et le déterminerait à rompre avec ce dangereux parent, si je voulais lui garantir l'assistance des Anglais.

Ce langage était-il de bonne foi ou bien était-ce un piége pour m'amener à confesser ma nationalité anglaise? Voilà ce que je ne pus pénétrer; je répondis qu'étant Français et simple particulier, je n'avais jamais eu de rapport avec le gouvernement anglais, mais que, si tel était le désir du Serdar de Kandahar, rien ne m'empêchait de porter ses propositions d'accommodement à ses voisins, sans que je répondisse toutefois du succès de mes démarches. Le courrier fut réexpédié avec ma réponse, et le Serdar me fit espérer qu'il me rapporterait l'autorisation de me rendre à Kandahar.

La conduite que tint à mon égard Méhémed-Sédik-

Khan pendant mon séjour chez lui a toujours été pour moi un problème. Il espérait se rendre les Anglais favorables par mon intermédiaire, et pourtant il ne faisait rien pour me disposer en sa faveur. Le lieu où il m'avait relégué était inhabitable, même pour des bestiaux : les chiens de sa meute étaient mieux nourris que moi, et les Parias subissent dans l'Inde beaucoup moins d'outrages que ceux dont ses gens m'accablaient à chaque instant ; en un mot, ses protestations de dévouement et d'amitié ne furent jamais suivies d'effet qui pussent me faire croire à son bon vouloir. C'est qu'il me jugea au point de vue afghan et se figura toujours avoir affaire à un de ses compatriotes. On ne peut se faire une idée de la facilité qu'il y a à tromper un Afghan ; lors même que des faits évidents sont là pour les démentir, ils se laissent toujours prendre aux belles paroles.

Plusieurs motifs portèrent le Serdar à me faire maltraiter par ses gens, mais il faut placer en première ligne le désir qu'il avait de me faire croire à une grande animosité de la part des Afghans contre les Anglais, et ensuite l'espoir de satisfaire son avidité à mes dépens. Voici comment il s'y prenait : il poussait ses gens à m'attaquer, et lorsque le danger apparent était arrivé pour moi à sa dernière période, il survenait tout à coup pour me délivrer et se préparait ainsi de prétendus droits à ma reconnaissance : il s'en autorisait pour me dépouiller peu à peu de ce que je possédais. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis mon arrivée à Mahmoud-Abad qu'il s'était déjà emparé de toutes mes armes et d'une

bonne partie de mes effets, comme on le verra par la suite; plus tard il me vola aussi tout l'argent que je possédais. En attendant je vais transcrire ici le peu de notes que j'ai pu rédiger en secret et à la hâte pendant ma détention, car, sévèrement surveillé, je ne pouvais écrire que la nuit et au crayon, souvent sans lumière et au clair de la lune, quand mes argus étaient endormis.

6 août.—Je suis saisi par l'ennui, l'inquiétude et un désir très-prononcé de vengeance contre mes bourreaux; j'éprouve surtout une crainte très-vive d'arriver trop tard à Lahor, où les événements peuvent devenir défavorables à mes vues. Tant de peines, de souffrances, de dangers courus, deviendront alors inutiles. Les Sipahis préposés à ma garde sont tout ce qu'il y a de plus infâme parmi les Afghans : ils restreignent tous les jours de plus en plus ma liberté; aujourd'hui je n'ai pas même la permission de sortir de ma chambre, si ce n'est pour aller satisfaire mes besoins naturels : encore faut-il pour cela qu'un de mes gardiens soit disposé à m'accompagner, ce qui n'arrive pas toujours. Quelques visiteurs afghans, dont je ne connais ni le nom ni le rang, viennent me voir dans l'après-midi avec l'autorisation du Serdar. Je suis pour eux une bête curieuse et je me prête d'assez bonne grâce à leurs interrogatoires. De mon côté, je profite de leur laisser-aller pour obtenir des renseignements, que je demande toutefois avec prudence pour ne pas éveiller leur méfiance; c'est du reste chose facile avec les Afghans, car ils sont si bavards qu'un mot adroitement placé, une louange donnée à mon inter-

locuteur, me mettent de suite au courant de ce que je veux savoir : j'entends même des récits d'une incroyable longueur que la mémoire la plus heureusement douée serait impuissante à retenir. Je ne puis m'empêcher de rire des précautions prises vis-à-vis de moi par ces gens-là : ils m'enferment dans la crainte que je n'explore leur pays et ils viennent eux-mêmes me faire connaître les objets dont ils me défendent la vue et qu'ils auraient le plus grand intérêt à me cacher si j'étais Anglais, ainsi qu'ils le supposent.

Dans la soirée le Serdar, s'en allant respirer l'air dans la campagne, m'emmène avec lui; je lui avais d'abord su gré de cette attention, mais elle avait un but intéressé. Conservant encore certaines apparences de retenue, il voulait seulement parlementer avec moi pour m'enlever une paire de pistolets à six coups et mon uniforme de grande tenue. A vrai dire, il m'avait promis le payement de ces objets, mais ce payement n'a jamais été effectué.

7 août.—Aujourd'hui le Serdar m'envoie un melon et me fait dire que je l'obligerais beaucoup en lui faisant cadeau de mon fusil à deux coups, dont il veut lui-même faire présent à son cousin Méhémed-Akbar-Khan, de Kaboul. Le lui refuser n'avancerait pas mes affaires; d'ailleurs, de toute manière, il saurait bien s'en emparer. Je cède. Quels coquins que ces Afghans! Le Mounchi Feïz-Méhémed fait son possible pour me consoler; à son avis, je dois m'estimer heureux d'être encore vivant. « L'étranger qui se hasarde dans « l'Afghanistan, me dit-il, est un homme favorisé du « ciel s'il en sort sain et sauf et la tête sur ses épaules.

« Vous devez vous apercevoir que la vôtre est diable-
« ment ébranlée, prenez donc patience et ne la com-
« promettez pas par des récriminations intempes-
« tives. » Ces conseils étaient sages, je l'ai reconnu plus tard, mais il m'était alors impossible d'en faire mon profit, et je ne pouvais garder le silence. J'éprouvais le besoin de dire à ces sicaires que mon énergie ne faiblirait point devant toutes les infamies dont ils m'accablaient. Si ces violences me valurent un surcroît de persécutions de la part de ces scélérats, elles servirent au moins à leur donner, ainsi que je l'ai su plus tard, une idée avantageuse de mon caractère.

8 août.—Hier le Serdar m'extorquait mes pistolets, aujourd'hui il s'empare de mes cartes géographiques, d'une longue-vue, d'un thermomètre, d'une boussole et de vingt autres objets dont j'ai le plus grand besoin. Quand sortirai-je de ce coupe-gorge? Il m'arrive dans la journée une vilaine histoire qui me fait désirer plus que jamais ce moment fortuné. J'étais allé, toujours suivi à distance par un Sipahi, comme de coutume, satisfaire un besoin naturel en dehors du kalèh, et je me servis, dans un but de propreté, de deux feuilles de vieux papier recouvertes de caractères arabes, que je trouvai par terre à l'endroit où je m'étais arrêté. Quelques instants après, le Mollah, précepteur des enfants du Serdar, arriva dans le lieu que je venais de quitter et attira bientôt par ses cris furibonds toute la population en dehors du Kalèh.
« Voyez les œuvres du *kiaffir* (infidèle), leur dit le
« Mollah, il a osé souiller d'ordures la sainte Écriture

« du Koran. A mort le chien ! à mort l'impie. » Et cet énergumène se dirigea vers ma prison suivi d'une foule de coquins qui brandissaient leurs poignards et répétaient en chœur « A mort ! à mort ! » etc. Était-ce hasard ou bien encore calcul? le fait est qu'ils rencontrèrent au dehors le Serdar revenant de la chasse, qui ne fit rien alors pour apaiser le tumulte ; les Sipahis arrivèrent bientôt devant mon taudis, jurant comme des payens, et ce fut seulement avec des peines incroyables que Rahim-del-Khan et le Mounchi purent les empêcher d'y pénétrer. Le Serdar, qui marchait sur leurs pas, arriva bientôt et joua cette fois la nouvelle comédie qu'il venait de préparer à la hâte. Les Sipahis, excités par le Mollah, allaient se précipiter sur moi, quand Méhémed-Sédik-Khan me fit un rempart de son corps. Saisissant le fusil d'un de ses serviteurs, il jura par la tête du Prophète de tuer le premier qui entrerait dans la chambre ; les émeutiers, préparés à cette scène, jouèrent leur rôle à merveille et se retirèrent en vociférant et en accusant le Serdar d'être devenu un kiaffir comme moi. Après leur retraite, mon protecteur déduisit longuement de ce qui venait de se passer qu'il n'y avait qu'un sentiment parmi les Afghans à l'égard des Anglais, celui de la haine la plus prononcée, et il partit de là pour me convaincre que l'alliance de son père ou la sienne pouvait seule procurer à la Grande-Bretagne le concours des Kandahariens : il m'engagea fortement à en informer mes compatriotes. Il me fit ensuite sonner bien haut le service qu'il venait de me rendre et s'en prévalut pour m'arracher encore quel-

ques dépouilles. Quant au Mollah, il en fut quitte pour recopier les deux feuilles souillées, provenant de son Koran : il courait depuis trois heures à leur recherche, quand il les trouva si malencontreusement après l'usage que je venais d'en faire, ignorant tout à fait qu'elles provinssent du saint livre des musulmans.

9 août. — Des négociants afghans arrivés aujourd'hui de Meched, où ils m'avaient vu quand j'y avais passé deux mois auparavant, visitent le Serdar et lui jurent, par la barbe de Mahomet, que je suis un bel et bon Anglais, parfaitement connu d'eux. Cette déclaration me fait passer aux yeux du Serdar pour un être dangereux, ne cachant sa nationalité que pour dissimuler ses mauvais desseins; il croit faux, plus que jamais, les Fermans que je tiens de Méhémed-Châh, et, plus que jamais aussi, il est persuadé que mon voyage n'a été entrepris que dans des vues perturbatrices. Que Dieu confonde les imposteurs !

Dans l'après-midi, j'entendis un grand bruit à l'extérieur du kalèh et je vis disparaître en un clin d'œil jusqu'au dernier des Sipahis préposés à ma garde. A la faveur de ce moment de liberté, je montai sur la terrasse pour voir d'où provenait le tumulte; il s'élevait du côté de quelques tentes de nomades groupées au sud et à une portée de fusil du kalèh. J'aperçus très-distinctement six cadavres autour desquels s'agitaient une foule de gens armés. En rentrant dans ma prison, le Mounchi m'apprit ce qui venait d'arriver. Deux individus, ayant chacun un fils et une fille, avaient projeté un double mariage : ils étaient en train de le célébrer, lorsqu'un des pères se prit

de querelle avec un parent de son gendre pour un peu d'eau que l'un des deux avait fait couler sur son terrain au détriment de l'autre, une demi-heure de plus qu'il n'en avait le droit. Suivant la coutume afghane, ils n'avaient échangé que peu de paroles; les poignards avaient été promptement tirés et les gens de la noce prenant parti pour et contre, les mariages s'étaient bientôt changés en funérailles.

Peu d'instants après cette catastrophe, je reçus la visite, autorisée par le Serdar, d'un Khan afghan de la tribu des Ghaldjéhis. C'était le chef d'une branche de cette tribu, composée de douze à quinze cents tentes et établie depuis près d'un siècle dans la province de Kerman, en Perse. C'était là tout ce qui restait d'un nombre bien plus considérable de ces nomades, qui avaient pris parti pour Nader-Châh à l'époque où il devint assez puissant pour détruire la monarchie afghane dans ses États. Ces Afghans restèrent fidèles à la fortune du guerrier persan, qui leur fit des concessions de territoire dans la province de Kerman, sur la frontière du Sistan. Ils devaient surveiller le pays afin d'empêcher leurs compatriotes du Kandahar de pousser leurs excursions jusqu'en Perse. Ces Afghans n'avaient point modifié leur manière de vivre dans leur dernière résidence, où ils étaient cités comme les plus redoutables bandits de la contrée. Les tribus persanes fuyaient leur voisinage et c'est à grand'peine qu'on les souffrait dans les environs de Boum et de Bampour. Cette espèce d'exclusion de la société, à laquelle ils étaient condamnés, les avait dégoûtés du séjour de la Perse et leur chef se rendait à Kandahar pour obte-

nir l'autorisation de Kouhendel-Khan de venir se fixer sur son territoire. Mais il lui avait été impossible de pénétrer jusqu'au Serdar, car il avait été arrêté à Mahmoud-Abad par son fils, lequel avait transmis sa demande à Kandahar. Quelques jours après, la réponse de Kouhendel-Khan lui fit savoir que sa demande était rejetée. Ce prince, connaissant l'intrépidité de cette colonie de transfuges, se souciait fort peu de les compter au nombre de ses sujets, dans la crainte de les voir se ranger du côté de ses opposants, qui sont nombreux dans la principauté. Le langage que me tint le chef ghaldjéhi me convainquit que Kouhendel-Khan agissait prudemment en rejetant son offre, car, avant de savoir si elle serait ou non acceptée, il ne me dissimula point sa sourde hostilité contre celui dont il sollicitait la générosité, et son intention de lui nuire aussitôt qu'il serait en position de le faire. Quand il sut, quelques jours après, qu'il avait perdu tout espoir de se rapatrier lui et les siens, il vint me proposer de fuir avec lui, me promettant de me faire arriver sain et sauf à Chikarpour par le Béloutchistan, où il était connu de tous les chefs de tribus; mais je ne crus pas devoir me fier à un homme qui s'était montré à moi sous un jour si défavorable, et l'affaire en resta là.

10 et 11 août. — Ces deux journées se passèrent tristement en proie aux plus noires réflexions et à une faim dévorante, car c'est à peine si j'avais mangé huit onces de pain depuis trente-six heures. J'avais jusque-là renoncé à acheter des provisions, afin d'éviter les tentatives de vol que les Sipahis n'auraient pas manqué

de faire à mon préjudice, s'ils avaient pu penser que je possédasse de l'argent; mais ma prudence ne put tenir plus longtemps devant le cri de mon estomac, et je remis une roupie (2 fr. 50) à l'un d'eux, qui m'avait jusque-là paru un peu meilleur que les autres, pour aller m'acheter quelques vivres chez les nomades. Il revint bientôt après avec un âne chargé de cent vingt-cinq kilog. de melons. Je dus me contenter d'admirer leur belle apparence, car ces melons furent mangés à ma barbe par mes coquins de gardiens, lesquels m'en apportèrent ensuite très-poliment des écorces sur un plateau, en me priant de racheter la peine que je leur donnais souvent par une offrande semblable. Toutes ces infamies me désespèrent. Le Mounchi me dit alors clairement qu'ils n'oseraient point agir ainsi s'ils n'y étaient autorisés par le Serdar, et il me prévint en outre que c'était la faute de ce dernier si je n'étais pas encore à Kandahar, parce qu'il avait prié son père de me laisser près de lui jusqu'à ce qu'il eût pris une détermination à mon égard. En agissant ainsi, il se donnait la latitude de me spolier tout à son aise, pensant conserver ce qu'il m'arrachait à titre de cadeau, dans le cas où on me laisserait continuer ma route, et comme dépouilles opimes dans le cas contraire. Cette confidence me détermina à m'expliquer catégoriquement avec le Serdar, quoi qu'il dût en résulter de fâcheux pour moi. Je profitai donc du moment où il passait devant mon réduit, allant faire sa promenade habituelle dans la campagne, pour lui demander où il en voulait venir à mon égard, et quelle raison il avait de ne pas m'en-

voyer à Kandahar, où je pourrais m'expliquer mieux de vive voix avec son père que par sa correspondance. Je lui reprochai de me laisser mourir de faim et d'exciter contre moi ses Sipahis. Tout embarrassé que parût le misérable de cette apostrophe, il éluda une explication sérieuse et ne me jeta que quelques mots en passant.

« Ne t'inquiète point, me dit-il, de mon appa- « rente froideur envers toi, elle est nécessitée par « la force des choses. Je souffre plus que tu ne « saurais le penser des grossièretés auxquelles tu es « en butte de la part de mes gens, mais que puis-je y « faire? Ce sont des bêtes brutes d'Afghans, sans « frein ni raison : ils sont déjà très-irrités contre « moi de ce que je t'ai tiré d'entre leurs mains avant- « hier, et ils ne me pardonneraient pas une bien- « veillance trop apparente à ton égard. Néanmoins ne « t'alarme point, car je ne cesse de veiller à ta « sûreté, et j'écrirai de nouveau ce soir à Kandahar « pour prier mon père de t'appeler près de lui. S'il « refuse, sois sans inquiétude, je te ferai reconduire « honorablement à Hérat, et tu seras à l'abri de toute « insulte. »

Après m'avoir rassuré de la sorte, le Serdar sortit sans attendre ma réponse et je demeurai aussi incertain qu'auparavant, livré aux plus noires réflexions. Je me rappelai alors les prédictions de mes compagnons de route de Téhéran à Meched, qui, pour me dissuader du projet d'entrer en Afghanistan, ne cessaient de me dire : « Ne va pas chez ces barbares, ce « sont des anthropophages; s'ils ne te mangent point,

« le moins qui puisse t'arriver est d'avoir le col « coupé. » Je ne pouvais me dissimuler que ce triste sort ne fût, suivant toutes les apparences, à la veille de s'accomplir; mais à force d'y réfléchir je m'habituai à en voir arriver le moment sans faiblesse. Je me rappelais la mort héroïque et fière des infortunés Stoddart et Conolly, et je ne voulais pas qu'on pût dire qu'un Français fût mort moins courageusement qu'eux. J'étais donc armé de toutes pièces contre les amères réflexions que me suggérait la prévision de ma fin prochaine, mais, chose étrange, cette idée n'était pas ce qui me tourmentait le plus, et il m'était plus difficile de m'accoutumer à ce désœuvrement qui rendait les journées si longues pour moi. Je ressentais vivement le besoin de la compagnie d'un être civilisé avec lequel j'eusse pu m'entretenir, et mon isolement me faisait plus souffrir que le danger qui me menaçait.

12 août. — Ma détention, toute dure qu'elle était, me paraissait cependant moins pénible que la conduite tenue à mon égard par les stupides et barbares Sipahis préposés à ma garde. Ces butors se plantaient comme des bûches devant la porte de ma prison et me regardaient en ricanant; dans les yeux d'un très-petit nombre, il me semblait lire cette pensée: « Pour« quoi, malheureux, es-tu venu jusqu'en ces lieux, « où tu n'as que la mort à espérer? » Mais la majorité d'entre eux ne m'abordaient que l'injure à la bouche; les uns ne se retiraient que pour faire place à d'autres, qui, à leur tour, me regardaient comme un événement et ne me laissaient pas jouir d'une minute de

repos. Les visiteurs étrangers ne manquaient jamais de venir contempler, comme une curiosité, le Frengui kiaffir (Européen infidèle); et d'ailleurs n'étais-je pas prisonnier? Ne pouvaient-ils pas m'outrager à leur aise sans crainte de représailles? Ils dissertaient sur mon compte de la manière la plus bouffonne et passaient successivement en revue ma conformation, ma tenue, ma religion. On ne saurait croire tout ce qu'ils disaient de grosses sottises, de turpitudes et d'infamies. Il est impossible d'exprimer ce que je souffrais de tant d'outrages et de grossières plaisanteries; mais je m'étais armé de patience, c'était la vertu la plus nécessaire dans ma position.

13 au 16 août.—Avant 1840, les Afghans avaient été trop rarement visités dans leur propre pays par les Européens pour que ceux-ci eussent pu se former une juste idée de leur caractère. Je m'explique donc pourquoi, avant cette époque, ils avaient été à peu près généralement considérés sous un rapport avantageux par ceux qui ont écrit sur eux. Alexander Burnes lui-même, qu'on peut regarder comme une autorité irrécusable sur une foule de faits relatifs à ce peuple, est pourtant tombé, à cet égard, dans la même erreur que ses devanciers. Il a cru les Afghans honnêtes, bien élevés, sans préjugés religieux et capables des plus grandes choses. Je comprends que cette impression lui soit restée de son premier voyage à Kaboul, en 1832, parce qu'alors les Anglais avaient dans ce pays une grande réputation d'habileté, de justice, de puissance et surtout de générosité. Les princes afghans désiraient tous ardemment leur alliance, et les sympa-

thies du peuple découlaient des leurs. Sultan-Méhémed-Khan, de Pechaver, et l'Émir Dost-Mohammed, son frère, ayant intérêt à se rendre Burnes favorable, le reçurent avec beaucoup d'égards. Ce dernier a dû se former une opinion du caractère afghan sur les relations qu'il a eues avec ces princes et les seigneurs de leurs cours; mais les classes supérieures ne représentent pas seules l'esprit d'une nation : en Asie comme ailleurs elles se montrent toujours plus civilisées que les masses. On pourrait croire cependant que Burnes, ayant voyagé vêtu en Afghan et sous des dehors modestes, a été assez mêlé au peuple pour pouvoir l'apprécier à sa juste valeur; mais ceci ne serait vraisemblable que dans le cas seulement où ses dépenses de voyage n'eussent pas dépassé les apparences de la médiocrité afghane. En payant généreusement, comme il le fit, les objets et les personnes dont il eut besoin, il s'ôta le meilleur moyen de connaître les gens auxquels il avait affaire, car si l'or a le talent d'assouplir les mœurs, c'est surtout chez les Afghans. Mais, au lieu de n'avoir qu'à leur donner, s'il se fût trouvé dans le cas de leur demander ou de peser sur eux du poids de son autorité, ainsi que cela lui est arrivé plus tard, quand il était gouverneur de Kaboul et après avoir fait imprimer la relation de son voyage, je suis convaincu qu'il les eût beaucoup moins loués. Du reste les Afghans eux-mêmes, il faut leur rendre cette justice, n'ont pas la prétention d'avoir de hautes vertus : ils ne se font les panégyristes que de leur courage, mais, dès qu'ils entendent citer une mauvaise action ou un crime, ils s'écrient aussitôt avec la

conscience des sentiments qui les animent : *In kiar afghan est;* « ceci est du travail afghan. » — Malgré cette sincérité, il sera toujours difficile à un voyageur, quelle que soit sa pénétration, de les apprécier pour ce qu'ils sont réellement si, avant de laisser parler naturellement leur conscience, il satisfait leur avidité ou bien encore s'il craint de s'abaisser en adoptant les coutumes asiatiques, et en se familiarisant avec le sans-gêne et le franc-parler du peuple. C'est en faisant exactement le contraire qu'il pourra s'initier à leur pensée. Je ne puis pas croire qu'une intelligence aussi remarquable que celle de Burnes n'ait pas compris ce que j'avance ! il préféra sans doute éviter bien des désagréments et des dangers même, en donnant, sans compter, l'or de la Compagnie des Indes. Son appréciation du caractère afghan est du reste le seul point sur lequel on puisse différer d'avis avec lui sur ce qu'il a écrit de l'Afghanistan [1],

[1] « Les Afghans forment une population sobre, simple et honnête. Ils m'interrogeaient toujours avec insistance sur tout ce qui avait trait à l'Europe, dont ils divisaient les nations en douze *koulahs*, c'est-à-dire couronnes ou, pour parler plus littéralement, *chapeaux*. J'aimais à voir la curiosité des vieillards eux-mêmes. Le plus grand malheur du mahométisme est, selon moi, l'éloignement pour la civilisation de tous ceux qui professent cette religion. Leurs mœurs ne changent pas non plus. Leur savoir, leur éducation sont d'un âge antérieur aux nôtres, et ils ignorent complétement la philosophie de l'histoire. Le langage des Afghans est le persan, qui n'est pas toutefois le doux langage de l'Iran. Le puchtou est le dialecte des gens du commun, et cependant quelques personnes des plus hautes classes sont dans l'impossibilité de le parler. Les Afghans sont une nation d'enfants. S'ils se querellent, ils

car l'ensemble de l'ouvrage est une œuvre du plus grand mérite, qui sera longtemps encore le guide le plus sûr sur cette contrée. Je ne me serais pas fourvoyé dans tant d'embarras si je l'eusse consulté avant d'entreprendre mon voyage; malheureusement ce ne fut qu'à mon retour à Téhéran, et lorsque je ne pouvais plus profiter de ses précieux enseignements, que je me trouvai à même de le lire pour la première fois.

Seize jours s'étaient à peu près écoulés depuis que Kouhendel-Khan connaissait mon arrivée dans ses États, et il n'avait pas encore pris de décision à mon égard. Ce retard attristait encore davantage ma captivité. La société du Mounchi, Feïz-Méhémed, qui tâchait de me rassurer par tous les moyens possibles, était ma seule consolation. Il m'affirma que les Serdars persistaient toujours à voir en moi un Anglais, et qu'ils n'avaient épargné ma vie que dans leur

en viennent aussitôt aux mains, et ils se réconcilient sans plus de cérémonie. Il leur est impossible de cacher ce qu'ils éprouvent les uns pour les autres, et tout le monde peut, sans trop de sagacité, deviner ce qu'ils comptent faire. Si on en croit ce qu'ils disent d'eux-mêmes, leur vice capital c'est l'envie; et ce mauvais sentiment existe même entre les plus proches parents. Il n'y a pas de peuple au monde qui soit plus capable qu'eux de nouer une intrigue. Leur paresse fut une des choses qui me frappèrent le plus chez eux. On est étonné de les voir accroupis tout le jour, se regardant dans les yeux les uns des autres. Nul ne saurait dire comment ils vivent et pourtant ils vivent bien, jouissent d'une bonne santé et paraissent très-heureux. Il m'est resté une impression très-favorable de leur caractère national. »

(*Burnes*, *Travels into Bokhara*, vol. I, p. 143, 144.)

propre intérêt, parce que l'armée anglaise ayant ses avant-postes établis aux passes de Bolâne, elle pourrait, en quelques marches, revenir d'un jour à l'autre à Kandahar. Dans ce cas, je serais un otage dont ils pourraient tirer un parti avantageux. En attendant, rien ne changeait dans ma position, et j'entendais toujours à chaque minute les vociférations et les railleries de ces gueux de Sipahis. Par un signe fort intelligible, les uns me faisaient entendre qu'on me couperait le col, d'autres me faisaient la grimace ou me tournaient le dos en m'envoyant un gaz nauséabond au passage. Les gens préposés à ma garde par le Serdar, au lieu de tenir les autres à distance, les excitaient au contraire contre moi et interpellaient les passants : « Eh ! un tel, viens voir l'Inglis, le kiaffir, il a soif et veut boire. » Alors l'un d'eux lançait sur moi une grande potée d'eau sale. S'ils disaient que j'avais faim, c'étaient des écorces de melon mises en réserve pour cet usage qui me tombaient sur la tête. Il y avait de quoi devenir fou. A toutes mes plaintes, le Serdar me répondait toujours de prendre patience, qu'il lui était impossible de faire entendre raison à ces brutes.

Enfin, le 16, on m'annonça que nous devions quitter le lendemain Mahmoud-Abad pour aller à Girishk. Prison pour prison, l'une ne devait pas plus me plaire que l'autre, mais les malheureux se raccrochent toujours à la moindre espérance et je croyais trouver dans ce déplacement quelque adoucissement à mon sort ; cette pensée me réjouissait quelque peu, et j'éprouvai bientôt un autre motif de satisfaction. Dans la

journée, le Mounchi trouva l'occasion de faire écrire par un de ses amis, dont l'écriture était inconnue à Méhémed-Sédik-Khan, une lettre en mon nom qu'il adressa secrètement à Kouhendel-Khan. Je m'y plaignais vivement du traitement auquel j'étais assujetti et je lui demandais de la manière la plus pressante ma liberté, ou une mort prompte mettant fin à mes souffrances.

*Girishk.* — 17 août.—5 farsangs en huit heures, à travers une plaine dont le sol est coupé, ondulé et couvert de broussailles peuplées de perdrix, de daims, de lièvres et de gazelles.

A trois heures du matin, je me juchai sur un chameau, au tangage duquel je m'habituai assez difficilement, et je parcourus ainsi l'étape. La forteresse de Girishk est située sur une éminence, à dix minutes de distance de la rivière Hirmend. Un village est tout auprès : le nom de la forteresse est aussi celui du district, qui est populeux et très-productif. Le château de Girishk est fort ancien, mais il a été considérablement augmenté et restauré par Kouhendel-Khan, souverain actuel du Kandahar. Ce fort consiste en un carré long flanqué de tours aux angles, et il ne serait pas possible de s'en emparer sans le secours de l'artillerie. Quelques Sipahis anglais, soutenus par des Afghans dévoués à la cause britannique et commandés par le Serdar Méhémed-Kouli-Khan, fils du vézir Fethi-Khan, assassiné par l'ordre de Châh-Mahmoud, résistèrent à toutes les tentatives faites en 1841 par les insurgés pour s'emparer de cette place. Au temps de leur occupation de l'Afghanistan, les

Anglais y entretenaient un petit corps de troupes, et l'empreinte laissée sur le sol par les roues de leurs canons était encore parfaitement visible en 1845[1].

A deux farsangs au-dessus et au-dessous de Girishk, sur les deux rives de l'Hirmend, on voit encore d'immenses ruines et des éminences qui marquent les emplacements d'anciennes villes qui ont dû être très-considérables. Les habitants du pays croient qu'elles étaient florissantes du temps d'Alexandre, particulièrement celles situées au nord de Girishk, au pied des montagnes de la Paropamisade.

1 Pendant le séjour des Anglais dans l'Afghanistan, l'occupation du fort de Girishk fut toujours considérée comme un point important, car cette place domine le grand chemin et sert de refuge aux voyageurs; de plus, c'était un poste militaire très-bon à opposer aux forces du Hérat. A l'époque, en effet, où la guerre se déclara dans l'Afghanistan, en 1841, le gouverneur de Hérat était peu l'ami des Anglais; il était donc nécessaire de conserver Girishk. Ce fut dans ce but que le major Rawlinson, agent politique dans le Kandahar, déclara non-seulement être prêt à guider sur les rives de l'Hirmend les troupes aux soins desquelles la forteresse devait être confiée, mais encore crut nécessaire de faire venir de Kandahar des soldats pour renforcer sa garnison. Le général Nott fut pourtant d'avis que l'occupation de la forteresse de Girishk était une mauvaise position militaire dans les circonstances actuelles; il prétendait même qu'elle était impraticable. Il insista donc pour qu'on ramenât dans Kandahar les troupes et les canons, avant que tout le pays ne se fût levé contre les Anglais, et rendît la retraite impossible. Dans ces conjonctures, le major Rawlinson se détermina à envoyer Méhémed-Kouli-Khan prendre possession du gouvernement de Girishk en lui donnant pour escorte un corps de cavalerie Barukzéhis, auquel il adjoignit plus tard un peloton de deux cents mousquetaires Scindiens, Béloutches, Pindj-âbies et Hindous, ayant pour commandant un excellent soldat, nommé Bulwunt-Sing.

La prison qu'on me donna à Girishk n'était guère plus habitable que celle que j'occupais à Mahmoud-Abad, mais elle avait au moins l'avantage inappréciable d'être située loin du poste des Sipahis, ce qui me promettait plus de tranquillité pour l'avenir. Je me berçais de ce consolant espoir, lorsqu'à peine installé, un nouvel incident vint faire évanouir mes espérances. Le naïb (lieutenant) du Serdar, nommé Gul-Méhémed-Khan, étant resté à Girishk, ne m'avait pas encore vu; il accourut donc un moment après mon arrivée pour satisfaire sa curiosité. Il entra

Cette petite garnison, renforcée de deux canons fournis par le gouvernement afghan, conserva Girishk pendant toutes les guerres de l'Afghanistan, de novembre 1841 au mois d'août suivant, malgré les Douranis, dont le nombre s'élevait à environ 15,000 hommes, qui en firent une sorte de siége en livrant de temps à autre des assauts, en coupant la place de ses communications avec Kandahar, et, à différentes reprises, en attirant l'armée du général Nott sur le champ de bataille. Cette défense de Girishk était d'autant plus difficile, qu'il fallait approvisionner la garnison de vivres et de munitions et y faire parvenir les ordres de Kandahar; ce fut un des plus brillants exploits de la guerre, et elle valut les éloges les mieux mérités à ceux qui la firent, Méhémed-Kouli-Khan et Bulwunt-Sing. Pendant ce siége, les Douranis restèrent trois mois devant la forteresse de Girishk. Il est bon d'ajouter encore que ce fut seulement à l'influence de Méhémed-Kouli-Khan, dans l'Hirmend ou le Oulour (tribu de l'Afghanistan fort distincte des cultivateurs parsivans), que les Anglais durent les approvisionnements nécessaires pour se ravitailler. Quelque temps avant l'évacuation de Kandahar, le major Rawlinson ramena, sans malheurs, la garnison de Girishk à Kandahar, lui fit payer l'arriéré de sa solde et la fit entrer au service de Seïf-Der-Djing, qui fut laissé dans ce gouvernement, lorsque les deux colonnes de l'armée anglaise marchèrent à la fois sur Kaboul et le Scinde.—Ed.

d'un bond et tout essoufflé dans mon réduit, puis après m'avoir regardé quelques instants d'un air ironique et courroucé, il me dit : « Si je ne craignais pas le Serdar, je t'aurais déjà coupé le col. » Malgré la prudence dont je m'étais fait une règle, je ne pus réprimer le premier mouvement de colère qu'excita en moi cette insolence et, sautant à la gorge de ce coquin, je le terrassai et lui administrai une solide correction. Je le jetai ensuite hors de ma chambre, et, tandis qu'il roulait au bas de l'escalier, j'en fermai la porte et la barricadai avec deux mâts de tente qui se trouvaient sous ma main. Aux cris poussés par notre homme, les Sipahis arrivèrent à son aide et enfoncèrent la porte; je fus aussitôt saisi par cinq ou six coquins, battu, meurtri et tout en sang. Je ne sais vraiment pas ce qui me serait advenu sans l'arrivée de Rahim-del-Khan et du Mounchi, bientôt suivie de celle du Serdar. Ce dernier, tout en m'accablant d'injures, fit pourtant bâtonner les deux scélérats qui m'avaient plus particulièrement frappé et reprocha sévèrement à Rahim-del-Khan et au Mounchi de m'avoir quitté un instant. Il leur ordonna de rester dans une chambre contiguë à celle que j'occupais, et je fus mis sous clef. Un Sipahi reçut l'ordre de se tenir constamment assis devant ma porte. Soit oubli, soit pour me punir de mon emportement, ces coquins me laissèrent vingt-quatre heures sans me donner à manger.

Je restai enfermé et au secret pendant huit jours, ne voyant que le Mounchi, qui m'apportait chaque matin quelques onces de pain et un peu de lait aigre.

Ma prison était située sous les combles, dans la plus haute tour de la forteresse et ouverte, comme la scène d'un théâtre, sur la campagne, car le mur extérieur s'était écroulé juste à la hauteur où il fermait ma chambre. Cette cellule était élevée de vingt mètres au-dessus du fossé, et un Sipahi se tenait jour et nuit au pied de la tour pour m'empêcher de m'échapper s'il me prenait fantaisie de tenter le saut. J'en eus en effet plusieurs fois la pensée pour me soustraire aux maux que j'endurais dans ce grenier. Un soleil lourd et brûlant y pénétrait et me suffoquait; des mouches, des moustiques et des myriades de frelons venaient s'y abriter et m'y faisaient une guerre incessante; mais mon plus grand supplice était d'être obligé de me tenir toujours dans l'encoignure de la chambre plus particulièrement affectionnée de ces insectes, car, dès que je me montrais aux passants, ils m'adressaient des injures. Un petit nombre d'entre eux, plus humains, m'avaient fait entendre, il est vrai, quelques propos consolants pendant les premiers jours, mais on les avait tellement rudoyés ou battus que je n'entendis plus par la suite que des propos insultants. Il me fallut renoncer ainsi au seul plaisir que j'eusse la faculté de me procurer, celui de voir la campagne et de suivre de l'œil les sinuosités de l'Hirmend, roulant ses belles eaux à travers une riante plaine semée de plantations, de cultures et de prairies. Malgré tout cela, j'aimais à me bercer de fictions, grâce auxquelles j'éprouvais un certain charme; je me voyais libre ou bien je me retrouvais en France, au milieu de mes amis et avec ma famille. Mais les

piqûres de la vermine, dont je n'avais pu prévenir l'invasion dans mes effets, ou bien encore des tiraillements d'estomac, occasionnés par la modicité de ma ration journalière, me rappelaient bientôt à la triste réalité.

# CHAPITRE XXII.

Retour du messager de Kandahar. — Nouveaux délais. — Le Khan devient voleur. — Khak-Tchopâne. — Kichk-Noukhoud et Haouz. — Un iman-zadèh. — Snigsar. — Souffrances de l'auteur. — Takht-Sindjavi. — La rivière Urghend-âb. — La vieille ville de Kandahar. — La ville actuelle. — Son climat et ses produits. — Ses habitants. — Commerce de Kandahar. — Population. — Histoire de cette ville. — Alexandre le Grand. — Les conquérants arabes. — Yacoub-ben-Leïs. — Mahmoud le Ghaznévide. — Les conquêtes des Tartares. — Prise de Kandahar par Babour. — Prise de cette ville par les Persans. — Sultan-Hussein-Mirza. — Châh-Abbas s'empare de Kandahar. — Djéhanguir, les Uzbeks, Nader-Châh prennent tour à tour cette ville. — Kandahar devient la capitale de l'Afghanistan. — La famille des Méhémedzéhis. — M. Ferrier entre à Kandahar. — Kouhendel-Khan lui envoie un pilau. — Description de la demeure de l'auteur. — Infâme action de Sédik-Khan. — Affreux destin de Mirza-Méhémed-Wali. — Libéralité des Anglais. — Entrevue de M. Ferrier avec Kouhendel-Khan. — Description de la personne du Serdar. — Politique des Afghans. — Opinion du Serdar sur les Russes, les Anglais et les Persans. — Il persiste à prendre l'auteur pour un Anglais. — Manière de voir du Serdar sur les gouvernements de l'Europe. — Résultat de cette entrevue.

---

Enfin, dans la soirée du 25 août, Berklfordar-Khan arriva de Kandahar et apporta au Serdar l'ordre de son père de m'envoyer dans cette ville sous escorte. Grâce à Dieu, j'allais sortir des mains de ces brigands, peut-être pour retomber dans celles d'autres coquins; mais au moins j'allais faire un pas en avant et j'en éprouvai une vive joie.

Mon départ devait avoir lieu dans la matinée du 26, mais, sous divers prétextes assez futiles, le Serdar l'ajourna au lendemain et le 27 s'écoula sans que je partisse. J'envoyai demander au Serdar le motif de ce retard, il vint alors me voir lui-même pour m'engager à patienter, me promettant de me faire partir dans la nuit suivante : mais le Mounchi étant venu me visiter après lui me mit au courant de ses intentions. Il avait su qu'une de mes malles avait échappé à ses investigations, et il voulait la visiter. La manière dont il avait écrit à son père sur mon compte lui avait fait espérer qu'il recevrait l'ordre de me faire retourner à Hérat, ou conduire à Chikarpour, par Kélat, et il aurait pu alors me dépouiller totalement sans craindre que mes plaintes arrivassent à son père; ma lettre à ce dernier avait dérangé ses plans et il balançait depuis deux jours sur ce qu'il devait faire. Cependant il finit par se décider, et dans l'après-midi deux Farraches apportèrent dans ma prison la malle que j'avais cachée chez le Mounchi; le Serdar arriva peu après pour faire l'inventaire de son contenu. Il m'affirma alors que Kouhendel-Khan lui avait ordonné d'examiner un à un tous mes papiers et de s'assurer que je n'étais pas porteur, pour ses antagonistes, de lettres qui pussent lui porter préjudice. Il commença aussitôt l'investigation la plus minutieuse de mon bagage. Après avoir inspecté chaque objet tiré de la malle, il mit de côté tous ceux qui paraissaient être à sa convenance, puis il me représenta qu'en raison des *services qu'il m'avait rendus*, en échange de la *nourriture qu'il m'avait fournie*, et de *la vie qu'il m'avait*

*sauvée à diverses reprises*, il espérait que je voudrais bien lui faire cadeau des bagatelles qu'il avait mises à part. Quelque absolus que fussent alors pour moi son pouvoir et le danger de lui résister, je m'y décidai cependant, et je lui reprochai dans les termes les plus amers sa conduite barbare envers moi : le coquin ne s'en émut pas du tout. Il me dit qu'il aurait été content d'obtenir mon assentiment, mais qu'il pouvait aussi bien s'en passer : puis il se retira emportant avec lui les deux tiers de mes effets devenus sa propriété, et la totalité de mon argent, dans la crainte, dit-il, que je n'en fisse un usage contraire aux intérêts de son père, me promettant de me le faire restituer à Kandahar.

*Khak-Tchopâne.*—28 août.—7 farsangs en plaine à travers un pays dénudé. Je montai à cheval de très-grand matin pour m'éloigner enfin de Girishk escorté par huit Sipahis, le cœur rempli de haine contre ceux qui l'habitaient et avec une joie bien vive d'en être débarrassé. Nous traversâmes l'Hirmend à gué, à un quart d'heure de la forteresse ; il n'est possible de le franchir ainsi que pendant les trois mois d'été, car, le reste de l'année, il est tellement gonflé par les pluies ou la fonte des neiges des montagnes de la Paropamisade, qu'il faut le passer dans un bac que le Serdar donne à ferme au plus offrant. Après sept heures de marche, nous arrivâmes vers une mare d'eau bourbeuse et puante à côté de laquelle nous nous établîmes. Un village se trouvait à une demi-heure au delà sur la droite, mais les fièvres pernicieuses y faisant de grands ravages, mon escorte ne

voulut pas pousser jusque-là. Mes huit gaillards dînèrent en un clin-d'œil avec du pain, du fromage et des oignons crus dont ils me jetèrent les miettes quand ils furent rassasiés; il fallut bien m'en contenter, tout insuffisantes qu'elles fussent pour satisfaire mon appétit dévorant.

*Kichk-Noukhoud* et *Haouz*.—29 août.—8 farsangs à travers une plaine presque déserte et sans eau, couverte de broussailles. En me réveillant le matin, je vis mon escorte augmentée de deux nouveaux Sipahis du Serdar arrivés pendant la nuit à mon intention. Parmi les objets que m'avait enlevés Méhémed-Sédik-Khan, se trouvait le premier volume du dictionnaire turk-français de Bianchi; j'étais parvenu à soustraire le deuxième à ses investigations en le glissant dans ma poche; mais son coquin de naïb, présent à l'inventaire, s'en était aperçu et l'avait dit au Serdar après mon départ; celui-ci, furieux, avait envoyé à ma poursuite deux de ses satellites pour me reprendre ce volume, et ils ne manquèrent pas de le faire avec brutalité. Après cette nouvelle avanie, nous montâmes à cheval et nous nous arrêtâmes après deux heures de marche près d'un caravansérail bâti en terre, construit par les Anglais et nommé Kichk-Noukhoud, tout auprès duquel se trouvent une ou deux maisons habitées et entourées de jardins arrosés par l'eau d'un kariz. Il existe de vastes ruines auprès de cette localité; la plus remarquable est un monticule de terres rapportées, anciennement couronné par une forteresse, qui passe pour avoir été ruinée par Nader-Châh. C'était sans doute la citadelle d'une ville dont

on voit partout les traces, mais dont il ne reste plus rien d'habitable, si ce n'est un *iman-zadèh* où demeure un derviche chargé de garder le tombeau. C'est là qu'Ahmed-Châh, Sudozéhi, fut élu roi des Afghans, par les Serdars réunis. Je ne sais trop pourquoi les habitants de cette localité, outre le nom de Kichk-Noukhoud lui donnent encore celui de Kalèh-Nader. Outre l'iman-zadèh, il y a encore là quelques autres tombeaux assez bien conservés et une vingtaine de cyprès dont la verdure perpétuelle forme un singulier contraste avec l'aridité du lieu. Après avoir passé quatre heures dans cet endroit, pendant la plus forte chaleur de la journée, nous remontâmes à cheval pour gagner Haouz, laissant sur notre droite, à une très-petite distance, la rivière d'Urghend-âb et des montagnes de rochers d'un aspect triste et tourmenté, sur notre gauche. Les sables mouvants à la teinte rougeâtre, du désert situé au sud de la rivière, s'étendent jusqu'au pied des montagnes, apportés par les vents du sud. Nous arrivâmes à nuit close à Haouz, lieu ainsi nommé à cause d'un vaste réservoir d'eau qui s'y trouve. C'est là que fut défait par Kouhendel-Khan le prince Seïf-Der-Djing, gouverneur laissé par les Anglais à Kandahar en 1842. Un peu avant d'atteindre Haouz et à une lieue sur la droite, on voit un monticule de terres rapportées, semblable à celui de Kichk-Noukhoud, nommé Snigsar, entouré de plusieurs gros villages; nous allâmes descendre dans l'un d'eux situé près de la route, au delà de Haouz. Exténué de fatigue, mourant de chaleur, de soif et de faim, il fallut me faire descendre de cheval et je tom-

bai en défaillance. Ma détresse toucha sans doute les Sipahis, car ils augmentèrent ma ration de pain et y joignirent du fromage avec une écuelle de lait.

*Kandahar.*—30 août.—Distance de six farsangs en plaine. Après avoir marché trois heures dans une espèce de désert, nous nous abritâmes contre la forte chaleur sous une plantation d'arbres située sur le bord d'un des bras de l'Urghend-âb, dans un lieu nommé Takht-Sindjavi. Depuis là jusqu'à Kandahar, l'on compte trois autres farsangs, mais alors le pays change d'aspect. Entre ces deux localités le sol est couvert d'habitations, d'arbres et de cultures : on traverse la rivière d'Urghend-âb une heure et demie avant d'arriver à la ville. Je trouvai son lit presque à sec et ne contenant que quelques flaques d'eau assez étendues dans les bas-fonds. La chaleur dessèche ce fleuve en été et le peu d'eau qui reste est utilisé pour arroser et fertiliser les cultures environnantes au moyen de coupures pratiquées dans le sol. Au delà de la rivière le pays se resserre, d'immenses blocs de rochers gisent çà et là sur le sol qui est fréquemment coupé par des ruisseaux traversant de nombreux et vastes jardins ou vergers.

La vieille ville de Kandahar était située à moitié chemin entre l'Urghend-âb et la nouvelle ville. Elle occupait une forte position sur une très-haute montagne de rochers abrupts et se divisait en trois parties distinctes, assises sur des éminences qui se défendaient l'une par l'autre. Les crêtes les plus élevées de cette montagne étaient couronnées par un grand nombre de très-grosses tours reliées par des courtines.

Celle qui était située sur le point culminant était pour ainsi dire imprenable; elle dominait la citadelle, placée plus bas sur la deuxième éminence, et celle-ci dominait elle-même la ville, bâtie sur un plateau élevé au-dessus de la plaine et entourée de triples remparts, laissant entre eux et les maisons un espace vide assez considérable pour y faire camper les troupes de la garnison en temps de guerre. Cet espace était transformé en cultures et en jardinages en temps de paix. Tout près de la route je vis les restes, assez bien conservés, d'un bastion formidable élevé par les troupes de Nader pour battre les murailles en brèche; au-dessus de ce bastion l'on rencontre soixante marches, creusées dans le flanc d'un rocher, qui conduisent à une petite chambre aussi taillée dans le roc, dont les parois intérieurs sont recouvertes de sculptures parmi lesquelles deux lions enchaînés attirent plus particulièrement l'attention par la grandeur de leurs dimensions. Les remparts de la vieille ville étaient en grande partie construits avec des fragments de rocher, liés les uns aux autres par de la terre glaise mêlée de paille hachée, et dans cet état ils résistaient plus qu'on ne saurait le penser aux effets destructeurs de l'artillerie. Celle de Nader-Châh, qui était nombreuse et bien servie, resta là près de dix-huit mois sans pouvoir y pratiquer une brèche suffisante pour livrer l'assaut. C'est par les hauteurs, mais après une défense héroïque des Bakhtiaris, que la place fut prise et ensuite ruinée de fond en comble. Nader la reconstruisit à une portée de canon plus bas dans la plaine et lui donna son nom, Nader-Abad. Mais cette nouvelle

cité ne tarda pas à avoir le sort de sa devancière[1]. Ahmed-Châh, Sudozéhi, la dépeupla à son avénement à la royauté des Afghans, après la mort de Nader, et installa ses habitants dans une nouvelle ville qu'il construisit dans la même plaine à trois quarts d'heure plus à l'est. Il la fit entourer de fossés et flanquer d'une citadelle; tout cela existe encore aujourd'hui sur un terrain plat où l'on peut s'avancer en toute sécurité jusqu'à 30 ou 40 mètres des murailles, à la faveur des nombreux vergers et jardins dont elle est entourée. Kandahar est aussi dominé sur plusieurs points par les collines rocheuses dont les dernières pentes arrivent tout près des fossés de la place. C'est

1 La ville ancienne a été, suivant quelques assertions, fondée par Lohrasp, roi persan qui vécut dans des temps très-reculés. C'est encore à lui que l'on attribue la fondation de Hérat. D'autres personnes assurent, et avec plus de probabilité, que cette ville a été bâtie par Iskander-Roumi, c'est-à-dire par Alexandre le Grand. En cela les traditions des Persans sont d'accord avec les conjectures des géographes d'Europe, qui placent dans cette partie du globe une des villes nommées Alexandria.

« La ville ancienne fut debout jusqu'au règne des Ghazis, à l'époque ou Châh-Hussein fonda une nouvelle cité qu'il appela Hussein-Abad. Nader-Châh essaya encore de changer l'emplacement de la ville et construisit Nader-Abad. Enfin Ahmed-Châh éleva la ville actuelle en l'an 1753 ou 1754, et lui donna le nom de *Ahmed-Shthâ* et le titre de *Ashrefoul-Belàd*, ce qui veut dire *la plus noble des cités*. C'est ce titre qu'on lui attribue encore dans les pièces officielles et dans le langage de la cour, car on ne se sert plus de nos jours de l'appellation qu'on lui donnait de *Dâroul-Carrar,* qui signifie *la demeure des gens tranquilles*. Ahmed-Châh fixa lui-même les limites de la ville actuelle, et en traça le plan que l'on admire encore de nos jours. Il entoura la cité d'une muraille et il aurait voulu encore

une forteresse facile à réduire, et pour laquelle rien ne compense l'admirable position qu'elle occupait primitivement [1]. Ses environs sont très-pittoresques : la ville est, pour ainsi dire, étouffée au milieu de cultures, de jardins, de vergers et autres plantations d'arbres coupés çà et là par des cours d'eau limpides et parsemés de collines de rochers, sur la pente desquelles les habitants ont pratiqué des glissoires où ils viennent se récréer les jours de fête. Les fruits et les légumes poussent abondamment à Kandahar et sont meilleurs que partout ailleurs dans l'Afghanistan, ses grenades surtout n'ont pas leurs pareilles dans le monde ; ses pastèques et ses raisins méritent aussi

y ajouter un fossé; mais les Douranis, dit-on, s'opposèrent à ces fortifications en déclarant que leur meilleur fossé était le *chemen* de Bistan, autrement dit le marais situé près de Bistan dans la partie sud du Khorassan de Perse. Kandahar était la capitale de l'Empire Dourani, à l'époque d'Amed-Châh, mais Timour-Châh, son fils, transporta à Kaboul le siége du gouvernement. » — (*Elphinstone's Kaboul*, vol. II, p. 129.)

Au pied des ruines de l'ancienne ville de Kandahar se trouve l'une des reliques les plus illustres de l'antiquité, c'est le pot à eau de Fo, autrement dit de Bouddha, transporté à Kandahar par les tribus qui s'enfuirent, au ive siècle, de la ville de Gandharra, sur l'Indus, pour échapper aux invasions des Yutchi qui s'avançaient de la Tartarie chinoise dans le seul but de s'emparer de ce vase. Le pot à eau en question est la plus ancienne relique de l'Asie et les mahométans de Kandahar l'apprécient au plus haut degré, comme un symbole miraculeux. On l'appelle *Kash-Gouli-Ali*, autrement dit le *Pot d'Ali*. Ce vase en pierre dure peut contenir environ vingt gallons. — Ed.

[1] Suivant l'opinion de tout stratégiste militaire, une position en plaine est toujours préférable à une position établie sur le

d'être cités et son tabac, qui s'y récolte en abondance, est des plus estimés. Les céréales y sont aussi de qualité supérieure et le blé surtout est d'une blancheur et d'une beauté rares. Toutes les choses de première nécessité s'y vendent à des prix d'une modicité surprenante, et à ces avantages se joint celui d'un climat très-agréable [1].

penchant d'une montagne, et il est facile de dire pourquoi il n'en est pas ainsi de Kandahar comme de toute autre place. Kandahar est un endroit faible et cela, par dessus tout, à cause du manque de glacis et de bastions pour en défendre les approches. Bien plus encore, le fossé du côté sud est peu profond et rien ne serait plus facile à l'ennemi que d'empêcher l'eau d'arriver à la ville, en détournant l'Urghend-âb et les trois ou quatre ruisseaux qui alimentent la ville. A propos de la faiblesse des fortifications de Kandahar, il est bon de rappeler qu'elles ont pu cependant résister à toute une horde de 10,000 hommes de l'armée des Afghans, lorsque, en 1842, une petite garnison s'y défendit pendant la nuit du 29 mars.—Ed.

[1] Voici ce que dit Burnes sur la ville de Kaboul, l'autre capitale de l'Afghanistan :

« Kaboul est la ville la plus populeuse et la plus animée de l'Orient. Le bruit qui se fait dans les rues est tel qu'il est impossible à quelqu'un de s'y faire entendre de son domestique. Le grand bazar, autrement dit *Chouchat,* formé d'une rangée d'arcades d'environ 600 pieds de long sur 30 de large, est divisé en quatre parties égales. Le plafond en est peint et au-dessus se trouvent les logements des marchands. Le plan de ce bazar est remarquable, mais il est fâcheux qu'on n'ait pas achevé cette construction. En outre, les citernes et les fontaines qui sont bâties à l'intérieur sont fort mal entretenues. Il y a peu de bazars qui puissent lui être comparés dans l'Orient ; on s'étonne en le visitant d'y voir tant de soieries, de draps et de marchandises de toute sorte étalées sous ses arcades. La vue de ce bazar, le soir, présente un coup d'œil féerique. Chaque magasin est éclairé par une lampe placée devant l'étalage et ces

Les chaleurs, assez fortes en été, y sont tempérées par les vents du N.-E., qui soufflent presque constamment et se rafraîchissent au contact des cimes neigeuses de la Paropamisade; la neige n'y tombe pas tous les hivers, et lorsque cela arrive elle fond presque aussitôt après avoir touché le sol. La douceur de

lumières donnent à la ville l'aspect d'une cité illuminée comme en un jour de fête. Le nombre des magasins où l'on vend des fruits est considérable, et leur agencement prouve beaucoup de goût. On trouve dans ce bazar des marchands de volaille et de gibier pourvus de bécassines, de canards sauvages, de perdrix, de pluviers, et autres oiseaux. Les boutiques des cordonniers et des quincailliers sont aussi remarquables et très-bien arrangées. Chaque industrie a là son bazar séparé et toutes les boutiques paraissent très-fréquentées. Les libraires et marchands de papiers sont très-nombreux; leur papier, qui vient de Russie, est de couleur bleuâtre. Au mois de mai on débite dans ce bazar le *falodeh*, sorte de gelée blanche extraite de la farine, que l'on boit avec des sorbets et de la neige. C'est un régal populaire et ceux qui vendent cette préparation ont fort à faire pour satisfaire leurs clients. Dans les boutiques où le falodeh se débite, on aperçoit un monceau de neige près d'une fontaine, ce qui leur donne un aspect de propreté remarquable. Tout autour des boulangeries, on voit des groupes d'individus attendant que le pain soit cuit. Je me suis aperçu qu'on le faisait cuire en appliquant les morceaux de pâte le long des parois du four.

« Kaboul est renommé pour ses *kébâbs*, autrement dit ses viandes rôties que l'on apprécie infiniment. Peu de personnes font cuire leur viande chez elles. Le *riwash* était le plat le plus recherché du mois de mai à Kaboul. Ce mets se compose simplement de tiges de rhubarbe blanchies en les mettant à l'abri des rayons du soleil. La plante pousse par rangs dans le voisinage de la ville, sur les collines, et le goût en est exquis. *Shabash-riwash, Bravo riwash !* tel est le cri que l'on entend partout dans les rues et chacun court au marchand.

la température, dans cette saison, attirait à Kandahar les souverains Sudozéhis qui séjournaient à Kaboul pendant l'été, ce qui fit que ces deux villes jouirent d'abord l'une et l'autre du titre de capitale, mais Kandahar le perdit sous le règne de Timour-Châh, pour avoir soutenu les prétentions au trône du frère

Dans les endroits les plus populeux de la ville, on rencontre des gens qui racontent des histoires aux promeneurs et aux oisifs, et des derviches qui font l'éloge du Prophète. Si un boulanger vient à passer devant ces personnages éminents, ils lui demandent un gâteau au nom d'un Prophète quelconque. A en juger par le nombre de ceux qui suivent cette profession, elle doit être très-profitable. Il n'y a pas de voitures à roues dans Kaboul. Les rues ne sont pas très-étroites et on les tient en bon état pendant les temps secs. Çà et là on rencontre quelques aqueducs couverts où coule une eau limpide qui est d'une grande ressource pour la population. Nous parcourûmes les divers quartiers de la ville sans être trop observés et sans être suivis d'aucun domestique. Ce que je regardais le plus c'était moins les boutiques que la population qui allait de çà et de là, couverte de manteaux faits de peaux de mouton. Chaque individu paraissait énorme, comme s'il eût porté un nombre extraordinaire de vêtements. Les enfants ont des joues dont les pommettes sont rouges comme du rubis : je crus d'abord que ces couleurs étaient empruntées, mais je compris bientôt que c'était celles de la jeunesse. En avançant en âge, les gens de Kaboul perdent ces couleurs. Kaboul est une ville considérable, mais ses constructions ne sauraient avoir aucune prétention à l'élégance. Toutes les maisons sont construites de briques séchées au soleil, il y en a peu qui aient plus de deux étages. La population est très-nombreuse, et on l'évalue à 60,000 âmes. La rivière de Kaboul passe au milieu de la ville et l'on rapporte que ses débordements ont été tels, à trois époques différentes, que l'eau a renversé des maisons. En temps de pluie, il n'y a pas de ville plus malpropre que Kaboul.

(*Burnes' Travels into Bokhara,* vol. I, p. 144 et suiv.)

de ce dernier, Soleïman-Mirza, après la mort de leur père Ahmed-Châh.

La ville de Kandahar est un carré oblong, d'une farsang environ de développement ; elle est entourée d'une haute et épaisse muraille en terre protégée par un fossé peu large mais très-profond. La citadelle située à l'est de la ville, contient une assez belle habitation où réside le souverain actuel: ses fortifications ont été mises en bon état par les Anglais et peuvent braver les attaques d'une armée afghane. On y a aussi construit de vastes casernes sur une grande place, en dehors de la porte de Hérat. Ces casernes étaient inhabitées, quoique très-bien conservées, en 1845.

L'intérieur de Kandahar n'a rien de très-remarquable. Les eaux y circulent abondamment et passent dans tous les quartiers de la ville. Ce serait là un avantage inestimable pour ses habitants, s'ils ne s'en privaient eux-mêmes en souillant cette eau de mille façons. Un essaim de femmes sont constamment accroupies sur le bord des ruisseaux et y font la lessive; les hommes s'y plongent tout habillés pour s'alléger du trop-plein de leur vermine; on y jette aussi les immondices de chaque maison et les débris d'animaux provenant des boucheries. Et pourtant la population se sert de cette eau sans répugnance pour son alimentation. La mosquée où se trouve le tombeau d'Ahmed-Châh, Sudozéhi, est le seul monument un peu remarquable qui existe dans la ville. Les bazars se composent de quatre rues couvertes aboutissant toutes à un rond-point nommé Tchar-Souk, où réside le chef de la justice et où sont exécutés ses jugements.

La population de Kandahar est composée de la manière suivante :

1° Un quart d'Afghans de la tribu des Barukzéhis;

2° Un huitième d'Afghans de la tribu des Ghaldjéhis;

3° Un huitième d'Afghans des diverses autres tribus Douranis;

4° La moitié de Parsivans et d'Hindous [1];

On n'y trouve ni Juifs ni Arméniens.

Le commerce du pays est presque entièrement entre les mains des Parsivans et des Hindous; il a été considérable jusqu'en 1841; les marchandises y affluaient de l'Inde et se répandaient ensuite chez les Hézarèhs, les Béloutches, dans le Kaboul, à Hérat, à Bokhara et même jusqu'à Khiva. Mais depuis que Kouhendel-Khan a de nouveau pris les rênes du gouvernement, après la retraite des Anglais, les mesures tyranniques et spoliatrices qu'il a employées pour augmenter ses richesses et se mettre à l'abri du besoin en cas d'un nouveau revers en ont éloigné les principaux négociants, ou les ont forcés à réaliser leur argent pour l'enfouir dans la terre en attendant le retour de la sécurité.

La population de Kandahar se montait à 60,000 âmes il y a huit ans : elle est maintenant réduite de moitié et diminue tous les jours par suite de l'émigration à laquelle l'ont poussée les avanies qui pèsent sur elle. C'est en vain que Kouhendel-Khan a donné

[1] Un vaste quartier de la ville, celui qui en occupe la partie nord-est, est entièrement habité par des Afghans de la tribu des Berdouranis.

les ordres les plus sévères à la frontière pour arrêter les émigrants; le plus grand nombre d'entre eux s'échappe toujours et va chercher la tranquillité à Hérat ou dans l'Inde; mais malheur à ceux qui sont arrêtés: ils payent pour les autres! Ramenés à Kandahar, ils sont d'abord dépouillés de tout ce qu'ils possèdent; la torture même est mise en œuvre pour les forcer à révéler le lieu où ils ont caché leur bien: on les emploie ensuite à des travaux dont les bénéfices, excédant les besoins de leur entretien, sont saisis par le souverain qui, par mille autres exactions non moins odieuses, s'aliène de plus en plus ses malheureux sujets. Son oppression ne s'était d'abord appesantie que sur les classes industrieuses parsivanes et hindoues, mais depuis 1844 il ne ménage pas davantage les Afghans. Il pourra lui en coûter cher.

Kandahar doit avoir eu, depuis l'antiquité la plus reculée, une grande importance en Asie: sa position géographique l'indique suffisamment, car c'est le point central où viennent aboutir les routes du Hérat, de Gour, du Sistan, de l'Inde et de Kaboul, et il sert d'entrepôt à ces diverses localités. Quelques auteurs classent cette ville comme appartenant à l'Hindoustan, tandis que d'autres la placent en Perse; les Afghans eux la comprennent dans le Khorassan, auquel ils assignent l'Indus (aussi appellé Attock et Scind) pour limite. Suivant ces derniers l'*Inde* ne commence qu'au delà et au sud de ce fleuve, à partir de l'endroit où il reçoit les eaux du Sutlège, c'est-à-dire au nord du territoire des Mahrattes et des Mongols; le Pindj-âb comprenant le Kachmir et le pays des Siks, avec le

Zablestan, qui renferme Ghaznèh et Kaboul, forment une autre contrée nommée par eux *Hindoustan*, et ils appellent *Indi* les habitants de l'Inde, *Hindoustani* ceux de l'Hindoustan. Cette classification paraît être fort ancienne. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que Kandahar, se trouvant si rapproché de ces contrées et leur ayant souvent été adjoint par la conquête, ait été considéré tour à tour comme faisant partie de l'une d'elles par les auteurs anciens, dont quelques géographes modernes ont adopté la version. Ils pensent aussi que cette ville est l'une des sept cités construites dans l'intérieur de l'Asie par Alexandre le Grand, se basant sur la faible preuve que Kandar ou Kandahar [1] ne serait qu'une abréviation du mot Iskandar, nom sous lequel Alexandre est connu en Orient. Cependant ceci n'a rien d'improbable, car ce doit être, en effet, le point jusqu'où s'avança le conquérant macédonien, en quittant Ferrah pour aller dans l'Arrachosie [2], d'où il retourna ensuite vers le nord. Comme il y trouva un pays riche et une position heureuse sur la pointe méridionale des montagnes dont elle commande les diverses routes, il ne pouvait faire un meilleur choix pour construire une forteresse destinée à abriter ses soldats et à maintenir les populations.

[1] Le nom de Kandahar a été donné à la ville par les Gandharras (en grec *Gandharihoe*), qui vers le IVe siècle émigrèrent dans la province de l'ouest venant du Gandharra sur l'Indus. — Ed.

[2] Arrachosia, comme l'on peut s'en convaincre par les auteurs grecs, devait se trouver à l'endroit où l'on rencontre les ruines de Chehr-Zohâk ou bien encore à Olan-Robat, entre Kélat-Ghaldjéhi et Makour.—Ed.

Après Alexandre, Kandahar passa aux Séleucides, dont l'histoire est environnée d'épaisses ténèbres. On ne saurait guère préciser ce qu'il fut sous la domination des Parthes et des Sassanides : l'obscurité dans laquelle il resta enseveli pendant ce temps ne commence à se dissiper qu'au moment où les successeurs de Mahomet envahirent la Perse, et il paraît certain que les Arabes y pénétrèrent dans le premier siècle de l'hégyre. C'est ce que confirme d'Herbelot qui a puisé ses renseignements dans le *Kawam-el-Moulk*. Voici sa version : « L'an de l'hég. 304 et de J.-C. 916, sous le « khalifat de Moktader, l'on trouva, en creusant les « fondements d'une tour de Kandahar, une cave sou- « terraine dans laquelle il y avait près de mille têtes « d'Arabes, attachées à une même chaîne, qui « s'étaient conservées fort entières depuis l'an de « l'hég. 70 et de J.-C. 689; car l'on trouva cette date « écrite sur un papier qui était attaché par un fil de « soie à l'oreille des vingt-neuf plus considérables « d'entre eux avec leur propre nom. » Ceci indiquerait que les Arabes n'eurent pas d'abord un grand succès dans leurs entreprises contre cette ville; cependant ils s'en rendirent bientôt maîtres [1]:

En l'an 259 de l'hég. (865 de J.-C.), Yacoub-ben-Leïs, fondateur de la dynastie de Soffarides [2], s'en em-

[1] Les premières campagnes des Arabes contre Kandahar sont racontées tout au long d'après Beladeri, dans l'ouvrage de M. Reinaud, *Fragments de l'histoire arabe*.—Ed.

[2] *Soffar* veut dire *un ouvrier en cuivre*. La dynastie des Soffarides a commencé, si l'on en croit les historiens, en l'an

para; les Sassanides en dépossédèrent ses successeurs elle fut enlevée à ceux-ci par le fameux Mahmoud Ghaznévi, dont la dynastie fut abattue par celle des Gourides. Sous la domination de ces derniers, Kandahar fut tour à tour gouverné par divers petits chefs ambitieux, puis il tomba entre les mains des Seljoucides, qui le conservèrent jusqu'au moment où Sandjiar, prince de cette dynastie, fut renversé par les Turkomans. Ces derniers s'établirent dans cette ville en l'an 548 de l'hégire (1153 de J.-C.); peu d'années après, elle était au pouvoir de Ghyaz-Eddin-Mohammed, prince Gouride. Allâh-Eddin-Mohammed, sultan du Khouarisme, s'en empara l'an 607 de l'hég. (1210 de J.-C.); son fils en fut dépossédé par le fameux Djenghiz-Khan, en 619 de l'hég. et de J.-C. 1222; les descendants de ce conquérant se la laissèrent enlever par les princes de la dynastie Malek-Kurt, auxquels des chefs du pays succédèrent, jusqu'à l'époque où Timour-Leng envahit cette contrée, et s'en empara en 792 (1389 de J.-C.). A sa mort elle fit partie des États de son fils Châh-Rokh; les Timourides la gardèrent jusqu'en 873 (1468 de J.-C.), époque à laquelle la mort du sultan Abou-Séyid amena un démembrement de l'Empire, à la suite duquel Kandahar et quelques districts environnants formèrent bientôt un État indépendant. En 918 (1512 de J.-C.), elle était au pouvoir d'un chef nommé Châh-Beg, lequel en fut

259 de l'hégire. Suivant certains autres écrivains, en 248, et elle dura pendant trois générations. Elle fut remplacée par celle des Sassanides, vers la fin du même siècle de l'hégire.—Ed.

chassé par le fameux Babour, fondateur de la dynastie des Mongols dans l'Inde, aux États duquel elle fut annexée ; mais elle lui fut bientôt enlevée par les Persans et devint depuis ce moment un sujet presque continuel de guerres entre les deux Empires. L'an de l'hég. 942 et de J.-C. 1535, elle fut quelque temps sous l'autorité de Sam-Mirza, prince révolté de la dynastie des Séféviyès, puis elle fut reprise par Châh-Thamasp, qui en confia le gouvernement à Pir-Boudak-Khan, Kadjar, lequel ayant été assiégé l'année suivante par Kamrâne-Mirza, fils de Babour, lui rendit la place ; néanmoins elle retomba peu de temps après au pouvoir de Thamasp. A la mort de ce prince, un de ses neveux, nommé Sultan-Hussein-Mirza, s'y fit proclamer roi et se déclara indépendant de Châh-Ismaël, fils et successeur de Thamasp au trône de Perse. Hussein-Mirza ayant voulu, dans un banquet, empoisonner un de ses officiers dont il se méfiait, la coupe empoisonnée destinée à cet usage lui fut servie à lui-même par l'adresse de cet officier, qui avait été prévenu de ses intentions, et il mourut ainsi victime de sa propre perfidie. Après cet événement, Humayoun, fils et successeur de Babour, s'empara de Kandahar, mais, ayant été chassé du trône par une révolte, il récompensa Châh-Thamasp de l'assistance qu'il trouva près de lui pour le réintégrer au pouvoir, en lui cédant cette ville l'an 952 de l'hég. (1545 de J.-C.). Akbar, fils d'Humayoun, la reprit par trahison sur les Persans ; Châh-Abbas le Grand la lui enleva en 1018 de l'hég. (1609 de J.-C.). Kandahar retomba bientôt après au pouvoir de Djéhanguir, empereur mongol :

elle rentra sous la domination persane en 1620 de J.-C.

A la mort de Châh-Abbas, les Uzbeks, pensant pouvoir recommencer impunément leurs déprédations, envahirent le Khorassan : battus par les troupes persanes, gardiennes de cette province, ils se portèrent sur Kandahar, dont ils s'emparèrent par suite de la défection du gouverneur persan de la ville, Ali-Murdàne-Khan. Celui-ci, se croyant condamné à mort par Châh-Séfi, petit-fils et successeur d'Abbas, évacua la ville, et se rendit à la tête des troupes qu'il commandait à la cour du Grand Mogol, auquel il rendit hommage.

Les Uzbeks ne furent chassés de cette place qu'en 1044 de l'hég. (1634 de J.-C.) par l'empereur Djehàne-Châh, auquel les Persans l'enlevèrent dans l'année 1061 de l'hég. (1650 de J.-C.), sous le règne de Châh-Abbas II. Depuis cette époque, bien qu'assiégée à plusieurs reprises par les Mongols, entre autres par le fameux Aurengzeb en personne (1121 de l'hég. et de J.-C. 1709), ils ne purent jamais la reprendre et elle resta aux Persans jusqu'à la révolte du célèbre Mir-Veïs, chef afghan de la tribu des Ghaldjéhis, auquel succédèrent d'abord son frère, Mir-Abdullah, puis ses deux fils, Mir-Mahmoud et Mir-Hussein. Ce dernier fut dépossédé par Nader-Châh, à la mort duquel Kandahar devint la capitale du nouveau royaume d'Afghanistan, dont Ahmet-Châh, Sudozéhi, fut le fondateur. Sa dynastie ayant été renversée par les Barukzéhis en 1816, la famille des Méhémedzéhis s'est partagé les diverses provinces de

l'Afghanistan, dont elle fut un moment chassée par les Anglais, de 1839 à 1841; mais après la retraite de ceux-ci, Kouhendel-Khan est rentré dans le Kandahar, où il règne en souverain absolu [1].

Un des hommes de mon escorte était parti en avant, quand nous fûmes à Takht-Sindjavi, pour prévenir Kouhendel-Khan de mon arrivée. Je le retrouvai à la nuit tombante, en dehors de la ville auprès des casernes anglaises, accompagné de dix autres estafiers, à la mine féroce, dont je fus aussitôt entouré, pour empêcher qui que ce fût de m'approcher. Le soleil se couchait en ce moment, les muezzins invitaient du haut des minarets les musulmans à la prière, et mes gardes, se mettant promptement en bataille, remplirent ce devoir avec une précision digne d'une compagnie d'élite; les génuflexions et autres mouvements prescrits furent exécutés par eux avec un ensemble vraiment remarquable. Après cela, les gaillards ne perdirent pas une minute et se mirent en devoir de satisfaire le plus vigoureux appétit que j'aie jamais vu; ils s'abattirent en affamés sur une pile de melons étalés en plein vent par un spéculateur, et après lui avoir jeté deux ou trois pièces de menue monnaie, que celui-ci se garda bien de trouver insuffisantes, tant les Sipahis du grand Serdar lui imposaient, ils dévorèrent une vingtaine de ces fruits en un clin d'œil. Je les avais d'abord jugés barbares et impitoyables, mais ils me semblèrent presque hu-

[1] Kouhendel-Khan est mort en 1855; Kandahar est aujourd'hui, à ce qu'il paraît, au pouvoir de Dost-Mohammed.—Ed.

mains et bienveillants, lorsqu'après avoir absorbé leur dîner ils me lancèrent un melon en me disant : *Biguir* (attrape)! Je le saisis au passage avec la dextérité du singe le mieux exercé, et en un instant je fis disparaître le bienheureux fruit, car j'éprouvais une faim dévorante, et il y avait longtemps que je n'avais fait un repas aussi somptueux.

Nous entrâmes dans la ville à la suite de ce temps d'arrêt, mais le chef des Sipahis n'ayant pas trouvé à la porte celui qui devait nous conduire au logis se mit à le chercher dans une foule de rues tortueuses que nous traversâmes successivement, ainsi que le Khiabâne (avenue servant de promenade), et les bazars, où je fus curieusement examiné par ceux qui s'y trouvaient. Nous courûmes ainsi une heure sans trouver celui qui devait m'indiquer ma demeure, et, nous étant arrêtés pour attendre le retour d'un homme envoyé à sa recherche, je fus bientôt étouffé par la foule des curieux, dont les quolibets n'avaient rien de flatteur pour mon amour-propre. Mon escorte était dans un grand embarras pour me préserver des badauds, et, afin d'en finir avec eux, elle ne trouva rien de mieux que de me conduire au Tchar-Souk, où je fus provisoirement installé dans la prison publique, dont on fit sortir les malfaiteurs pour me recevoir. Heureusement Lal-Khan, Afghan Barukzéhi, vint une demi-heure après me tirer de là et me conduire dans la maison préparée pour me recevoir.

L'obscurité ne me permit pas d'examiner ma demeure en détail; cependant elle me parut assez confortable. Ce que j'y trouvai de mieux, ce fut un succulent

pilau que Kouhendel-Khan m'avait envoyé de ses cuisines ; j'en mangeai avec avidité et me dédommageai de mes privations passées : puis je m'endormis profondément, augurant de ma réception à Kandahar un meilleur traitement que celui qu'on m'avait fait à Girishk.

31 *août.*—En me réveillant le lendemain matin, je fus frappé de la beauté de ma demeure ; elle était digne d'un prince. La maison formait plusieurs corps de bâtiments et j'occupais celui destiné au harem. Défense était faite aux Sipahis mes gardiens, dont le nombre s'élevait à cinquante, de me laisser sortir sous quelque prétexte que ce fût, ni de laisser pénétrer personne jusqu'à moi sans autorisation. Lal-Khan, leur chef, devait ne pas me perdre un seul instant de vue, et pousser la précaution jusqu'à coucher la nuit en travers de la porte de ma chambre ; cependant, comme les issues du harem étaient toutes parfaitement condamnées ou gardées, il me fut permis de circuler librement dans le corps de bâtiment qui me servait de prison. Celui qui était contigu renfermait un autre prisonnier qui, comme moi, était venu se fourvoyer dans ce dangereux pays, c'était Saadek-Mulouk, un des fils de Châh-Kamrâne, l'ennemi de caste des Méhémedzéhis, alors régnants.

La chambre que j'occupais était spacieuse et ses murs recouverts d'une foule d'ornements parfaitement exécutés, façonnés en relief avec une espèce de plâtre dur comme du stuc et reluisant comme du quartz ; on l'aurait dit mêlé de paillettes d'argent. Ce plâtre se trouve en abondance dans les plaines du Kandahar, à la surface même du sol, mais au lieu d'être compacte

et en blocs, comme celui dont nous nous servons en France, il se présente dans le gîte comme un banc de corail : il est très-friable et tombe en écailles sous la moindre pression ; il a aussi parfois la forme du miel brut sortant de la ruche et sa couleur est toujours d'un blanc argenté. Outre cet agrément, ma chambre jouissait encore de l'avantage d'une exposition particulière empêchant le soleil d'y pénétrer pendant le jour, tandis qu'en ouvrant pendant la nuit des soupiraux prenant vent par le haut, il y faisait plus frais que sur les terrasses, où les habitants de Kandahar couchent habituellement pendant l'été. La cour était vaste, bien aérée et ornée de deux petits jardinets séparés par un vaste bassin dont il y avait urgence de renouveler l'eau nauséabonde et croupie ; mais les Sipahis ne voulurent pas s'en donner la peine, ils la trouvèrent même assez bonne pour se baigner tour à tour dedans, du matin au soir, afin de s'y décharger de leur vermine. Quel que fût mon dégoût pour cette eau, il me fallut pourtant en boire pendant tout le temps de mon séjour à Kandahar, mes gardiens n'ayant jamais voulu prendre la peine de m'en apporter d'autre ; du reste elle était également leur unique boisson.

Je continuais l'inspection de cette élégante prison, et je me félicitais du choix qui en avait été fait, lorsqu'en pénétrant dans un arrière petit jardin dont les allées étaient dallées, et m'approchant du rond-point, occupé par un bassin circulaire desséché, une odeur fétide me coupa presque la respiration ; elle provenait d'un gros caillot de sang corrompu au milieu duquel s'agitaient des milliers de vers et de mouches. Je sup-

posai d'abord que c'était celui d'un mouton, et je demandai assez indifféremment à Lal-Khan pourquoi on avait choisi un tel lieu pour la boucherie. Il répondit à ma question par un si étrange sourire que je réitérai ma question; il y répliqua avec brusquerie : « Cette « maison appartenait il y a quelques mois à Mirza-« Méhémed-Wali; pendant la domination des Anglais « il était chargé, pour leur compte, de la rentrée des « impôts : le sang que vous voyez là est le sien. Kou-« hendel-Khan l'a fait tuer comme traître! Dieu « veuille l'en récompenser dans ce monde et dans « l'autre! » Cette sortie fut accompagnée d'un sourire féroce dont je fus presque effrayé, et le récit de cet homme me serra le cœur de douleur. Désirant cependant en apprendre plus long sur cette affaire je m'adressai aux Sipahis, qui se bornèrent à me rire au nez d'une façon qui pouvait se traduire par cette phrase : « Prends garde qu'on ne t'en fasse autant ! »

Je ne pus savoir l'histoire du malheureux Mirza-Méhémed-Wali qu'après mon retour à Girishk, où elle me fut contée par le Mounchi, Feïz-Méhémed. La vie lui avait été arrachée pour avoir la maison que j'occupais et par la scélératesse du Serdar Méhémed-Sédik-Khan. Voici comment cela s'était passé : Méhémed-Sédik-Khan n'avait pas de pied-à-terre à Kandahar, pour y loger quand il y venait passer l'hiver; fatigué de prendre une maison en location et ne voulant pas en faire construire une qui lui aurait coûté fort cher, il aima mieux s'approprier celle du Mirza par un crime. Pour arriver à ce but, il fit écrire une fausse lettre, censée adressée

à Méhémed-Wali par le gouverneur anglais de Chikarpour : dans cette lettre celui-ci lui mandait que les Anglais, n'ayant pas renoncé à la possession de Kandahar, y arriveraient très-incessamment avec un corps de troupes; il l'invitait donc à faire l'achat d'une grande quantité de paille, d'orge et de blé pour les besoins de l'armée, lui prescrivant aussi de prévenir leurs partisans de se tenir réunis à Kandahar et prêts à se saisir des Serdars au premier signal. Une fois cette pièce fabriquée, Méhémed-Sédik-Khan prévint son père de la trahison de Méhémed-Wali et l'engagea à faire aposter des espions aux environs de sa maison pour se saisir de sa correspondance, ce qui fut exécuté. La fausse lettre ne tarda pas à être interceptée et portée à Kouhendel-Khan, qui fit aussitôt mourir l'infortunée victime de cette odieuse machination. Méhémed-Sédik-Khan s'empressa alors de demander à son père le don de la maison du supplicié, en récompense de la découverte qu'il avait faite de ses mauvais desseins, et ce don lui fut octroyé, ainsi qu'il l'avait espéré.

Les Anglais, il faut leur rendre cette justice, sont grands et généreux pour ceux qui les servent bien ou qui souffrent pour leur cause. Quand la nouvelle du supplice de Méhémed-Wali arriva à Calcutta, les directeurs s'empressèrent de décréter une pension annuelle de 60,000 francs pour ses neveux survivants, car l'un d'eux avait été tué en même temps que Méhémed-Wali [1].

[1] Un autre chef du parti parsivan, Djan-Méhémed, *kotival* (chef de la police) de Kandahar pendant le séjour des Anglais,

1er, 2 et 3 *septembre*.—Quels que fussent les agréments du logis que j'habitais, il m'était impossible, en définitive, d'oublier qu'il me servait de prison, et cette pensée unie au souvenir du sang de son propriétaire, versé d'une manière si tragique, était bien faite pour apporter du trouble dans l'âme la mieux trempée. Puis, le retard que mettait Kouhendel-Khan à m'accorder une audience m'inspirait, je ne sais pourquoi, un sentiment profond de tristesse ; à cela près et sauf ma réclusion, je n'avais pas cependant eu à me plaindre de lui pendant les premiers jours de mon séjour à Kandahar, car on m'apportait régulièrement soir et matin, de ses cuisines, un repas assez confortable ; les Sipahis préposés par lui à ma garde, sans être plus sociables et mieux élevés que ceux de son fils, étaient pourtant moins grossiers envers moi ; ils se contentaient d'envahir ma chambre, de me rire au nez avec stupidité, mais, du moins, ils ne m'adressaient pas d'injures et de menaces ; c'était une amélioration notable dans ma posi-

leur avait rendu de très-grands services pendant tout le temps de la guerre. Après que les troupes se furent retirées, Djan-Méhémed réussit à se maintenir dans les bonnes grâces des Serdars plus longtemps encore que ses autres confrères. En 1854, il perdit tout son bien, jusqu'au dernier sou, grâce au pillage de sa maison, ainsi que plusieurs membres de sa famille qui s'étaient ruinés en aidant le Kotival. Il parvint alors à s'échapper et se rendit à Bagdad en passant par la Perse. Le colonel Rawlinson l'envoya de là à Bombay et lord Elphinstone, gouverneur, le nomma, en considération de ses services, chef de la police de Chikarpour. Il mourut en se rendant à cette résidence. La famille de cet homme reçoit encore une petite pension du gouvernement anglais.—Ed.

tion. A force de supplier Lal-Khan de demander une audience pour moi à Kouhendel, il finit par se rendre à mon désir et sa démarche fut couronnée de succès.

Le 3 au soir, deux heures après le coucher du soleil, on me conduisit en présence de ce prince. Je m'y rendis à cheval et sous bonne escorte, revêtu d'un costume afghan. La citadelle où il habitait n'était pas à plus de dix minutes de distance de ma prison. Une assez vaste place, qui s'étend devant cette forteresse, était obstruée par des boutiques ambulantes, par du bois, des briques et des chameaux.

Kouhendel-Khan m'attendait dans un jardin, assis sur un tapis, près d'un bassin d'eau vive, en compagnie de quelques Mollahs qui se retirèrent à mon approche et nous laissèrent seuls. Kouhendel-Khan était alors un homme de cinquante-huit à soixante ans environ, de courte taille avec assez d'embonpoint; sa physionomie éclairée par la lune me parut sérieuse, douce, bienveillante; elle ressortait pâle et maladive encadrée par sa barbe teinte en noir : elle m'aurait laissé une impression assez favorable, si ses yeux, comme ceux de son fils aîné, Méhémed-Sédik-Khan, n'eussent indiqué la fausseté et la perfidie. Ce prince a la réputation d'être un des plus vaillants fils de Payendèh-Khan. Ses vêtements étaient d'une grande simplicité et se composaient d'une robe en cotonnade blanche et d'un turban en mousseline de même couleur, son seul luxe consistait en un châle de Kachmir qui lui ceignait la taille et supportait un couteau persan dont le manche était orné de pierreries.

Il m'invita à m'asseoir près de lui et, pendant que je

lui obéissais, il se souleva sur ses genoux par politesse pour me faire honneur ; puis nous échangeâmes les compliments d'usage. Après le préambule, toujours très-long chez les Afghans, il me demanda quelle affaire m'avait amené en Afghanistan ; selon mon habitude et conformément à la vérité, je lui dis que mon but était d'aller prendre du service à Lahor : il insista alors pour savoir si ce motif était bien le seul qui m'eût poussé à traverser l'Afghanistan et il parut en douter, donnant pour raison que les Siks avaient vu partir, sans les regretter, des Européens qui étaient depuis plus de vingt ans à leur service, et il en concluait que j'avais peu de chances d'être accepté par eux.

« Les Siks sont devenus nos alliés d'ennemis qu'ils « étaient, ajouta-t-il, j'ai reçu aujourd'hui la nou- « velle de la cession de Pechaver et d'Attock, faite par « eux à mon frère Dost-Mohammed. Son fils, Méhé- « med-Akbar-Khan doit bientôt prendre possession de « ce pays à la tête d'un corps de troupes qui se ras- « semble en ce moment, et *inchallah* (s'il plaît à Dieu)! « nous joindrons bientôt le Kachmir à ces deux pla- « ces. Ces concessions que nous font les Siks doivent « te prouver combien ils tiennent à notre alliance, ils « n'ont donc que faire des Européens, leurs ennemis « et les nôtres : tu devais le savoir et tu espères vaine- « ment me tromper ; tu ne peux être venu dans notre « pays que pour voir l'esprit dont la population est « animée et ton but est de l'insurger une deuxième fois « contre nous ; les Fermans du Sultan d'Islamboul et « du Châh de Perse, que tu as montrés à mon fils, ne

« sauraient nous prouver que tu n'es pas Anglais, car « tu peux les avoir dérobés à un Français, et cela me « paraît être la vérité, conviens-en ? » Cette sortie faite d'un ton calme, mais avec netteté et d'un air de profonde conviction, me jeta dans un embarras que mon trouble dut révéler au Serdar. Cependant je l'assurai que la qualité d'Anglais était assez honorable pour que je ne cherchasse point à m'en dépouiller si je la possédais réellement, mais que j'étais Français, ce qui valait tout autant, et que je me présentais à lui tel que j'étais, lui disant la vérité sans aucune arrière-pensée.

Kouhendel-Khan ne me parut pas convaincu, mais abandonnant tout à coup ses investigations sur ma personne et mes intentions, il commença une longue péroraison dans laquelle, jetant un coup d'œil rétrospectif sur le passé, il se plaignit en termes très-vifs tout à la fois des Anglais, des Russes et des Persans. Il reprochait vivement aux premiers d'avoir violé les conventions que Burnes avait faites, au nom de son gouvernement, avec lui et son frère Dost-Mohammed; d'avoir envahi déloyalement le pays ; de l'avoir bouleversé et d'avoir mis de côté tous les gens de quelque importance pour les remplacer, dans les emplois publics, par des gens de rien. Il tenait le gouvernement russe pour non moins déloyal, parce qu'il n'avait pas, assurait-il, tenu vis-à-vis de lui le quart des engagements que Vikewitch avait pris en son nom : « Le Czar, me dit-il, nous a laissé envahir « par les Anglais et a abandonné Méhémed-Châh au « moment où il allait s'emparer de Hérat; quand mon

« fils était déjà parti à la tête de 4,000 cavaliers « pour faire une diversion favorable à ses opéra- « tions du côté de Ferrah. Ainsi ces deux nations « dont nous avions la plus haute opinion, et dont « la véracité et la loyauté étaient proverbiales parmi « nous, ont prouvé que cette réputation était usur- « pée : elles ne le cèdent à aucune autre en du- « plicité. Mais les Afghans, bien instruits aujour- « d'hui de ce que valent leurs promesses et leurs « protestations d'amitié, qui n'ont pour but que l'as- « servissement de ce pays, ont cessé de prêter « l'oreille à des conseils perfides, tendant à les ar- « mer les uns contre les autres : on l'essaierait vai- « nement aujourd'hui, et tu as dû t'en apercevoir « depuis ton entrée dans cette principauté, car il n'y « a partout qu'un seul cri : Guerre à mort aux « Frenguis, aux infidèles ! » Arrivant ensuite aux Persans, Kouhendel-Khan ne les ménagea pas davantage et se livra à une foule de récriminations contre le Châh et son premier ministre Hadji-Mirza-Aghassi, mettant sur le compte de leur sottise et de leur incapacité les mauvais résultats du siége de Hérat, et les accusant en outre de l'avoir fourvoyé dans des négociations qui avaient amené sa ruine; mais ce dont il paraissait conserver le plus de ressentiment, c'était de la manière dont il avait été traité par eux pendant qu'il était réfugié en Perse; il trouvait au-dessous de ses mérites et de son rang le fief dont l'avait gratifié Méhémed-Châh pour le mettre à même de subvenir à son entretien et à celui de sa famille. Ce fief se composait du district de Chéri-Babek, situé entre Kerman et

Chiraz, dont le revenu est estimé à 12,000 tomans (le toman vaut 12 fr.) par le gouvernement persan, mais qui n'en rapporte guère moins de 20,000; Kouhendel-Khan, d'ailleurs, mettant là en pratique ce système de compression qui le fait détester dans le Kandahar, en avait porté le revenu à près de 30,000. J'aurais donc pu, avec raison, paraître étonné du mécontentement peu justifié du Serdar, si je n'avais su depuis longtemps que la reconnaissance est le sentiment le plus étranger aux musulmans; car ils ne voient jamais que le doigt de Dieu dans le bien qui leur arrive, celui dont ils reçoivent le bienfait n'est à leurs yeux qu'un instrument de la Providence, et comme tel ils cessent de lui porter le moindre intérêt dès qu'ils n'ont plus rien à espérer de lui. Cependant je ne crus pas devoir prendre parti pour les gouvernements que le Serdar maltraitait de la sorte; je me contentai de lui répondre que les faits dont il se plaignait étaient parvenus à la connaissance des autres États européens, qui blâmaient les envahissements successifs des Russes et des Anglais, sans pouvoir les empêcher. Après cela, la conversation changea et roula sur une foule de sujets. Le Serdar s'intéressa vivement aux détails que je lui donnai sur les divers États de l'Europe, sur leur richesse et leur force respectives. Il avait beaucoup entendu parler de la France et il en causa longtemps avec moi, me faisant surtout répéter tout ce qui concernait son commerce, son industrie, et particulièrement les inventions nouvelles mues par la vapeur; les Asiatiques ne doutent de rien, ils se figurent qu'en une heure on peut les

mettre au courant des arts et des sciences les plus compliqués, qu'il nous a fallu des siècles pour amener à l'état de perfection où ils sont aujourd'hui; aussi le Serdar parut-il très-étonné qu'en quelques instants je ne pusse pas le mettre au courant de la science de l'économie politique et des moyens qu'ont employés les États d'Occident pour amener les populations à obéir à la loi et à la faire prédominer sur la force brutale.

« J'ai confisqué les biens, j'ai bâtonné, torturé et « coupé des têtes, me dit-il, et cependant je n'ai ja- « mais pu amener mes sauvages Afghans à obéir « à mes ordonnances, et il n'y a pas un Serdar « dans ma principauté, sans en excepter mes frères, « mes fils et mes neveux, qui ne saisît avec joie « l'occasion de me dépouiller du souverain pouvoir « s'ils se savaient quelque chance de réussir. Ici la « force est tout, le droit n'est rien ; pourquoi en est- « il autrement en Europe ?

« — Il en est autrement, lui dis-je, parce que les gou- « vernements savent chez nous sacrifier leur intérêt « personnel à celui des populations, chose que vous « ne faites pas ici ; tous leurs actes sont subordonnés « à la loi, tandis que les vôtres n'ont que votre bon « plaisir pour guide.

« — Mais, ajouta-t-il, à quoi bon la puissance, si elle « ne sert à s'enrichir ? Qu'est-ce qu'un gouvernement « sans pouvoir absolu ? Qu'est-ce qu'un roi ne pou- « vant à son gré bâtonner son sujet ou lui couper « la tête ? C'est le monde renversé, c'est la chose la « plus abominable qui se puisse voir, ce doit être

« l'anarchie en permanence ; je le comprends par ce « que je vois de mes Afghans : ce sont des hommes « comme les autres, mais ils ne me respectent que « parce qu'ils me craignent, et c'est en les compri- « mant toujours que je réussis à leur inspirer cette « crainte. Si Dieu n'avait inspiré la terreur aux « hommes en leur signalant les tourments qui doivent « les punir de leurs fautes, observeraient-ils les « prescriptions de son saint livre (le Koran)? Je ne « le pense pas. Le despotisme me paraît donc la « meilleure forme de gouvernement pour faire le « bien. Cependant si vous pouvez m'enseigner un sys- « tème préférable, je m'empresserai de le pratiquer.

« — Ce système, lui répondis-je, vous a déjà été dé- « montré par les Anglais quand ils ont occupé votre « pays. Faites comme eux, régularisez toutes choses « conformément à la justice et à l'équité; encoura- « gez le commerce et l'agriculture; construisez des « monuments d'utilité publique; assurez la sécurité « des routes; réprimez la tyrannie des agents subal- « ternes; que le peuple sache ce qu'il doit à l'État et « soit exempt d'avanies après l'avoir payé, soyez sûr « alors que votre pays prospérera, que ses richesses « s'augmenteront et que la population, au lieu de fuir, « se décuplera, car elle chérira le prince qui lui aura « fait connaître le premier l'ordre, la justice et l'a- « bondance ; la reconnaissance qu'elle lui vouera « sera la garantie la plus sûre de la durée de son « pouvoir. »

Koulendel-Khan m'écoutait, mais n'était pas convaincu; il était visible que je lui faisais l'effet d'un

utopiste à courte vue, n'ayant aucune idée vraie de la science gouvernementale. Comme effectivement je n'ai aucune prétention sur cette matière, je me hâtai d'abandonner ce sujet irritant pour en venir au principal objet de ma visite : je le priai vivement de me laisser continuer mon voyage. Il éluda d'abord avec assez d'embarras de répondre directement à ma question ; mais poussé à bout par mon insistance, il me répondit ainsi : « Quoique souverain indépendant et absolu du Kandahar, ma qualité de frère cadet de l'Émir Dost-« Mohammed, de Kaboul, me fait une loi de consulter « ce chef de notre famille sur chaque affaire im-« portante qui vient à surgir : ton arrivée ici est une « de celles dont je ne pouvais me dispenser de l'in-« former, puisque ton intention est de traverser ses « États. Je lui ai donc écrit le même jour où j'ai reçu « la lettre de mon fils qui m'annonçait ta présence « à Mahmoud-Abad, mais sa réponse ne m'est pas « encore parvenue, et c'est lui qui doit décider de « ton sort. Cependant, je puis t'assurer d'avance que « son désir comme le mien est qu'il ne t'arrive rien « de fâcheux, et soit qu'il m'ordonne de te diriger sur « Kaboul ou sur Chikarpour, je te promets de pren-« dre toutes les mesures nécessaires pour assurer « la sécurité de ton voyage. Ne t'alarme point de « mon refus de te laisser sortir de ton logis, la pru-« dence seule a dicté cet ordre, car en circulant « dans les bazars il pourrait t'arriver malheur : un « fanatique n'aurait qu'à t'assassiner, je ne pourrais « te ressusciter en le tuant moi-même, et puis que

« répondrais-je aux Anglais venant me demander le « prix de ton sang ? Crois-moi donc, n'insiste pas « davantage pour avoir plus de liberté.

« — Mais, lui dis-je, il n'y a pas le même inconvé- « nient à permettre à quelques personnes de venir me « visiter.

« — C'est vrai, répondit-il en souriant, mais reste « seul, c'est plus prudent. »

Voyant que malgré mes dénégations il me croyait toujours Anglais et se méfiait de moi, je n'insistai pas davantage et me retirai assez désappointé ; il s'en aperçut et me dit d'avoir bon espoir, que l'Émir Dost-Mohammed connaissait les Anglais, les appréciait ce qu'ils valent, et lui prescrirait peut-être d'entrer en relations avec eux : « Et alors, ajouta-t-il, mon concours pourrait devenir utile et profitable à tous les deux. »

## CHAPITRE XXIII.

Les Siks et les Afghans.—Ligue résolue contre les Anglais.—Ses résultats.—Politique de l'Angleterre dans le nord de l'Inde.—Envahissements de la Russie et de la Grande-Bretagne.—Morale politique des Asiatiques. — Imprudence des Anglais à Kaboul. — Manière de penser des Afghans sur les Anglais après leur occupation. — Ambition moscovite. — Conduite des Russes en Pologne. — Leur rêve de domination universelle. — Pierre le Grand. — Intervention des Russes à Hérat.— Tentatives pour rendre les Turks vassaux de la Russie. — Administration des Russes dans leurs possessions. — Malheureux sort des populations chrétiennes dans la province d'Érivan. — Contraste entre l'Angleterre et la Russie.—Réflexions sur la conduite de ces gouvernements. — Dangers que présentent leurs envahissements pour les autres gouvernements de l'Europe. — Opinion de l'auteur sur l'administration des Anglais dans l'Inde. — Tableau statistique des possessions anglaises dans ces pays. — Les conquêtes de la Russie. — Celles des Anglais dans le Scinde et le Pindj-âb.—Quelques détails sur les événements qui ont amené l'annexion de ces deux États. — Article de la *Revue des Deux-Mondes* sur la mort du Khan de Khyrpour.

---

Je rentrai au logis à peu près rassuré sur ma vie, mais très-inquiet de savoir combien de temps encore se prolongerait ma captivité. Ce que m'avait dit Kouhendel-Khan, sur l'alliance des Siks et des Afghans, me semblait incompréhensible, car de tout temps ces deux nations, quoique ayant souvent formé un seul royaume, ont toujours été ennemies irréconciliables; il fallait donc qu'un grand revirement politique se fût opéré à Lahor depuis mon départ de Bagdad.

Je savais bien, en quittant cette dernière ville, qu'il régnait quelque peu d'anarchie dans le Pindj-âb et que les Anglais l'observaient de près; mais je n'avais pas pensé qu'un conflit entre eux et les troupes du Maharadjah dût être si prochain, et j'espérais arriver à Lahor dans un temps assez propice pour y être employé convenablement et avec le grade que j'avais occupé dans l'armée persane. Tout ce que j'appris dans le Kandahar diminua singulièrement mes espérances. Méhémed-Sédik-Khan m'avait quelquefois entretenu de la rupture imminente qui allait avoir lieu entre les Anglais et les Siks, et il avait saisi cette occasion pour me témoigner à plusieurs reprises son désir de prendre parti pour les Anglais, si ses services étaient agréés par eux; mais suivant l'habitude des Afghans, qui consiste à tout divulguer, même les choses qu'ils ont le plus grand intérêt à cacher, il ne m'avait point dissimulé que son père et lui étaient en mesure de profiter d'une autre alliance si les Anglais refusaient leur coopération. Joignant en même temps les preuves aux assertions, il m'avait montré diverses lettres de chefs Siks, Béloutches et Mahrattes, qu'il était chargé, disait-il, de faire passer à son cousin Méhémed-Akbar-Khan, de Kaboul; toutes établissaient de la manière la plus positive l'existence d'une ligue formidable entre eux et les princes afghans. Ils s'étaient réciproquement engagés sur le Koran à frapper de concert un coup décisif dans les provinces septentrionales de l'Inde soumises aux Anglais; les Siks surtout réclamaient instamment l'appui immédiat de leurs alliés, afin de seconder un mouvement offensif,

qu'ils se préparaient à faire dans le plus bref délai contre l'armée de la Compagnie. J'avais d'abord cru que ces confidences du Serdar avaient pour but de m'effrayer sans motif, à l'aide de fausses correspondances, sur le danger que couraient ceux qu'il supposait être mes compatriotes ; mais les nouvelles révélations de son père me rendirent plus crédule, et je commençai à penser qu'effectivement les Anglais allaient avoir à soutenir une lutte des plus sérieuses contre leurs antagonistes. Néanmoins je ne doutai pas un seul instant de leur succès, car je connaissais assez les Asiatiques pour savoir que l'union était impossible entre tant de chefs coalisés, de nations et de religions différentes, divisés d'ailleurs par tant d'intérêts divers, ne subissant aucune espèce de subordination et aspirant, chacun de leur côté, au pouvoir souverain.

L'issue de ce complot a effectivement été conforme à mes prévisions : car les Siks ayant attaqué les Anglais, quatre mois plus tard, succombèrent à Sobraon malgré tout le courage dont ils firent preuve, sans avoir été secourus par ceux qui avaient autant d'intérêt qu'eux à ne pas les laisser battre par l'armée indo-britannique. Ainsi, les Béloutches du Scinde, de Kélat et de Kharân, qui s'étaient montrés des plus fougueux, d'après ce que j'avais lu de leur correspondance, restèrent tellement calmes quand le moment fut venu de prendre les armes, que l'armée de sir Charles Napier put, en partie, quitter leur pays et opérer une diversion utile à l'armée du Bengale en se portant vers le Moultan. D'un autre côté, huit

cents cavaliers envoyés par l'Émir Dost-Mohammed au secours des Siks, n'étaient pas encore arrivés à Pechaver que les Anglais avaient déjà battu ces derniers à Sobraon et traversé le Sutlège. Mille autres cavaliers sortis de Kandahar, sous les ordres de Méhémed-Omar-Khan, second fils de Kouhendel-Khan, apprirent la déroute des Siks le deuxième jour de leur marche ; ce dernier en fut tellement effrayé qu'il défendit à ses sujets, sous peine de mort, de dire que cette troupe était dirigée contre les Anglais, et qu'il fit répandre le bruit qu'elle était en campagne pour réprimer les pillages de quelques Béloutches dépendants du Kandahar.

Eh bien ! chaque pas fait en avant par les Anglais, dans l'Inde, a été marqué par des incidents semblables, les ligues contre eux ont été incessantes, mais elles se composaient d'éléments trop hétérogènes pour leur opposer de sérieux obstacles. L'habileté de leur politique d'une part, et la supériorité de leurs armes, de l'autre, leur ont assuré une domination colossale et, quoi qu'on en dise en Europe, cette domination est bien assise. Elle est même moins odieuse que celle des tyranneaux qu'ils ont dépossédés, et elle durera encore des siècles s'ils ne sont pas attaqués par une puissance européenne.

La presse proteste journellement contre les envahissements de la Russie et de l'Angleterre, et j'avoue qu'il est tout naturel que les nations moins favorisées que celles-ci s'effrayent de ces envahissements ; mais la faute n'en est-elle donc pas à ces nations qui les laissent faire ? Qu'espèrent donc les journaux en ré-

pétant de vaines et stériles paroles ? Quand une inondation n'est pas contenue par des digues, elle envahit tout devant elle : il en est de même des politiques russe et anglaise qui ont depuis longtemps détruit cet équilibre que les traités de 1815 avaient eu pour but d'établir en Europe. Le profit en est resté aux mains des heureux possesseurs de l'Inde et du Caucase, qui donnent aujourd'hui des lois à des Empires plus vastes que ne le furent jamais ceux des Macédoniens et des Romains, et dont les destinées reposent, d'une part, entre les mains du plus absolu, du plus sévère et du plus ambitieux des souverains, et, de l'autre, sur les calculs beaucoup trop égoïstes des négociants de la Cité de Londres, qui, tranquillement assis dans leurs comptoirs, jouissent sans aucune peine des revenus de l'opulente Asie.

Ces Empires immenses ont aujourd'hui atteint des limites suffisantes pour contenter l'ambition la plus effrénée ; mais il y a une puissance occulte, plus forte que leur volonté, qui pousse les Russes et les Anglais à envahir les pays qui les séparent et à se rapprocher les uns des autres. Ils obéissent à cette attraction malgré eux, malgré la raison, malgré la conviction du danger qu'il y a pour eux à augmenter leurs envahissements. Ils n'ont pu lui résister, quelques efforts qu'ils aient fait pour cela ; les événements les ont débordés, et, une fois lancés dans la voie des conquêtes, il leur a été impossible de se maintenir dans les limites qu'ils s'étaient primitivement tracées et dans lesquelles il eût été sage de se renfermer. Jetons un coup d'œil sur la nécessité de ces envahissements et

commençons par les Anglais dans cette esquisse rétrospective.

Les obstacles qu'ils ont rencontrés et cherché à vaincre venaient surtout des petits princes indépendants leurs voisins, qui passent leur vie dans l'intrigue et n'ont jamais cessé de leur faire une guerre souterraine insaisissable, guerre contre laquelle ils se seraient épuisés en vains efforts s'ils eussent voulu en démêler les fils, prouver ensuite l'hostilité de ces princes et les combattre à armes loyales. Force leur a été de leur opposer les mêmes moyens; c'est à cette condition seulement qu'ils pouvaient assurer leur domination sur leurs conquêtes primitives : puis, pour en finir avec la duplicité indienne qui les tenait dans une incertitude continuelle, ils se sont affranchis de toute réserve et ont ouvertement employé des moyens que réprouvent la morale et le droit international, pour déposséder ces petits chefs déloyaux et déprédateurs. Il est bien éloigné de ma pensée d'absoudre les Anglais des reproches qu'on a adressés à leur politique dans l'Inde pour se rendre maîtres de plusieurs principautés; mais il m'est impossible de ne pas convenir que, pour les posséder, il leur était impossible d'agir autrement. Nos idées morales et politiques ne sont point à l'usage des Asiatiques, et c'est justement parce que nous apprécions les choses qui les concernent à notre point de vue et jamais au leur que nous nous trompons si souvent. Ces peuples se font un jeu de toute loyauté, des traités et des serments les plus sacrés, et tous ces Radjahs, ces Émirs dépossédés de leurs États, étaient autant de

tyrans courbant leurs administrés sous un joug de fer. On s'apitoie bien moins sur leur sort quand on les a vus à l'œuvre, ou bien quand on a vécu sous leurs lois. Qu'il soit regrettable que les Anglais aient seuls mission de leur succéder, en raison de l'extension effrayante qu'en prendra leur puissance, qui pèse déjà sur tout l'univers, je suis loin de contester cela; mais il faut alors traiter la question sous ce point de vue et s'abstenir de pousser les hauts cris pour plaindre ces princes indiens sanguinaires et spoliateurs, vrais fléaux de l'humanité, pour la plupart exerçant un pouvoir usurpé et conservé par une série de crimes. Dire que les Anglais pourraient peut-être faire pour leurs sujets d'Asie plus qu'ils n'ont fait jusqu'ici quant à l'amélioration matérielle de leur existence, ce ne serait rien hasarder; mais quant aux moyens à employer pour obtenir leur transformation morale, c'est un point discutable. Pour bien s'en rendre compte, il faudrait avant tout peser les conséquences résultant de revirements opérés sans transition parmi tant de populations de mœurs et d'origines différentes. Des mesures trop hâtives de transformation, qu'un grand nombre de personnes de bonne foi ont pensé devoir assurer leur bonheur, ne feraient peut-être que les étonner et provoquer des bouleversements dont on s'épargnera les tristes résultats en attendant tout du temps, de la patience et des bons effets de l'application persévérante et judicieuse des principes d'un gouvernement mixte, faisant succéder progressivement les règles rationnelles et vivifiantes du système européen aux tendances toujours

anarchiques et énervantes des gouvernements aborigènes. Ce n'est pas en un jour que les Anglais peuvent, en fondant leur Empire de l'Inde, donner une nuance uniforme aux éléments si divers dont il se compose : il leur faudra encore bien des années pour l'amener à l'unité administrative, et surmonter bien des difficultés par l'emploi de la force, seul moyen de persuasion dans ces contrées, avant de développer complétement sa prospérité et de faire disparaître les rivalités de races; cependant il reste encore à dire que les Anglais n'ont pas fait jusqu'ici ce qu'ils pouvaient faire dans ce sens. Malgré cela, l'autorité anglaise est trop solidement établie aujourd'hui sur les bords de l'Indus, pour qu'elle ait à redouter les désastres dont la presse la menace à chaque instant par le fait des peuples conquis. Cela est si vrai, que chaque révolte, que chaque attaque qu'elle a eu à réprimer depuis cinquante ans, a été pour elle l'occasion d'un nouveau triomphe.

S'il y a une exception dans les événements dont l'Afghanistan a été le théâtre en 1841, cela tient à des circonstances tout à fait exceptionnelles; surtout à l'imprudence commise par les directeurs, en lançant leurs troupes à quelques centaines de lieues au delà de leur base d'opération, et en se complaisant trop dans une sécurité que rien ne justifiait. Mais éclairés par le désastre de Kaboul, leur vigilance ne s'est point endormie pour l'avenir et la révolte des Siks, en 1848, a prouvé une fois de plus que l'Inde est aux Anglais et ne saurait leur être enlevée par la force matérielle dont peuvent disposer les peuples qui l'habitent. Une

nation européenne pourra seule la leur faire perdre, car leur pouvoir est assez solidement établi pour qu'ils puissent y braver toutes les conspirations. Je ne ferai point comme la plupart de ceux qui ont écrit sur ce pays, et ne me répandrai point en déclamations stériles sur l'ambition démesurée et insatiable des Anglais, et cela, d'abord, parce que la conquête est pour eux une question d'existence dans l'Inde jusqu'à ce qu'ils aient tout absorbé; en second lieu, je voudrais bien connaître un État au monde qui dédaignerait d'augmenter son bien-être, sa prospérité et sa grandeur lorsqu'il a toute faculté de le faire?

Ce que j'ai vu et entendu en Afghanistan m'a donné la conviction profonde qu'aussitôt après l'apparition du drapeau britannique dans une contrée asiatique, on y voit le dévergondage gouvernemental qui règne sous les chefs indigènes remplacé, sinon par l'abondance, du moins par la sécurité et la justice. Quelque lourds que soient les impôts exigés par les Anglais, ils sont encore bien loin d'égaler ceux autrefois prélevés par les souverains dépossédés qui, après les avoir perçus, accablaient encore leurs sujets d'avanies. J'ai naturellement été amené à concevoir l'opinion émise ici en entendant les Afghans, si hostiles aux Anglais, gémir de ce que leur système administratif n'avait pas été continué par les princes qui les gouvernent aujourd'hui. Les Serdars, les Mollahs, les Séyids, les Sipahis, tous gens vivant d'extorsions, au détriment de la population industrieuse, sont ceux qui déclament contre les Anglais, parce que, sous leur pouvoir, ils ne pouvaient pratiquer leur système

déprédateur et inique. Le peuple, irrité d'avoir été froissé par eux dans quelques-uns de ses préjugés, s'est soulevé, il est vrai, pour se soustraire à leur domination ; mais aujourd'hui il les regrette, et j'ai entendu vingt fois les Afghans parler en termes qui indiquaient de justes appréciateurs de tout ce que les Anglais avaient fait pour leur bien-être [1].

Les gens du pays se souviennent aussi avec reconnaissance de leur justice, du traitement gratuit que les malades recevaient dans leurs hôpitaux, des gratifications pécuniaires et des habits qui leur étaient distribués quand ils en sortaient guéris, des réparations aux monuments publics, de l'extension et des encouragements donnés par eux au commerce et à l'agriculture, etc., etc [2]. Puis après avoir épuisé toutes sortes d'éloges ils s'écriaient : « Pourquoi n'étaient-ils pas musulmans comme nous, nous n'aurions jamais eu d'autres maîtres ! » N'est-il donc pas permis, après avoir

[1] Les Anglais ont lu avec plaisir l'appréciation d'un voyageur français intelligent sur leur gouvernement dans l'Afghanistan, Ceux à qui ce travail fera le plus de plaisir seront incontestablement les officiers de la Mission de Hérat qui vivent encore, car les impressions de M. Ferrier sont nées de ce qu'il a vu et entendu dans ce pays. Quoique la Mission de Hérat n'ait pas eu le résultat que l'on s'était proposé et cela par des causes dont on ne peut rendre responsables les officiers qui en faisaient partie; malgré la censure que l'on a faite des actes du major Todd, personne ne peut dire que, de toutes nos opérations dans l'Afghanistan, il y en ait une sur laquelle les yeux se reportent avec plus de plaisir et qui soit plus honorable pour notre mère patrie que notre séjour à Hérat. —L.

[2] Quelques renseignements pris après que ces lignes ont été écrites me portent à penser que l'administration anglaise fut

entendu de pareilles déclarations, de regretter, au point de vue de l'humanité et de la civilisation, que la domination anglaise ne se soit pas établie en Afghanistan, quels qu'aient été les moyens employés pour arriver à ce but? Pour mon compte, j'aurais préféré cela à la fâcheuse perspective d'y voir éterniser la barbarie, soit en laissant ce pays se gouverner par ses chefs d'après ses anciens errements, soit en y voyant dominer l'influence russe, qui est fort peu civilisatrice.

Les Czars n'ont jamais eu le moindre désir d'éclairer les masses. La barbarie séculaire de l'Empire moscovite ne s'est modifiée que pour les classes supérieures; la classe moyenne et les moujiks sont restés ce qu'ils étaient avant l'invasion des Tatars de Djenghiz-Khan parmi eux. Comment se fait-il donc qu'ayant encore tant à faire chez lui, l'Empereur de Russie ait la prétention d'être aujourd'hui l'arbitre des destinées de l'ancien monde? Constantinople, vers laquelle il étend sa main droite, paraît ne pas suffire à son ambition, car sa main gauche cherche aussi à se saisir de l'Inde. On se demande comment cet Empire qui vivait, il y a deux siècles à peine, presque ignoré sous les glaces du pôle est devenu si prépondérant en Europe. La Russie a étendu le rayonnement de sa puissance depuis le jour où les peuples occidentaux lui ont permis de s'emparer de la Pologne. Les guerres du commen-

moins exigeante dans l'Afghanistan que dans le reste de l'Inde. C'était un peuple nouvellement conquis, brave et indiscipliné : il fallait l'apprivoiser par un bon traitement, et c'est ce que l'on fit. Cependant, une partie de ce que j'ai dit ci-contre n'en reste pas moins très-vrai.—(*Note de M. Ferrier.*)

cement de ce siècle ont mis ensuite en relief la valeur réelle de ses soldats. Il fallut cependant le fatal désastre de 1812, désastre dont l'intempérie des saisons fut la principale cause, pour lui donner cette influence qu'elle a conservée depuis. De cette époque date l'importance réelle de la Russie; dès ce moment, elle ne perd aucune occasion de peser de tout son poids sur l'Europe : sa vigilante prévoyance se montre surtout lorsque, toujours favorisée par les événements politiques, elle coopère á l'édification du royaume de Grèce; ensuite elle asservit les Tartares. Après le traité d'Andrinople, son influence à Constantinople devient presque souveraine; le traité de Turkomantchaï assure également son influence sur la Perse. Libre, dès lors, du côté de l'Asie, elle tourne ses regards vers l'Occident et se dispose à arrêter dans leur essor les événements de 1830, en France; mais son avant-garde polonaise fait volte-face, elle se rue sur elle et tient pendant quelques mois l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête. Grâce à cette généreuse diversion, l'Europe pourra encore se dire libre; mais la Pologne qui s'est sacrifiée pour elle, réduite à ses propres forces, rentre sous la domination impitoyable dont elle a voulu s'affranchir. Le gouvernement russe impuissant, cette fois, à asservir l'Europe, se rejette de nouveau sur l'Asie, et pousse avec plus d'ardeur que jamais sa marche envahissante de ce côté : il se rapproche à la fois de Constantinople et de Hérat, il n'est point question pour lui d'aller à la recherche d'inexpugnables frontières, car ses États sont couverts au sud-est par des obstacles naturels très-redoutables.

Cette marche envahissante est la continuation de la volonté ferme et persévérante de Pierre le Grand; cette volonté tend à la domination universelle; Pierre le Grand l'a léguée à ses successeurs; tous ont essayé autant qu'il était en eux de la faire triompher. l'Empereur Nicolas surtout y met sa gloire, il ne veut point mourir avant d'avoir étendu son Empire jusqu'à l'Indus, en Asie, et jusqu'aux Dardanelles en Europe. Ce projet ambitieux se révèle dans tous ses rapports avec le Sultan; dans la pression qu'il fait peser en 1836 et 1837 sur le Châh de Perse, en l'obligeant à aller assiéger Hérat : les échecs qu'il subit ne le rebutent point, ils ne font que le rendre plus tenace et plus vigilant que jamais. Mais pour être complétement dans le vrai, hâtons-nous d'ajouter que l'Empereur Nicolas n'a que faiblement fait usage de la ruse et de l'adresse, si souvent employées par les Anglais pour se donner les apparences du droit; son droit, il l'a puisé dans la force de ses armées et s'est fort peu préoccupé de ce qu'on en pouvait penser. Profitant habilement de la faculté qu'on lui a laissée d'asservir la Turkie et la Perse, il en a fait des vassales. L'occupation des provinces Moldo-Valaques qu'il s'était réservée par le traité d'Andrinople lui a permis de peser sur le Divan de tout son poids, quand il a voulu l'effrayer. Il s'est autorisé de ce même traité et de celui de Turkomantchaï pour attirer dans les provinces transcaucasiennes les populations arméniennes soumises aux Turks et aux Persans. Enfin il n'a négligé aucune occasion de se poser en arbitre entre le Sultan et ses su-

jets; il a peut-être encore été plus exigeant avec le Châh de Perse, qui ne gouverne aujourd'hui son Empire qu'en s'inspirant de sa volonté et en lui laissant la haute main sur l'administration de ses plus belles provinces.

Si l'on s'est parfois plaint avec raison du peu d'intérêt que manifeste le gouvernement indo-britannique pour certaines questions touchant au bien-être et à l'amélioration morale de ses administrés, que dirait-on si l'on dévoilait les secrets, du reste très-mal gardés, de l'administration russe dans ses nouvelles conquêtes? La vénalité des fonctionnaires publics y dépasse tout ce qu' on peut imaginer, les concussions et les déprédations y sont permanentes. Ils pressurent leurs administrés à un tel point que les populations chrétiennes qui sont passées du pachalik d'Erzeroum et de l'Azerbaïdjan dans la province d'Érivan sont aujourd'hui si malheureuses, qu'elles regrettent leur transmigration et ne reculent devant aucune des rigueurs déployées contre elles quand on s'aperçoit de leur fuite pour rentrer sous la domination des musulmans [1]. Tel n'est pas le sort des chrétiens du Sud de la Turkie et de la Perse. Ceux d'entre eux qui émigrent dans l'Inde trouvent chez les Anglais la liberté, la sécurité et peuvent toujours, pour

[1] L'administration russe a fait de grands progrès depuis que ce qui précède a été écrit, tandis qu'au contraire le gouvernement Turk est faible et oppresseur. Les sympathies des chrétiens résidant en Turkie sont toutes pour les Russes; mais, au cas où la Turkie changerait de manière d'agir, la question deviendrait dès lors bien différente.—Ed.

peu qu'ils soient intelligents, réaliser une petite fortune qui ne tentera jamais l'avidité de leurs fonctionnaires. Sous la domination russe, au contraire, tout s'étiole prématurément.

Ce contraste entre l'extension que prend la Russie et ses désordres intérieurs dénote que le Czar a encore beaucoup à faire pour justifier les prétentions qu'il affiche à la domination universelle. Je me résume donc, en répétant que le plus regrettable côté des conquêtes russes et anglaises est de détruire l'équilibre entre les nations et de faire passer du côté de ces deux peuples une somme de puissance et de richesses peu rassurante pour l'indépendance politique de leurs voisins. J'avoue sincèrement que je vois l'agrandissement de la Russie avec effroi, car sa domination mettra la barbarie aux prises avec la civilisation, et il n'y aurait rien à espérer de bon de ce contact.

La nation anglaise, il est vrai, a de tout temps fait passer en première ligne son amour pour les richesses et ce penchant lui a fait commettre bien des actes réprouvés par la morale européenne; mon but n'est pas de l'en justifier, mais elle rachète à mes yeux une partie de ses torts, en introduisant des améliorations incontestables dans les contrées où elle établit sa domination. Comme il ne m'est pas possible d'en dire autant des Russes, on comprendra pourquoi mes sympathies ne sont point pour eux.

Somme toute, les autres puissances européennes n'auront à s'en prendre qu'à elles-mêmes des malheurs que l'Angleterre et la Russie pourront un jour

provoquer chez elles. A l'une l'Europe, et à l'autre l'Asie. Ce sera la juste punition de l'indifférence qu'elles ont montrée devant leurs envahissements : non pas que je croie que les autres États eussent dû s'y opposer complétement, mais je pense qu'ils auraient dû y coopérer chacun pour leur part, dans de justes proportions. Il ne fallait pour cela qu'un peu plus d'entente cordiale entre eux; mais c'était trop de peine. Que leur importait des contrées presque inconnues, placées si loin d'eux? Pour ne pas se donner la peine de les mieux connaître, on ne s'en est plus occupé. L'Angleterre et la Russie ne pouvaient désirer mieux, car pendant qu'on s'endormait dans une trompeuse sécurité, elles s'adjoignaient des territoires qui doublaient leur puissance. Les grands gouvernements européens ne tarderont pas à regretter ce défaut de vigilance, et ils ne comprendront la faute qu'ils ont commise que quand le mal sera sans remède et quand il sera trop tard pour en arrêter les fâcheuses conséquences.

Ce qui précède doit naturellement intéresser le lecteur à tout ce qui concerne l'Inde : il accueillera sans doute avec plaisir le tableau suivant, de l'étendue et de la population de l'Empire britannique, dans cette contrée, emprunté au journal anglais *le Globe*. Nous le ferons suivre de la nomenclature des alliés et tributaires, ainsi que de la statistique des États indépendants de la frontière : on pourra voir ainsi d'un seul coup d'œil l'immense importance des intérêts attachés à la sûreté des possessions anglo-indiennes.

| | Milles carrés anglais. | Population. |
|---|---|---|
| *Territoire anglais.* | | |
| Présidence du Bengale........... | 328,000 | 57,500,000 |
| — de Madras............ | 154,000 | 15,000,000 |
| — de Bombay........... | 11,000 | 2,500,000 |
| Territoires du Decan, etc., acquis depuis 1815, attachés en partie à la présidence de Bombay.......... | 60,000 | 8,000,000 |
| Total des territoires anglais. | 553,000 | 83,000,000 |
| *Alliés et tributaires anglais.* | | |
| 1° Le Radjah de Mysore......... | 27,000 | 3,000,000 |
| 2° Le Nizam................... | 96,000 | 10,000,000 |
| 3° Le Radjah de Nagpour........ | 70,000 | 3,000,000 |
| 4° Le roi d'Oude............... | 20,000 | 3,000,000 |
| 5° Le Djykwar................. | 18,000 | 2,000,000 |
| 6° Bonpal, 5,000; Katah, 6,500; Boundi 2,500.............. | 14,000 | 1,500,000 |
| 7° Le Radjah de Sittara.......... | 14,000 | 1,500,000 |
| 8° Travancore, 6,000; Cochin 2,000 | 8,000 | 1,000,000 |
| 9° Sous les Radjahs de Djedpour, Audipour, Bilkmaïr et autres chefs du Radjpour.......... | } | } |
| 10° Holkar.................... | 288,000 | 15,000,000 |
| 11° Siks, Gonds-Bhil, Koulis et Kattis.................... | } | } |
| | 1,108,000 | 123,000,000 |
| *États indépendants* [1]. | | |
| Possession du Scinde............. | 30,000 | 4,000,000 |
| Le Radjah de Népaul............. | 53,000 | 2,000,000 |
| Le Radjah de Lahor.............. | 50,000 | 3,000,000 |
| Les Émirs du Scinde............. | 24,000 | 1,000,000 |
| Appartenance de l'Empire de l'Afghanistan....................... | 18,000 | 1,000,000 |
| Total général........... | 1,283,000 | 134,000,000 |

[1] De ces États, indépendants en 1842, il ne reste plus que le

En regard de ce tableau des conquêtes faites par les Anglais depuis un siècle, il convient de mettre un relevé qui vient d'être dressé des populations et des territoires que la Russie s'est successivement adjoints pendant le même laps de temps.

| | Milles. | Habitants. |
|---|---|---|
| Provinces directement enlevées à la Pologne | 10,498 | 11,950,000 |
| Provinces allemandes enlevées à la Pologne et à la Suède | 735,000 | 2,715,000 |
| Provinces conquises sur les Turcs en Europe | 4,517,000 | 1,902,000 |
| Provinces conquises sur les Cosaques et les Tartares en Europe | 4,893,000 | 3,289,000 |
| Provinces conquises en Asie | 115,000 | 1,500,000 |
| | 10,270,498 | 21,356,000 |

J'ai dit ci-dessus que les chefs du Béloutchistan, du Scinde et du Pindj-âb avaient formé, en 1845, une ligue armée contre les Anglais; cette raison me porte à donner quelques détails sommaires sur les événements qui ont amené l'annexion de deux de ces États à ceux de la Compagnie britannique des Indes. Ils étaient encore au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle des annexes considérables du royaume des Afghans, et s'en sont successivement détachés après la mort de Timour-Châh, deuxième roi de la dynastie des Sudozéhis.

Les Béloutches de Beïla, de Khozdar, de Kharân et

Népaul qui ait conservé son libre arbitre en 1850; les autres ont été successivement agglomérés dans les catégories d'alliés et tributaires qui n'ont guère plus d'indépendance les uns que les autres.

de Kélat, mettant les premiers à profit les avantages naturellement défensifs présentés par la nature aride et déserte de leur pays, donnèrent, avant les autres, le signal de la révolte contre les Afghans. Un moment dominés par les Anglais, à l'époque de leur expédition dans le Kaboul, les Béloutches ne tardèrent pas à recouvrer sans secousse leur indépendance à la suite de la retraite volontaire de leurs dominateurs; ceux-ci jugèrent le pays trop pauvre pour pouvoir fournir aux frais d'une occupation qui devait être stérile et leur devenir onéreuse. Mais il n'en était pas de même du Scinde, contrée riche, belle et fertile arrosée par l'Indus, coupée par de nombreux canaux, offrant des avantages variés, productive, et possédant plusieurs villes manufacturières importantes.

On verra dans les *Documents pour servir à l'histoire des Afghans,* joints à ce voyage, que, d'abord dépendant du Grand Mogol, le Scinde, moyennant un tribut annuel payé à ce souverain, se gouvernait lui-même par des chefs appartenant à la tribu des Kaloras. Il en fut de même lorsque le sort des armes eut fait passer cette province sous la domination afghane, pendant le règne d'Ahmed-Châh, Sudozéhi. Mais sous celui de son fils Timour-Châh, la dynastie des Kaloras fut renversée par quatre chefs de la tribu des Talpours qui les remplacèrent et donnèrent au gouvernement du Scinde la forme fédérative: ils conservèrent cependant une espèce d'indépendance les uns des autres et quelque apparence de vassalité vis-à-vis du Châh des Afghans, dont ils finirent bientôt par décliner complétement la suzeraineté.

En 1807, sous le règne de Châh-Choudjâ-El-Moulk, profitant des embarras de ce souverain et du bouleversement de son royaume, ils se rendirent complétement indépendants et agrandirent leurs domaines au détriment des petits États voisins. Leur administration fut ce qu'elle est partout en Asie, dans les principautés gouvernées par des chefs indigènes : oppressive, ignorante et destructive ; car ils ne visaient qu'à accumuler des richesses pour eux-mêmes, en hâtant la ruine de celles qu'offrait naturellement le pays. Bien qu'ayant déjà négocié et traité avec les Émirs du Scinde en 1809, les Anglais ne commencèrent à acquérir une véritable influence dans leur pays qu'en 1832, époque à laquelle A. Burnes vint traiter de nouveau avec chacun d'eux. Il obtint des conditions avantageuses pour l'Angleterre et en promit au nom de celle-ci de tout à fait rassurantes pour les Émirs. Il fut convenu : 1° Que l'alliance établie par le précédent traité (celui de 1809) entre le gouvernement britannique et les Béloutches du Scinde, *subsisterait dans toute sa force sans qu'il y fût porté atteinte.........* ; 2° Que les deux pouvoirs contractants s'engageaient *tous deux à ne jamais regarder d'un œil de convoitise leurs possessions réciproques* ; 3° le gouvernement anglais s'était soumis à un droit de péage pour la navigation de l'Indus et à un autre droit de circulation sur les routes de terre. Les Anglais se récrièrent plus tard, sans trop de raison, contre l'élévation du tarif ; mais pour faire droit à leurs réclamations, les Émirs consentirent à le réduire et, en 1839, ils leur accordèrent la libre navigation de l'Indus.

Cette concession ne fut pourtant pas de nature à satisfaire la cour des directeurs de Calcutta, qui songeaient déjà alors à s'emparer de l'Afghanistan, sous prétexte de réintégrer dans ses droits le roi légitime, Châh-Choudjà; pour atteindre ce but plus facilement, il leur fallait la possession du fleuve et la complète dépendance des Émirs. C'est ce qu'ils leur signifièrent en termes qui n'admettaient pas de refus. L'Émir commandant à Haïdar-Abad et deux de ses frères, établis dans le bas Scinde, s'exaspérèrent à l'idée de l'infraction que les Anglais voulaient faire au traité et leur imposer par la violence; ils se disposaient à armer pour repousser l'invasion de leur territoire lorsqu'ils en furent empêchés par leur aîné, l'Émir Roustem, de Kheïrpour, qui leur donna l'exemple du désintéressement et de la soumission, en permettant à l'armée britannique d'occuper sa forteresse de Sakkar-Bakkar, située dans une île au milieu de l'Indus. A l'embouchure du même fleuve se trouvait une autre forteresse dont le commandant, dépendant des Émirs du bas Scinde, refusa de recevoir les troupes de la Compagnie avant d'en avoir reçu l'ordre de ses chefs; mais il fut attaqué, battu et dépossédé par les Anglais qui, en cette circonstance comme en toutes celles où ils se sont trouvés dans le cas de faire une nouvelle conquête, se sont souvent accommodés de l'usage admis par les souverains asiatiques que la force fait le droit et la loi. Cette prise de possession n'était alors, au dire des agents britanniques, qu'un emprunt momentanément fait par eux aux Scindiens et devant leur être rendu sitôt que leurs opérations en Afgha-

nistan auraient été menées à bonne fin; mais la suite prouva qu'ils n'y avaient jamais pensé, car après leurs revers dans le Kaboul ils ne restituèrent point les forteresses enlevées aux Émirs et les gardèrent, en alléguant contre ceux-ci divers griefs dont ils ne purent jamais bien prouver l'exactitude. Nombre de gens pensèrent que les machinations reprochées au vieux Mir-Roustem, que Burnes appellait *l'ami le plus obstiné des Anglais*, n'étaient en réalité que le résultat du zèle un peu trop prononcé d'un agent britannique, nommé Ross-Bell, qui admit sans examen, et avec trop de facilité, la véracité de quelques lettres revêtues du cachet du vieil Émir, lettres hostiles aux intérêts anglais; sa politique inquiète sut se servir des dépositions des Émirs pour établir la culpabilité des uns d'après le récit des autres. Il finit par les envelopper tous dans le même complot, accusateurs et accusés, et conclut à leur déportation à Bombay, qui fut effectuée bientôt après. Le major Outram, résident britannique dans le Scinde, refusa d'accepter la responsabilité de cette intrigue et en signala la perfidie dans une lettre adressée à sir Charles Napier, commandant supérieur de l'armée anglaise dans la contrée: mais rien ne put soustraire les Scindiens à l'arrêt porté contre eux par les directeurs de la Compagnie. Les prétextes sont faciles à trouver en Asie, et ils ne manquèrent point pour commettre ce nouvel envahissement. On reprocha aux Émirs d'avoir laissé inquiéter les troupes anglaises, pendant leur marche sur Kaboul, par des tribus réputées indisciplinables depuis des siècles, mais ayant le malheur

d'être placées sous leur juridiction ; puis d'avoir prêté leur concours secret aux Serdars du Kandahar, contre lesquels marchait l'armée anglaise. Enfin, comme les *djinguels* (forêts, que tous les écrivains français s'obstinent à écrire *jungles*, suivant l'orthographe anglaise) servant de réserves de chasse (*chikiar-guiah*) aux Émirs, s'étendaient sur certains points très-avant dans l'Indus et en obstruaient le cours au point de ne laisser parfois qu'un canal étroit pour le passage des bâtiments, qui pouvaient par cela même être facilement arrêtés et rançonnés par les tribus riveraines et pillardes, le gouvernement indo-britannique signifia aux Émirs qu'ils eussent à renoncer à leurs chikiar-guiah, condamnés par la Compagnie à tomber sous la coignée. Une telle déclaration parut aux Émirs et à leurs sujets une énormité bien autrement grave et insultante pour eux que l'occupation armée de leur territoire, car ces gens, à peu près dénués de toutes nos distractions et amusements européens, font de la chasse leur délassement favori ; rien ne pouvait leur être plus sensible que de se le voir enlevé : aussi se refusèrent-ils obstinément à la destruction de leurs chikiar-guiah. Les Anglais, fatigués de leur résistance, cherchèrent à passer outre et à agir à leur guise ; mais les Scindiens voulurent aussi, de leur côté, couper court à leurs exigences, et ils expulsèrent d'Haïdar-Àbad le résident anglais qui leur faisait journellement de si dures conditions.

Le 15 février 1843, le major Outram fut attaqué dans cette forteresse par 6,000 hommes et une batterie d'artillerie, commandés par l'un des Émirs ; mais

ayant été prévenu à temps il put opérer sa retraite assez heureusement, escorté par une centaine de ses serviteurs, avec lesquels il arriva jusqu'aux bateaux à vapeur anglais, stationnés sur l'Indus. A la suite de cette manifestation, le général sir Charles Napier marcha contre les Scindiens, réunis au nombre de 25,000, les défit dans deux sanglantes batailles (Mianèh et Dobbèh) et s'empara ensuite des Émirs. Il les envoya prisonniers dans l'Inde, puis substitua à leur gouvernement celui de la Compagnie indo-britannique, qui depuis ce moment n'a pas cessé de régner sur le Scinde [1].

[1] Quoique l'article suivant, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes*, ait été rédigé par un écrivain français, je l'ai choisi et je le transcris littéralement ici, parce qu'il a été en totalité élaboré sur des documents fournis par la presse britannique. Je ne concluerai cependant point de son contenu que les Anglais, s'avouant à eux-mêmes la déloyauté de leurs actes, doivent mettre un terme à leurs envahissements dans l'Asie ; ce que j'ai déjà dit à cet égard suffit pour qu'il soit inutile de me répéter. Mais il serait pourtant à désirer que les reproches que les Anglais adressent si amèrement à leur politique amenassent leurs gouvernants à la modifier dans un sens plus moral, et qu'ils n'assimilassent plus à l'avenir le courage de leurs troupes, et particulièrement celui de leurs officiers à un thermomètre dont les degrés s'élèvent ou s'abaissent non en raison de la gloire qu'ils ont à recueillir, mais suivant le bénéfice matériel que leur fait personnellement espérer la victoire. Nonobstant tout ce qui est dit dans l'article suivant, je n'en persiste pas moins à maintenir l'avantage évident pour la civilisation et l'humanité à ce que les Émirs, usurpateurs du pouvoir souverain dans le Scinde, qui pesaient de tout le poids de leur ignorance et de leur avidité sur les peuples soumis à leurs barbares lois, aient été renversés et remplacés par d'autres usurpateurs plus éclairés et plus humains.

En citant cet article et tout en croyant à la véracité du fond, je n'accepte point, pour mon compte, l'acrimonie de la forme; voulant purement et simplement me borner au rôle de narrateur, mon but est de prouver que si je tâche de disculper les Anglais sur quelques points qui me paraissent mal compris, mon intention n'est point pourtant de me faire leur panégyriste. Je raconte, je cite et laisse au lecteur le soin de se former une opinion suivant ses propres appréciations.

## MORT DU KHAN DE KHYRPOUR.

(*Revue des Deux-Mondes.*)

Une discussion intéressante pour quiconque a suivi avec attention les derniers événements de l'Inde a été récemment soulevée par les journaux de Bombay. Cette discussion (nous pourrions dire ces réflexions, car les avis au fond étaient unanimes) a porté sur deux graves incidents que la Providence semble avoir voulu rapprocher comme pour éclairer d'une triste lumière la politique de l'Angleterre dans l'Inde et la conduite de ses agents. L'un de ces incidents est la mort de Mir-Roustem, Khan de Khyrpour, le premier par l'âge et le rang des Émirs du Sind dépossédés par la Compagnie et déportés par elle dans la présidence de Bombay; ce personnage a succombé à une attaque de choléra à Pouna, le 27 mai 1846. L'autre fait est la mise à l'enchère des objets dont le prix doit être distribué, comme butin, à l'armée qui a conquis le Sind.

En annonçant la mort de l'Émir de Khyrpour, la presse locale de l'Inde a cédé pour la première fois à un mouvement de généreuse indignation contre la direction générale du gouvernement de l'Inde et contre quelques-uns de ses hauts fonctionnaires. Les articles qu'elle a publiés à ce sujet sont autant de documents précieux qui méritent d'être signalés à l'attention de la France. Toutefois, en recueillant ces tristes aveux, nous n'oublierons pas que nous nous exposons à bien des récriminations, car, si les Anglais consentent quelquefois à reconnaître leurs erreurs, c'est à la condition de n'être entendus de personne, et ils ne souffrent point dans la bouche ou sous la plume des étrangers le blâme qu'ils s'infligent à eux-mêmes. Pour éviter donc le plus possible les démentis de la presse britannique, peu

scrupuleuse quand il s'agit d'intercepter la vérité sur les affaires de l'Inde et de contredire au besoin les documents les plus authentiques, nous n'invoquerons contre elle que son propre témoignage. Le *Bombay Times*, le *Bombay Courier*, la *Gentleman's Gazette*, nous ont précédé dans cette enquête et nous ne suivrons pas d'autres guides. On nous pardonnera de citer beaucoup; les citations ont ici leur éloquence.

Voici d'abord en quels termes le *Bombay Times*, du 3 juin, annonce la mort du Khan de Khyrpour : « Le plus ancien et le plus constant ami de l'Angleterre, le plus sage et le meilleur des princes Talpours, *la victime de sa vertu et de sa fidélité à notre égard*, Mir-Roustem, Khan de Khyrpour, vient d'être enlevé de ce monde. » Le *Bombay Courier* du 5 juin, rapporte aussi le même fait : « *La mort a enfin mis un terme aux douleurs et à la captivité du vénérable Roustem, cette victime de notre ingratitude a rendu le dernier soupir à Pouna*, le 27 du mois dernier. Nous eussions sans doute préféré qu'il lui eût été permis de vivre, si sa carrière, en se prolongeant, avait dû se terminer aux lieux où il avait reçu le jour, et si nous *avions pu croire à la restitution de cette couronne dont nous l'avons si déloyalement dépouillé; mais notre espoir d'une tardive justice s'affaiblissait de jour en jour....* » Voilà des aveux explicites, et nous sommes en présence d'un repentir qui ne se déguise pas : il nous reste à rechercher les causes de ce repentir dans le résumé que tracent les journaux anglais de la vie de Roustem.

Lors de leurs premiers rapports avec le Sind, les Anglais y trouvèrent Mir-Roustem-Khan, établi comme Reïs ou chef suprême des provinces situées sur le haut Indus. Les gouverneurs de l'Inde anglaise comprirent combien il importait de s'assurer son bon vouloir, et ils recommandèrent instamment à leurs ambassadeurs de ne rien négliger pour l'obtenir. La négociation réussit; Mir-Roustem accepta l'alliance anglaise avec la cordialité la plus sincère; de leur côté, les envoyés de la Grande-Bretagne, sir Henry Pottinger et sir Alexandre Burns, s'éprirent pour lui des plus vifs sentiments d'estime et d'amitié. Après que Burns l'eût quitté, l'Émir persista dans ses dispositions; il envoya son propre vézir (ministre) pour proposer un traité perpétuel d'amitié entre les Émirs de Khyrpour et la Compagnie, à telles conditions qu'il plairait à celle-ci de leur imposer. A partir de ce

moment, l'Angleterre obtint de Roustem tout ce qu'elle voulut : l'Émir lui fit concession sur concession ; il lui abandonna ses droits les plus chers ; non-seulement sans murmure, mais comme s'il mettait son orgueil à rendre les liens qui l'unissaient à elle aussi multiples qu'indestructibles.

« *Il est rare,* dit à ce propos le *Bombay Courier* du 5 juin, (England sel done volunteers her friendship without a selfish motive) *que l'Angleterre offre ou accorde son amitié sans un motif intéressé.* Nous lui fîmes bientôt des demandes auxquelles il était à peine supposable qu'il pût se prêter et qu'il eût fait bien plus sagement de refuser. Pourtant, malgré ses propres craintes trop bien fondées, malgré les soupçons et la jalousie de sa famille, le vénérable Émir céda à tous nos désirs. Contrairement au premier traité que nous avions conclu avec lui, nous insistâmes pour conduire à travers le Sind l'armée qui marchait à la conquête de l'Afghanistan. On se rappelle que les Émirs du bas Indus étaient alors tout prêts à prendre les armes pour s'opposer à une invasion de leur territoire que rien ne pouvait justifier, et ce fut encore lui, le bon et pacifique Roustem, qui les en empêcha, et qui parvint à nous les concilier. Il n'y eut pas un sacrifice que nous lui demandâmes qu'il ne se montrât toujours prêt à nous faire. Nous le sollicitâmes encore de *nous prêter pendant la durée de nos opérations en Afghanistan* sa forteresse de Bakkar. L'orgueil de l'Émir se révoltait à la pensée d'une pareille humiliation de ses sujets : *C'est le cœur de mon pays*, s'écriait-il, *il y va de mon honneur d'en remettre la garde à des mains étrangères.* Toute sa famille le supplia avec prières et avec larmes de résister à cette demande, tous l'accablèrent de reproches quand ils le virent près de céder à nos instances ; mais son amitié pour les Anglais l'emporta sur toute autre considération. *Il nous prêta sa forteresse...* Hélas ! Nous ne comptions jamais la lui rendre. »

Ce sont de telles concessions qui faisaient dire à Burns, parlant de l'Émir Roustem : « Je n'ai jamais douté de la sincérité de son dévouement à notre égard, mais je ne m'attendais pas à l'obstination avec laquelle il en a donné la preuve. » Comment l'Angleterre reconnut-elle ce dévouement ? La réponse est tout entière dans une phrase significative du *Bombay Courier* : « Nous étions une grande nation et une alliance avec nous lui

paraissait un honneur. *Il nous croyait une nation généreuse*, et il vécut assez longtemps pour découvrir son erreur. » Les déceptions, en effet, ne se firent pas attendre.

Un nouvel envoyé de l'Angleterre avait remplacé Burns et Pottinger auprès de l'Émir. M. Ross-Bell avait été nommé chargé d'affaires dans le Sind. Pendant quelque temps, il continua à traiter Roustem comme Burns et Pottinger l'avaient fait avant lui, c'est-à-dire, avec les égards qu'il méritait. Malheureusement M. Ross-Bell appartenait à cette école politique qui n'est jamais heureuse qu'au milieu de l'agitation, et qui sacrifierait tous les principes de la morale à un succès diplomatique. Sa vanité fut d'abord blessée de ne pas trouver chez Mir-Roustem la capacité suffisante pour apprécier les mille projets ambitieux qui naissaient dans son cerveau ; il se montra bientôt froid et réservé, de là à l'injustice et à la haine il n'y avait qu'un pas. Un tentateur se trouva près de M. Ross-Bell. Ce tentateur adroit, perfide, ambitieux, qui, aspirant à succéder à l'Émir, l'entourait d'un réseau de calomnies et d'intrigues, ce fut Ali-Mourad, le plus jeune des frères de Roustem. M. Ross-Bell prêta l'oreille à ses conseils. Les actes et les intentions de l'Émir de Khyrpour furent dès lors présentés sous un faux jour dans les rapports du chargé d'affaires anglais, empreints d'un vif esprit de dénigrement. Ali-Mourad n'épargna pas l'argent pour répandre des calomnies et pour acheter de faux témoignages ; bref la malveillance d'un chef intéressé de l'armée anglaise conspirant avec l'ambition de M. Ross-Bell, la ruine de Mir-Roustem fut bientôt décidée ; il ne manquait plus pour la consommer qu'un prétexte. Le contre-coup des désastres de l'Afghanistan vint le fournir.

« Dès qu'on apprit dans le Sind la nouvelle de la catastrophe de Kaboul (nous citons encore ici le *Bombay Courier*), des émissaires afghans se répandirent dans tout le pays, prêchant la révolte et appelant les populations à tirer l'épée pour la défense de l'Islam et l'extermination des infidèles. On intercepta les lettres qui excitaient le peuple du Sind à la trahison. Ces lettres paraissaient dictées par les Émirs et étaient revêtues de leurs sceaux d'office. Enfin l'une de ces missives, adressée à Chir-Sing (un chef insurgé), portait le cachet de Mir-Roustem. L'artifice était grossier. Tant qu'il y avait eu du danger, tant que les

armées anglaises prolongeaient au delà des monts une lutte inégale et essuyaient revers sur revers, le pays n'avait point bougé. Et cependant il n'y avait eu pour le contenir qu'un tiers des forces jugées aujourd'hui indispensables, après la conquête, pour y conserver la paix. C'était à l'influence, à la loyauté de Mir-Roustem que nous avions dû cette tranquillité, et il nous avait d'ailleurs aidé d'hommes et d'argent selon l'étendue de ses moyens. Ces lettres ne pouvaient donc être de lui : elles avaient été écrites ou tout au moins dictées par Ali-Mourad, qui les avait lui-même interceptées ou tout au moins remises au colonel Outram, lequel venait de succéder à M. Ross-Bell en qualité de chargé d'affaires. »

Le colonel Outram, diplomate aussi consommé que militaire distingué, n'avait malheureusement pas encore eu le temps de pénétrer tout ce dédale d'intrigues qui entourait la cour de Khyrpour, ni de sonder l'atroce perfidie d'Ali-Mourad. Il eut bien, dès le premier moment, quelques doutes sur l'authenticité des papiers et des signatures ; mais il ne les éclaircit que plus tard, et crut devoir déférer provisoirement à l'avis de ses collègues, auxquels il se réunit, non pour attribuer la faute à Mir-Roustem, mais pour en rejeter la responsabilité sur le ministre de ce prince et son entourage. Il proposa donc au gouverneur général de châtier le vézir en l'expulsant du pays ; quant aux trois Émirs compromis dans la correspondance, il conseilla de ne sévir contre eux que par une amende en confisquant une partie de leur territoire, d'un revenu annuel de 13,000 livres sterling.

Or, précisément à cette époque, lord Ellemborough méditait de nouvelles conquêtes et de nouvelles alliances. Ayant un ami à se faire du Khan de Bahahouelpour, il avait bonne envie de lui offrir un cadeau aux dépens des Émirs du Sind. Poussé d'ailleurs par sir Charles Napier, qui désirait avoir une province à gouverner, il saisit avidement l'occasion de dépouiller Mir-Roustem, et, au lieu de lui confisquer un dixième, il lui enleva les trois quarts de son territoire, en en réservant, il est vrai, une partie à titre d'apanage pour Ali-Mourad. Comme si ce n'était point assez de ces terribles amendes, on fit vis-à-vis du vieillard octogénaire un menaçant étalage de violence et de sévérité. Ali-Mourad, merveilleusement secondé par la brutalité de sir

Ch. Napier, ne négligea rien pour redoubler les terreurs de son frère et pour le pousser à la révolte, tandis qu'en même temps il instruisait le général anglais des préparatifs qu'il faisait faire et qu'il représentait comme hostiles. D'une part, il persuadait à Roustem que le général voulait le priver de sa liberté, et de l'autre, il disait à sir Charles Napier que Roustem levait des troupes de tous les côtés pour attaquer les Anglais. Sir Charles ne fut pas longtemps dupe de ces intrigues, mais il avait intérêt à être trompé et feignit de l'être. Quant au pauvre vieillard, les choses en vinrent pour lui au point qu'après avoir abdiqué en faveur de son frère, et cédé à celui-ci tous ses droits, il se vit ou se crut dans la nécessité de fuir au désert, où on le poursuivit comme une bête fauve. Après y avoir erré pendant près de six semaines avec quelques membres de sa famille et quelques centaines de serviteurs, sans autre abri qu'une petite tente pour le garantir des rigueurs de la saison et du climat, il dut enfin se livrer à la discrétion de ses ennemis. Ce pauvre prince qui, sans avoir commis le moindre crime, ignorant même pourquoi on le persécutait, se voyait proscrit dans le pays qu'il avait paternellement gouverné, détrôné et insulté par une nation qu'il avait comblée de faveurs, prit alors le parti d'en appeler à la justice humaine, et jamais sans doute appels plus touchants ne lui furent adressés; mais cette voix s'éleva en vain : Ali-Mourad avait si bien su s'insinuer dans l'esprit de sir Charles Napier, que ce général ne voulut même pas entendre les plaintes de la victime, et refusa d'entrer dans aucune espèce d'éclaircissement sur ses affaires.

Le vieil Émir, écrasé sous le poids de tant de chagrins et d'humiliations et le cœur déchiré d'une si noire ingratitude, chancela alors sur le bord de la tombe. Une maladie grave faillit le sauver des désastres qui attendaient la fin de sa carrière, « et pourtant (c'est le *Bombay Courier* qui en fait la remarque) même dans cette extrémité il ne laissa échapper ni un reproche ni une menace de vengeance; mais les guerriers de son pays étaient des hommes d'une autre trempe. Ils voulurent savoir ce qu'avait fait leur vieux chef. Ils demandèrent qu'il y eût au moins une enquête sur sa conduite, et, dans le cas où la perfidie d'Ali-Mourad serait prouvée, que l'on châtiât le calomniateur et qu'on rendît justice à la victime. »

Si cette demande, aussi simple que légitime, avait été accueillie, il n'y aurait eu ni guerre, ni conquête du Sind, les Béloutchis auraient déposé les armes ; un tel dénoûment allait droit contre les vues du général Napier ; il lui fallait des victoires et du butin, partant une révolution à dompter, un peuple à combattre. Malgré l'avis et en dépit même des protestations énergiques du colonel Outram, qui avait fini par démêler la vérité au milieu de tous ces complots, le général Napier enjoignit à ce fonctionnaire de passer outre à la condamnation de Roustem, et répondit aux loyales remontrances des Beloutchis par de nouvelles confiscations. Dix-huit chefs les plus considérés furent dépouillés, tant au profit d'Ali-Mourad qu'au profit des Anglais et du Khan de Bahabouelpour. Sur un revenu total de 174,400 livres sterling, appartenant à divers Émirs, parents ou alliés de Roustem, des propriétés rendant annuellement 111,725 livres furent séquestrées. Le colonel Outram, obligé par ordre supérieur d'apposer sa signature à ces ordonnances, les caractérisait ainsi dans une lettre officielle qu'il écrivait à sir Charles Napier le 26 janvier 1843, c'est-à-dire vingt-deux jours avant la bataille de Miani :

« Je le dis avec un profond regret, *mon cœur et le jugement que Dieu m'a donné s'accordent à condamner les mesures que nous venons de décréter au nom du gouvernement de l'Inde, comme étant l'expression de la plus odieuse tyrannie, l'accomplissement d'une félonie, d'un vol positif et manifeste, et je considère que chaque goutte de sang qui sera versée en conséquence devra retomber sur nos têtes, comme étant le sang du meurtre ;* car c'est mon avis que la révolution soudaine que nous cherchons à produire dans le gouvernement de ce pays est aussi peu demandée par les nécessités de la politique qu'elle est absolument sans excuse au point de vue de la morale, et qu'elle doit certainement entraîner les plus grands malheurs. »

La loyauté du colonel Outram devait se briser contre l'orgueil et la rapacité du gouverneur du Sind. Non-seulement ses protestations restèrent sans écho et il perdit sa place (comme du reste il s'y attendait), mais il eut encore l'honneur de partager la persécution des innocents qu'il avait voulu sauver. Il n'y a pas de calomnies qu'on n'ait fait courir sur son compte, et aujourd'hui sa carrière diplomatique est terminée. Quant aux

Émirs du Sind et à leurs clans à demi sauvages, les batailles de Miani et de Dobba mirent fin à leur douloureuse histoire. Un peuple brave et généreux se leva pour la défense de ses maîtres ; mais que pouvait son courage aveugle contre la discipline européenne ? Il succomba, noyé dans le plus pur de son sang, et le vainqueur profita de l'enivrement du triomphe pour consommer inaperçue son œuvre d'injustice. « Ceux des Émirs, dit le *Bombay Times* du 3 juin, qui n'étaient que légèrement coupables, et celui qui était complétement innocent, furent enveloppés dans la même condamnation : le souverain de Khyrpour, dont tous les actes à notre égard n'avaient été que des services, fut déporté dans l'Inde pour y partager la prison des Émirs d'Haïdar-Abad, dont l'un était accusé d'avoir écrit une lettre et l'autre d'y avoir apposé son cachet. Jusqu'alors la rapacité avait semblé le seul mobile des persécuteurs ; depuis ce temps-là, les plus lâches passions se sont donné carrière. Au milieu d'infortunes qui auraient attendri le cœur le plus dur, captifs sur la terre étrangère, séparés de leur famille et de leurs amis, ces princes se sont vus en butte aux plus atroces et aux plus ridicules calomnies, répandues par les créatures et les flatteurs de celui qui les avait dépouillés. »

Le *Bombay Courier* a manifesté plus énergiquement encore son indignation. « La tombe s'est refermée sur l'Émir de Khyrpour, dit-il dans son numéro du 5 juin, *arrosons-la des larmes du repentir*. Le digne vieillard, comme l'appelait Burns, est parti pour cet autre monde où la réparation comme l'injure ne peuvent plus l'atteindre ; mais nous pouvons au moins rendre justice à sa mémoire, *en reconnaissant notre ingratitude et en la réparant autant que possible vis-à-vis de sa famille et de ses compagnons d'infortune.* »

Qui ne croirait d'après cette unanimité de la presse locale, que tous ces torts doivent être redressés, que les princes, reconnus innocents, vont être remis en possession des patrimoines dont on les a si injustement dépouillés ; que ce brutal et avide gouverneur ne peut manquer d'être arraché de son siége, flétri et dégradé de fait comme il l'est déjà dans l'esprit de ses contemporains ; enfin, que les Anglais, si compatissants pour les infortunes de Pomaré, dérangée dans ses orgies quotidiennes et ses couches annuelles par le bruit des canons français, trou-

veront sinon des égards et du respect, au moins de la pitié et de la sympathie pour les veuves et les orphelins des victimes de leur ambition ? Mais nos voisins ont un code politique exclusivement à leur usage, et qui les protége merveilleusement contre les entraînements de la sensibilité, surtout quand il s'agit de restituer le bien mal acquis.....................

.......... Au moment même cependant où la vérité se faisait jour sur les intrigues qui avaient précipité du trône le vénérable Émir de Khyrpour, une coïncidence assez singulière venait offrir à l'indignation publique un nouvel aliment. C'était à la fin de mai que Mir-Roustem était mort, et c'était pour les premiers jours de juin qu'on annonçait la vente du butin enlevé à Haïdar-Abad et Khyrpour..............................

.......... C'est une convention établie de temps immémorial, un engagement tacite, mais irrévocablement contracté entre le gouvernement anglais et son armée, que pendant la durée de la guerre, lors de toute expédition, les propriétés particulières, c'est-à-dire individuelles, de l'ennemi sont respectées; en revanche, les propriétés collectives et nationales, le trésor public, les caisses civiles et militaires, les *bijoux et effets précieux* de l'État vaincu, sont considérés comme butin, c'est-à-dire comme un fonds à partager entre les soldats vainqueurs. Toutefois, au lieu de faire cette répartition à l'instant même, au milieu de l'enivrement de la capture, ce qui ne manquerait pas de produire des désordres, des scènes de violence et d'insubordination, il est convenu que le gouvernement se fera le caissier général de toutes les prises, et qu'il en effectuera la distribution par l'intermédiaire et sous la surveillance d'un *comité des prises*, choisi par l'armée, comité dans lequel chaque corps a son représentant. Ce sont ces représentants qui décident en dernier ressort ce qui est et ce qui n'est pas *de bonne prise*, c'est-à-dire quelles valeurs mobilières doivent être considérées comme propriétés particulières et quelles autres comme propriétés nationales de l'ennemi vaincu. Tous les membres de ce comité étant intéressés à augmenter le butin dont ils doivent recevoir leur part proportionnelle, il va sans dire que leurs décisions sont souvent fort arbitraires et quelquefois d'une injustice criante, mais il est rare que la presse anglaise s'émeuve des abus qui profitent à l'armée, dont les officiers

composent, dans beaucoup de localités, presque la seule clientèle, et il est plus rare encore (c'est un fait qui ne s'est point encore présenté), que l'armée elle-même en appelle des décisions qui lui sont favorables. C'est là ce qu'il importait de savoir pour apprécier à sa juste valeur l'incident qui vient de se produire à Bombay.

Le hasard voulut que la liste des principaux objets qui devaient être mis à l'enchère, comme faisant partie du butin de l'armée du Sind, passa de main en main le jour même où paraissait dans les journaux de Bombay la biographie de l'Émir de Khyrpour. On découvrit seulement alors que les deux tiers des objets formant la valeur totale du butin de l'armée du Sind se composaient de bijoux et d'ornements de femmes, dont quelques-uns n'avaient pu appartenir qu'à la veuve et aux filles de Mir-Roustem. Que fallait-il croire des assurances si souvent répétées de sir Charles Napier, que toute espèce de propriété particulière avait été respectée, et que les princesses notamment avaient eu la permission d'emporter avec elles tout ce qu'elles désiraient se réserver? N'était-ce pas leurs bagues, leurs colliers et leurs bracelets, dont le produit était sur le point d'être partagé, et dont sir Charles s'apprêtait à toucher pour sa part la somme énorme de 30,000 livres sterling (750,000 francs)? Qu'on juge de la surprise générale quand on vit circuler un catalogue général commençant ainsi : *A vendre dans le courant de juin, pour le compte de l'armée du Sind:* 1° *une paire d'anneaux de jambes, en or*, avec vingt-trois nœuds composés de trois rubis, une émeraude et une perle à chaque nœud ; 2° *une paire de bracelets en or*, avec vingt-cinq émaux blancs et rouges; 3° *une seconde paire d'anneaux de jambes*, en or, avec sept nœuds en turquoises; 4° *un collier d'or enrichi de pierres précieuses*, dont treize gros diamants, trente rubis, dix-huit perles et douze émeraudes; 5° *trois paires de boucles d'oreilles et d'anneaux de nez* avec deux grosses perles et un rubis à chaque pièce ; 6° *un ornement que les femmes portent sur la poitrine*, composé de trois cent soixante diamants, cinquante-huit perles et trente-deux rubis montés en or, etc ! et ainsi de suite, depuis le numéro 1 jusqu'au numéro 100, pour une valeur totale de 10 millions de francs ! Chacun d'abord ne put en croire ses yeux. Puis bientôt la surprise fit place à l'indignation, et l'on se

demanda comment un butin de cette nature était tombé aux mains des vainqueurs ?

Cette première question conduisit naturellement à des recherches sur tout ce qui s'était passé depuis les batailles de Miani et Dobba, et l'on sut alors qu'immédiatement après cette dernière affaire, sir Charles Napier s'était porté avec son armée sous les murs de la forteresse d'Haïdar-Abad, capitale des Émirs, où ceux-ci s'étaient réfugiés dans leurs harems, auprès de leurs femmes et de leurs enfants. Sir Charles espérait trouver quelque résistance qui l'autorisât à mettre la ville au pillage ; mais à son grand regret, pas une amorce ne fut brûlée et la forteresse se rendit dès la première sommation. Le plus grand nombre des Émirs n'avaient pris aucune part aux combats qui venaient de se livrer ; quelques-uns, et notamment Roustem, avaient fait ce qu'ils avaient pu pour les prévenir, si bien qu'il fallut rendre leurs épées à la plupart d'entre eux : il ne restait donc pas une ombre d'excuse pour rançonner la ville et ses palais ; mais, d'un autre côté, si l'on s'en abstenait, il n'y aurait pas de butin ; dans cet embarras, sir Charles et les commissaires des prises imaginèrent un moyen *nouveau*, mais peu honnête, d'en arriver à leurs fins. Un des officiers anglais avait une concubine qui suivait l'armée. Lorsque les malheureuses princesses furent sur le point de quitter leur résidence, qu'on allait convertir en caserne, on amena cette femme pour les visiter et les fouiller une à une, ainsi que leurs suivantes, sous prétexte de s'assurer qu'elles n'emportaient aucune partie du trésor public. Cette misérable ne s'acquitta que trop bien de sa mission. Les dames musulmanes, effrayées et choquées d'un pareil contact, s'élancèrent pieds nus, hors de leurs litières qu'elles abandonnèrent derrière elles, et, pour simplifier les recherches auxquelles on voulait les soumettre, elles arrachèrent elles-mêmes leurs bijoux qu'elles jetèrent à leurs avides spoliateurs. Elles perdirent ainsi à peu près tout ce qu'elles possédaient.

Au mois de mars 1843, lors des premières ventes du butin d'Haïdar-Abad, on avait déjà vu des litières, des couchages et jusqu'à des vêtements de femmes mis à l'enchère ; mais les honnêtes gens avaient crié au scandale, et on avait suspendu cette opération. La circulation de la liste en question a remis ce fait en mémoire, et a été l'occasion d'une enquête qui a tiré

de l'oubli beaucoup d'autres scènes pareilles. Cette fois l'opinion publique s'est irritée tout de bon. La presse entière s'est soulevée contre de pareils actes; mais c'est surtout au *Bombay Times*, le journal le plus grave et le plus considéré de la colonie, que doit revenir l'honneur d'avoir donné le premier l'exemple d'une vertueuse indignation. Nous trouvons dans son *Leading article* du 30 mai 1846 ces expressions remarquables: « Nous pensons qu'en voilà bien assez pour faire monter la honte avec le sang sur la joue de tout honnête Anglais. Jusqu'ici nous n'avions pas encore pillé les appartements des princesses, ni stimulé le courage de nos soldats en leur partageant des vêtements et des bijoux de femme... ceci est le comble de l'infamie... *Hélas! cette conquête du Sind, quelle sale et triste page elle présente dans l'histoire!* Mais nous aurons notre récompense. Des actes tels que ceux-ci ne vont pas sans leur punition, même dans ce monde. *Fasse le ciel que nous n'ayons pas quelque jour, dans l'Inde comme à Caboul, à boire la coupe d'expiation jusqu'à la lie!* »

Rendons toutefois justice à l'armée anglaise de l'Inde: le cri d'indignation poussé par la presse a trouvé dans ses rangs un écho presque universel. Un grand nombre d'officiers ont refusé d'avance de recevoir leur part du butin, et dans plusieurs corps on a même commencé une souscription pour racheter certains ornements qu'il était facile de reconnaître comme ayant appartenu aux princesses. Le fait est cependant que la vente n'en aura pas moins lieu, malgré les infâmes moyens qui ont fait tomber ces trésors aux mains des capteurs...

Comte de ***.

Je borne mes citations à ce long extrait de l'article de la *Revue des Deux-Mondes*. J'en passe et des plus belles, car, s'il fallait suivre les journaux anglais dans les détails qu'ils donnent sur cette malheureuse conquête du Scinde, on pourrait penser que je prends plaisir à l'invoquer pour m'en faire une arme contre le gouvernement indo-britannique. Telle n'est pas mon intention; ce que j'ai dit suffit, je le pense, pour que ma pensée soit comprise. Je n'approuve pas les Anglais d'employer des moyens que réprouve notre morale pour agrandir leur

Empire, et pourtant je ne les vois pas sans plaisir (sauf les réserves que j'ai faites plus haut), dominer dans une contrée où ils peuvent jeter des germes de civilisation, qui, en les fécondant, effaceront peut-être un jour les traces du système machiavélique qui les en a rendus maîtres.

# CHAPITRE XXIV.

Remarques sur l'annexion du Pindj-âb aux possessions de l'Angleterre. — Rindjit-Sing. — Origine du royaume de Lahor.—L'armée de ce pays est disciplinée par des officiers étrangers.—Leurs sages conseils suivis par Rindjit-Sing.— Politique des Anglais vis-à-vis de ce monarque.—Ses successeurs. — Karrak-Sing. — Nahal-Sing. — Chir-Sing. — Meurtre de ce prince et de son fils par un de ses généraux. — Les massacres de Lahor.—La reine Maharani-Chauda et son fils Dhalip-Sing.—Péchora-Sing.—Traité avec Dost-Mohammed de Kaboul.—Assassinat de Péchora-Sing.—Révolte des troupes.—Maharani-Chauda se rend dans leur camp.— Juste punition de son frère. — Elle retourne au palais.— Goulab-Sing refuse le trône. — La reine reprend les rênes du gouvernement. — Esquisse de la campagne dans le Pindj-âb. — Meurtre de MM. Vans-Agnew et Anderson.— Combat livré près du gué de Ramnagguer. — Désastre de Tchilliàn-Walla. — Bataille de Goudjerate.— Réflexions de l'auteur.

---

Si du Scinde nous reportons nos regards vers le Pindj-âb, nous voyons là un autre débris du royaume des Afghans récemment passé sous la domination anglaise, sans qu'il paraisse y avoir eu la moindre tendance de la part de la Compagnie indo-britannique à préparer cet envahissement.

Pour les personnes qui ne remontent pas au delà des événements qui se sont succédé depuis la mort de Chir-Sing, avant-dernier roi de Lahor, il ne peut être douteux que les Siks n'aient été les agresseurs et ne se soient attiré volontairement l'hostilité des Anglais. Mais c'est justement parce que ceux-ci

savaient parfaitement que les Siks allaient leur fournir des raisons légitimes pour les attaquer, qu'ils sont restés jusqu'au bout vis-à-vis d'eux dans un système de réserve ostensible tout à fait en opposition avec la tactique occulte dont ils usaient depuis bien des années pour rattacher le pays des cinq rivières à leurs possessions. Aujourd'hui ils y dominent, et il ne nous reste plus que quelques mots à dire sur la manière dont ils y sont arrivés.

La province du Pindj-âb fut élevée au rang d'un des plus florissants royaumes de l'Hindoustan par le génie naturel d'un homme de basse extraction et totalement illettré. Rindjit-Sing n'était d'abord qu'un petit chef, nommé gouverneur de Lahor par le roi des Afghans, Zémâne-Châh ; mais favorisé par les dissensions survenues entre ce prince et ses frères, il se rendit complétement indépendant et ajouta bientôt à la possession de la province confiée à ses soins[1] celle de Kachmir, de Pechaver, de Kohat, de Dèrrè-Ismaël et de Moultan. Cet accroissement de territoire le rendit alors l'égal en puissance, si ce n'est le supérieur, de ses anciens maîtres.

Les Anglais, ses voisins du Sud, ne virent point sans jalousie s'élever à côté d'eux un État qui pouvait un

[1] Rindjit n'étendit pas ses conquêtes jusqu'à Kachmir, Moultan, Pechaver et même au delà du Djelam avant de s'être assuré des intentions pacifiques des Anglais. On hésite à croire qu'il prit jamais l'avis des officiers français attachés à son service pour attaquer ses voisins. Le caractère de ce chef a été décrit avec une grande exactitude dans l'ouvrage intitulé : *l'Aventurier au Pindj-âb*.—L.

jour arrêter leurs envahissements vers le Nord; aussi essayèrent-ils, dès le principe, de le miner par des menées souterraines habilement conduites et pouvant laisser croire au Maharadjah qu'ils désiraient s'allier sincèrement avec lui.

Cependant Rindjit pénétra leurs desseins, et pour se donner plus de chances de leur résister avec succès, dans le cas où un conflit viendrait à surgir entre eux, il utilisa les services de plusieurs officiers, anciens serviteurs de l'Empereur Napoléon (MM. Allard, Court, Ventura et Avitabile, les deux premiers Français, le troisième Piémontais, le dernier Napolitain), dont la réputation est assez honorablement établie en Europe pour que je puisse me dispenser de faire d'eux, ici, un éloge dont d'autres se sont si bien acquittés avant moi. Je ne puis taire cependant qu'en organisant l'armée des Siks à la française, ces officiers ne devinrent pas seulement le bras droit de Rindjit, mais que, par leurs sages conseils, ils surent encore préserver ce souverain des entraînements belliqueux qui pouvaient compromettre sa réputation d'habileté et sa puissance naissante. Ce n'est pas là le moindre service qu'ils lui rendirent; ceux qui en ont jugé autrement en Europe ne connaissent ni l'Asie ni le caractère de ses habitants, et encore moins les ressources de tout genre possédées par la Compagnie des Indes.

Quoi qu'il en soit, Rindjit évita toujours de se compromettre avec les Anglais, et sans cesser de se méfier d'eux il entretint constamment des relations amicales avec leur gouvernement, qui s'em-

pressa de le soutenir (bien qu'il n'eût pas raison), afin de lui assurer la souveraineté des provinces afghanes dont il s'était emparé sans droit ni griefs. Toutefois, il est bon d'ajouter que si les Directeurs de la Compagnie donnèrent leur appui au Maharadjah en cette occasion, ce fut bien moins par sympathie pour ce prince que pour se ménager à eux-mêmes la possession des provinces spoliées par les Siks, dont l'assujettissement à leurs lois était depuis longtemps résolu; cependant ils furent assez prudents pour ne pas essayer cette conquête du vivant de Rindjit-Sing. Si après la mort de ce souverain, arrivée en 1839, le Pindj-âb tomba rapidement dans la décadence, la faute en fut à ses héritiers et successeurs, qui ne mirent en pratique aucune de ses traditions.

Son fils, Karrak-Sing, le premier d'entre eux, était d'une nullité désespérante et mourut empoisonné après un an de règne, au moment où sa sotte conduite allait l'engager dans une lutte sérieuse contre les Anglais qui, au nombre de 25,000, marchaient contre lui et s'arrêtèrent seulement quand ils apprirent sa mort. Son frère, Nahal-Sing, dont le caractère avait fait concevoir quelques espérances, périt le lendemain de son avénement au trône, écrasé par une poutre qui se détacha au-dessus de sa tête, d'une porte de la ville sous laquelle il passait. Ces deux décès, si rapprochés l'un de l'autre, éteignirent, suivant l'opinion générale des Siks, la descendance légitime de Rindjit, car le vieux Maharadjah avait toujours, à tort ou à raison, renié la paternité de

Chir-Sing, le troisième et dernier de ses fils, considéré par lui comme le fruit du commerce adultère d'une de ses femmes avec un des employés de sa cour, disent les uns, avec un palefrenier, disent les autres.

Chir-Sing n'en fut pas moins élevé au souverain pouvoir à la mort de Nahal-Sing, et parvint à étouffer, non sans quelque peine, les révoltes partielles opposées à sa domination. Ce prince possédait des qualités réelles et suffisantes pour affermir sur des bases solides la monarchie fondée par son père putatif; mais les excès auxquels il se livra, surtout l'usage immodéré des boissons alcooliques, le détournèrent de la bonne voie où il s'était d'abord engagé. Dès lors les liens de l'obéissance se relâchèrent parmi ses sujets; on conspira dans toutes les villes du Pindjâb, et après trois ans de règne, Chir-Sing mourut prématurément comme ses prédécesseurs, assassiné par ses sujets. Ce fut un général de son armée, nommé Achit-Sing, qui se rendit coupable de ce forfait. Le 15 septembre 1843, sous prétexte de faire apprécier au Maharadjah une amélioration introduite dans l'habillement des troupes, ce chef lui présenta six cavaliers revêtus de l'uniforme modifié, équipés, armés et rangés en bataille dans la cour du palais. Le Maharadjah s'étant placé sur un balcon pour les voir plus à son aise reçut une décharge de mousqueterie, faite par les mêmes soldats qu'il venait inspecter : une balle l'atteignit au front et le renversa roide mort[1].

1 Achit-Sing tua le Maharadjah de sa main, à l'aide d'une carabine à deux coups qu'il avait prié le prince d'examiner, afin de l'empêcher de faire attention à ce qui allait se passer.—L.

Son fils, Prétab-Sing, jeune enfant de dix ans, présent à cette scène, fut tué à coups de sabre par d'autres meurtriers apostés dans les chambres du palais.

Après avoir commis cet horrible crime, Achit-Sing et son frère, général comme lui, se hâtèrent de s'emparer de la forteresse de Lahor; étant parvenus à y attirer le Radjah Dyan-Sing, premier ministre de Chir-Sing, ils le mirent également à mort, et firent ensuite un appel au peuple au nom de la liberté, prenant pour devise : *Plus de maître et mort aux Anglais!* Un des premiers motifs qui avaient poussé ces insensés au meurtre et à la révolte était, en effet, les relations cordiales que leur souverain entretenait avec la Compagnie des Indes, à laquelle ils attribuaient tous les maux réels ou imaginaires qui pesaient sur leur nation. Le peuple se montra peu soucieux de les soutenir et les troupes cantonnées à deux heures de Lahor, haranguées par Arak-Sing, fils du Radjah premier ministre, si malheureusement assassiné, se prononcèrent contre les meurtriers. Elles arrivèrent le lendemain dans la ville, commandées par le général Ventura. Quelques heures d'assaut et de canonnade suffirent pour faire tomber la forteresse au pouvoir des assaillants. Achit-Sing et son frère furent pris et subirent la peine du talion : mais leur mort ne réparait pas le mal qu'ils avaient fait, car la difficulté de la situation était de trouver un homme capable de prendre en main les rênes de l'administration.

On pensa d'abord à un vieux chef montagnard nommé Goulab-Sing, très-influent dans le pays et ayant disputé dans le temps le souverain pouvoir à

Rindjit, mais son élévation menaçant de créer de nouvelles complications et lui-même ayant décliné cet honneur par suite du refus que firent les Siks d'accepter ses conditions et des menaces proférées contre sa vie par une soldatesque en révolte, on lui substitua un jeune enfant en tutelle, nommé Dhalip-Sing, dont la mère, Maharani-Chauda, fut chargée d'exercer le pouvoir en attendant la majorité de son fils. Celle-ci s'adjoignit en qualité de régent son frère, Djovaher-Sing, homme de peu de valeur et souillé déjà par plus d'un crime.

Dhalip-Sing n'avait rien du sang du vieux Rindjit, mais les Siks le placèrent sur le trône parce qu'il était le prince qui se rattachait du plus près à sa race. Les deux premières années de son règne furent agitées par des troubles et des crimes incessants, provoqués par l'indiscipline des Serdars et des soldats dont le gouvernement était obligé de subir la loi. Il en résulta une confusion générale et l'apparition de plusieurs prétendants au trône, dont l'un, nommé Péchora-Sing, prince de la race de Rindjit. Appuyé par le vieux Goulab-Sing, il était parvenu à s'emparer de Chalkout, d'Attock, de Pechaver, et à attirer la plus grande partie de l'armée dans son parti. Après ces succès il était entré en négociation avec l'Émir Dost Mohammed, de Kaboul, lui promettant de lui céder Pechaver s'il voulait l'aider à renverser Dhalip-Sing. Dost avait accepté avec empressement cette avantageuse proposition, qui faisait rentrer sous sa domination cette province, cause de tant de sang versé entre les Siks et les Afghans. C'était là l'arrangement dont m'avait

parlé Kouhendel-Khan, en me taisant toutefois que l'alliance de son frère existait avec le parti qui aspirait au pouvoir, et non avec celui qui le possédait. Les choses en étaient là quand je quittai l'Afghanistan. Depuis, Dost-Mohammed-Khan fut contraint de changer son plan d'alliance avec les Siks, par suite de la mort de Péchora-Sing et de quelques autres incidents sanglants dont voici un résumé succinct.

Maharani-Chauda et son frère, le régent Djovaher-Sing, voyant la plupart des troupes déserter le parti de Dhalip-Sing pour passer à celui de son compétiteur, Péchora-Sing, résolurent de se débarrasser de ce dernier. Pour atteindre ce but, ils lui dépêchèrent un individu de bas étage nommé Tchatter-Sing, récemment promu au grade de colonel, et muni d'un Ferman royal, contre-signé par la reine et son frère, qui garantissaient la régence au prince s'il voulait se rendre à Lahor pour y prendre les rênes du gouvernement et mettre ainsi fin aux dissensions qui affaiblissaient l'État. Péchora-Sing, auquel l'envoyé avait en outre remis une fausse lettre, revêtue du sceau de Goulab-Sing, l'engageant à accepter la régence, se rendit à ce conseil, qu'il croyait émané de son protecteur, et se mit imprudemment en route avec Tchatter-Sing pour se rendre dans la capitale, accompagné seulement de quelques serviteurs et laissant à Attock les troupes qui lui étaient dévouées [1].

[1] Dans l'*Histoire des Siks*, Cuningham donne un compte rendu fidèle du meurtre de Péchora. Tout y est digne de foi, sauf les déductions. Tchatter-Sing était un chef éminent et très-influent sous le règne de Rindjit. Péchora-Sing fut assassiné à Attock. — L.

Ce fut une malheureuse inspiration, car durant le voyage Tchatter-Sing s'introduisit dans sa tente, pendant la nuit du 13 septembre 1845, et lui coupa la tête au milieu de son sommeil. L'infortuné prince n'était plus alors qu'à quelques lieues de Lahor, et les troupes qui y tenaient garnison furent bientôt informées de ce crime par une vague rumeur, mais qui suffit pour qu'elles se soulevassent indignées contre les auteurs présumés du crime. Elles se livrèrent pendant trois jours aux plus minutieuses investigations pour savoir ce qu'était devenu Péchora-Sing, mais n'ayant rien pu découvrir de positif, le 16, elles se portèrent tumultueusement au logis de Djovaher-Sing et lui demandèrent impérativement l'aveu du crime, ainsi que des explications sur la manière dont il avait été consommé, et enfin la relaxation immédiate du prince, dans le cas où il serait vivant et prisonnier. Le régent jura qu'il était vivant et qu'il arriverait sous peu de jours ; il chercha par mille subterfuges à calmer l'irritation des esprits. Sa réponse n'ayant satisfait personne, le lendemain, 17, une députation d'officiers se rendit auprès de la reine pour obtenir des renseignements plus certains, la menaçant, en cas de refus, de la mettre à mort avec toute la famille royale. Maharani-Chauda les fit accompagner à leur camp par trois de ses ministres chargés, disait-elle, de donner des explications aux troupes : mais ces envoyés, au lieu de satisfaire celles-ci, éludèrent constamment leurs demandes et tentèrent de les apaiser en leur offrant de riches présents qui furent refusés avec in-

dignation : les ministres ne purent sauver leur vie qu'en certifiant que le prince était vivant. Un moment calmés par cette assurance, les soldats attendirent le retour de Péchora-Sing jusqu'au lendemain, et ne l'ayant pas vu arriver, ils se livrèrent à un tumulte effroyable qui menaçait de dégénérer en révolte.

La reine, voyant l'imminence du danger, prit la courageuse résolution de leur dévoiler la vérité, et les négociateurs de la veille retournèrent au camp pour leur apprendre la mort du prince et leur représenter l'inutilité de leurs menaces et de leurs lamentations, car rien ne pouvait le ressusciter : elle concluait à la résignation et au retour du calme, seules choses rationnelles en pareil cas. Cette déclaration valut force mauvais traitements aux envoyés, et, après les avoir mis à la garde du camp, les troupes vinrent se poster sous les murs du palais, où elles poussèrent des cris affreux, enjoignant à la reine et à son frère de venir justifier leur conduite sous peine de mort, et les avertissant de leur intention de remplacer Dhalip-Sing par un fils de Chir-Sing encore vivant.

Les pourparlers se prolongèrent jusqu'au 30 septembre. Djovaher-Sing voulait que l'on se défendît dans le palais jusqu'à la dernière extrémité et préluder à sa défense par un nouveau crime. Le fils de Chir-Sing était dans ses murs et il voulait qu'on jetât sa tête aux insurgés[1] : l'un des ministres prisonniers à la garde du camp arriva heureusement sur ces entrefaites, envoyé en parlementaire par les

[1] Ces circonstances peuvent être vraies, mais elles n'ont jamais été racontées par aucun écrivain avant M. Ferrier.—L.

troupes ; il persuada la reine de l'inutilité de ce nouveau crime et de la complète sécurité où elle pouvait être pour sa propre vie et celle de son fils Dhalip-Sing. Maharani-Chauda une fois convaincue, et se voyant du reste successivement abandonnée de tous ses serviteurs, ne refusa plus de se rendre au milieu des soldats. Dans la soirée du 21 septembre, elle s'achemina vers le camp, situé dans la plaine de Miyân-Mir, portée en palanquin et suivie du régent et du roi Dhalip-Sing, montés sur le même éléphant : une très-mince escorte de femmes et de serviteurs dévoués les accompagnait. A moitié chemin, ils rencontrèrent plusieurs bataillons d'infanterie qui accouraient dans la plus grande irritation, pour aller donner l'assaut au palais, parce qu'ils croyaient que la reine refusait toujours de venir se justifier ; mais en la voyant arriver accompagnée de son frère et de son fils, ils se rangèrent silencieusement de chaque côté du cortége royal et l'escortèrent jusqu'au camp; La reine fut d'abord retenue prisonnière dans une tente de soldats ; on ordonna ensuite au cornac de l'éléphant monté par le Maharadjah de faire agenouiller l'animal; et, comme cet homme n'obéit pas assez promptement à l'ordre qu'on lui avait donné, on lui tira un coup de fusil dont la balle le blessa grièvement au côté. Dhalip-Sing descendit enfin et on le plaça en surveillance dans la même tente que sa mère : puis l'éléphant fut remis sur pied, portant encore Djovaher-Sing, auquel la permission de descendre n'avait pas été accordée. Les soldats déchargèrent leurs fusils sur lui presque à bout por-

tant, mais ils ne l'atteignirent point. Ce prince leur adressa alors les plus lâches supplications, leur promettant de leur abandonner de riches joyaux et des sacs d'or dont il était porteur, s'ils consentaient à épargner sa vie; mais ceux-ci, altérés de vengeance, lui répondirent qu'ils prendraient les uns et les autres après l'avoir tué. Sitôt qu'ils eurent rechargé leurs armes ils recommencèrent le feu et ne le manquèrent point cette fois. Avec ce misérable, dont la vie était souillée de crimes, moururent deux de ses principaux officiers, conseillers et complices de toutes ses iniquités. A l'issue de cette exécution, qui donnait satisfaction aux troupes, il fut permis à la reine et à son fils de retourner au palais après avoir passé la nuit au camp; toutefois on lui signifia de nouveau, et pour la centième fois, de bien se garder de traiter avec les Anglais, si elle tenait à sa vie et à celle de son fils, car la mort la plus affreuse leur était réservée, dans le cas où elle contreviendrait à cette injonction.

Maharani-Chauda, accablée par la mort de son frère, refusa d'abord de diriger les affaires du gouvernement; et, comme le bruit d'une très-prochaine invasion des Anglais dans le Pindj-âb était alors généralement accrédité chez les Siks, la position parut assez critique à quelques chefs pour les décider à une démarche collective. Ils écrivirent à Goulab-Sing, retiré à Yambou, de venir se mettre à leur tête, lui promettant d'amener les troupes à une obéissance passive, de les forcer à renoncer à toute augmentation de solde et au payement de leur arriéré. Mais le vieux Radjah avait déjà été pris une fois au

piége par une pareille promesse ; sa vie avait couru de grands dangers au milieu de cette armée indisciplinée et n'avait été préservée que par une espèce de miracle ; il refusa donc de se rendre à l'appel des Serdars. Il leur dépêcha cependant un de ses lieutenants, nommé Miyâne-Perthi-Sing, chargé de leur faire connaître les conditions auxquelles il accepterait la régence, conditions dont voici la teneur :

1° Remise entre ses mains du pouvoir absolu ;

2° Droit de vie et de mort sur les grands, le peuple et l'armée ;

3° Réduction de la solde au taux en vigueur sous le règne de Rindjit-Sing.

Telle était alors l'anarchie et si grand était le besoin d'une direction puissante à Lahor, que ces dures conditions furent à peu près généralement acceptées. Goulab-Sing avait espéré le contraire, et se voyant à court d'arguments, il prétexta son état maladif pour rester dans ses montagnes et ne vint pas à Lahor. Force fut donc aux Serdars de recourir de nouveau à la reine pour la prier de reprendre la direction des affaires. Elle y consentit, non sans exprimer le ressentiment qu'elle avait conservé de la mort de son frère et l'intention où elle était de punir ses assassins. Laissant voir ensuite le déplaisir qu'elle avait éprouvé en apprenant les démarches tentées près de Goulab-Sing, elle promit de n'y plus penser, à la condition pourtant que son lieutenant, Miyâne-Perthi-Sing, serait interné et surveillé de manière à ce qu'il ne pût se mêler des affaires de l'État. Les Serdars ayant encore cédé sur ce point, elle reprit les rênes du gou-

vernement avec sa fermeté toute virile ; mais, étant mal secondée par des chefs ambitieux, il lui fut impossible de ramener l'ordre dans le pays, et ne pouvant plus s'opposer à une prise d'armes contre les Anglais, prise d'armes réclamée avec furie par les troupes, elle dut la souffrir pour préserver sa propre vie et celle de son fils. Le moment était arrivé où les destinées du Pindj-âb allaient enfin s'accomplir.

Ces événements avaient lieu en partie avant et pendant mon séjour à Kandahar ; voici ceux qui suivirent mon départ de ces contrées :

Les Siks, ayant traversé le Sutlège pendant le mois de décembre suivant pour attaquer les Anglais, furent battus et acculés par ceux-ci contre cette rivière, près de Sobraon : ils opérèrent leur retraite en désordre après avoir perdu beaucoup de monde. L'armée hindo-britannique entra dans Lahor, sans rencontrer de nouvelle résistance ; alors s'opéra la première phase de l'asservissement de cette nation si fière et si hostile aux Anglais. Ceux-ci, afin de se donner jusqu'au bout les apparences, fort bien conservées jusque-là, de la modération, ne se posèrent d'abord simplement qu'en protecteurs de la royauté et en pacificateurs du pays. Dhalip-Sing fut maintenu au souverain pouvoir et pourvu de ministres de sa nation ; mais leur nomination étant subordonnée au bon plaisir des Anglais, il en résulta que le résident britannique à Lahor devait être et fut en effet l'ordonnateur suprême de toutes les mesures gouvernementales. L'armée réorganisée dut être exclusive-

ment commandée par des officiers anglais [1], et, comme le vieux Serdar Goulab-Sing avait eu l'adresse de se conserver l'amitié des protecteurs, on lui donna le gouvernement indépendant du Kachmir, à la condition de payer annuellement, et seulement pour constater une espèce de vassalité, un impôt d'un châle et d'une chèvre. Cette province était aussi difficile à envahir qu'à conserver, et les Anglais avaient bien déjà assez de besogne dans le Pindj-âb, sans aller là en chercher de nouvelle; Goulab-Sing servit donc de moyen mixte pour établir des droits de souveraineté sur le Kachmir, en attendant qu'on fût en mesure de réduire cette province, comme le Pindj-âb, à un complet état d'esclavage.

Il était évident qu'un peuple aussi irrité que l'étaient les Siks contre les Anglais ne pouvait que tourner contre eux le reste de liberté dont on le laissait jouir; aussi les agents britanniques vécurent-ils pendant deux ans au milieu d'une agitation continuelle, ce qui ne déplaisait pas trop à leurs vues secrètes. Ils laissaient faire, mais sans se départir de la vigilance nécessaire en pareil cas. Pourtant, et afin de ne pas paraître trop faibles, la reine Chauda, surprise par eux en flagrant délit de conspiration, fut exilée et le bruit courut bientôt après qu'elle était

[1] M. Ferrier se trompe sur ce point. Il est vrai que les officiers étrangers avaient été forcés de quitter ou avaient abandonné d'eux-mêmes l'armée des Siks, mais il n'y eut point d'officiers anglais mis à leur place à la tête des bataillons. Les troupes furent dès lors commandées par des natifs du Pindj-âb, en qui le Durbar avait mis toute sa confiance —L.

morte à Bénarès. Sa fermeté bien connue était un obstacle aux plans des protecteurs. L'obstacle une fois abattu, on se garda bien de calmer le ressentiment et la turbulence des Siks. Ce système devait bientôt porter ses fruits.

En 1848, un de leurs chefs, Diwan-Moulradj, gouverneur du Moultan, préluda à la révolte par le meurtre de deux officiers anglais, MM. Vans-Agnew et Anderson, poussé, dit-on, à cet acte par ces mêmes ministres de Dhalip-Sing qui devaient leur pouvoir aux Anglais. A ce signal la révolte s'étendit dans tout l'Ouest du royaume, depuis Moultan jusqu'à la province des Hézarèhs, dans le Nord. Diverses circonstances autorisèrent d'abord la supposition, et ne laissèrent bientôt plus aucun doute, que Goulab-Sing favorisât l'insurrection. Le Serdar Tchatter-Sing et son fils Chir-Sing, après avoir quitté le parti des Anglais, tenaient contre eux la campagne avec des forces assez considérables, tandis que Moulradj arrêtait une partie de leurs forces sous les murs de Moultan où il s'était enfermé. D'un autre côté, les Afghans ayant à leur tête Dost-Mohammed-Khan, de Kaboul, vinrent se mêler à la partie et la compliquer. Les Anglais avaient là un rude fardeau sur les bras; leurs opérations militaires furent d'abord loin d'être heureuses, et plusieurs échecs que leur firent éprouver les Siks leur apprirent bientôt tout le danger de leur position. Dirigeant et concentrant aussitôt de nouvelles forces sur Lahor, ils leur donnèrent ensuite la direction nécessitée par les événements, et le général Gough, commandant en chef des troupes britanniques dans l'Inde, vint en

personne diriger les opérations militaires du Pindj-âb. Le 22 novembre 1848, il rejoignit un des chefs insurgés, le Serdar Chir-Sing, campé avec son armée sur les bords du Tchènab, près d'un gué connu sous le nom de Ramnagguer, et lui livra une bataille inutile où les troupes britanniques firent de grandes pertes, surtout en officiers; à vrai dire, le triste résultat de cette affaire fut bientôt compensé par un succès capital.

Le 21 janvier 1849, le général Wich, chargé du siége de Moultan, avait obtenu la reddition de cette place, qui entraîna la capture de Moulradj, premier instigateur de la révolte. Cet événement aurait été considéré comme un fait décisif devant entraîner la fin de la guerre à l'avantage des Anglais, si dans le moment où il arrivait un échec bien autrement grave que celui de Ramnagguer n'était venu causer les plus vives appréhensions sur la pacification du Pindj-âb. Dans un moment de fatale inspiration, le général Gough, sans avoir suffisamment étudié le terrain et combiné ses moyens d'action, s'était décidé à livrer une nouvelle bataille à Chir-Sing, campé à Tchilliàn-Walla.

C'était le 13 janvier 1849. La bataille fut sanglante, et les Anglais, allant se heurter contre des dispositions habilement prises par leurs adversaires, eurent la douleur de voir leurs meilleures troupes (trois régiments de cavalerie européenne) se débander devant les Siks avec tant de précipitation qu'ils n'eurent dans leurs rangs ni un mort ni un blessé. Telle était leur ardeur à la fuite que, passant sur le ventre de leur

propre artillerie, ils tuèrent et blessèrent involontairement beaucoup de monde, renversèrent des pièces et des caissons, et mirent leur parc dans le plus grand désordre[1]. Cette affaire coûta aux Anglais six canons, huit drapeaux et deux mille cinq cents hommes, parmi lesquels quatre-vingt-dix-sept officiers de tous grades. Quand la nouvelle de ce désastre arriva en Angleterre, il n'y eut qu'un cri d'anathème contre le malheureux général qui avait si imprudemment compromis la réputation des armes britanniques, et, au milieu de la panique qui les saisit, MM. les Directeurs de la Compagnie, qui dirigeaient les affaires de leurs comptoirs de Londres, lui donnèrent coup sur coup deux successeurs dans son commandement. D'abord sir W. Gomm, gouverneur de l'île Maurice, puis quelques jours après sir Charles Napier, l'avide vainqueur du Scinde, le même qui boudait la Compagnie depuis plusieurs années parce que sa part de prise, provenant du butin fait dans cette dernière province, ne s'était monté qu'à 2 millions de francs, tandis qu'il en avait espéré quatre. Mais, dans leur précipitation, les Directeurs avaient oublié de révoquer les pouvoirs du général Gough; il s'en suivit, quelque temps après, la réunion de trois généraux anglais à Calcutta, qui prétendaient chacun au commandement en chef[2].

Les pouvoirs de sir Ch. Napier étant les plus ré-

[1] M. Ferrier se trompe, il n'y avait qu'un seul régiment européen.—L.

[2] Cette nomination de commandant en chef comme toutes celles des fonctionnaires importants de l'Inde, dépend du cabi-

cents entraînèrent la décision du gouverneur général en sa faveur. Toutefois il arriva trop tard pour venger lui-même l'affront subi par les armes britanniques à Tchilliàn-Walla; le général Gough ne lui en avait pas laissé le temps, car le 21 février suivant, prenant une éclatante revanche sur Chir-Sing, il lui avait livré une nouvelle bataille à Goudjerate et l'avait mis en pleine déroute, lui enlevant toute son artillerie. Cette action avait été décisive et les vaincus, vivement poursuivis dans leur fuite, chefs et soldats, avaient fini par se soumettre complétement à l'autorité britannique. Ce fait d'armes changea la flétrissure dont on avait voulu entacher le général Gough en un éclatant triomphe, que la Reine récompensa par le titre de comte de Goudjerate et de Limerick. La précipitation avec laquelle il avait été condamné à Londres était absurde, car évidemment l'armée anglaise placée comme elle l'était, dans un pays de plaines, maîtresse de l'embouchure et du cours de l'Indus jusqu'à ses plus hautes ramifications, adossée à la province de Lahor qui la fournissait d'hommes, de vivres et de munitions de toute espèce,

net de Londres. Dans cette circonstance, celui qui fut le premier nommé fut sir William Gough. Quelque temps après, quand on apprit les revers de Tchilliàn-Walla, le public se prononça tellement en faveur de sir Ch. Napier, comme étant le seul homme capable de conjurer cette crise, que le gouvernement crut devoir l'envoyer en Orient. La guerre fut pourtant terminée avant son arrivée. Il eut ensuite quelques difficultés avec lord Dalhousie, abandonna son commandement et fut remplacé par sir William Gomm.—Ed.

n'avait pas grand chose à craindre de la conjuration, même générale de tous les États situés au Nord et à l'Ouest de ce grand fleuve : la tactique européenne devait toujours finir par l'emporter, comme cela arriva en définitive. L'Angleterre prit alors possession des contrées que la révolte du Moultan avait fait envahir à son armée, et les convertit en provinces anglaises, dont après trois années de sage administration, elle doublera les 40 millions de revenu qu'elles avaient rapportés jusque-là.

Ce n'est pas seulement sous le point de vue financier que cette conquête profitera à la Compagnie des Indes; elle en retirera dorénavant les plus grands vantages au point de vue politique, militaire, commercial et géographique.

Si cet aperçu simple et sommaire des événements qui ont mis fin à l'indépendance du Pindj-âb peut amener le lecteur à consulter les documents plus complets à cet égard publiés par la presse britannique, il se convaincra bien vite que l'Angleterre préparait l'annexion de ce pays à ses possessions de l'Inde depuis bon nombre d'années. Ce fut d'abord sous des apparences très-amicales que sa diplomatie s'installa près du vieux Rindjit; elle le caressa, le soutint dans ses différends avec les Afghans, et, à titre d'alliée, prit racine dans ses États pour en préparer, par d'habiles et secrètes menées, l'envahissement futur, qui devait entraîner aussi celui des provinces spoliées par lui avec leur assentiment (Pechaver, Moultan, etc.). Si les armées de la Compagnie n'en prirent pas possession à la mort du Maharadjah,

c'est qu'elles avaient alors de la besogne outre mesure en Chine et en Afghanistan; mais la patience ne manque pas aux Anglais, et ils savent en user pour mieux assurer leurs conquêtes.

En attendant l'accomplissement de celle qu'ils projetaient sur Lahor, le résident britannique sut habilement répartir et faire peser son influence occulte sur tous les partis, et exciter d'un côté ce qu'il empêchait de l'autre. Il divisa les chefs et les amena à ses vues sans paraître se mêler en rien de leurs affaires; enfin, il n'y eut pas même jusqu'à cette furibonde haine des Siks contre les Anglais qu'il n'eût essayé de raviver quand elle paraissait faiblir, en la faisant tourner contre les divers Maharadjahs qui se succédèrent, par l'intérêt et l'appui qu'il sembla toujours vouloir leur donner. En agissant ainsi, par l'intermédiaire de son agent, la Compagnie savait très-bien être dans la meilleure voie pour amener une scission entre elle et les Siks, et de cette lutte devait surgir, comme elle le savait d'avance, en premier lieu, sa médiation et sa protection dans le Pindj-âb, entraînant avec elle la faculté de disposer d'une nombreuse et vaillante armée, déjà façonnée à la tactique européenne; de contrôler en souveraine tous les actes du gouvernement et d'exiler la reine Chauda à Bénarès lorsqu'elle s'y opposerait. Quand l'irritation du peuple augmenta et amena les conspirations, la Compagnie laissa faire, car elle avait eu le temps de terminer ses préparatifs pour transformer la protection en envahissement permanent. Enfin la révolte eut lieu et les bataillons anglais arrivèrent pour la réprimer; ils se firent

battre d'abord, mais ils finirent par remporter une victoire ; ce fut la meilleure, celle qui leur assura la possession du pays. En pareille matière, la chose n'est pas plus difficile que cela, car tout vient à point à qui sait attendre, et l'Angleterre a prouvé qu'elle le savait admirablement [1]. C'est surtout à cette vertu et à son système renouvelé des Romains, *diviser pour régner*, qu'elle doit d'avoir asservi tour à tour Mongols, Mahrattes, Béloutches, et tant d'autres

[1] Les idées de M. Ferrier sont très-naturelles tout en étant fort peu exactes. Il y a des Anglais dans l'Inde qui agissent par des motifs tout autres que ceux que leur attribue M. Ferrier. Le résident de Lahor n'était pas un homme à user de son influence dans le but supposé par M. Ferrier. Il agissait avec toute loyauté dans l'intérêt des deux gouvernements et était loin de désirer l'annexion du pays, tout en trouvant qu'on ne pouvait éviter une pareille mesure et qu'il était impossible de conserver sans cela le gouvernement indigène. Sir H. Lawrence fut prié par ses amis de ne pas résigner ses pouvoirs pour rentrer dans son régiment comme capitaine d'artillerie. Il resta donc à Lahor presque dans le seul but d'employer son influence à amener les chefs du Pindj-âb et le peuple à accepter notre domination. Nos soldats du Moultan, de Ramnagguer et de Tchilliân-Walla, donnèrent aussi leur vie pour soutenir l'autorité anglaise et cela avec la meilleure foi du monde, bien que par la volonté de la Providence ils n'aient pas obtenu d'abord les succès ordinaires à nos armes. Ce fut seulement lorsque tous les hommes influents du Pindj-âb *à l'exception de deux*, comme le disait Chir-Sing, lui eurent fait des ouvertures, que lord Dalhousie s'étant assuré qu'il était de toute impossibilité de maintenir le gouvernement indigène par les moyens jusque-là employés, livra la bataille de Goudjerate et força l'annexion du Pindj-âb. Qui pourrait douter que ce résultat a été salutaire à cette province et à l'Inde, et qu'il le deviendra bien plus encore avec l'aide de Dieu ?—L.

nations indiennes dont les richesses sont passées chez elle.

La conquête du Pindj-âb a admirablement complété la succession de ses envahissements et lui assure la domination du plus bel empire du monde; il serait peut-être sage à elle de s'en contenter tel qu'il est aujourd'hui, mais le pourra-t-elle? Un torrent fougeux s'arrête-t-il au milieu de son cours, s'il ne trouve pas d'obstacle ? Tel est le torrent britannique : descendant du haut de l'Hymalaya il submergera encore le Népaul, les Birmans, la Chine et ses annexes; tournant ensuite à l'Orient, il viendra de nouveau inonder l'Afghanistan et planter ses jalons dans la citadelle de Hérat. Peu importe aux autres États européens cette vaste extension territoriale prise par l'Empire britannique: on a tant répété qu'il croulerait sur lui-même, soit par l'effet de la révolte, soit par celui de la banqueroute, que tout le monde a fini par y croire. Aveugles que vous êtes, vous voulez voiler votre insouciance par des espérances chimériques. Eh bien! je vous le prédis, cette insouciance vous coûtera sinon la liberté, car l'Angleterre l'aime et la pratique, du moins votre puissance, votre indépendance politique, et vous subirez la loi que vous n'avez osé imposer à ce colosse envahisseur. Il se partagera le monde avec cet autre colosse[1].

[1] Le général Ferrier semble avoir oublié l'Amérique en écrivant cette prophétie de l'histoire à venir.

(*Note de l'Editeur anglais.*)

# CHAPITRE XXV.

L'auteur tombe malade.—Souffrances éprouvées à cette époque.—Singulière maladie de Mohammed-Azim-Khan.—Visite de son frère à l'auteur de ce livre.—Les repas de M. Ferrier deviennent meilleurs.—Meurtre de l'un de ses gardes.—Réflexions de l'auteur sur le sort qu'il croit lui être réservé.—Attaque de choléra.—Le savant, prêtre et soldat.—Terrible mortalité dans la ville.—Fanatisme des Mollahs.—Protection accordée à M. Ferrier par Kouhendel-Khan.—Attaque dirigée contre la maison de l'auteur.—Excellente conduite des soldats.—Les troupes envoyées par le Serdar viennent à leur secours.—La populace est repoussée.—M. Ferrier est escorté hors de la ville.—Explication donnée par Lal-Khan de la révolte de Kandahar. — Son arrivée à Girishk. — Conduite odieuse de Sédik-Khan. — Départ de Girishk. — Les dromadaires béloutches.—Niguiari.—Miyân-Puchtè.—Bénader-Kélâne. — Haizar-Djeuft.—Escarmouche avec les villageois. — Retour de l'auteur à Girishk. — Zirek. — Biabanak et Païvek. —Wachir.— Kouhi-Duzd. — Hibrahimi et Tchâh-Guèz. — Les Sipahis et les bergers. — Moralité des cavaliers afghans.—Leur verbiage pendant la route.—Leur manière de traiter les chevaux. — Un châtiment rapide.—Khourmalek.— Les cryptes de Tchâh-Guèz.

---

4 et 5 septembre.—L'ennui, les fortes chaleurs, les privations et la mauvaise nourriture, laquelle n'avait été bonne que pendant les deux ou trois premiers jours, déterminèrent en moi une violente fièvre inflammatoire. Je divaguai toute la nuit, je devins très-faible et il me fut impossible de me tenir sur pied. Les gens qui m'entouraient me regardaient souffrir d'un air stupide sans me donner le moindre soin. J'étais

dépourvu de médicaments, car ceux que je possédais m'avaient été volés par le Serdar Méhémed-Sédik-Khan : je n'avais pour toute boisson que l'eau croupie du bassin de la maison, qu'on souillait de toutes manières. Kouhendel-Khan n'ayant pas voulu m'autoriser à prendre un domestique à mon service, il me fallut renoncer à l'espoir d'être secouru et je souffris cruellement de cette privation : je crus un instant que le sang qui affluait abondamment à ma tête allait m'étouffer. Nul barbier ne voulait me saigner, dans la crainte de se souiller du sang d'un infidèle, et il fallut l'ordre exprès du Serdar pour que l'un d'eux se décidât à me faire cette opération. Quelle misère, grand Dieu !

6 septembre. — Cette saignée me fit grand bien ; aussi, malgré mon extrême faiblesse, je pus néanmoins me lever le lendemain et me rendre, à cheval, à l'invitation du frère de Kouhendel-Khan, le Serdar Rahim-del-Khan, qui m'avait envoyé chercher pour voir son fils aîné, Mohammed-Azim-Khan, gravement malade. (Les Orientaux, on le sait, prennent tous les Européens pour des médecins). C'était un grand jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, cloué depuis quinze mois sur un lit de douleurs, par suite d'une hémorragie périodique qui lui faisait perdre de dix à douze livres de sang chaque fois qu'elle se manifestait. Cette maladie avait déterminé chez lui les plus funestes accidents. Sa peau desséchée adhérait à ses os, et il ressemblait à un squelette ; la voix lui manquait, et à peine put-il me dire quelques paroles. Son œil gauche était cou-

vert d'une taie épaisse et un chapelet d'énormes glandes entourait son col; il était presque sourd et ne se rattachait à la vie que par un fil. Son état me parut désespéré et le choléra, dont il mourut quelques jours après, devança probablement de très-peu de jours la mort naturelle qui lui était réservée. En le quittant j'allai visiter son père, Rahim-del-Khan et son oncle Mir-del-Khan, tous deux frères cadets de Kouhendel-Khan[1]; je les trouvai au milieu d'une nombreuse société de hauts personnages : ils furent polis pour moi, quoique très-réservés. Les questions qu'ils m'adressèrent eurent toutes pour objet l'état du malade et ils s'abstinrent ostensiblement de me parler d'autre chose. Les susceptibilités gouvernementales de leur frère aîné déterminèrent sans doute cette réserve à mon égard. J'eus beau les prier d'intercéder pour moi, afin d'être un peu moins rigoureusement traité, je n'en pus obtenir ni promesse, ni réponse; aussi retournai-je désolé dans ma prison.

7 septembre.—Cependant, le lendemain, on se relâcha un peu des mesures de précaution prises à mon égard, et le second fils de Rahim-del-Khan, Mohammed-Alem-Khan, obtint de son oncle la permission de venir me visiter. J'en fus d'autant plus charmé que ce jeune seigneur était plus heureusement doué que ses compatriotes. Il me parut âgé de dix-sept à dix-huit ans sa physionomie était très-expressive et son intelligence

[1] En langue persane, *Mir-del* veut dire l'homme au cœur ami; *Kouhendel*, l'homme au cœur fort; *Rahim-del*, l'homme au cœur prêt à s'apitoyer.—Ed.

rare. Il se posa tout de suite en ami vis-à-vis de moi; pourtant, malgré mille subtilités que j'employai pour découvrir le but réel de sa visite, rien ne put m'en donner une idée exacte. On ne saurait s'imaginer combien la dissimulation est facile aux Asiatiques, même aux enfants : les Afghans se laissent pourtant pénétrer plus facilement que leurs voisins, mais Mohammed-Alem-Khan me parut devoir être placé en dehors de cette règle; il me donna pour seul motif de sa visite le désir qu'il avait de se perfectionner dans la langue anglaise en conversant avec moi. Avec quelques livres et à l'aide d'un Mounchi qui savait à peine épeler les lettres de cette langue, il était parvenu à en comprendre le génie, à l'écrire et à la parler un peu. C'était une organisation surprenante. Du reste, la branche des Méhémedzéhis, à laquelle il appartient, se compose de gens qui font une remarquable exception parmi les Afghans; leur intelligence est aussi développée que celle de leurs compatriotes est bornée. La visite de ce jeune homme me fit passer la seule heure agréable dont j'eusse encore éprouvé le charme depuis mon entrée dans le Kandahar.

8 septembre.—Depuis ma visite à Kouhendel-Khan on me faisait faire maigre chère; il m'était difficile de concilier ce traitement avec l'accueil quasi-bienveillant du Serdar. Pourquoi ne me traitait-il pas pas comme avant ma visite? Voilà ce dont je ne me rendais pas compte : du riz ou du maïs cuits à l'eau, ou bien une pastèque, étaient depuis deux jours mon invariable ordinaire; mais comme c'était encore bien

plus confortable que ma nourriture de Girishk, je me croyais suffisamment heureux et ne réclamai qu'un peu de thé ou de bouillon dont mon état maladif me faisait vivement sentir le besoin; cependant ma demande fut repoussée. Mohammed-Alem-Khan, auquel j'adressai des réclamations à ce sujet, dans la seconde visite qu'il me fit, m'assura que son oncle avait donné l'ordre de me fournir tout ce dont j'aurais besoin. Je le crus d'autant mieux que j'avais remarqué l'énorme pilau, les viandes et les fruits que les Sipahis apportaient deux fois par jour au logis. Ils les mettaient en réserve jusqu'au soir, parce que, je ne sais à l'occasion de quelle fête, les musulmans jeûnaient alors toute la journée pendant plusieurs jours. Quand la nuit arrivait, mes gardiens dévoraient ces aliments en affamés sans m'en donner une parcelle. Malheureusement pour eux, mes réclamations au neveu du Serdar amenèrent un changement dans leur régime réconfortant, et je fus pourvu le jour même de ma nourriture habituelle, accompagnée par un valet des cuisines de Kouhendel-Khan, qui ne se retira que lorsque je fus rassasié, emportant les miettes, sans permettre à mon entourage de toucher au moindre plat.

9 septembre.—Le lendemain, la même chose se renouvela. Lal-Khan et ses acolytes, furieux de ce que je leur avais fait retirer une ration si confortable, s'en vengèrent en m'accablant d'injures; leurs regards lançaient des éclairs et je vis bien qu'ils cherchaient un motif pour me faire une vilaine affaire; toutefois, mes souffrances antérieures m'avaient rendu indifférent à tout ce qui pouvait m'arriver, et je m'endormis sans

me préoccuper de leurs mauvais desseins. J'avais fait un somme lorsque je me sentis rudement secouer par le bras. En ouvrant les yeux, je vis Lal-Khan écumant de rage devant moi et me montrant du doigt ces mauvais vers, que j'avais écrits au crayon, sur le mur, dans un moment de désespoir :

Oh ! fortune cruelle, oh ! sort épouvantable,
Ne me tendras-tu pas une main secourable ?
Te plaira-t-il toujours de vouloir m'accabler?
Qui donc de tant de maux viendra me consoler?
Tant de jours de malheurs, de soucis, de souffrance,
Ne satisfont-ils point ta cruelle exigence ?
Pendant quelques instants désarme ton courroux
Et fais luire à mes yeux un avenir plus doux.
Courage, soutiens-moi dans cette lutte affreuse,
Qui me livre impuissant aux menées ténébreuses,
Délivre-moi des fers qui me tiennent captif
Et sous un ciel plus doux dirige mon esquif !

Lal-Khan voyait dans cette inscription une conspiration tout entière, un projet d'évasion ! Que sais-je ? mille stupidités dont il fit une histoire lamentable au Serdar. Celui-ci envoya aussitôt son neveu, Mohammed-Alem-Khan, pour vérifier le délit qui m'était imputé. Je fis comprendre sans peine à mon jeune ami les craintes exagérées du chef de mes gardiens, et je fus bientôt quitte des persécutions que ce dernier avait voulu m'attirer. En voyant échouer ses projets contre moi, Lal-Khan, furieux, fit retomber sa vengeance sur un pauvre diable qui n'y pouvait rien ; mais c'était la seule ressource qui lui restât pour ajouter quelque chose à l'amertume de ma position, et il la saisit avec empressement. La plus grande partie des Sipahis préposés à ma garde étaient des mu-

sulmans Sounnites; trois ou quatre seulement appartenaient à la secte des Chiàs. L'un de ces derniers avait été au service des Anglais et bien traité par eux. Je lui avais fait quelques petits cadeaux pour rémunérer des services qu'il me rendait et il s'en montrait reconnaissant. Lal-Khan lui chercha querelle sous un prétexte assez futile, et Mohammed-Ali (c'était son nom) répondit à son chef avec toute l'indépendance de parole habituelle aux Afghans. Le Khan se fâcha et transforma peu à peu une réprimande relative au service en une discussion religieuse; il accabla le Chià d'épithètes injurieuses pour sa croyance : celui-ci riposta par des invectives contre Omar, Osman et Aboubekr; mais le malheureux avait à peine prononcé d'imprudentes malédictions contre ces trois Khalifes, réprouvés par sa secte, que vingt poignards perçaient sa poitrine. Attiré par ses cris, j'arrivai dans la cour pour le voir tomber mort au milieu d'une bande de forcenés qui hachèrent son cadavre à coups de sabre, le traînèrent ensuite au milieu des bazars et le pendirent à la fin à un croc, où chacun vint cracher dessus et l'accabler de malédictions. Maudire Omar et ses deux successeurs est un crime qui mérite mille morts aux yeux des Sounnites; devant les témoignages nombreux que pouvait fournir Làl-Khan sur la culpabilité de Mohammed-Ali, Kouhendel-Khan lui-même n'aurait osé blâmer ses gens d'avoir commis un pareil meurtre. Je fus atterré par ce spectacle et envisageai ma position sous les plus noires couleurs. Elle était réellement affreuse. Depuis trois mois j'étais exposé à tout espèce de dangers en Afgha-

nistan, et rien n'indiquait que ma captivité dût se terminer. Complétement isolé de tout être qui me portât le moindre intérêt, mes pensées se rembrunirent au point que je ne savais que désirer le plus de la liberté ou de la mort. La première me laissait exposé sans protection à toute la férocité des Afghans, la seconde apportait un terme à tant de maux. Je n'avais pas un ami près de moi ; ceux qui me montraient un peu de sympathie payaient de leur vie, comme Mohammed-Ali, la manifestation trop évidente de ce sentiment à mon égard. Des geôliers, des barbares, et probablement des bourreaux : voilà les gens que j'avais sans cesse sous les yeux. Enfin je renonçai à revoir mon pays et me résignai à mourir loin de mes parents, de mes amis ; à être enfoui dans quelque coin de terre où nul ne pourrait jamais soupçonner la dernière demeure du plus infortuné des hommes. Le sommeil, auquel j'essayai de me livrer pour oublier mon malheur, fut une suite non-interrompue de souffrances, car il fut agité par le plus horrible songe. Aux peines d'esprit se joignaient des douleurs physiques très-aiguës. Je subissais la torture. C'était en vérité trop de maux à la fois, et, malgré ma résignation, je me sentais défaillir sous leur poids.

10 septembre.—Le lendemain, un de mes gardiens, me voyant plongé dans de tristes réflexions, me dit : « Prends patience, dans trois jours tu seras congédié « (*murakhas*)[1].» Cette nouvelle m'avait rendu un peu d'espérance, lorsqu'une autre confidence que vint me

[1] Ce sont les paroles employées par un supérieur pour renvoyer son inférieur.—Ed.

faire dans la soirée Mohammed-Alem-Khan renouvela toutes mes appréhensions. Étant la veille au soir chez son oncle, il lui avait entendu dire que j'étais véritablement Anglais et non Français, que mes Fermans persans avaient été écrits pour un autre et non pour moi, et que j'avais été envoyé en Afghanistan par le gouvernement indo-britannique pour soulever le peuple contre ses souverains légitimes. « C'est Méhé« med-Sédik-Khan, ajouta-t-il qui a transmis cet avis « avec des preuves à son père. »

11 septembre.—Après avoir passé la nuit la plus fiévreuse et la plus agitée de ma vie, je fus pris au point du jour par les crampes et les vomissements ; la dyssenterie ne me laissait pas un moment de repos et je me sentais mourir. A tout hasard je me fis faire une nouvelle et abondante saignée, dont j'éprouvai bientôt de bons effets. Mon rétablissement s'opéra très-vite et le soir tous les symptômes du mal avaient disparu. J'eus l'explication de cette crise dans la soirée. Mohammed-Alem-Khan m'apprit que le choléra sévissait depuis huit jours à Kandahar; d'abord, le fléau n'avait fait périr que quinze à vingt personnes par jour; mais la veille, le chiffre des décès avait quadruplé et j'avais été au nombre des cholériques.

La société de Mohammed-Alem-Khan continuait à m'être agréable et apportait quelque compensation à ma captivité. Il était réellement aimable et bon pour moi, et avait tous les dehors de la franchise et du dévouement habituels à son âge; je m'aperçus cependant qu'il croyait aux projets hostiles qu'on me prêtait contre son oncle. Il employait une infinité de

petits détours pour pénétrer ma pensée, et il cherchait à me saisir au défaut de la cuirasse en m'amenant à confesser que je savais l'anglais qu'il voulait apprendre avec mon concours : ceci eût été pour tous une preuve suffisante de mon origine anglaise, et je fus heureusement inspiré en cachant que je savais les premiers éléments de cette langue. L'insistance de mon jeune ami fut telle que je le brusquai un peu, et il se retira fâché. Depuis ce moment je ne le revis plus et j'en éprouvai un vif regret, car c'était une excellente nature ; mais, comme il vivait au milieu des Afghans, il est impossible qu'il ne se soit pas promptement et malheureusement modifié.

12 septembre.—Sept de mes geôliers moururent du choléra dans la journée. M'ayant vu sur pied à la suite d'une saignée, tous se firent ouvrir la veine : mais le remède ne leur réussit point, et la Providence sembla prendre à tâche de me venger de leur scélératesse, car ils furent terriblement décimés les jours suivants. Je les vis se masser, se frictionner continuellement et à tour de rôle, et je crois que c'est un bon préservatif contre le choléra, parce que ce frottement continuel provoque la circulation du sang et appelle la chaleur à l'épiderme.

13 septembre.—L'intensité du fléau était arrivée à son apogée. Quatre cent trente-six personnes étaient mortes la veille. Les cinquante Sipahis préposés à ma garde cherchaient à s'en préserver par mille moyens extravagants, auxquels la superstition donnait créance parmi eux. L'un d'eux, fils de Mollah et lui-même assez érudit, leur débitait de longs et continuels

sermons. On ne saurait croire tout ce qu'il leur conta de grosses absurdités, et ses imbéciles de confrères les acceptèrent comme paroles divines. Après avoir recruté une cinquantaine de leurs camarades, ils marchèrent en procession autour de la cour, dans une des encoignures de laquelle se plaça le Mollah soutenant en l'air un Koran, enveloppé dans une ceinture dont deux personnes tenaient les bouts. En arrivant près du saint livre, chaque musulman l'embrassait par-dessus son enveloppe, le portait à son front en signe de respect, puis passait par-dessous en glissant en même temps quelques pouls (centimes) dans la main du Mollah lequel, moyennant cette rétribution, marmottait à son intention quelques bribes de prières qui devaient infailliblement préserver le donataire du fléau. Cette cérémonie se renouvela après chacune des prières obligées, cinq fois dans la journée. Je les regardai faire avec une impassibilité qui provoqua de leur part des regards courroucés dont il était facile de comprendre la malveillance. Lal-Khan s'offensa de mon indifférence et me dit brutalement : « Rentre dans ta chambre, puisque tu « ne nous admires point, chien d'infidèle ! Tu n'as pas « comme nous le bonheur d'être musulman, tu ne « baiseras pas le saint Koran, et si tu crèves tu mourras « comme un damné que tu es. » Je sus que la même cérémonie se répétait dans tout les coins de la ville. Toutes les familles, riches et pauvres, achetèrent autant de bœufs, de moutons, de chameaux et de chevaux que leurs moyens le leur permirent, les tuèrent et en distribuèrent la viande aux malheureux, pour

apaiser la colère céleste. Quand la nuit fut venue, une foule de personnes montèrent sur les terrasses de leurs maisons et remplirent l'air de cris déchirants en invoquant Allah, Mohammed, Omar et compagnie. Ces clameurs étaient lugubres et déterminèrent probablement beaucoup plus de cas de choléra que si l'on eût observé un silence religieux, tant elles étaient effrayantes et prolongées.

14 septembre.—Sept à huit cents personnes moururent à Kandahar le 14; la consternation se lisait sur tous les visages. Le fléau sévissait surtout dans la campagne, dont les populations refluaient vers la ville, pensant fuir le danger qu'elles rencontraient au contraire, bien plus imminent, dans ce grand centre de population.

Les médecins et les Mollahs, assemblés en permanence depuis trois jours, avisaient aux moyens de couper le mal dans sa racine, ils avaient promis au peuple des recettes infaillibles; mais celui-ci, las d'attendre vainement, commençait à murmurer et menaçait de se porter à des violences. Des bruits d'eau et de farines empoisonnées circulaient parmi les masses, et, il était dangereux de laisser disserter plus longtemps l'ignorance populaire. L'embarras était grand parmi les Ulémas, quand l'un d'eux, mieux inspiré que ses confrères par les ressources de son esprit, s'écria tout à coup d'un air sentencieux : « Musulmans, c'est en vain que vous dépensez « des trésors de science, que vous jeûnez et vous mor- « tifiez pour scruter les sources et la profondeur du » mal, pour en arrêter les effets. Les décrets de la

« Providence sont le plus souvent impénétrables ;
« mais le Dieu très-haut permet quelquefois à la plus
« humble de ses créatures de voir en songe les causes
« qui font peser sa colère sur les vrais croyants et sur
« ceux auxquels il a refusé sa lumière. Croyez-moi,
« illustres savants, la cause du fléau n'est pas loin de
« nous, elle m'a été révélée la nuit dernière par
« l'ange Gabriel.—Tant qu'Ahmed-Chahi (nom que les
« Afghans donnent quelquefois à Kandahar, en l'hon-
« neur de son fondateur Ahmed-Châh), sera souillé
« par la présence d'un infidèle, ennemi de Dieu et des
« hommes, m'a-t-il dit d'une voix tonnante, vous
« n'avez à espérer aucun adoucissement à vos maux. »
La sortie était trop directe pour que l'assemblée pût s'y méprendre. J'étais l'infidèle signalé à sa vindicte. On tint conseil et on se prononça séance tenante sur ce qu'il convenait de faire. Huit Mollahs des plus considérés se rendirent chez Kouhendel-Khan et lui demandèrent ma tête. Une vive discussion s'engagea entre eux, et le Serdar refusa énergiquement d'accéder à leur demande ; il brava leurs menaces, dont il arrêta l'exécution en les faisant enfermer dans une chambre, pendant qu'il envoyait cent cinquante Sipahis pour défendre mon logis. Il nous fit parvenir en toute hâte quelques provisions et des munitions et nous enjoignit de nous barricader, de nous garder soigneusement en attendant l'événement qu'il prévoyait. Les cris de la populace le forcèrent à relâcher les Mollahs après quelques heures de détention. Ceux-ci, furieux, se rendirent à la mosquée, entourés d'une foule compacte ; mais l'espace manquant pour la contenir en-

tièrement, ils se transportèrent sur la place publique. Une fois là, ils haranguèrent la multitude de manière à redoubler son fanatisme et l'excitèrent à venger sur moi l'injure qui venait de leur être faite par le Serdar. Un délégué de Kouhendel-Khan parla après eux et soutint à son tour, contrairement à leur thèse, que les droits de l'hospitalité envers moi étaient sacrés. Il allégua que je n'étais pas venu chez eux en ennemi ou en espion, mais ouvertement, en me plaçant sous la garantie de leur loyauté. Les Mollahs répondirent qu'envers un infidèle on pouvait forfaire à toutes les lois et aux usages reçus. Les masses se prononcèrent dans ce sens et se portèrent vers ma prison pour m'exterminer; mais une vive fusillade les ayant accueillies à leur arrivée, elles se mirent à fuir en criant : Aux armes ! Les Mollahs, dont un avait été blessé, retournèrent sur la place et firent hisser au haut d'un mât qui s'y trouvait un Koran que chacun saluait en passant comme jadis, en Suisse, on saluait le chapeau de Gessler. La foule prêta serment, sur ce livre vénéré, de ne boire, de ne manger et de n'aller au bain qu'après m'avoir haché en morceaux et fait avaler mon cadavre aux chiens affamés des bazars. La démonstration du matin contre moi avait eu lieu à onze heures environ ; à cinq heures du soir, l'attaque armée recommença par une fusillade assez décousue, partant des remparts, où les émeutiers avaient pris position ; mais se trouvant à une trop longue portée, ils s'avancèrent dans les maisons de mon voisinage. Celle que j'habitais les dominant à peu près toutes par son élévation, nous

eûmes sur les assaillants un très-grand avantage. J'eus quelques instants la crainte de voir les Sipahis passer aux émeutiers, mais je fus bientôt rassuré à cet égard; ceux qui m'avaient antérieurement le plus maltraité se montrèrent aussi zélés dans la défense que les nouveaux venus. C'étaient des hommes dévoués à Kouhendel-Khan, l'ayant à peu près tous suivi dans son exil en Perse de 1839 à 1841, et leur haine contre moi disparaissait devant l'ordre positif qu'il leur avait donné de me défendre. En présence de ces bonnes dispositions, je secouai la torpeur du prisonnier et redevins l'homme d'action. Comme les Afghans ont une haute opinion de la capacité des officiers européens, ils acceptèrent mes conseils avec une abnégation d'amour-propre que j'étais loin de soupçonner en eux. Profitant de cette bonne volonté, je distribuai notre petite troupe sur la terrasse, dans les endroits qui me parurent les plus convenables pour défendre les points susceptibles d'être envahis. Je formai aussi deux pelotons de réserve qui stationnèrent dans les cours, pour défendre les portes d'entrée. Nous soutînmes pendant sept heures un siége en règle. Trois hommes furent blessés de notre côté, et il nous fut impossible de déterminer la perte de nos adversaires. Après quatorze heures de calme, les hostilités recommencèrent. Les émeutiers avaient employé ce temps à parlementer avec Kouhendel-Khan, enfermé dans la citadelle, où il était à l'abri de tout danger; mais le Serdar avait rejeté toutes leurs demandes et tâché de leur donner le change par des promesses dont ils ne se contentèrent point.

A deux heures de l'après-midi, le 15 septembre, ils rouvrirent le feu contre nous : ce fut, comme la veille, une fusillade continuelle et peu meurtrière jusqu'à la nuit. Mais, à la faveur de l'obscurité, plusieurs de ces fanatiques étaient parvenus jusqu'à la principale porte d'entrée,en cheminant dans le lit d'un ruisseau dont les eaux baignaient le pied de la maison; ils l'eurent bientôt enfoncée. Nous les laissâmes faire tranquillement, parce qu'une seconde porte, située à l'autre extrémité du vestibule, devait leur présenter un nouvel obstacle dont il était plus difficile de triompher. Dès qu'ils eurent pénétré dans ce vestibule,et au moment où ils croyaient nous tenir, ils furent salués par une décharge à bout portant, partie des meurtrières pratiquées dans les murs. Aussitôt après, le plancher vermoulu du réduit situé au-dessus d'eux s'abattit sur leurs têtes, quand nous déplaçâmes, au moyen de cordes, les étais par lesquels il était soutenu. Ceux qui ne furent pas écrasés ou étouffés par les décombres se précipitèrent, très-maltraités, au milieu de la foule compacte qui remplissait la rue et formait une très-longue queue. Le reflux causé par ce mouvement de retraite détermina parmi cette foule une panique peu appréciable à l'œil de l'intérieur, où nous étions retranchés et dans l'obscurité, mais dont nous pûmes nous rendre compte en entendant les cris de détresse poussés par cette cohue sanguinaire. Nos balles, plongeant au milieu d'elle sans discontinuer, y faisaient de larges trouées. Bientôt la débâcle fut générale. A neuf heures du soir la place était balayée et l'ennemi s'était retiré à distance respectueuse hors de

nos atteintes. Sa perte dut être grande dans ce dernier engagement; la nôtre fut insignifiante : un Sipahi seulement fut contusionné par un coup de pierre.

16 septembre.—On nous laissa tranquilles pendant une partie de cette journée; mais, à cinq heures du soir, nous fûmes attaqués pour la troisième fois avec une vigueur dont je n'augurai rien de bon. Les terrasses environnantes étaient couvertes d'émeutiers, les projectiles s'abattaient comme la grêle dans notre logis, et en un clin d'œil nous eûmes sept hommes tués et plus du double de blessés. Les pelotons de réserve arrivèrent vainement à notre aide sur les terrasses; ce renfort n'aboutit qu'à augmenter nos pertes, puisque plus nous étions, plus les balles de la révolte faisaient de ravages parmi nous. A neuf heures du soir je jugeai la position désespérée; nous ne pouvions pas tenir plus d'une demi-heure, lorsqu'à notre grand étonnement l'ennemi disparut subitement en entendant le bruit d'une vive fusillade partant du côté de la citadelle.

Voici ce qui était arrivé : Kouhendel-Khan avait temporisé et amusé l'émeute pendant les deux premiers jours, étant dans l'impossibilité de réprimer ces fanatiques avec deux ou trois cents Sipahis qu'il avait sous la main; mais, dès le principe du tumulte, il avait envoyé l'ordre à toute sa cavalerie éparse dans les villages environnants de se rendre à Kandahar. Après s'être réunie sur un point donné, elle était entrée dans la ville et avait pris l'émeute en queue. Cette diversion avait forcé les révoltés de faire face

en arrière ; ceux-ci ne soutinrent qu'un instant le choc imprévu des soldats et furent mis en complète déroute. Les principaux Mollahs ayant été arrêtés, la tranquillité se rétablit et nous pûmes nous livrer au repos dont nous avions tant besoin.

Deux nuits de veille et de combats nous avaient exténués. Je dormais profondément depuis trois heures quand je fus réveillé par Lal-Khan. Il m'invita à m'habiller pour monter à cheval immédiatement. Ma première pensée fut de soupçonner une trahison; mais en réfléchissant à la vigoureuse façon dont j'avais été défendu, j'écartai cette pensée et devins presque joyeux en pensant que j'allais respirer l'air de la rue.

« Où me mène-t-on? demandai-je à Lal-Khan.

— « Vous le verrez, » me répondit-il.

Je sortis de la maison et enfin de la ville en passant par des trous pratiqués à la hâte dans les murailles, afin d'éviter de passer par l'intérieur, où ma présence faisait craindre de plus grands malheurs à Kouhendel-Khan. Je franchis les remparts par une poterne et trouvai, de l'autre côté du fossé, un cheval que j'enfourchai aussitôt, et nous nous mîmes en route au nombre de douze cavaliers.

*Girishk.*—17 septembre.—Au lever du soleil nous arrivâmes à Achoghân, village situé sur la route de Girishk, vis-à-vis Takht-Singavi, sur la rive gauche de l'Urghend-âb. Cette route, plus courte que celle de la rive droite par laquelle j'étais venu, était pourtant bien moins fréquentée que celle-ci, parce qu'elle est moins bien tracée. Mon escorte s'arrêta pendant une

heure à Achoghân et apprit à la population que j'étais le Frengui qui depuis trois jours causait tant de vacarme à Kandahar. Cette sotte confidence pouvait me mettre encore dans l'embarras, mais j'en fus quitte pour des injures et des pierres que me jetèrent les enfants. Les chiens eux-mêmes, flairant en moi un intrus, me harcelèrent sans trêve; ce qui fit dire aux Afghans qu'ils ne comprenaient pas pourquoi, *entre chiens*, nous ne nous accordions pas. J'en étais arrivé à ce point de ne plus m'offenser de rien, et du reste à quoi eût servi de me fâcher?

Nous continuâmes notre route en allongeant l'allure de nos chevaux, et je perdis bientôt de vue la ville inhospitalière où, sans la fermeté de Kouhendel-Khan, ou, pour mieux dire, sans la crainte que lui inspiraient les Anglais, dont il me croyait le compatriote, j'aurais trouvé la mort. Lal-Khan me conta en cheminant les diverses phases qu'avait suivies l'émeute, et aux détails que j'ai donnés ci-dessus il ajouta ceux-ci. La réponse demandée à mon sujet à l'Émir Dost-Mohammed était arrivée à Kandahar depuis le 11 septembre. Il mandait à son frère qu'il aurait consenti de grand cœur à me charger d'une mission pour les Anglais, s'il n'avait eu à lutter contre la violente antipathie que leur montraient son fils Méhémed-Akbar-Khan et ses parents. Ces gens-là avaient émis l'avis, dans un conseil tenu pour aviser aux mesures à prendre vis-à-vis de moi, que si Yar-Méhémed-Khan, après m'avoir d'abord signalé comme un perturbateur, m'avait plus tard recommandé à eux, c'était par suite d'une entente entre nous, entente

dont le résultat devait être une trame hostile à la dynastie des Méhémedzéhis. En conséquence, il prescrivait de me renvoyer à Hérat. Il recommandait toutefois d'avoir des égards pour moi, tout en observant mes démarches; de réprimer toute tentative d'agitation de ma part, sans pourtant s'écarter des devoirs de l'hospitalité. Kouhendel-Khan, contrarié d'une décision qui dérangeait ses projets d'alliance avec les Anglais, n'en avait d'abord tenu aucun compte, et, s'autorisant des tendances particulières exprimées par Dost-Mohammed, il avait résolu de me diriger sur Chikarpour avec ses propositions écrites pour la Compagnie indo-britannique. Mais suivant l'incroyable coutume des Afghans de ne rien tenir secret, il avait montré la lettre de son frère à plusieurs personnes, et les avait initiées à ses vues. Les Serdars et les Mollahs, secrètement prévenus, lui firent d'abord des représentations tendant à le détourner de ses desseins. N'ayant pu le faire fléchir, ils excitèrent alors le peuple contre moi et j'ai déjà dit ce qui en était résulté.

Kouhendel-Khan et plusieurs chefs influents, tenant son parti, avaient vainement représenté aux Mollahs insurgés qu'en restant en état d'hostilité contre les Anglais, ou en m'égorgeant comme ils le voulaient, c'était exposer le Kandahar à une nouvelle invasion britannique. Mais ces gens ne voulurent rien écouter et se retranchèrent derrière le passage du Koran qui défend aux musulmans de s'allier aux infidèles. Ils ajoutèrent ensuite : « Donner passage sur notre ter-« ritoire à celui-ci, c'est encourager d'autres voya-« geurs, dont les menées peuvent nous devenir fatales,

« à venir chez nous ; nos intentions sont donc irrévo-
« cables : il mourra ! » La crainte de perdre leurs priviléges rendait ces Mollahs audacieux. Ils se les étaient vu retirer, sous la domination anglaise, qui avait ainsi annihilé leur influence, et ils voulaient à tout prix empêcher le retour d'un pareil préjudice.

En outre, depuis quelques jours, le bruit était généralement accrédité parmi eux, que les Anglais venaient d'être complétement battus par les Siks et les Béloutches ; l'Inde, disait-on, était insurgée d'un bout à l'autre, et ils ajoutaient foi à mille autres bruits qui concordaient avec leurs secrets désirs : tout cela les stimulait à la résistance. Kouhendel-Khan, mieux informé qu'eux, savait très-bien à quoi s'en tenir sur cette défaite et sur la révolte, et il défendit ma vie, bien plus pour s'en faire un mérite aux yeux de ceux dont il me croyait le concitoyen, que par intérêt pour ma personne, qui lui était sans doute très-indifférente. Cependant il n'osa point m'envoyer à Chikarpour, dans la crainte de s'attirer la colère de Méhémed-Akbar-Khan, parfaitement sûr que si ce neveu, passablement brutal, n'avait été retenu par son père, à diverses reprises, il aurait depuis longtemps envahi le Kandahar pour le réunir au Kaboul ; il était donc prudent de sa part de ne rien faire qui pût servir de prétexte pour le déposséder, et sa rupture avec les Mollahs était un fait qui l'accusait déjà assez sans qu'il fût besoin de persévérer dans son projet primitif de m'envoyer dans l'Inde, projet dont il aurait eu probablement à regretter les suites. Ce

furent là tous les renseignements que put me fournir Lal-Khan.

Nous retournâmes à Girishk en suivant les bords de l'Urghend-âb, qui, sur plusieurs points, traverse un désert de sables mouvants. La chaleur était des plus fortes, l'atmosphère lourde et menaçante. L'eau était saumâtre, même celle de cette rivière, et je m'en gorgeai fort mal à propos, car, au lieu de calmer ma soif, elle l'irrita au contraire davantage. Plusieurs villages assez riches sont situés sur les bords de cette petite rivière, et nous passâmes successivement par Demrazi, Pindjwaï[1], Spirvàne, Tuloukh, Mouchàne, Kalèh-Pirabad, Kalèh-Chémir, Tchech-èh et Bend-Timour, où le chef de mes guides avait une mission à remplir. De là, nous obliquâmes à droite en traversant le désert pour gagner Girishk, où nou arrivâmes après avoir parcouru vingt farsangs dans cette journée.

18 septembre.—Je tombai de nouveau au pouvoir du Serdar Méhémed-Sédik-Khan, qui me fit incarcérer dans la chambre haute où j'avais déjà passé de si pénibles journées, et plaça une sentinelle à ma porte. Je devais rester au secret le plus absolu. Le brave Mounchi, Feïz-Méhémed ne put obtenir l'autorisation

[1] Dans la première période de la domination des Mahométans, s'élevait en cet endroit la ville principale du district et l'on y trouve encore des ruines très-importantes. Ce fut tout près de là qu'en 1841, le général Nott rencontra les Douranis et, qu'après leur avoir livré bataille il les força à se retirer. Ils revinrent sur le champ à Kandahar et attaquèrent aussitôt la ville, qu'ils faillirent prendre.—Ed.

de me parler. Cependant, tout le temps que je restai là, nous trouvâmes le moyen de communiquer par la terrasse; mais nos conversations étaient rares; la prudence nous interdisait de les multiplier. Il passait aussi sous ma croisée et me faisait quelques signes à la dérobée. L'expression de sa figure et de ses gestes était le thermomètre où se graduaient mes espérances et mes craintes: ce fut là ma seule distraction. La route de Hérat passait, il est vrai, sous ma fenêtre, et quand des voyageurs s'y montraient, j'aurais bien voulu avoir des ailes pour les suivre; tous étaient instruits de ma détention et levaient presque toujours la tête pour m'apercevoir; souvent même, quand je ne répondais pas à leur appel, ils lançaient des pierres dans ma chambre, ouverte sur la route par suite de la chute du mur, afin de m'obliger à paraître pour entendre leurs insultes ou leurs grossières plaisanteries. Je passai là encore de bien tristes moments.

19 septembre.—J'avais espéré partir pour Hérat le jour même de mon arrivée à Girishk, car tel était l'ordre formel de Kouhendel-Khan; mais je me trompais. Méhémed-Sédik-Khan n'en avait pas encore complétement fini avec moi. Il feignit d'abord de me montrer un certain intérêt et me proposa de me faire conduire dans l'Inde par des gens à lui, en passant par le Sistan et Chikarpour. Il ne demandait pour cela qu'une simple déclaration de ma part constatant qu'en le priant de me diriger par cette voie, j'acceptais les risques et périls du voyage et l'en déchargeais entièrement. Ne me doutant pas de l'arrière-pensée que cachait cette proposition, je l'acceptai avec joie; et la

crus d'autant plus sincère que quelques instants après m'avoir quitté, le Serdar me renvoya une partie des objets qu'il m'avait extorqués lors de mon premier passage par sa résidence. Mais cette joie fut de courte durée, car le Mounchi, Feïz-Méhémed, qui vint dans la soirée pour me faire signer la déclaration exigée, m'informa en confidence que Méhémed-Sédik ne m'avait rendu ces objets que parce qu'il savait bien qu'ils lui reviendraient de nouveau, augmentés de ceux que j'avais pu soustraire à sa vigilance. Il avait effectivement ordonné aux Sipahis qui devaient m'accompagner de me dévaliser quand je serais engagé dans les déserts du Sistan.

20 septembre.—Le lendemain, le Mounchi prévint le Serdar de mon refus de signer la déclaration exigée et de mon intention de continuer mon voyage par la route indiquée par son père, c'est-à-dire par Hérat. Celui-ci me fit aussitôt amener près de lui, me parla dans les termes les plus affectueux, et insista pour me décider à passer par le Sistan; mais je refusai net et rentrai dans ma prison. Une heure après Méhémed-Sédik venait m'y trouver accompagné de trois serviteurs, ses âmes damnées, et me déclarait que mon refus de passer par la route que j'avais d'abord acceptée dénotait une méfiance très-injurieuse pour lui: il partit de là pour m'ordonner de lui rendre les objets qu'il m'avait restitués la veille, et, sans attendre mon assentiment, ses sbires ouvrirent ma malle et la mirent au pillage. Trop habitué, en Afghanistan, à de pareilles scélératesses pour en être affecté, je restai dans une complète indifférence pour cette nouvelle

avanie : mais mon irritation ne connut plus de bornes quand le Serdar voulut me forcer à lui offrir moi-même en cadeau, par écrit et en présence de témoins, ces objets qu'il me volait avec tant d'impudence. Quand il me vit si résolu il assembla une espèce de conseil, composé d'une douzaine de coquins comme lui, devant lesquels je fus amené. Là je fus invité à fixer le prix des objets dont il venait de me dépouiller, et leur valeur me fut immédiatement comptée, partie en châles et le reste en pierreries. L'argent comptant qu'il m'avait enlevé lors de mon premier passage fut réglé au moyen d'une lettre de change, sur un négociant de Hérat, son associé, Séyid-Méhine-Châh. Bien que fort lésé par cet arrangement forcé, je m'en serais montré très-satisfait si, à la nuit close, Méhémed-Sédik-Khan n'était venu en secret dans ma prison m'enlever les objets qu'il m'avait publiquement donnés en payement dans la journée. La lettre de change, oubliée sans doute, resta seule entre mes mains, mais sans profit pour moi puisqu'elle ne fut pas acquittée à présentation. Le Serdar me quitta triomphant après avoir terminé cet exploit de forban en m'adressant ces paroles :

« Pars maintenant par la route qui te conviendra, « je me charge *gratis* du transport de ta personne « et de tes effets ; ne regrette point ces bagages in« utiles à un voyageur, Dieu est miséricordieux et tu « arriveras à bon port.

— « Conviens, lui dis-je, que sa miséricorde ne se « montre guère en ce moment puisqu'elle me livre à « la merci d'un chef aussi inhumain que toi.

— « Ne blasphème pas, répondit-il, cela te porte-
« rait malheur. La miséricorde de Dieu est infinie et
« tu ne devrais pas t'en plaindre, puisqu'après l'in-
« signe folie que tu as faite de venir en Afghanistan,
« tu as encore la tête sur les épaules. »

Malgré cet avertissement indirect j'accompagnai le Serdar de toutes les imprécations en usage parmi les Orientaux lorsqu'il me quitta.

21 septembre.—Méhémed-Sédik revint près de moi le lendemain de très-bon matin, et me demanda une attestation écrite d'amitié et la facture acquittée des objets qu'il m'avait payés en présence de témoins. Cette demande ne fit qu'ajouter à l'irritation que m'avait fait éprouver notre altercation de la veille; je la repoussai énergiquement en accablant le scélérat de reproches auxquels il se montra très-peu sensible. Voyant l'inefficacité de ses paroles pour me convaincre, il me fit conduire dans une cour isolée et attacher à un poteau, la tête découverte, exposé à un soleil brûlant. Ses Sipahis vinrent tour à tour m'injurier et me jeter des excréments à la face. Ce supplice durait depuis cinq heures quand le Serdar vint s'informer en personne si mon obstination résistait à ces ignobles traitements. Lorsqu'il me vit toujours dans des dispositions de résistance il me menaça de son poignard, dont je sentis sur mon col la pointe acérée. Ce fut un terrible moment et je ne l'oublierai de ma vie; mais, déterminé comme je l'étais à mourir, rien ne put me faire consentir à lui obéir. Ce misérable m'épargna pourtant, mais bien plus dans la crainte de s'attirer la colère de son père et de son oncle,

Dost-Mohammed, que par pitié pour moi. Il me tint pendant près de deux heures sous le poids de ses menaces de mort et donna l'ordre en ma présence de faire rougir des fers et bouillir de l'huile pour me torturer et vaincre mon obstination : mais ses menaces m'exaspérèrent davantage et il se retira sans avoir pu me faire céder. Ses Sipahis restèrent là toute la nuit, cherchant à me tourmenter et s'amusant à m'empêcher de dormir, sans arriver à un meilleur résultat.

22 et 23 septembre. — A huit heures du matin le Serdar revint accompagné du Mollah, précepteur de son fils, le même qui avait voulu me faire exterminer, à Mahmoud-Abad, pour une feuille du Koran perdue par lui et retrouvée par moi. Ce cafard m'annonça du ton le plus mielleux que son intervention avait calmé le Serdar à mon endroit, et me promit un traitement honorable de sa part, si je consentais seulement à me laisser circoncire et à devenir musulman. Il épuisa vainement toute son éloquence pour m'y déterminer; je restai complétement silencieux, car j'avais tout de suite découvert un piége dans cette proposition, qu'il savait bien que je n'accepterais pas. Si je m'étais rendu à ses désirs, je renonçais à tous mes droits d'Européen pour me soumettre à l'arbitraire de la loi musulmane; et, en se prévalant de mon abjuration, on pouvait répondre par ce fait seul à toutes les réclamations des Anglais, dont on me supposait le compatriote : mais ce n'était pas là-dessus probablement qu'on avait le plus compté. En me voyant si irrité on avait espéré que je blasphémerais contre l'Islamisme, et suivant leur croyance il leur

était permis de m'assommer sur place, sans que Kouhendel-Khan et son frère eussent pu dire un seul mot de blâme pour ce fait. En me voyant encore échapper cette fois à son piége, Méhémed-Sédik recommença les scènes de la veille et épuisa toutes les ressources de sa cruelle imagination pour me réduire: à la fin mes forces physiques ne purent y résister ; deux jours passés sans boire, sans manger et sans dormir, m'avaient tout à fait affaissé, le moral seul me soutenait depuis quelques heures et je cédai au désir de cet infâme coquin. Je lui écrivis un reçu des objets qu'il m'avait volés, et j'inscrivis sur le premier feuillet d'un des livres dont il se faisait faire le *don volontaire*, l'attestation d'amitié qu'il exigeait de moi. Par réciprocité, il me fit une déclaration semblable, écrite en langue persane, mais en caractères européens ; en voici la traduction :

« Comme le très-cher seigneur général Ferrier et « moi avons fait amitié et que, en quelque lieu que « nous soyons, nous resterons amis toute notre vie, « pour preuve, j'ai donné cette déclaration écrite d'a- « mitié au seigneur général Ferrier.—Il est convenu « que quand je serai devenu gouverneur souverain, « le général Ferrier viendra servir en Afghanistan. A « la date du mois de Ramazan 1261 (24 septembre 1845).

« *Cet écrit est du Serdar Méhémed-Sédik-Khan de « Girishk :* »

(« Tchun mehirban général Ferrier saheb vè bendèh baham dosti kerdim, kè madamè kè zindèh, vè hayat bashim baham dost, vè yek djehat bashim vè in khatti dosti namèra béréanki nishan dosti bached bè général

Ferrier saheb dadem. — Qarar chud kè her vagt kè men hakim kull shudè bashem, général Ferrier berayé noker der Afghanistan biyayed. Ba tarikh 20 Ramazan, sani Aïsai 1845 (24 septembre, sani Méhémedi 1261.) Etkhatt ez Serdar Méhémed-Sédik-Khan Guirichk.)

Les mêmes paroles étaient écrites en français et revêtues du sceau du Serdar.

Je lui donnai en même temps une déclaration constatant que je désirais changer de direction et aller en Perse par le Sistan, et tout fut dit.

24 septembre. — A peine avais-je reposé quatre heures qu'on me réveilla pour partir. J'étais très-fatigué et j'avais à peine la force de me tenir sur pied, mais quitter Girishk était le plus ardent de mes désirs; en le voyant se réaliser, je ne me fis point attendre. A la place de mes habits européens qu'il m'avait enlevés, je ne sais trop pour quel usage, le Serdar m'envoya par le Mounchi Feïz-Méhémed un costume complet d'Afghan, neuf et propre, que je revêtis avec un indicible plaisir, car celui dont j'étais couvert recélait des poux dans toutes ses coutures, malgré les efforts que j'avais faits pour éviter l'invasion de ces horribles insectes sur ma personne. Je ne me rendais pas bien compte de la raison pour laquelle (puisque je retournais en Perse) le Serdar se refusait à me laisser passer par Hérat; mais le Mounchi m'en apprit le motif. Méhémed-Sédik voulait m'empêcher de revoir Yar-Méhémed-Khan, qui aurait pu s'offenser qu'on eût si peu fait honneur à sa recommandation à mon endroit. Or, un pareil voisin était dangereux à mécontenter. Pour

éviter une pareille complication, le Serdar me confiait aux soins de sept de ses Sipahis, qui se rendaient à Baghat, en suivant le cours de l'Hirmend, et devaient me remettre entre les mains du chef de cette localité, pour me faire conduire jusqu'à Lâch-Djouï-waine, forteresse appartenant au Serdar Châh-Peçend-Khan, son allié, lequel à son tour me ferait passer en Perse.

Tout était prêt pour mon départ; outre les sept hommes de mon escorte, quatre Afghans et cinq Béloutches s'étaient joints à notre détachement. Malgré le replâtrage amical opéré entre moi et le Serdar, celui-ci ne put s'empêcher de me congédier avec un peu d'ironie ; au moment où je grimpai sur mon dromadaire il me dit :

« J'espère que tu n'as pas à te plaindre de moi. « Je t'ai sauvé la vie en te présentant à mon père « comme un homme dépourvu de mauvaises inten- « tions. Je t'ai *nourri, logé gratis ;* l'hospitalité m'en « faisait un devoir, la reconnaissance t'impose, à ton « tour, l'obligation de m'être favorable auprès des « Anglais, et de rehausser ma réputation. Pars donc, « et que Dieu soit avec toi (*Khouda Emra*). »

Puis notre petite caravane se mit en route. Nous étions montés sur des dromadaires béloutches dont la marche est très-rapide. Je trouvai d'abord ce mode de locomotion assez peu de mon goût, mais je m'y habituai bien vite au point de ne désirer jamais d'autre monture pour traverser les déserts. Celui sur lequel j'étais monté avait les cartilages du nez percés de chaque côté et retenus dans deux anneaux auxquels était adaptée une corde servant de bride, au moyen de

laquelle je le dirigeais avec une grande facilité. Je remarquai que ma monture était la seule femelle du détachement, et l'un de mes guides ne me cacha point qu'on l'avait ainsi choisie à dessein, parce que les mâles ont une réputation de vélocité et de résistance à la fatigue que n'ont point acquise les femelles. On s'était donc précautionné pour m'atteindre et me distancer dans le cas où j'aurais essayé de m'échapper. Les dromadaires béloutches se nomment *onti*[1] dans la langue du pays; ils ont une apparence grêle et sont de très-petite taille, mais cela n'influe en rien sur leur vigueur qui est remarquable: ils peuvent fournir pendant une semaine des courses de vingt-cinq à trente farsangs par jour, et rester cinquante à soixante heures sans boire. On les emploie bien plus comme montures que comme bêtes de somme, et c'est leur vélocité qui donne aux Béloutches de si grands avantages pour faire ces tchap-aoûls (razzias) à d'énormes distances de leurs campements, en traversant des déserts où les chevaux lancés à leur poursuite périssent de fatigue et de soif. Les ontis des bords de l'Hirmend sont presque généralement de couleur isabelle, et, comme le chameau, ils se nourrissent très-facilement. Ces quadrupèdes sont surtout très-friands d'une espèce d'épine (*khari chutur*[2]) qui se trouve abondamment dans les steppes de l'Asie, de sorte qu'en arrivant au gîte il n'y a qu'à

[1] Ce mot est probablement une corruption de celui employé dans l'Inde : *Ont'h.*—Ed.

[2] Mot qui veut dire : *épine de chameau.* En arabe on appelle cette plante *agûl*, tout le désert de l'Est est couvert de cette végétation.—Ed.

les lâcher et ils trouvent eux-mêmes leur pâture. On leur donne une fois par jour une boulette de farine d'orge, grosse comme le poing, mais cela n'est pas indispensable et ils s'en passent très-facilement. On trouve aussi des chameaux à deux bosses dans le Sistan, mais ils s'y acclimatent difficilement et dépérissent au point qu'à la troisième génération ils deviennent étiques, malingres et rabougris ; ils ne se maintiennent en bon état que dans les contrées moins chaudes situées au-dessus du 32e degré de latitude. Dans la Bactriane surtout, ils atteignent un développement et une force dont il est difficile de se faire une idée. On s'en sert seulement comme bêtes de somme, et ils portent des fardeaux qui s'élèvent parfois à 120 ou 130 battements (le battement pèse 3 kil.). Mais c'est un animal dont on ne peut se servir avantageusement que dans les pays de plaines et sur un terrain sec et uni ; son pied n'étant pas préservé par un sabot, comme celui du cheval, ne peut point reposer d'une manière aussi sûre sur le sol accidenté des montagnes ou dans les terrains défoncés, dans lesquels il tombe, le plus souvent pour ne plus se relever. Ses membres se brisent, en effet, ou se disloquent très-facilement; il faut alors le tuer sur place pour profiter de sa chair, dont les Asiatiques mangent sans dégoût.

*Niguiari.*—24 septembre.—Distance de 14 farsangs. Nos dromadaires étaient forts et dispos ; nous les ménageâmes cependant pendant les trois premières journées, les réservant pour les suivantes, où nous devions parcourir un pays à peu près désert et très-dif-

ficile. Nous allâmes coucher le premier jour à 14 farsangs de Girishk, et traversâmes les localités suivantes, situées sur les bords de l'Hirmend : Malguim, Baba-Hadji, Bolah, Ahinak, Kaléhi-Bist[1], Kosrabad, Guiov-Régui et Niguiari, où nous nous arrêtâmes. Toutes ces localités sont sur la rive droite.

*Miyân-Puchtè.*—25 septembre.—Nous partîmes au point du jour et passâmes par Kalatch, Jarest, Surkdouz et Chemalâne. Là nous traversâmes le fleuve à un gué, et continuâmes notre route sur la rive gauche, par Haizar-Djeuft, Khar-Akou, Djouï-Gouroum, Basabad, Dervichâne-Ser, Dervichâne-Païn, Kutchèh et Miyân-Puchtè, où nous passâmes la nuit. Vis-à-vis le gîte était un gros village sur la rive droite, nommé Kirlaka. La traite de ce jour avait été de 14 farsangs.

*Bénader-Kélâne*[2]. — 26 septembre. — Nous fîmes 9 farsangs, toujours sur la rive gauche de l'Hirmend, en passant par Djouï-Djumè-Khan, Léni, Sapar, Djouï-Djanè, Bénader-Reïs, et Bénader-Kélâne, où nous couchâmes. J'arrivai au gîte avec un peu de fièvre et me couchai immédiatement; mais à peine pus-je sommeiller, car il s'éleva une discussion très-animée entre les Sipahis de mon escorte et les habitants du lieu,

[1] Kaléhi-Bist est une très-ancienne forteresse pittoresquement placée sur une île au milieu du fleuve. Les anciens la nommaient *Abeste* ou *Beste*, et les Arabes la désignent sous le nom de *Bost*. Jadis cette ville était une place très-considérable, et ce fut Timour-Leng qui la réduisit en ruines. Les restes de Kaléhi-Bist sont encore très-considérables.—Ed.

[2] *Kélâne*, mot presque inusité en Perse ; il veut dire *grand* en langue afghane. *Bénader* signifie un port sur une plage de la mer ou un havre dans une rivière.—Ed.

qui remplissaient en foule la cabane en roseaux où nous nous étions établis. Je ne compris rien aux motifs de cette querelle, car on ne parlait que le puchtou[1] ou le béloutchi dont je ne savais pas un mot; la dispute dura toute la nuit : fatigué et malade comme je l'étais, je fis peu d'attention à cet incident, mais un grand bruit qui me réveilla, vers le matin, me prouva que le différend avait des motifs sérieux, et pouvait déterminer une catastrophe.

*Haizar-Djeuft*[2].—27 septembre.—J'ouvris les yeux au moment où le chef de mes guides se démenait comme un possédé, un bâton à la main, et se défendait contre une vingtaine de paysans qui faisaient pleuvoir force horions sur ses membres. Le tapage attira bien vite sur le théâtre du combat les six hommes endormis ailleurs, et la mêlée fût devenue générale si un Mollah, survenu avec ces derniers, n'avait rétabli la paix parmi les combattants. Un moment après nous étions de nouveau sur nos dromadaires; mais au lieu de continuer notre route vers Lâch, ainsi que je le croyais, je vis avec étonnement notre petite caravane rétrograder vers Girishk par la route déjà suivie la veille. Je demandai l'explication de ce fait à un des Sipahis, qui me répondit que le Ketkhoda (maire) et les habitants de Bénader-Kélâne étaient des chiens, fils de chiens, arrière-petits-

[1] Le putchou est la langue afghane. Dans le Béloutchistan on parle deux langues : le *brahui* et le *béloutchi*. M. Ferrier veut sans doute parler de la première.—Ed.

[2] Ce mot veut dire : *mille paires de bœufs*.—Ed.

fils de chiens, dignes de l'enfer et de la corde qu'il espérait bientôt leur passer au col. Je ne pus point tirer d'autre renseignement de ce brutal. Mais le soir, en arrivant au gîte d'Haizar-Djeuft, j'entendis le chef des Sipahis s'entretenir en persan avec le Ketkhoda du lieu, et je compris à peu près ce qui s'était passé. Le Serdar Méhémed-Sédik-Khan, ayant eu besoin d'argent, avait envoyé notre détachement pour prélever l'impôt anticipé d'une année à Bénader; mais les rayas n'ayant pas encore vendu leur récolte, et se trouvant déjà en avance de six mois avec le Serdar, avaient refusé d'acquitter ces taxes anticipées; ils voulaient avant tout en appeler à Kouhendel-Khan. Cette résistance ne faisait pas l'affaire des Sipahis, qui avaient espéré que cette mission leur permettrait de rétablir leurs finances obérées, au moyen d'une petite exaction. Aussi firent-ils leur possible pour rendre plus traitables les habitants de Bénader; mais en se voyant battus, ils craignirent qu'il leur arrivât pire et décampèrent au plus vite, m'emmenant avec eux sur le refus fait par les rayas de me conduire pour rien à Lâch, à la seule fin de faire plaisir au chef du district.

*Girishk.* — 28 septembre. — Nous arrivâmes à Girishk cinq jours après l'avoir quitté, au grand déplaisir du Serdar, qui fit bâtonner ses gens pour avoir échoué dans leur mission. Les coquins me prenaient à témoin des efforts qu'ils avaient faits pour obtenir de l'argent, et du danger qu'ils avaient couru; mais je me serais bien gardé de leur venir en aide par mon témoignage, et j'étais trop content de

les voir subir cette petite compensation des indignités dont eux et leurs camarades avaient été si prodigues envers moi, pour en diminuer l'appoint d'un seul coup. Ce fut seulement lorsque la bastonnade fut terminée, quand je vis leurs pieds en sang et leur situation déplorable que je dis au Serdar ce que j'avais vu et entendu. Le mécontentement de Méhémed-Sédik-Khan ne retomba pas sur moi : je fus logé de nouveau dans la tour, il est vrai, mais je pouvais descendre dans la cour et m'y promener pendant le jour ; il m'était même permis de causer avec les habitants de la forteresse. J'en profitai pour me renseigner près du Mounchi, Feïz-Méhémed, sur un grand nombre de points qui me concernaient, et dont je n'avais pu encore éclaircir le mystère.

29 septembre. — Séjour à Girishk, pour préparer l'escorte qui doit me mener à la frontière de Perse.

*Zirek.*—30 septembre.—Les quatre Sipahis commandés pour mon escorte étant venus me prendre au point du jour, je montai à cheval et partis avec eux. Leur chef était un brave homme nommé Mirza-Khan, dont la physionomie me plut au premier abord. C'était la première fois qu'une créature à sentiments humains était chargée de me conduire depuis mon arrivée dans le Kandahar. Les ordres du Serdar lui prescrivaient d'éviter Hérat et de me diriger directement sur Ferrah, ville appartenant à Yar-Méhémed-Khan et gouvernée par un Mollah, dont il espérait obtenir la coopération pour me faire passer à Ghaïn en Perse. Après avoir cheminé pendant cinq farsangs, en plaine, nous arrivâmes à Zirek, petit vil-

lage situé au pied des montagnes, à droite de la route de Hérat, et vis-à-vis Mahmoud-Abad, où j'étais resté durant les premiers jours qui suivirent mon arrivée auprès du Serdar.

*Biabanak* et *Païvek.* — 1er octobre. — Après avoir parcouru 4 farsangs dans un pays de plaine, nous arrivâmes à Biabanak, gîte déjà décrit, où nous nous arrêtâmes pour laisser passer la chaleur du jour. Dans la soirée nous remontâmes à cheval et bientôt nous étions engagés dans de rudes chemins, à travers les montagnes. Nous allâmes coucher ensuite à 5 farsangs et demi plus loin, à Païvek.

*Wachir.*—2 octobre.—Au lever du soleil, nous avions déjà franchi les deux farsangs qui séparent Païvek de Wachir. Sultan-Khan, chef du district, fut très-étonné de me revoir; il me croyait mort depuis longtemps. Le Serdar Méhémed-Sédik lui avait écrit de me fournir deux nouveaux Sipahis et un cheval, en remplacement de ceux qui devaient retourner à Girishk et y ramener ma monture. Sultan-Khan refusait péremptoirement d'obéir à cet ordre, alléguant que le Serdar le ruinait de toutes manières en disposant de son bien suivant son bon plaisir. Il fallut toute la ténacité et les instances de Mirza-Khan pour le faire revenir à des sentiments d'obéissance.

*Kouhi-Duzd.*—3 octobre.—Le lendemain, un cheval me fut amené par les nouveaux Sipahis de mon escorte. La figure de l'un d'eux, fortement caractérisée, me frappa au premier abord. Il me semblait l'avoir déjà vue quelque part, sans pouvoir préciser où et en quelle occasion. Ce nouveau-venu, en me

voyant si attentif à le regarder, me vint en aide et me déclara sans vergogne, comme un homme sûr de l'impunité, qu'il faisait partie des scélérats qui m'avaient attaqué deux mois auparavant sur la route de Karakàne. Il s'étendit longuement sur cette affaire et me reprocha la résistance que je leur avais opposée :

«—A quoi vous servait, me dit-il, de nous refuser vos « dépouilles, à nous autres, pauvres diables, qui, les « trois quarts du temps, n'avons pas de pain à man- « ger; tandis qu'un mois plus tard vous étiez obligé « de les donner au Serdar dont les besoins sont bien « moindres que les nôtres. Il ne vous en sait aucun « gré, au lieu que moi, qui vous escorte aujourd'hui « par devoir seulement, je me serais empressé de le « faire par reconnaissance ; c'eut été beaucoup « mieux. » Il se consola en disant : « Dieu est grand « (*Khouda té'ala*)! Dieu est miséricordieux (*Khouda-* « *Kerim*) ! »

Après avoir cheminé pendant quatre heures, nous traversâmes la rivière Khachek-Roud, qui sert de limite entre le Kandahar et le Hérat: puis, après avoir encore marché durant trois heures, nous campâmes au milieu d'un steppe désert, en vue de Kouhi-Duzd (montagne du voleur), où il n'y avait pas une goutte d'eau; heureusement nous en avions apporté deux outres pleines avec nous. Nous en donnâmes la plus grande partie aux chevaux, ne réservant que ce qui nous était strictement nécessaire. Nous dévorâmes ensuite une petite ration d'un pain sec et noir, très-peu substantiel après une course aussi fatigante; mais le

sommeil qui me gagna bientôt fit taire les tiraillements d'estomac que je ressentais.

*Hadji-Hibrahimi* et *Tchâh-Guèz*.—4 octobre.—Au point du jour nous vîmes de nombreux troupeaux de djérânes (antilopes), auxquels les Sipahis donnèrent vainement la chasse ; ils ne réussirent qu'à exténuer leurs chevaux déjà épuisés par une mauvaise nourriture et des travaux pénibles. Pour se dédommager de leur peine, ils s'emparèrent d'une chèvre et d'un mouton dans le premier troupeau que nous rencontrâmes. Étonné de cette spoliation, et voyant le berger complimenter les voleurs et faire des vœux pour eux au lieu de se plaindre, je demandai l'explication de ce contre-sens à Mirza-Khan : «— Ceci est l'usage « afghan (*in kiar afghan est*), me dit-il; quand nous « trouvons un troupeau sur notre route, nous en « agissons toujours de la sorte. C'est notre droit. »

« — Mais de qui tenez-vous ce droit ? »

Sa réponse fut celle du loup à l'agneau de la fable.

« — Agiriez-vous ainsi sous les murs de Kandahar « ou de Hérat ? » ajoutai-je.

« — Là, me dit-il, il y a des autorités et ce serait « dangereux ; mais leur pouvoir ne s'étend pas dans « les steppes, où le Sipahi est roi. Quant à ces malo- « trus de bergers, ne pensez pas qu'ils se donnent « la peine d'aller à Kandahar pour se plaindre d'un « emprunt qu'on leur fait trente ou quarante fois par « an à chacun. La course coûterait plus que le prix « de la bête ; et puis, si l'un d'eux se plaignait une « fois, on l'assommerait à la première rencontre et

« tout serait dit; ils ont donc un avantage très-grand
« à se tenir en bons rapports avec nous. »

Le raisonnement de Mirza-Khan ne me convainquit pas de la justice de son procédé, mais je l'acceptai comme la traduction fidèle des idées reçues parmi les Afghans. Quand ce peuple n'est pas retenu par une crainte puissante, et pour peu qu'il ait le moindre espoir d'impunité, il est capable d'excès inouïs. J'ai été souvent témoin de ces vols de moutons. Les voleurs les égorgent en un clin d'œil, les éventrent, les vident et les attachent sous le ventre de leurs chevaux, pour les transporter au gîte, où ils les mangent s'ils sont gras; sinon ils les jettent aux chiens, car à leur avis la viande dépourvue de graisse occasionne la dyssenterie. Quand ils tombent sur un mouton maigre, ils pestent contre le berger et l'accablent de malédictions, le traitant comme un traître qui les a volés. Si le troupeau n'est pas trop éloigné, ils retournent parfois sur leurs pas pour en prendre un autre, et le berger doit s'estimer heureux si cette seconde visite n'est pas accompagnée de bourrades : aussi, habituellement a-t-il soin de les fournir en conscience à la première réquisition.

Une des grandes contrariétés que j'aie éprouvées en voyageant avec les Afghans, c'était de les voir s'amuser d'un rien le long du chemin. Quand cela est nécessaire, nul ne voyage aussi vite qu'eux; mais pour peu qu'ils aient du temps devant eux, ils s'arrêtent à chaque pas pour la cause la plus futile. Quand ils connaissent une localité un peu rapprochée de la route, habitée par une de leurs connaissances, chez laquelle

ils pourront se régaler d'un kourout (pain sec ou farine de maïs arrosé de graisse rance bouillante), rien ne peut les déterminer à passer devant sans s'arrêter. Toute dérogation qu'on les contraint à faire à cet usage est une violence pour eux. Aussi, quelque habitués qu'ils soient à la vie des camps, ces nomades ne résisteront jamais aussi bien que les Européens à la fatigue et aux privations. Il leur faudra peu, très-peu même, il est vrai, pour se nourrir; mais ils auront besoin d'aliments quand ceux-ci pourront s'en passer. En route, ils s'arrêtent à chaque instant pour boire, manger, causer, fumer et prier. Mes conducteurs ne pouvaient pas comprendre comment il m'était possible aller d'un gîte à l'autre sans m'arrêter, sans descendre de cheval, me contentant de grignoter un morceau de pain sec, au moment du déjeuner. Les Afghans partent rarement en voyage sans emporter leur *tchilim* (pipe à eau) suspendu à leur selle, car c'est un supplice pour eux de passer une heure sans fumer. S'ils n'ont pas avec eux ce meuble indispensable, ils creusent dans la terre deux petits trous communiquant par le fond. L'un recèle l'eau, l'autre le tabac; ils adaptent au-dessus du premier un petit roseau, qui sert de tuyau, et fument dans ce narghilè improvisé, en se couchant à plat ventre par terre, avec autant de plaisir qu'ils le feraient dans le *houka* d'un Nawab. Quand ils rencontrent sur la route une personne, qu'ils la connaissent ou non, ils s'arrêtent pour causer avec elle et échanger les nouvelles des pays d'où ils viennent. Chacun dit d'où il est, ce qu'il est, le but de son voyage, et

c'est ainsi que les nouvelles se propagent dans toute l'Asie, souvent aussi promptement que si elles y étaient répandues par les journaux. L'étiquette et les cérémonies leur sont inconnues; ils s'abordent sans se connaître, comme de vieilles connaissances : s'ils sont pressés, la conversation ne languit point, ils échangent leurs nouvelles en une minute et se quittent. Mais, s'ils ont du temps à perdre, ils descendent de cheval, vont s'asseoir à l'ombre d'un arbre ou sur le bord de l'eau, s'il y en a le long de la route, et font une pose de dix à douze minutes en se regardant d'abord sans dire un seul mot. Le silence est ensuite rompu pour se saluer réciproquement, et ce salut est répété au moins vingt fois de part et d'autre ; ils passent ensuite aux nouvelles de leur intérieur, chacune répétée autant de fois que le salut. En première ligne, la santé du cheval, de la jument, du poulain; puis on cause des troupeaux, des récoltes, des enfants, des parents, et en dernier ressort des nouvelles politiques. Celui qui a porté le premier la parole doit répondre à la même kyrielle de questions qu'il a faites, et il se passe un temps très-long avant que cette formule de politesse soit épuisée. Je n'ai jamais pu concevoir comment il leur est possible de conserver leur sérieux en répétant aussi souvent des banalités, et je riais toujours sous cape de cet étrange cérémonial, ce dont ils se seraient formalisés s'ils s'en étaient aperçus; mais je remarquai, au contraire, qu'ils s'attachaient à prolonger ces répétitions quand je paraissais attentif à les écouter, car ils pensaient me donner ainsi une idée avantageuse de leur

urbanité, devant laquelle la nôtre n'est, à leurs yeux, qu'un simulacre des bienséances. J'ai eu aussi l'occasion d'observer la manière dont ils traitent leurs chevaux pendant la route. Les pauvres bêtes ont vraiment là de bien tristes propriétaires. La première qualité désirée par un Afghan dans sa monture, c'est un galop rapide qui lui permette d'atteindre son ennemi lorsqu'il fuit, ou de battre lui-même en retraite avec promptitude s'il est vaincu. Un cheval maigre n'a aucune valeur à leurs yeux et pourtant ils nourrissent ces animaux de manière à ne jamais les engraisser. Au repos ils leur donnent un peu de paille hachée et trois kilos d'orge par jour; en route ils les lâchent dans les steppes en leur entravant les jambes, et leur laissent le soin de chercher leur pâture. Dans ce cas, l'orge est réduite de moitié et donnée le soir en une seule ration. Ils les mettent au vert en tout temps, quand ils le peuvent, mais alors ils retranchent la ration d'orge comme superflue. La médecine vétérinaire, telle que nous l'entendons, est inconnue des Afghans. Une diète complète ou de grossières superstitions sont les seules choses qu'ils mettent en pratique. A l'exemple des Turkomans, ils font galoper leurs chevaux quand ils ont bu, pour réchauffer, disent-ils, l'eau dans l'estomac de l'animal. Ils ajoutent que si l'on négligeait cette pratique, la peau du cheval enflerait comme une outre sur son dos, à l'endroit où porte la selle, dès qu'elle serait ôtée, et tomberait quelques instants après, laissant les chairs vives à découvert. Cette croyance explique pourquoi ces peuples laissent leurs chevaux sellés pendant

quatre ou cinq heures et sans manger après une course, ne fût-elle que d'une demi-heure, et qu'ils les abandonnent ainsi toute la nuit si la course a duré une partie de la journée. Ils ôtent la selle seulement le matin, pour en détacher le poil et la sueur qui se sont attachés au coussin; puis ils râclent le dos du cheval avec un couteau et tout est dit. Si leurs chevaux sont inoccupés au logis, ils leur enlèvent les fers pour en éviter l'usure. Enfin, leur système hippique se résume à être le moins pénible et le moins dispendieux possible.

Après sept heures de marche dans un steppe dépourvu d'eau, par un soleil de feu et un simoun étouffant dont nous souffrions beaucoup, nous nous reposâmes à Hibrahimi, gîte déjà décrit, chez des nomades amis de Mirza-Khan. Ces braves gens tuèrent un mouton pour le bien recevoir et nous nous réconfortâmes un peu dans leur tente hospitalière. Nous repartîmes après trois heures de repos, et cinq heures plus tard nous étions à Tchâh-Guèz, établis au milieu d'un fort campement de nomades. Un des Sipahis de mon escorte, portant sur la croupe de son cheval la kourgine (besace) qui contenait mes hardes, déclara en arrivant qu'il n'irait pas plus loin et retournerait de là à Wachir, où nous l'avions pris.

« J'ai tué trois personnes à Ferrah, disait-il, je suis « encore *khouni* (c'est-à-dire souillé par le sang dont « il n'avait pas payé le prix), et y retourner serait « m'exposer à la peine du talion, ce dont je me soucie « peu.

« — Puisque tu es en route, lui dit Mirza-Khan,

« tu marcheras, devrais-je te faire attacher sur ton « cheval : il fallait faire cette réflexion avant de « partir.

« — Ma foi, elle ne m'est pas venue, répondit-il « tranquillement, et si vous essayez de m'attacher, « moi, je ferai en sorte de trouver le joint d'une de « vos côtes avec la pointe de mon sabre. »

Après une longue discussion, cet homme proposa de se faire remplacer par un habitant de la localité, mais le remplaçant exigeait un ducat d'indemnité et je n'avais pas un centime en ma possession. Mirza-Khan coupa court à mon embarras. Secondé par les trois autres Sipahis, il s'empara du cheval du récalcitrant, dont nous avions besoin, et on administra à son propriétaire une volée qui détermina celui qui devait le remplacer à m'accompagner sans exiger de rétribution.

*Khourmalek.*—5 octobre.— Distance de 6 farsangs. La première et la dernière partie de la route se font dans des plaines couvertes de prairies ou de marécages, et la partie intermédiaire est coupée par des montagnes pierreuses, d'une pente rapide et escarpée. En sortant de Tchâh-Guèz nous laissâmes à droite la route de Hérat, par laquelle j'étais venu, et nous marchâmes directement devant nous. Le flanc des montagnes à droite est percé de nombreuses excavations dans des positions élevées et aujourd'hui inabordables, lesquelles, anciennement, servaient de demeures aux habitants de la contrée. On y arrivait sans doute par des anfractuosités de rochers qu'ont entraînés les éboulements successifs. Au milieu de la

plaine de Khourmalek, située au delà des montagnes, se trouvent deux petits kalèh [1] ou *kheïl*, distants d'une farsang l'un de l'autre. Le premier se nomme Kariz-Bélal et nous nous y arrêtâmes; le second se nomme Kariz-Makou. Il nous fut impossible de nous procurer le moindre aliment à Khourmalek, nous en fûmes réduits à manger quelques morceaux de pain sec apportés de l'autre gîte, tandis que nos chevaux broutaient les roseaux des marais voisins.

[1] Kalèh se dit exclusivement en Perse, quelquefois aussi en Afghanistan; mais le mot *kheïl* y est plus usité pour les villages ou campements ouverts; kalèh ne s'emploie que pour désigner un village enceint de murailles.

# CHAPITRE XXVI.

Départ de l'auteur de Khourmalek. — Il arrive à Ferrah. — Mauvais état de son logement. — Visite du gouverneur, le Mollah Mahmoud-Akhoud-Zadèh. — Sa bonté pour le voyageur. — Départ de Mirza-Khan. — Lettres adressées à Yar-Méhémed. — Chaleur extraordinaire du climat de Ferrah.— Apparition du choléra dans cette ville. — Craintes du gouverneur à ce sujet.—Les fortifications de Ferrah.—La ville moderne.—Son histoire.—Siége de cette place par Nader-Châh. — Sédik-Khan en enlève les habitants. — Déplacements continuels des populations de l'Asie centrale. — Importance de cette ville comme position militaire.—Aversion des habitants pour les taxes.—Les rives du Ferrah-Roud.— Réponse de Yar-Méhémed à M. Ferrier. — Préparatifs de départ.—Les gens de l'escorte. — L'auteur quitte la ville.— —Kariz-Makou. — Khouspas. — Les ânes sauvages.— Topographie du pays.—Les marais putrides.— Khach. — Erreur géographique. — La rivière Khach-Roud. — Un plat excellent pour un affamé. — Tchâh-Aziz-Khan ou Chindèh. — Tchâh-Abou-Thaleb ou Dervazè.

---

*Ferrah.*—Distance de 7 farsangs. La route est tracée dans la plaine et totalement dépourvue d'eau potable.

En sortant de Khourmalek, on côtoie d'abord les derniers contre-forts de la chaîne de montagnes qui se détache, en courant vers le Sud, de celle du Siah-Bend : puis on s'en éloigne sensiblement, en laissant à gauche les plaines sans limites du Sistan. De nombreuses ruines éparses près de la route indiquent que cette contrée a dû être très-habitée; elle est aujourd'hui aride et déserte. Deux mares salées et puantes sont situées à moitié chemin, et quelques palmiers

nains sont les seuls arbres qu'on voie dans les environs. Enfin, nous arrivâmes à Ferrah, et il était temps. Épuisé par les souffrances, les fatigues et les privations que j'avais subies depuis deux mois, la dernière course, de Kandahar jusqu'ici, m'avait complétement anéanti au physique : je n'étais plus soutenu que par cette surexcitation morale que l'espoir entretient dans le cœur de l'homme. En arrivant près de la ville, nous nous retirâmes à l'ombre d'une immense coupole, qui servait autrefois de glacière au gouverneur, et Mirza-Khan s'en alla seul porter la lettre du Serdar au Mollah, Mahmoud-Akhoud-Zadèh, commandant de la forteresse. Deux heures s'écoulèrent avant son retour. Il avait d'abord été très-mal accueilli par le Mollah, qui ne voulait pas me recevoir, et l'engageait à me reconduire à Girishk; cependant, au récit des souffrances et des dangers auxquels j'avais été en butte dans le Kandahar, il s'était décidé à m'accueillir.

Ferrah est une ville moitié moins grande que Hérat, mais exactement construite sur le même plan. Je fus logé dans un trou situé au-dessus de la porte d'entrée du côté du Nord ; ce local était dans un état de délabrement difficile à décrire et ouvert à tous les vents, qui soufflaient avec violence à cette époque; ils s'y engouffraient par huit énormes ouvertures, à travers lesquelles le soleil dardait aussi ses rayons dans l'intérieur. Des myriades de frelons m'y avaient précédé et établi domicile dans les interstices que la chute du plâtre avait laissés entre les briques de la voûte. Leur bourdonnement continuel au-des-

sus de ma tête, sur laquelle ils s'abattaient à chaque instant en se livrant bataille, provoquait chez moi un mouvement nerveux et une inquiétude dont je souffris beaucoup; c'était un désagrément auquel je n'avais pas encore été soumis. J'avais toutes les peines du monde à me préserver des piqûres de ces insectes pendant le jour, et de celles des scorpions pendant la nuit. Ce fut ma plus grande occupation pendant mon séjour à Ferrah. J'avais, il est vrai, pour compensation une douzaine de très-petites souris, se jouant sans cesse autour de moi, sans s'effaroucher de ma présence; elles avaient sans doute été apprivoisées par mes prédécesseurs dans cette chambre, car elles venaient prendre jusque dans ma main les miettes de mes repas. Elles me procurèrent une agréable distraction, et, lorsque je les quittai, je fus tout attendri de notre séparation.

7 octobre. — Le lendemain, à midi, je reçus la visite du gouverneur, le Mollah Mahmoud-Akhoud-Zadèh. C'était un gros homme, court, à la face joviale et pleine de douceur; espèce de Rabelais en turban, se bourrant le nez de tabac à chaque minute. Six personnes l'accompagnaient; à leur peau d'un bronze clair et à leurs yeux expressifs, je reconnus des Béloutches. Deux d'entre eux portaient la barbe et de longs cheveux, blancs comme la neige. Après s'être assis et m'avoir examiné pendant dix minutes en silence, suivant l'habitude afghane, le gouverneur me salua par un « *Khoch-amédid* (soyez le bienvenu). Tu « n'es pas pour moi un étranger, me dit-il, car nous « avons déjà fait connaissance à Hérat, où j'étais lors

« de ton premier passage. Je suis peiné d'apprendre « tous les mauvais traitements qu'on t'a fait subir. Les « recommandations que notre excellent Vézir-Saheb « (puisse son ombre ne pas diminuer! *Sayech-kem* « *nè cheved*!) t'avait remis pour les Serdars du Kan- « dahar auraient dû t'aplanir toutes les difficultés; « mais sois sûr que tu seras vengé au centuple. »

Je lui racontai alors mon emprisonnement et les conséquences qu'il avait eues. Il parut indigné, et après une foule de réflexions peu favorables aux Serdars de Kandahar, il ajouta : « Les causes que tu assi- « gnes à ton retour dans le Hérat ne l'ont pas seules « déterminé. L'émeute des Ulémas était sérieuse, j'en « suis informé; mais, si au lieu de déclarer ta pénu- « rie d'argent à Kouhendel-Khan, tu lui avais remis « un cadeau de 500 ducats, je suis sûr qu'il t'aurait « fait conduire sain et sauf à Chikarpour, malgré l'é- « meute de son peuple.

« — J'ai peine à croire à une pareille avidité de la « part d'un souverain, lui dis-je. Que pouvait chan- « ger à la résolution d'un prince aussi riche une « somme aussi faible?

« — Comment, de l'avidité, s'écria-t-il, mais il n'y a « là rien, ce me semble, que de très-naturel; ce sont « les petits ruisseaux qui alimentent la mer, chacun « tire parti de sa position pour ses intérêts, c'est « très-logique; et vous autres, Frenguis, possesseurs « de tant d'or, vous pouvez bien en laisser un peu à « ces braves et pauvres Afghans, si dignes d'être « riches. Je n'ai pas encore vu d'Anglais aussi avare « que toi, car lorsqu'ils étaient dans notre pays, ils

« nous donnaient de l'argent de leur propre mouve-
« ment, sans attendre même nos demandes. Les An-
« glais sont nobles, polis, généreux ; leur éloge était
« dans toutes les bouches, et tu as eu tort de gâter
« par ton avarice une aussi belle réputation. »

Malgré ce pompeux éloge de ceux qu'il supposait mes compatriotes, j'en fus peu touché, et mis tous mes efforts à lui persuader l'impossibilité où j'étais de faire de fortes dépenses ; du reste, il était clair pour moi que le Mollah flattait les Anglais pour piquer mon amour-propre, me faire confesser que j'avais de l'argent caché, et, partant, pour tâcher de m'alléger à son profit de la somme qu'il me reprochait de ne pas avoir offerte à Kouhendel-Khan. Je lui répondis donc : « En
« effet, il convenait aux Anglais de donner de l'argent
« aux habitants d'un pays sur lequel ils voulaient éta-
« blir leur domination, car c'était le meilleur moyen
« de s'y faire des partisans; et pourtant vous leur
« avez tenu bien peu de compte de leur générosité,
« puisque vous les avez massacrés jusqu'au dernier à
« Kaboul : mais moi, je suis Français et non Anglais;
« je ne puis ni ne dois faire comme eux, d'abord
« parce que le gouvernement de mon pays ne veut
« pas s'emparer de l'Afghanistan, ensuite parce que
« je ne tiens de lui ni pouvoir, ni argent. J'ai payé
« tout ce dont j'ai eu besoin, jusqu'au moment où
« l'on m'a dépouillé, le quintuple et même davantage
« de sa valeur réelle, n'est-ce pas assez pour vous
« contenter ?

«—Ce que tu dis du but de la générosité des Anglais
« me paraît vrai, me répondit-il, mais ce qui est

« passé est passé ; ne voyons que le présent. Je ne « t'approuve point, toi, Frengui, possesseur d'un rang « élevé et l'un des plus beaux ornements de la chrétienté, d'aller en si triste équipage. Le plus petit « officier ne marche jamais, chez nous, sans avoir « huit ou dix chevaux et autant de domestiques : « agir autrement, c'est compromettre ta dignité et ta « considération.

« —Faites suivant vos goûts, m'écriai-je avec assez « d'humeur, fatigué de ce colloque, et laissez-moi « agir à ma guise. Je n'avais pas beaucoup d'argent en « venant dans votre pays, aujourd'hui je n'ai pas une « obole, et tous vos discours sont superflus. »

Cette sortie parut convaincre le Mollah de ma pénurie, et il mit fin à ses réflexions intéressées. Ne voyant plus qu'un infortuné à secourir, le bon côté de sa nature reprit le dessus, et il me demanda si je serais content d'aller à Chikarpour.

« De tout mon cœur, lui dis-je, mais étant sans « ressources, il m'est impossible de tenter un pareil « voyage.

« —Quoi ! s'écria-t-il aussitôt avec effusion, n'as-tu « donc pas foi en la miséricorde de Dieu ? Crois-tu « donc tous les hommes semblables à Méhémed-Sédik-« Khan, et qu'aucun n'a le cœur sensible et humain ? « Tu n'as pas le moyen d'aller à Chikarpour, dis-tu, « eh bien ! moi, je te le procurerai. Si d'abord je n'a-« vais pas voulu te recevoir, c'est que je ne pouvais « pas te traiter dignement dans ces ruines, et que je « craignais la désapprobation de Yar-Méhémed-Khan ; « mais quand j'ai su tout ce que tu avais eu à souffrir

« à Girishk, au prix de mon sang, je ne t'y aurais pas
« laissé retourner. Ne crains rien ici, Méhémed-Sédik
« n'y commande point, et je ne t'enverrai pas à
« Ghaïn, ainsi qu'il m'en prie. Je ne suis ni Khan, ni
« Serdar, mais j'ai le cœur d'un homme de bien, et
« j'aime à obliger mes semblables. Tu ne me dois
« aucune reconnaissance, car en cela j'obéis aux or-
« dres de Dieu, notre maître à tous. Si tu es l'ami
« des Afghans, tant mieux pour toi, et que la bénédic-
« tion du ciel se répande sur ta tête et sur celle de tes
« descendants; si tu es notre ennemi, que Dieu te
« pardonne et éloigne de ton cœur les mauvaises
« pensées; de toute manière, j'écrirai ce soir à Yar-
« Méhémed-Khan pour lui demander la permission de
« te faire conduire dans l'Inde. Ceux que tu vois assis
« près de moi sont des habitants du Sistan, naguère
« encore établis sur les bords de l'Hirmend et dépos-
« sédés de leurs terres par Méhémed-Sédik-Khan, ton
« persécuteur. L'un d'eux, Assad-Khan, bien connu
« des Béloutches, te conduira jusqu'à Kélat-Nasser-
« Khan. L'Émir de cette ville est mon ami, je lui écri-
« rai de t'envoyer à Chikarpour, et sois certain d'y
« arriver à bon port. Si en compensation tu veux
« m'apprendre à faire de l'or, science dans laquelle on
« dit les Européens très-versés, tu es libre, et je t'en
« serai très-reconnaissant : toutefois je n'en fais pas
« une condition de mon assistance : que Dieu soit avec
« toi ! »

Je savais le peu de foi que l'on doit ajouter aux promesses des Afghans, et j'avais peine à croire à celles-ci, mais il y avait tant de franchise, tant

de sensibilité dans l'accent du Mollah, que j'étais aux trois quarts convaincu,et je le remerciai avec effusion de toutes ses bontés. En se retirant, il me prévint qu'en attendant la réponse du Vézir-Saheb, je resterais dans la chambre où j'étais, gardé par quatre Serbas, comme je l'avais été à Hérat; mais il ajouta: « C'est seulement pour la forme et pour abriter ma « responsabilité; tu sortiras tout à ton aise et visi« teras les environs, accompagné par tes gardes. De« mande-leur tout ce dont tu auras besoin, ils te le « donneront à l'instant, car je te considère plutôt « comme mon hôte que comme mon prisonnier, tu « en auras la preuve. » La première impression produite sur moi, par le Mollah Mahmoud, avait été favorable; son air réjoui et la rondeur de ses manières m'avaient plu tout d'abord; cependant, à mesure qu'il avait laissé percer son avidité, cette bonne impression avait disparu, et je le voyais semblable à ses compatriotes; car, je le savais, en proposant ses services, un Afghan sous-entend toujours qu'il en sera matériellement et généreusement récompensé. Le Mollah Mahmoud était bien aussi un peu avide par éducation, mais non par nature, et il rachetait ce travers, à mes yeux, par son désir sincère et très-évident de me venir en aide. Je lui ai conservé un souvenir durable de tous ses bons offices, et ses attentions humaines et généreuses m'ont fait revenir un peu de l'horreur que j'éprouvais pour ceux de sa race.

Mirza-Khan vint bientôt prendre congé de moi et me demander un *reçu de ma personne*. Il était affublé d'une robe d'honneur (khalat) en indienne anglaise,

que lui avait donnée le Mollah Mahmoud ; il paraissait tout fier et heureux de cette distinction, bien que l'étoffe ne valût pas plus de trois francs cinquante centimes. Je lui donnai aussi une attestation de contentement, quoiqu'il m'eût laissé voler mon *kaïlloun* (ma pipe), et diverses autres bagatelles par ses gens ; mais je ne m'attachai pas à ces petits larcins, qui font le suprême bonheur des Afghans, et je me rappelai seulement la bonté de cet homme vénérable. Mon cœur se serra en le quittant comme s'il eût été mon ami depuis vingt ans, et cette sympathie subite est facile à comprendre, car il était à peu près la seule créature à sentiments humains que j'eusse rencontrée depuis mon départ de Hérat. A vrai dire, la pensée que je venais d'être remis entre les mains d'un homme non moins généreux calma la véritable peine que je ressentis en me séparant de lui. Le même jour le Mollah Mahmoud écrivit à Yar-Méhémed-Khan, comme il me l'avait promis, et je joignis une lettre à la sienne pour informer ce prince des vicissitudes que j'avais éprouvées dans le Kandahar et des causes de mon retour dans sa principauté.

Du 8 au 15 octobre. — Le lendemain il s'opéra un changement aussi rare que subit, à pareille époque de l'année, dans la température de Ferrah. Les habitants assurent que la chaleur y est si forte jusqu'au 15 novembre, qu'un œuf exposé au soleil durcit en une heure, et qu'une balle de plomb y devient malléable au milieu de la journée ; mais cette année, par exception, le vent du Nord souffla violemment le 8 octobre, et détermina un froid inconnu jusqu'alors

dans cette contrée ; il me fut impossible de m'en préserver dans ma chambre ouverte à tous les vents, et je souffris cruellement de ses atteintes. Les jours suivants je ressentis de nouveau quelques symptômes de cholérine, et je restai presque constamment cloué dans mon réduit. Le Mollah fut très-serviable pour moi et me fournit tout ce qui m'était nécessaire, autant que pouvait le lui permettre l'excessive pénurie de la ville. Ses visites quotidiennes et sa conversation enjouée et instructive apportaient une agréable diversion aux maux et aux soucis dont je souffrais. Le choléra sévissait alors avec rage à Ferrah, et la frayeur qu'il éprouvait de cette maladie, frayeur qu'il manifestait d'une manière exagérée, m'amusait autant que le reste. Il faisait tuer chaque jour un bœuf et distribuer sa viande gratuitement aux indigents pour se rendre le ciel favorable ; bien plus, il me pria de trouver dans les ressources de mon imagination un remède pour le préserver du fléau. Je fus enchanté de sa confiance en ma science médicale, car elle me donna le pouvoir de lui faire quitter un sachet, suspendu à son cou, qui contenait quelques gousses d'ail, du camphre et de l'assa-fœtida, dont l'odeur combinée me suffoquait chaque fois qu'il venait me visiter ; je remplaçai ces drogues par des herbes odorantes, et il eut la certitude d'avoir été préservé par leur effet salutaire.

Deux villes ont porté le nom de Ferrah. Elles sont distantes d'une heure l'une de l'autre. La plus ancienne, construite bien avant l'expédition d'Alexandre, est située à une demi-heure de distance et au Sud

du Ferrah-Roud, au milieu d'une gorge entourée de trois côtés par les derniers contre-forts des montagnes de la Paropamisade, dont elle commande l'entrée. Vers le Sud, la perspective est ouverte et se déroule à perte de vue sur l'immense plaine du Sistan, où deux ou trois pics isolés, jetés en avant de l'Hirmend et du lac Roustem, viennent seul rompre la monotonie des lignes.

La ville actuelle forme un carré long, courant du Nord au Sud; son développement est d'une demi-farsang; à cette différence près de grandeur, elle est exactement construite comme Hérat, et, comme celle-ci, entourée d'un énorme épaulement de terre tassée, pétrie avec de la paille hachée. Un chemin couvert circule extérieurement sur son pourtour. Son élévation totale est en moyenne de 14 à 15 mètres. On y a construit sur le sommet un grand nombre de tours reliées par des courtines, et ce mur s'est tellement solidifié que la pioche ne peut l'entamer. Plusieurs gouverneurs de Ferrah ont voulu le percer et n'y ont pas réussi, même en l'arrosant; il aurait fallu faire jouer la mine, car deux choses seulement peuvent le ramollir : le vinaigre et la neige fondante. Le Hérat ne fournirait pas assez de vinaigre pour les travaux nécessaires, et Saadet-Mulouk, fils de Châh-Kamrâne, ancien gouverneur de Ferrah, m'a assuré que la neige ne tombait guère qu'une fois tous les cinquante ans dans le pays. Cet épaulement si dur devient mou comme de la terre glaise détrempée quand la neige fond, mais au premier soleil il se sèche et devient encore plus dur qu'auparavant. La tradi-

tion avait amené la connaissance de ce fait aux habitants du pays, et ils ont été à même d'en vérifier une fois l'exactitude depuis le commencement de ce siècle. Un fossé sec, large et profond, qui peut être inondé au besoin, défend les approches de cette fortification. La citadelle occupe l'angle Nord de la place. La ville n'a que deux portes d'entrée : celle de Hérat, située au centre de la face du Nord, et celle de Kandahar, placée en droite ligne, vis-à-vis, du côté du Sud.

Les chroniques écrites et les traditions conservées dans la contrée s'accordent à reconnaître que Ferrah a été une ville très-ancienne et très-florissante jusqu'au jour où elle fut saccagée par le Tartare Djenghiz-Khan, qui détruisit ses habitations de fond en comble. Mais ses fortifications, aussi solides alors qu'aujourd'hui, résistèrent à tous les efforts tentés pour les anéantir. Ce conquérant fit quartier à plusieurs centaines de familles et les transporta à une heure plus au Nord, sur la rive droite et à une demi-heure du Ferrah-Roud. A en juger par les ruines assez considérables qui existent aujourd'hui à cet endroit, la nouvelle ville qui s'éleva alors devait avoir un immense développement. La citadelle et plusieurs autres fortifications, ses dépendances, sont encore debout et couronnent une éminence de terres rapportées ; mais les habitations sont toutes ruinées ; le sol est envahi par d'épaisses broussailles, qui recèlent une grande quantité de gibier, particulièrement des lièvres, des francolins et autres variétés de perdrix. D'énormes briques, en terre cuite au four, ayant près d'un mètre sur chaque face et huit centimètres

d'épaisseur, sont éparses çà et là autour de la citadelle. Leur origine est certainement très-antérieure à celle de la ville, comme l'indiquent les inscriptions cunéiformes[1] dont elles sont couvertes. Elles appartenaient sans doute à des monuments de l'ancienne cité, dont les débris furent utilisés dans la forteresse construite par Djenghiz. La nouvelle ville s'agrandit rapidement et fut l'une des plus importantes du Sistan, jusqu'au jour où le grand Châh-Abbas, Séfévi, vint en faire le siége. Elle lui résista longtemps avant d'être prise de vive force, et fut démantelée; sa population rentra alors dans la vieille ville, dont les fortifications étaient toujours en très-bon état, et les malheurs attirés sur elle par la guerre firent bientôt place à la richesse et à l'abondance. Elle prospéra jusqu'à la chute de la dynastie des Séféviyès. Avant même de l'avoir complétement renversée, Nader-Châh soumit cette place à sa domination. Le siége fut long et meurtrier. Ferrah y perdit les deux tiers de sa population. On voit encore à la base intérieure de l'épaulement une quantité de niches enfumées, creusées par les assiégés avec des peines infinies, pour s'abriter contre les bombes lancées par l'artillerie de Nader-Châh. A l'extérieur de la ville, à peu de distance de l'angle Nord de la place, on voit aussi deux énormes

[1] L'existence de briques couvertes de caractères cunéiformes à Ferrah est une découverte très-importante, et l'auteur de ce livre est le seul voyageur qui en fasse mention. La grandeur de ces briques est aussi remarquable. Le seul endroit où l'on en ait trouvé de cette dimension, c'est à Kalah, autrement dit à Nimroud, dans les cuisines du palais de Sardanapale.—Ed.

cavaliers de tranchée, construits à la même époque pour battre la muraille en brèche. On reconnaît tout de suite trop de science dans la manière dont ces ouvrages ont été élevés pour les attribuer au génie persan. Ils furent probablement construits sous la surveillance des officiers d'artillerie français qui servaient Nader-Châh. Constamment prise, reprise et pillée par les Persans, les Tartares et les Afghans, depuis cette époque, Ferrah a toujours été en déclinant; et pourtant elle comptait encore 6,000 habitants en 1837; mais ils furent enlevés et conduits dans le Kandahar, l'année suivante, par le Serdar Méhémed-Sédik-Khan qui, sur l'ordre de son père, l'envahit alors avec un corps de cavalerie, pour faire une diversion en faveur de Méhémed-Châh, occupé au siége de Hérat. Quand ce souverain se retira en Perse, après avoir échoué contre cette place, les troupes du Kandahar se retirèrent à Girishk; et Ferrah, veuve de sa population, rentra de nouveau sous la domination du prince de Hérat. Aujourd'hui on ne compte pas plus de soixante maisons habitées dans l'intérieur de la ville, qui pourrait facilement en contenir quatre mille cinq cents. Elles sont en partie cachées dans les ruines, et quelques jets de fumée s'élevant dans diverses directions indiquent seuls la présence d'êtres animés au milieu de cette cité désolée. Des bazars s'étendaient dans toute sa longueur, depuis la porte de Hérat jusqu'à celle de Kandahar; leur tracé est encore parfaitement indiqué par les fondations des boutiques. De grandes mares entourent intérieurement la ville; elles se dessèchent en été, et produisent de très-beau

salpêtre, dont Yar-Méhémed-Khan se sert pour fabriquer sa poudre.

Toute ruinée qu'elle est, la ville de Ferrah est encore, au point de vue militaire, une place d'une grande importance justifiée par l'état de ses fortifications. L'insistance mise par les princes afghans à s'en disputer la possession prouve surtout combien sa position est avantageuse. Celui qui la possède a un pied dans le Kandahar, l'autre dans le Hérat, et commande l'entrée septentrionale du Sistan. Cette position deviendra surtout importante pour les Persans et les Russes, si jamais ils forment une alliance offensive contre les possessions britanniques dans l'Inde.

Ferrah est un des exemples de la difficulté qu'il y a à préciser quelque chose sur la géographie de l'Asie centrale. Tel endroit est aujourd'hui un grand centre de population et très-florissant, qui deviendra en vingt-quatre heures désert et aride. Ces déplacements forcés des populations ont depuis longtemps habitué les Afghans à ne pas s'attacher au sol; la tente est leur patrie. En deux jours une famille se construit une maison voûtée en terre, dont la porte seule est de bois. Cette facilité à se loger explique comment tant de villes ont disparu sans laisser de traces, et comment d'autres, dont on ne soupçonnait pas l'existence, sont tout à coup signalées par des voyageurs dont les récits se publient de loin en loin. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que l'Européen qui passera après moi à Ferrah trouvât cette ville ou tout à fait déserte, ou bien peut-être dans un complet état de prospérité. Cette manie des chefs de dé-

placer les populations rend leur appréciation numérique très-incertaine, et les données que nous avons à cet égard sur l'Asie centrale ne méritent pas d'être prises en sérieuse considération, parce que la fluctuation du chiffre dépend du *tchap-aoûl* (pillage) d'une tribu. Là rien de certain, rien de durable; tout y subit la loi de l'imprévu, les hommes comme les choses. Il n'y a ni liberté, ni état civil, ni la moindre notion du droit des gens dans ces contrées, la force y est la suprême loi. Du reste la liberté, telle que nous l'entendons, la justice, la morale et les moyens de gouvernement sont, chez ces populations, totalement opposés aux idées reçues en Europe; la liberté que veut le peuple, c'est le désordre, l'anarchie, le pillage, le meurtre. La politique des grands consiste à tromper amis et ennemis, à se gorger des richesses de leurs administrés. Ils sont dignes, d'ailleurs, les uns des autres, car si les premiers enlèvent aux seconds le plus clair de leurs revenus, ceux-ci, à leur tour, ne leur sauraient aucun gré de les imposer avec juste mesure, et préfèrent se révolter, s'expatrier et exposer leur vie, leurs biens, la liberté de leurs femmes, celle de leurs enfants plutôt que de se décider à payer à l'État, même ce qui lui est légitimement dû. L'impôt est réglé ici par une lutte entre la ruse et la force; il est toujours le résultat d'une transaction forcée, et n'est jamais, quelle que soit sa modicité, consenti de plein gré par le tributaire.

Les rives du Ferrah-Roud, qui traverse tout le district, sont, comme celles de l'Hirmend, du Khachek-Roud et de l'Herroud-Roud, couvertes de forêts de

tamariscs (*guèz*) et de mimosas. Ses eaux sont assez abondantes, sauf l'été ; les fortes chaleurs et plus encore les nombreuses dérivations que les cultivateurs tirent de son lit, pour arroser leurs terres, le mettent presque à sec sur la plus grande partie de son cours ; il reste çà et là dans les bas-fonds de grandes flaques d'eau stagnante, qui engendrent des fièvres chez ceux qui en boivent : cependant les troupeaux de chèvres et de moutons la boivent sans répugnance.

15 octobre. — La réponse de Yar-Méhémed-Khan arriva au Mollah Mahmoud dans la nuit du 14 au 15 octobre. Elle m'était favorable et ordonnait de me laisser toutes les routes ouvertes et de me fournir le nombre de cavaliers d'escorte nécessaires pour assurer ma sécurité. Le gouverneur vint en courant me communiquer cette heureuse nouvelle, en me manifestant toute sa joie de ce bon résultat et il s'enfuit aussitôt, ne voulant pas perdre une minute, disait-il, pour ordonner les préparatifs de ce départ pour Chikarpour, dont j'étais si impatient. Il m'avait remis une lettre à mon adresse, écrite de la main même de Yar-Méhémed, en réponse de celle que je lui avais écrite. En voici la traduction :

« Que le très-élevé, très-haut placé, le compagnon « de l'honneur, de la fortune et du bonheur, mon « bienveillant ami, M. le général Ferrier, soit, sous « la garde protectrice du Dieu tout-puissant, préservé « de toutes les vicissitudes du sort et de toutes les « sortes de malheurs de ce monde, et qu'il puisse « atteindre le but de ses désirs ! Dans une heure

« fortunée, est venue nous honorer de sa présence
« votre lettre pleine d'amitié et dont la lecture m'a
« procuré une parfaite joie et des moments agréables.
« J'ai été fort peiné en apprenant la conduite et les
« actes des habitants de Kandahar à votre égard.
« Mais j'ai éprouvé une grande consolation en ap-
« prenant que vous vous êtes dirigé sain et sauf vers
« la province de Ferrah, et que le très-haut placé
« gouverneur des frontières n'a point montré de né-
« gligence à vous faire tous les honneurs d'usage,
« car, bien au contraire, il a observé vis-à-vis de
« vous toutes les lois de l'hospitalité. Quant à votre
« départ de la province de Ferrah, pour vous rendre
« à votre destination, vous êtes le maître de faire ce
« que vous voudrez; mais les chemins sont très-dan-
« gereux pour aller à Chikarpour, il serait fâcheux
« que—Dieu ne le veuille!—il vous arrivât un acci-
« dent déplorable. Cependant, si telle est votre réso-
« lution, que la prospérité puisse vous accompagner!
« Je recommanderai au très-haut placé gouverneur
« des frontières de mettre à votre disposition quel-
« ques hommes à cheval qui vous escorteront jus-
« qu'aux lieux à eux accessibles, et qui ne vous quit-
« teront que lorsque vous les aurez congédiés. Dans
« le cas où vous voudriez revenir à Hérat, je vous
« prie de regarder cette ville comme votre maison,
« et retournez-y avec une escorte de cavaliers que le
« gouverneur des frontières mettra à votre disposi-
« tion. Dieu le voulant, après votre retour à Hérat,
« en reprenant la voie du Turkestan, vous parvien-
drez cette fois heureusement à Kaboul. J'ai adressé

« des recommandations en votre faveur au très-haut « placé gardien des frontières, pour l'engager à vous « être utile dans l'un et l'autre cas. Vous êtes donc le « maître de faire ce que bon vous semblera. Je n'avais « rien autre à vous communiquer, si ce n'est de vous « prier de me donner des nouvelles de votre santé et « de vous adresser à moi pour les besoins que vous « pourriez avoir. Je vous souhaite honneur et pros- « périté. »

Du 16 au 19 octobre.—Le même Assad-Khan, Ishak zéki, qui s'était offert le premier jour de mon arrivée pour me conduire à Chikarpour, fut choisi par le Mollah Mahmoud pour m'escorter avec douze cavaliers. Je ne pouvais être mieux accompagné, car Assad-Khan était né et avait passé sa vie sur les bords de l'Hirmend, près de Kouh-Nichine. Il avait été récemment expulsé du Kandahar par Kouhendel-Khan, qui n'était pas assez sûr de ses bonnes intentions pour le laisser maître d'une position qui le rendait l'arbitre de son sort, dans le cas où il serait de nouveau expulsé de ses États par les Anglais. Le seul refuge de ce prince est en Perse, et il faut que la route de ce côté soit libre ou au pouvoir de chefs dévoués à sa personne; si un seul lui barre le passage, c'en est assez pour compromettre sa liberté. Assad-Khan pouvait être cet ennemi, et il était d'autant plus dangereux, qu'il possédait la petite, mais forte place de Mala-Khan, située sur une éminence qui domine la route. Le Serdar de Kandahar l'avait plusieurs fois sommé de reconnaître sa suzeraineté; Assad-Khan avait toujours répondu négativement, et Méhémed-

Sédik-Khan avait reçu l'ordre de venir l'assiéger et de le réduire. Une centaine d'hommes enfermés dans Mala-Khan résistèrent pendant plusieurs semaines aux efforts tentés contre eux, et ils fussent sortis victorieux de la lutte, malgré le nombre et la vigueur des assaillants, si la crédulité d'Assad-Khan ne les eût entraînés avec lui à leur perte. Méhémed-Sédik parvint à attirer ce dernier dans son camp, en jurant sur vingt Korans réunis dans un plateau qu'il ne lui serait fait aucun mal, qu'il désirait seulement s'entendre avec lui pour arrêter l'effusion du sang, et que, dans le cas où un arrangement ne résulterait pas de leur entrevue, il le laisserait libre de retourner dans sa forteresse. Assad-Khan, croyant à un serment si solennel, se rendit à l'invitation de son ennemi, qui l'arrêta et le déposséda de Mala-Khan. Assad trouva heureusement l'occasion de s'évader après un an de captivité; il se réfugia à Ferrah, où Yar-Méhémed-Khan lui fit la concession d'un terrain sur lequel il s'établit avec ceux qui avaient suivi sa mauvaise fortune. L'espoir d'être agréable au Vézir-Saheb et d'obtenir une bonne récompense l'engagea à réclamer la dangereuse mission de m'escorter.

Dans tout autre pays que celui-ci, deux heures eussent suffi pour faire nos préparatifs de voyage; mais dans un lieu dénué de ressources comme Ferrah, trois jours se passèrent avant d'avoir pu réunir dix outres, dix sacs à orge, des souliers et des manteaux pour les hommes de mon escorte. Quelles que fussent mes plaintes, nous ne partions pas; enfin le quatrième jour fut invariablement fixé pour se mettre en route;

par malheur, je ne sais quel astronome ayant annoncé dans le ciel une constellation contraire aux voyageurs, le départ fut encore ajourné.

*Kariz-Makou.* — 20 octobre. — Le lendemain, à midi, Assad-Khan n'était point encore arrivé, et je le donnais à tous les diables..... Enfin il parut : je pensais que nous allions partir, mais j'avais trop compté sur des Afghans. Les chevaux de l'escorte n'avaient pas un fer aux pieds, et il fallait en trouver, chose assez difficile. On voit où aboutissaient les supplications que je faisais depuis six jours au Mollah Mahmoud pour presser nos préparatifs. Sa réponse était toujours celle-ci : « Tout va bien, tout est prêt. » Puis il riait avec tant de bonhomie en disant cela, qu'en vérité il n'y avait pas moyen de se fâcher. Enfin, cette fois, je montrai de la mauvaise humeur et lui déclarai mon intention de modifier mon itinéraire et de retourner à Hérat. Le pauvre homme faillit devenir fou en m'entendant parler ainsi. Il soupçonnait que si j'exécutais ma menace, je me plaindrais de lui à Yar-Méhémed-Khan ; il courut alors de l'un à l'autre, priant, injuriant, bâtonnant, s'arrachant la barbe et donnant la preuve d'un désespoir que j'aurais bien voulu lui avoir épargné. Il prit chez l'un du sel, chez l'autre de la farine, des fers, etc., deux heures après, il arriva, ruisselant de sueur, m'annoncer que tout était prêt. Je montai immédiatement à cheval, et le Mollah m'accompagna jusqu'à une certaine distance de la ville, escorté par vingt cavaliers. Il prit alors congé de moi, me faisant force protestations d'amitié, et me priant de ménager une douzaine de rosses, lui

appartenant, que nous devions échanger, dans un campement de nomades établi sur les bords du Khachek-Roud, contre des petits dromadaires ontis, plus propres que les chevaux à traverser les déserts. Mon bagage consistait en un havresac, porté en croupe par l'un des hommes de mon escorte. Celle-ci était composée de douze solides gaillards, déterminés, bien armés, à la démarche fière et résolue ; avec leurs habits en lambeaux, ils avaient l'air de ce qu'ils étaient effectivement, de vrais pillards et batteurs d'estrade. En les voyant, j'augurai bien du voyage, mais je me trompais encore cette fois ; il me restait à faire connaissance avec les Béloutches, et c'était une grande affaire. Le soir nous arrivâmes à Kariz-Makou, près duquel j'avais déjà passé en revenant de Girishk.

*Khouspas.*— 21 octobre. — Distance de 7 farsangs, en plaine. Au lieu de suivre la route de gauche par laquelle j'étais arrivé à Ferrah, nous nous dirigeâmes, en quittant Kariz-Makou, à droite, vers le S.-E. Nous traversâmes un défilé qui coupe les derniers contre-forts des montagnes de la Paropamisade, à un endroit où elles s'avancent comme un promontoire dans la plaine de Bakoua et la séparent de celle de Ferrah. Nous franchîmes onze farsangs à travers un pays aride et inhabité. En nous éloignant de Ferrah pour avancer vers le Sud, nous trouvâmes une contrée de plus en plus stérile, où l'on ne découvrait que rarement des traces de végétation, encore ne consistaient-elles qu'en quelques bouquets étiolés de tamariscs, dont l'aspect attristait davantage ces espaces

dénudés. Les bêtes féroces elles-mêmes fuient ces steppes désolés, et les troupeaux d'ânes sauvages (onagres) furent les seuls animaux que nous y remarquâmes.

Les journées de marche sont longues dans cette partie du Sistan, et il n'y a pas moyen de les abréger, car il faut absolument se rendre au puits ou à la source, lieu de repos habituel, où l'on trouvera de l'eau. En route il n'y a rien, si ce n'est un soleil de plomb sur la tête et un sable de feu sous les pieds. Cette obligation de fournir toujours les mêmes étapes a encore un inconvénient majeur, c'est que les Béloutches, sachant d'avance que les voyageurs ne peuvent s'arrêter qu'à certains endroits pourvus d'eau, viennent les y attendre pour les dépouiller. Il faut donc avoir ses armes constamment chargées et en bon état afin de pouvoir combattre au besoin les pillards.

En débouchant du défilé dont je viens de parler, nous nous acheminâmes au hasard à travers une immense plaine de sable; mes guides la connaissaient pour l'avoir traversée vingt fois, et ils s'y dirigeaient avec ce merveilleux instinct propre aux Asiatiques, sur des indices qui échapperaient certainement à l'œil d'un Européen; la couleur de la terre, un petit tertre leur suffisent pour se reconnaître. La chaleur nous accablait, car le Simoun soufflait depuis le lever du soleil et nous faisait cruellement souffrir; nos gosiers étaient en feu : nous avions presque le vertige, et nos chevaux étaient aussi haletants; ils se couchèrent sitôt arrivés au gîte de Khouspas, lieu désert, mais où se trouve un petit marais fétide dont l'eau est cachée par des roseaux

que nous fûmes heureux de trouver pour servir d'aliments à nos montures. Je me jetai avec avidité sur cette eau bourbeuse et infecte et me désaltérai à longs traits; son mauvais goût ne m'arrêta point, et je bénissais le ciel de me l'avoir procurée. Je la vomis pourtant une demi-heure après et ne m'en servis plus désormais qu'après l'avoir filtrée et fait bouillir avec un peu de menthe sauvage. Mes guides, de leur côté, se mirent à la besogne pour préparer notre dîner. Le pain se composait de farine d'orge délayée dans l'eau et conservant assez de consistance pour être plaquée sur des cailloux ronds qu'ils jetèrent, ainsi revêtus, dans un feu de roseaux. Sa cuisson laissait beaucoup à désirer, mais il n'en fut pas de même d'un agneau que le Mollah Mahmoud nous avait donné au moment de notre départ; après qu'on l'eût vidé et écorché, on le dépeça en petits morceaux que l'on enveloppa dans sa propre peau, puis on le déposa dans un trou assez profond, au fond duquel étaient des pierres rougies au feu; d'autres pierres, également rougies, furent placées par dessus, et le tout fut recouvert de terre. Quatre heures après, nous mangeâmes un rôti que l'on demanderait vainement aux premiers restaurateurs de Paris ou de Londres. Rien n'égale en saveur et en délicatesse celui que préparent ainsi les Afghans.

*Khach.* — 22 octobre. — Distance de 7 farsangs à travers une plaine aride et déserte. Nous trouvâmes sur notre route, à cinq farsangs de Khouspas, un lieu nommé Basring, où existait au commencement de l'année un village habité par des Parsivans, tout récemment exterminés par les Beloutches. Il y restait

encore les traces d'un puits, d'où nous retirâmes à grand'peine un peu de mauvaise eau ; elle calma un peu la soif que nous occasionnait le Simoun, soufflant toujours avec beaucoup d'intensité. Ce fut avec bonheur que nous arrivâmes vers le soir sur les bords de la rivière Khach-Roud. Le cours de cette rivière, appelée aussi Khachek-Roud, est inexactement tracé sur la plupart des cartes de l'Asie centrale, sans excepter même celle de A. Burnes. Les géographes lui font prendre sa source dans les montagnes du Siah-Bend, et tracent son cours directement du Nord au Sud ; ils la font tomber dans l'Hirmend, à Kouh-Nichine, tandis qu'elle ne coule dans cette direction que jusqu'au Kouki-Duzd, entre Wachir et Hadji-Hibrahimi. Elle forme là un coude, tourne subitement au S.-O., et va directement tomber dans le lac du Sistan. A cette époque de l'année son lit est habituellement presque à sec et très-fourni de roseaux où se cachent beaucoup d'oiseaux aquatiques. Le Khach-Roud est bordé par des taillis de tamariscs, de mimosas et de palmiers nains, à l'ombre desquels pousse une herbe maigre, qui sert à la nourriture des troupeaux. Son lit est assez encaissé dans la partie supérieure de son cours et, à l'endroit où on le traverse pour aller à Wachir, il faut encore descendre près d'une demi-heure de chaque côté pour y arriver ; mais il s'exhausse aussitôt après avoir dépassé le Kouhi-Duzd, et les habitants y pratiquent de nombreuses saignées pour l'arrosement des cultures. Ses rives sont aussi parfois cultivées à proximité des rares villages échelonnés le long de son cours, et habités par des Afghans ou des Béloutches.

Les tentes de nomades s'y dressent en plus grand nombre, surtout en été; ces indigènes amènent avec eux de grands troupeaux de dromadaires, de moutons et de chèvres. Les chevaux y sont mauvais et rares. Le matin et le soir on voit les onagres arriver au galop, par bandes de plusieurs centaines, et se précipiter dans la rivière pour se désaltérer. Les habitants leur donnent la chasse et mangent la chair de ces animaux, qu'ils trouvent inférieure à celle du chameau, mais qu'ils placent à un degré au-dessus de celle du cheval et du bœuf. S'ils prennent ces animaux vivants, chose fort difficile car ils s'enfuient avec une rapidité fabuleuse et se laissent difficilement approcher, on les envoie à des chefs, comme objets de curiosité, ou bien immédiatement on les tue et on les mange, parce qu'on ne peut les utiliser à aucun travail de force, tant leur peau est mince et facile à s'entamer. Leur course est aussi rapide que celle du meilleur cheval arabe, leur forme élégante, délicate même, la tête très-petite, l'œil vif, le poil ras, couleur d'ocre, légèrement zébrée, les oreilles courtes et les jambes d'une grande finesse.

Nous arrivâmes près du village de Khach à nuit close et en restâmes à un quart d'heure. C'était là que nous devions échanger les chevaux prêtés par le Mollah Mahmoud, contre des dromadaires de la localité. Pour ébruiter le moins possible le passage d'une aussi grosse troupe d'hommes, Assad-Khan et un de ses serviteurs se rendirent seuls au village. Ils revinrent au bout de deux heures, accompagnés d'un Béloutche, ami d'Assad-Khan, et me donnèrent la fâcheuse nouvelle que tous les dromadaires étaient

partis la veille, à vide, pour aller prendre un chargement d'objets anglais à Kélat et les introduire en fraude, sans payer le droit de douane, dans le Kandahar et le Hérat. Chacun émit alors son avis; le mien était de retourner à Ferrah, car jamais voyage ne m'avait fatigué et pesé comme celui-là. J'étais en proie à de tristes pressentiments; mais Assad-Khan fut blessé de cette proposition et insista pour continuer notre route jusqu'à l'Hirmend, avec les chevaux du Mollah. Je cédai à regret à son désir, et la suite prouva combien mes craintes étaient fondées. Nous ne pouvions éviter les dangers et les privations dont nous avions la perspective qu'à la condition de franchir rapidement les distances, et des dromadaires nous étaient indispensables pour cela. Je le comprenais et Assad-Khan aussi, mais cette mission était une occasion favorable de prouver son zèle à Yar-Méhémed-Khan, et elles sont si rares, quand on n'est pas placé immédiatement sous l'œil du chef, qu'il tenait à ne pas la laisser échapper : son avenir et sa fortune en dépendaient. Une fois que l'avis d'Assad-Khan eut prévalu, nous songeâmes à souper, car nous étions affamés. Nos provisions étant épuisées, l'ami Béloutche de ce dernier fut nous chercher des mets tout préparés au village. Il revint bientôt portant une grande gamelle en bois remplie de kourout recouvert de kechk. Après avoir plongé mes doigts dans son contenu, comme mes compagnons, j'en retirai une pâtée que je crachai avant de l'avoir avalée. Je me croyais empoisonné; ce n'était cependant que des tiges d'assa-fœtida, vertes et conservées dans de

l'eau salée, coupées comme des cardons, et dont le goût m'avait déplu, tandis qu'au contraire les habitants du Sistan en sont très-friands. Ce ragoût et le thé à la graisse rance de Khoum sont deux mets que je tiens pour des sauces vraiment diaboliques.

*Tchâh-Aziz-Khan* ou *Chindèh*. — 23 octobre. — 8 farsangs dans la plaine la plus aride et la plus monotone que nous eussions encore traversée, sans un arbuste et sans la moindre végétation. La première partie n'était pourtant point stérile, car après les pluies du printemps, la surface du sol s'y recouvre habituellement d'une herbe assez abondante que dessèche le soleil de juin. Ce qui manque là, comme partout ailleurs, dans l'Asie centrale, ce sont des bras pour amener l'eau à fleur du sol, le cultiver et le fertiliser. La seconde partie de la route était tracée sur le sable mouvant, tandis que les jours précédents le sol était solide et mêlé d'argile; jamais étape ne fut plus fatigante à parcourir.

On ne trouve guère de déserts sablonneux dans ces contrées, en dehors de la Bokharie et du Sistan; mais ils sont beaucoup plus vastes dans le premier de ces pays que dans le second. Dans le Sistan ils sont coupés, à des distances très-rapprochées, par des steppes recouverts de végétation pendant le printemps, et surtout de taillis de tamariscs. Ces oasis sont peuplées en hiver, car les pluies accumulent leurs eaux dans les bas-fonds et suffisent pour alimenter les troupeaux des nomades qui s'y établissent dans cette saison. Lorsque cette ressource vient à leur manquer, ils retrouvent cette eau à un mètre ou deux de pro-

fondeur, car elle séjourne presque à la surface. Ce fait démontre la possibilité de peupler cette contrée d'une manière permanente et d'établir des gîtes assez rapprochés les uns des autres pour communiquer avec facilité de Hérat ou de Kandahar à Chikarpour et Kélat-Nasser-Khan [1]. Nous arrivâmes à Tchâh-Aziz un peu avant le coucher du soleil, et n'y trouvâmes, dans le lit desséché d'une rivière, qu'une mare infecte, entourée de tamariscs, où gisait la carcasse âne sauvage qui, n'ayant pu en gravir les parois escarpées, s'y était noyé.

*Tchâh-Abou-Thaleb* ou *Dervazé.* — 24 octobre. — Distance de 6 farsangs à travers une plaine semblable à celle de la veille. L'aspect de la campagne était triste et monotone. Le sable, soulevé par le vent, nous entrait dans les yeux et nous irritait cet organe au point de nous empêcher d'y voir à deux pas devant nous. Il n'y avait pas trace de route ; quelquefois, au milieu d'une oasis, des ruines et un bouquet d'arbres rabougris et étiolés venaient rompre l'uniformité de cette plaine sans limites. Les incrustations salines ne sont pas plus rares là qu'en Perse, elles occupent de vastes surfaces dans les bas-fonds où l'eau s'est desséchée. Le manque d'eau nous fit encore beaucoup souffrir pendant cette journée, et nous arrivâmes exténués à Tchâh-Abou-Thaleb, où nous trouvâmes de l'eau potable.

[1] La partie la plus difficile de ce chemin se trouverait surtout vers le Sud du Sistan, le long des frontières de Chirawak ; cependant on suit souvent cette route.—Ed.

# CHAPITRE XXVII.

L'Hirmend.—Campement de Béloutches.—Les Maméssani.—Imprudente conduite de Assad-Khan. — Conséquences fâcheuses qui en résultent. — Fuite des Afghans. — Ils sont attaqués par les Béloutches. — Passage de la rivière par M. Ferrier et les gens de sa suite. — Escarmouche dans un bois de tamariscs. — L'auteur se trouve au milieu de la mêlée.—La caravane se cache parmi des ruines.—Un conseil de guerre. — Son résultat peu agréable à Assad-Khan —Marche de nuit sur les rives de l'Hirmend.—Roud-Bar.—Goultchin.—Les radeaux sur la rivière.—Une halte à Poulkèh. — Ruines d'une ancienne cité. — Difficulté de s'assurer des distances.—Le pain du Sistan.—Valeur du blé dans ces pays. — Djiâne-Abad. — La tour d'Alem-Dar. — Canaux de l'Hirmend. — Moustiques d'une espèce extraordinaire.—Méhémed-Réza-Khan. —Ali-Khan, le meurtrier du docteur Forbes.—Superstition incroyable de ce misérable.—L'hospitalité de Réza-Khan. — La race des anciens Perses. — Djellal-Abad. — Nourriture singulière pour des chevaux.—Sékoukèh.—Durée des choses dans le Sistan.—Ser-Djaddè. — Zerd-Abad. — Noourouz-Abad. — Lâch-Djouï-Waine. — Châh-Peçend-Khan. — Position stratégique entre la Perse et le Kandahar.—Politique locale.—La forteresse de Lâch. —Les forces militaires de ce district.

---

*Hirmend.* — 25 octobre. — Distance de 6 farsangs jusqu'à ce fleuve, à travers la plaine.

Plus nous avancions, plus le pays devenait sauvage et difficile, à travers les sables mouvants; le sol change d'aspect seulement une demi-heure avant qu'on arrive au fleuve; la végétation est alors abondante et contraste singulièrement avec l'aridité qui la précède. Nous nous arrêtâmes d'abord au milieu des bois de ta-

mariscs, près d'un ruisseau, assez loin des tentes d'un campement considérable de nomades, nommé Noou-Abad, situé près de Kouh-Nichine, et attendîmes la nuit avant de nous y présenter; c'était plus prudent de toutes les manières. Après avoir fait un modeste repas, nous remontâmes à cheval et allâmes attendre Assad-Khan à une portée de fusil de ce campement, pendant qu'il s'y rendait lui-même, en compagnie d'un de ses hommes, pour louer les chameaux sans lesquels nous ne pouvions faire un pas de plus. Il revint une demi-heure après nous annoncer qu'il avait échoué dans sa négociation, par suite du prix exorbitant que l'on exigeait de lui pour la location de ces montures. Il nous engagea à le suivre à Kouh-Nichine, dont nous étions à peine éloignés d'une demi-farsang, pour nous en procurer à meilleur marché. Ses gens lui représentèrent alors le danger qu'il courait en allant dans cette localité, dépendante du Kandahar, dont il était banni, et alors habitée par des Béloutches-Maméssani, l'une des plus petites, mais des plus courageuses tribus du Sistan. Elle est aussi la plus farouche, mène une vie très-agitée, et a souvent maille à partir avec ses voisins.

Lorsque Assad-Khan possédait le kalèh de Mala-Khan [1], situé à 10 farsangs S.-O. de Kouh-Nichine, il

[1] Ce fut là l'endroit le plus éloigné dans le Sud du pays que les Anglais aient occupé pendant leur guerre contre les Afghans. On y avait placé sous le commandement d'un officier européen un détachement de soldats irréguliers qui resta longtemps à cette station. Ce fut grâce à eux que l'on conserva des relations avec les Béloutches et les chefs du Sistan.—Ed.

avait vécu pendant longtemps en bonne intelligence avec ces Béloutches ; mais, dans le courant de 1840, s'étant un jour, dans une réunion amicale, pris de dispute avec un de leurs chefs, il s'en était suivi une rixe entre Afghans et Béloutches, où deux de ces derniers avaient perdu la vie. Depuis ce moment les habitants de Kouh-Nichine et de Mala-Khan étaient devenus des ennemis irréconciliables, et il se passait rarement plus d'un mois sans qu'on entendît parler de nouvelles victimes de ce dissentiment : car, dans ces contrées, où la peine du talion est en vigueur, celui qui n'obéit pas à cette loi est déshonoré : le sang veut du sang. Assad-Khan le savait mieux qu'un autre, sa vie ayant été vingt fois compromise dans des guet-apens préparés par les Maméssani. Cependant, malgré les pressantes représentations de ses gens et les miennes, il persista à aller leur louer des chameaux. En présence de son obstination, je le suivis, quoiqu'à regret, et tous en firent autant.

Quand nous arrivâmes à Kouh-Nichine, la plus grande partie de la population était couchée à terre, en dehors des tentes, et se préparait au sommeil par des conversations particulières. Il y avait pourtant çà et là quelques groupes d'hommes autour de plusieurs cholériques prêts à rendre l'âme. Le fléau sévissait très-fortement en ce moment sur les bords de l'Hirmend. Nous nous approchâmes, et le cousin d'Assad-Khan s'adressa à l'une des personnes du premier groupe pour avoir des chameaux. Une pareille demande, si rare dans ces contrées, surtout à cette heure, devait naturellement éveiller les soupçons et

la défiance des Béloutches. Effectivement ils nous demandèrent qui nous étions, où nous allions et ce que nous nous proposions de faire. J'admirai la présence d'esprit et la prudence des réponses de Rahim, cousin d'Assad ; s'il eût parlé seul, il n'aurait sans doute pas réussi à nous procurer des chameaux; mais il nous aurait au moins tirés de ce mauvais pas. L'impatience et la brutalité d'Assad-Khan perdirent tout et provoquèrent un de ces épisodes assez fréquents dans l'Afghanistan, il est vrai, mais dont je me souciais fort peu.

Le Khan, fatigué des entraves qui s'opposaient à notre voyage, prit la parole pour les lever; son ton de menace et d'autorité n'en imposa point aux Béloutches, qui étaient chez eux et se sentaient en force. A la fin, il oublia toute prudence, les injuria, et s'il n'eût pas été reconnu, je crois qu'il serait allé jusqu'à leur jeter son nom à la face comme un défi. Aussitôt son identité établie, les Maméssani poussèrent des cris, des vociférations et un hourra de fureur. L'alarme courut d'un bout à l'autre du campement comme une étincelle électrique; les femmes et les enfants vociféraient et nous jetaient des pierres; la plus grande partie des hommes se précipitaient sur leurs armes et leurs montures, tandis que d'autres se pendaient aux brides de nos chevaux pour nous empêcher de fuir. Notre position était des plus critiques, et la foule des Béloutches grossissait comme la tempête autour de nous. Cependant, à l'aide de quelques coups de sabre vigoureusement appliqués et grâce à une énergique résistance, nous les éloignâmes un moment et profitâmes de leur hésitation pour partir au ga-

lop. Nos chevaux étaient fatigués par six jours de marche, et pourtant ils paraissaient comprendre le danger où nous étions, car ils filaient comme l'éclair. Mais deux heures de ce violent exercice les mirent sur les dents, et ils n'avançaient plus que stimulés par les jurons et les coups de fouet. Ce contretemps était des plus fâcheux, car les Béloutches étant parvenus à réunir quelques dromadaires, nous poursuivaient avec toute l'ardeur de la vengeance. Nous les distinguâmes bientôt et reconnûmes l'impossibilité de leur échapper. Nous arrêtâmes donc aussitôt notre course pour donner à nos chevaux le temps de souffler, et attendîmes le choc, bien décidés à vendre chèrement notre vie. Plusieurs Béloutches s'étant, un moment après, imprudemment avancés sans être soutenus par le gros de leurs forces, nous fondîmes impétueusement sur eux. Assad-Khan tua roide d'un coup de pistolet le premier qui se présenta, mais il fut lui-même blessé d'un coup de sabre à l'épaule, et nous nous décidâmes de nouveau à la retraite. Un pli de terrain nous déroba promptement à la vue des Béloutches, et, pour les dépister tout à fait, nous passâmes sur la rive gauche de l'Hirmend, par un gué situé à la hauteur de Kaléhi-Sebz, où, par parenthèse, l'eau était très-profonde. Cependant cette ruse ne nous réussit point; trois quarts d'heure après nous avions l'ennemi sur les talons, et nous comptions de vingt à vingt-cinq hommes contre nous.

Nous engageâmes le combat une seconde fois avec eux en gens désespérés. Leurs dromadaires se mouvaient assez difficilement au milieu des taillis; nos

chevaux, au contraire, faisaient des voltes plus rapides, et nous en retirions un notable avantage; d'ailleurs, les Béloutches, à deux ou trois mauvais fusils à mèche près, étaient armés de fourches et de lances, tandis que nous avions tous de bons sabres et des armes à feu.

La mêlée devint générale et des plus acharnées; elle n'était éclairée que par la lueur des étoiles, si brillantes dans ces contrées, et par le feu de notre mousqueterie. Un Béloutche à pied s'était avancé contre moi, armé d'une espèce de pieu, et avait blessé mon cheval à l'encolure. Après l'avoir étendu par terre d'un coup de sabre, je me portai au secours d'Assad, gêné par sa blessure, et environné du plus grand nombre d'assaillants, dont nous eûmes bien de la peine à le préserver. Ses gens se battaient comme des enragés, et ils firent de grands dégâts dans les rangs ennemis, car ils mirent au moins une douzaine d'hommes hors de combat, tués ou blessés. De notre côté quatre hommes, parmi lesquels se trouvait le vaillant et prudent Rahim, cousin d'Assad, étaient tombés pour ne plus se relever; trois autres étaient blessés, et de nouveaux renforts arrivaient à chaque instant aux Béloutches, tandis qu'il ne nous était pas possible de remplacer nos infortunés camarades. Nous prîmes donc de nouveau la fuite et fûmes atteints une demi-heure après pour la troisième fois; nous fournîmes alors la charge du désespoir, éclairés par la lune, qui se levait en ce moment.

Un des nôtres, déjà blessé, fut happé avec un croc et resta aux mains des Béloutches : tandis qu'ils s'oc-

cupaient à le dépecer en lambeaux, nous nous esquivâmes prestement, et après deux heures de marche environ, pendant lesquelles nous passâmes devant Khair-Abad, Kaléhi-Sebz, Taghaz, Siah-Kolo situés sur l'autre rive de l'Hirmend, nous atteignîmes heureusement un bas-fond peu distant du fleuve, envahi par d'épais fourrés de tamariscs, où nos chevaux, plus maniables que les dromadaires, les distancèrent notablement. Cet avantage nous laissait pourtant peu d'espoir d'échapper à ces coquins, car nos chevaux éreintés n'avançaient plus, même à force de coups. Notre sort allait sans doute se décider d'une façon lamentable et tragique, lorsqu'une inspiration subite d'Assad-Khan nous sauva. Il nous fit obliquer à gauche, vis-à-vis de Mala-Khan, son ancienne propriété, dont il connaissait parfaitement les alentours, et nous conduisit au milieu d'une ruine dont le centre était occupé par une grande excavation, obstruée sous les décombres d'un bain. Nous y tirâmes nos chevaux à grand'peine et attendîmes là, dans l'anxiété la plus profonde, l'issue de cette malencontreuse aventure. Nous étions harassés, la chaleur, la soif et la fatigue nous mettaient hors d'état, bêtes et gens, de nous soustraire plus longtemps aux atteintes de nos ennemis. Ceux qui se sont trouvés dans une pareille extrémité comprendront seuls le bonheur que nous éprouvâmes en voyant les Béloutches dépasser notre retraite sans nous découvrir. Assad-Khan, juché au-dessus de nous, dans un bouquet de tamariscs, suivait attentivement leur trace et nous communiquait à voix basse sa pensée sur la direction qu'ils prenaient.

Nous passâmes dans ce trou des moments remplis d'angoisses, croyant à chaque instant notre heure suprême arrivée. Assad-Khan descendit enfin de sa cachette. « Je n'en entends plus un seul, nous dit-il : « ils sont tous passés. » Pourtant nous ne jugeâmes pas prudent de partir sur-le-champ, et bien nous en prit, car, deux heures après, nous entendîmes des cris éloignés annonçant encore le voisinage de nos adversaires. Assad-Khan, remonté dans sa cachette, les entendit repasser devant nous, sur la rive droite de l'Hirmend, se dirigeant vers Mala-Khan. Ils avaient perdu nos traces, et venaient attendre le jour dans cette forteresse pour regagner leur campement : deux heures avant le lever du soleil ils disparurent complétement.

Nous avisâmes alors aux mesures à prendre pour nous préserver d'autres malheurs. Rejetés à 10 farsangs au delà de la route directe de Kélat, et l'éveil étant donné sur notre projet de nous y rendre, c'eût été folie de persévérer dans cette entreprise. Du reste mon escorte, de douze hommes réduite à sept, dont deux blessés, sans compter le Béloutche qu'Assad avait pris pour guide à Khach, était sur les dents et ne pouvait être exposée aux nouvelles éventualités du voyage. Cependant Assad-Khan, malgré ce qui nous était arrivé, considérait toujours son honneur comme engagé à me conduire à Chikarpour, et persistait à aller de ce côté avec les chevaux éclopés du Mollah Mahmoud.

« Que dira le Vézir-Saheb ? s'écriait-il. Que pen-« seront les Afghans, les Béloutches ? Ma réputation

« est perdue si nous retournons à Ferrah ! Mieux vaut « mourir que d'être déshonoré ! »

Tels étaient ses arguments, et ces paroles étaient sincères ; mais ses gens n'ayant aucune faveur à espérer du Vézir-Saheb étaient moins disposés à cette entreprise, surtout depuis la déclaration que je leur avais faite de l'impossibilité où j'étais de rémunérer leurs services avec la générosité dont les Anglais avaient fait preuve avant moi. Ces drôles, visant avant tout au positif, se souciaient peu de s'exposer à de nouveaux dangers pour un mince profit ; ils me conseillaient donc par signes, et en cachette de leur chef, d'insister pour retourner sur nos pas ; j'aurais peut-être encore une fois cédé à la volonté d'Assad si j'eusse vu ses gens aussi bien disposés que lui ; mais ils pouvaient m'abandonner au moment du péril, et cette crainte me fit prendre un parti irrévocable. Il fallut cependant, après avoir déclaré de la manière la plus formelle mon intention de retourner à Ferrah, en donner une déclaration écrite à Assad-Khan pour le décider à m'obéir. Cela fait, nos dispositions de retraite furent arrêtées en quelques mots.

Il y avait autant de danger à suivre la route déjà parcourue qu'à couper en ligne droite dans la direction de Ferrah ; dans ce dernier cas nous n'aurions trouvé d'eau et d'approvisionnements nulle part. Nous nous déterminâmes donc à suivre le cours de l'Hirmend dont les rives boisées nous offraient plus de sécurité. Comme nous étions cachés dans notre marche par les taillis, nous pouvions voir nos ennemis sans être vus par les Béloutches, dont nous évitâmes soi-

gneusement les campements en faisant des détours parfois assez considérables. Nous montâmes à cheval aussitôt qu'une légère teinte blanche, se dessinant à l'horizon, nous annonça le prochain retour du soleil. Nous avançâmes avec prudence et vigilance afin d'éviter toute surprise, cheminant au milieu des tamariscs, des saules et des mimosas, ayant l'Hirmend à notre droite et laissant à gauche les déserts silencieux du Sistan. La lune, sur son déclin, reflétait sa pâle clarté sur leurs sables rougeâtres et luisants, et nous paraissions côtoyer une immense fournaise. Le bruit de notre marche se perdait dans celui qu'occasionnait le bouillonnement des eaux du fleuve roulant avec rapidité sur un lit de gravier souvent obstrué par des rochers ou des îlots boisés. Nos ennemis ne paraissaient plus et nos inquiétudes se calmaient un peu, lorsque l'apparition subite d'un vol de perdrix surprises dans leur sommeil, et s'élevant tout à coup avec bruit du milieu des broussailles, nous fit éprouver une émotion passagère qui provoqua deux ou trois coups de fusil que tirèrent les gens de l'escorte, croyant avoir affaire à des Béloutches. Le bruit de ces détonations mit en émoi les hôtes de ces bois, et nous vîmes aussitôt des chakals, des daims, un guépard et un troupeau d'onagres s'enfuir à notre approche. Là se bornèrent nos rencontres.

Vers les dix heures du matin, le 26 octobre, nous nous reposâmes un moment dans un bas-fond et envoyâmes un Afghan et notre guide béloutche à une demi-heure de là, dans un lieu nommé Dichou, pour nous approvisionner. Ils revinrent bientôt nous an-

noncer que notre présence n'était pas soupçonnée au campement où ils avaient acheté un peu d'orge pour nos chevaux et deux pains pour nous. Après les avoir dévorés en un clin d'œil, nous remontâmes à cheval et nous marchâmes jusqu'à nuit close en suivant l'Hirmend. Nous vîmes près du village de Peul-Alek plusieurs cadavres entraînés par ses eaux ; c'étaient ceux de Béloutches morts du choléra, auxquels la superstition des survivants refusait la sépulture, parce qu'on pensait que ceux qui mouraient ainsi étaient des réprouvés et des pécheurs endurcis.

A peu de distance du village de Peul-Alek, nous passâmes sur la rive droite de l'Hirmend et arrivâmes au bourg de Roud-Bar, près duquel nous fîmes halte dans un fourré d'arbres, cachés aux yeux des habitants, mais à même de les distinguer de loin lorsque la lune se leva. Notre Béloutche fut encore envoyé aux provisions et nous rapporta seulement de la farine. Nous ne pouvions songer à allumer un grand feu, qui nous aurait fait découvrir ; nous délayâmes donc la farine dans un peu d'eau et la mangeâmes crue, puis nous nous endormîmes sur ce maigre repas. Ce repos nous était bien nécessaire, car nous avions franchi plus de huit farsangs pendant la nuit, presque toujours au galop, et onze autres dans la journée précédente. La domination du Kandahar, en suivant le cours de l'Hirmend, finit à Roud-Bar. Si j'en ai bien jugé pendant la nuit, c'est une localité assez considérable pour cette contrée ; dans tous les cas elle doit être fort ancienne. Près du lieu où nous étions campés, il y avait une vieille digue dont le pied baignait dans les eaux du

fleuve. Elle est construite en briques ayant la même forme et la même grandeur (un mètre carré) que celles de Ferrah. Un peu en arrière de cette digue et des deux côtés de l'Hirmend s'élèvent de hautes et antiques murailles également en briques, se reliant à des monticules sur lesquelles existaient probablement autrefois des fortifications dont il ne reste que peu ou point de vestiges. En fouillant dans ces ruines, je trouvai une médaille séleucide en cuivre.

*Goultchin.*—27 octobre.—Nous marchâmes encore douze heures pendant cette journée en longeant l'Hirmend, à travers des fourrés de tamariscs. Les taillis qui bordent le fleuve nous indiquaient les sinuosités de son cours ; nous coupions d'un coude à l'autre, pour raccourcir la distance, mais nos chevaux enfonçant les jambes dans le sable se fatiguaient beaucoup. Nous éprouvâmes nous-mêmes toutes les tortures de la faim, mais surtout une soif ardente, provoquée par une chaleur excessive qu'augmentait encore un simoun impétueux. Dans la matinée, nous aperçûmes à distance Khair-Abad, petite forteresse d'assez belle apparence. A midi, nous évitâmes encore un lieu nommé Trakou et passâmes à un quart d'heure de là sur l'autre rive du fleuve, au moyen d'un radeau de roseaux reposant sur des outres gonflées de vent : nous nous mîmes dessus, en tenant par la main nos chevaux, qui nageaient autour.

L'Hirmend coule au S.-O. depuis sa source jusqu'en cet endroit ; mais là, arrêté par des collines sablonneuses, il se courbe brusquement vers le N.-O. et coule encore quinze à vingt farsangs dans cette direction, en

se fractionnant en diverses branches, qui vont se perdre dans le lac du Sistan par diverses embouchures. Dans l'après-midi, nous passâmes successivement devant Seïnabad, Kaléhi-Pat[1], puis Poulkèh[2], vieille forteresse dont les indigènes attribuent la fondation aux génies. Cette dernière ville a été construite au milieu d'immenses ruines qui s'étendent aussi très-loin sur la rive droite de l'Hirmend, jusqu'aux sables mouvants qui en ont recouvert une partie. Un pâtre, auquel nous nous adressâmes, nous dit qu'elles provenaient de l'ancienne ville de Homédine[3]. Ne seraient-ce point celles de Ram, de Prophtésia ou Zarangœ. On trouve dans ces ruines de ces énormes briques que j'avais déjà remarquées à Ferrah et à Roud-Bar ; nous y vîmes aussi des mosquées et autres monuments en partie détruits : des fragments de vases et de briques émaillées étaient mêlés aux décombres. Le pâtre que nous venions d'interroger nous avait dit aussi que le Pehlevàne Roustem avait été le fondateur de cette ville, détruite par Timour-Leng ; mais en cela il ne faisait que suivre l'exemple des Persans, qui attribuent à ce héros, dont l'histoire

[1] Les ruines de Kaléhi-Pat sont les plus considérables du Sistan et c'est probablement là que se trouvait l'ancienne ville de Zarangæ.—Ed.

[2] Poulkèh, autrement dit Pulaki est l'endroit où le capitaine Christie aborda sur l'Hirmend pendant son voyage de Kélat à Hérat en 1808.

[3] Toutes les traditions locales du Sistan renvoient aux anciens contes de Roustem , Zal, Zohrab, Afrasiab, etc. Le berger voulait parler probablement de Khandan, cette ville fabuleuse du Châh-Nameh. —Ed.

n'est qu'une suite de fictions, la création de tous les travaux dont ils ignorent l'origine.

Arrivés là, nos chevaux éclopés, harassés, refusaient d'avancer; nous nous arrêtâmes pour leur laisser le temps de brouter des roseaux et des feuilles de tamarisc, dont ils s'accommodent parfaitement à défaut d'autre aliment, et vers le soir ils purent nous porter à Goultchin, village également construit au milieu de vastes ruines, auxquelles viennent aboutir une très-grande quantité de kariz (cours d'eau souterrains percés de puits) desséchés, de réservoirs en ruines, d'aqueducs, de tours écroulées, etc. Ce village est habité en parties égales par des Béloutches Norvuis et des Afghans Nourzéhis; le Ketkhoda (maire), dont j'ai oublié le nom, était ami d'Assad-Khan et Afghan d'origine; il nous reçut très-bien et nous donna la plus généreuse hospitalité. Tout ce qu'il put nous dire sur les ruines de son village, c'est qu'elles provenaient de l'ancienne capitale du pays, détruite par Djenghiz-Khan, mais il ignorait le nom de cette ville. C'est sans doute à cette cité, anéantie par le héros tartare, qu'avait succédé, à trois heures de distance, celle où est aujourd'hui Poulkèh, qui fut détruite par Timour.

Nous avions espéré pouvoir couper en ligne droite de Goultchin pour retourner à Ferrah, mais le Ketkhoda nous informa, à mon grand regret, de l'impossibilité complète de suivre cette route en ce moment. Elle était infestée par les Béloutches Ser-Bendis de Cheïkh-Nassour, alors en guerre avec Châh-Peçend-Khan, chef indépendant du district de Lâch-

Djouï-waine, situé au Nord du lac. Avec son humeur belliqueuse habituelle, Assad-Khan voulait encore tenter cette aventure, mais je lui refusai net mon assentiment, et le Ketkhoda le dissuada complétement en lui promettant de lui prêter des chameaux pour faire le tour du lac, afin de gagner en sécurité notre destination.

Nos chevaux ne pouvaient faire un pas de plus; il fut convenu qu'ils resteraient une quinzaine de jours à Goultchin, après lesquels, sitôt la guerre terminée, le Ketkhoda les enverrait à Ferrah, où nous devions laisser ses chameaux. Assad accéda à cet arrangement, mais il y mit pour condition que nous pousserions jusqu'à Djiâne-Abad, pour nous informer si nous ne pourrions pas éviter les combattants en traversant le détroit que forme, au Nord, le lac du Sistan, et qui se dessèche en été. Ceci nous eût évité une longue marche autour du lac, et j'y consentis volontiers; pourtant nous n'aboutîmes qu'à allonger notre voyage de deux jours de plus qu'il n'eût duré si nous eussions gagné directement la pointe méridionale du lac.

Il est bon de noter que depuis Kouh-Nichine il m'a été impossible d'indiquer les distances avec quelque précision, parce que nos chevaux harassés, ne marchant jamais d'une allure égale, et nous obligeant à de fréquents repos, ne nous permettaient pas d'établir un calcul, même approximatif. Les Béloutches, en effet, ignorent complétement ce que c'est qu'une farsang, et ne connaissent que la journée de marche; elle est plus ou moins longue pour eux

suivant que le dromadaire, le cheval ou le piéton marchent plus vite ou plus lentement.

28 octobre.— Nous restâmes cette journée à Goultchin, pour nous reposer un peu de nos fatigues, et le Ketkhoda nous traita aussi splendidement que le lui permirent les ressources bornées de la localité. Il fit tuer quatre agneaux et un jeune chameau, qu'on assaisonna en divers ragoûts fort appréciés de mes Afghans, qui les avalèrent jusqu'au dernier morceau. Ils firent en cette occasion ce qu'ils appellent *kharabisingurïn*, une énorme destruction. En voyant ces gens-là vivre avec si peu pendant plusieurs mois, il est impossible de comprendre comment ils peuvent manger tant de choses sans s'étouffer, quand arrive pour eux un jour d'abondance. La chose la plus désagréable pour un Européen, dans ces contrées si peu connues, c'est la mauvaise qualité du pain. Celui de seigle, que mangent les paysans du Morvan et du Charolais, est cent fois supérieur au pain de froment dont les Béloutches et les Afghans font usage : il est noir, pâteux, presque cru, mêlé de sable et de brins de paille, et sa vue seule soulève le cœur. Quand il est desséché, il ressemble aux pains de graine de colza dont on a retiré l'huile et qu'on donne en France aux bestiaux pour les engraisser. Nous nous estimions pourtant fort heureux quand nous pouvions en trouver dans les villages, car les habitants n'en cuisent que les jours de fête ; la plupart du temps ils mangent du maïs où de l'assa-fœtida, assaisonnés au kourout. Ce n'est pas toutefois parce que le froment est rare dans le Sistan, qu'ils n'en mangent que peu ou point; on en ré-

colte au contraire une assez grande quantité dans cette province; mais ses habitants vont tout vendre à Hérat, à Kandahar, ou à Kerman, et l'on pourra se faire une idée de la valeur de l'argent dans cette contrée, en apprenant, qu'à l'époque où j'y passai, le kharvar (350 kilos) de froment s'y vendait 3 saheb-krans (3 fr. 60 cent.), et celui d'orge, 2 saheb-krans et demi (3 fr.) l'un.

*Djiàne-Abad.* — 29 octobre. — A minuit, nous nous mîmes en route. La rive droite du fleuve étant battue par les Béloutches-Ser-Bendis et offrant quelques dangers, nous passâmes avec un radeau sur la rive gauche. Ce côté était moins peuplé de pillards, mais à coup sûr il l'était plus que tout autre lieu en gibier et en bêtes féroces, dont, pendant notre marche, nous fîmes lever une grande quantité. Nous ne vîmes sur notre route que peu de tentes de nomades, et nous nous tînmes assez loin d'elles. Nos dromadaires marchaient bon train, aussi, à midi, nous étions arrivés à la tour d'Alem-Dar, où nous revînmes sur la rive droite, après avoir attendu plus d'une heure que les Béloutches, gardiens du radeau fussent arrivés pour nous passer.

Depuis Dichou, les bords de l'Hirmend sont beaucoup moins cultivés et habités que dans la partie moyenne de son cours, à partir de Girishk jusqu'à Mala-Khan. Cela ne peut pourtant tenir aux qualités du sol, car il offre toutes les conditions désirables aux agriculteurs et aux pasteurs pour obtenir de bons et nombreux produits. Il est couvert de prairies, et cultivable, en moyenne, sur deux kilomètres en

largeur, à partir du fleuve jusqu'aux sables mouvants du désert; l'abandon où se trouvent ici les rives de cette rivière provient de leur fertilité même, qui attirait les pillards dans le temps où elles étaient habitées par des populations riches et laborieuses. Aujourd'hui, décimés ou dégoûtés de ce séjour, leurs anciens habitants sont allés s'établir dans des localités moins accessibles, sous la protection de chefs qui puissent les défendre, ou se sont concentrés sur quelques points, tels que Peul-Alek, Roud-Bar, Khair-Abad, Trakou, etc. Et cette concentration leur permet de résister aux pillards avec plus de chances de succès. La fertilité du pays abandonné, la facilité d'y trouver d'abondants pâturages et les eaux de l'Hirmend, y attirent, de mai en décembre, un grand nombre de Béloutches que la sécheresse chasse des oasis situées au milieu des sables du Sistan, au Sud du fleuve : ils restent toujours, cependant, sur le qui-vive, afin de se réunir à temps pour résister aux attaques des petits chefs afghans, qui réclament d'eux un droit de pacage sur ces terres dont ils s'arrogent la propriété. Aussitôt les premières pluies de décembre arrivées, ils rentrent dans les oasis où ils sont à l'abri des vexations. Les conditions dans lesquelles vivent ces Béloutches contribuent plus que toute autre cause à les rendre farouches, cruels et ennemis de toute civilisation.

La tour d'Alem-Dar, construite en terre, est d'un assez vaste développement; les ruines modernes au centre desquelles elle se trouve indiquent que c'était anciennement une forteresse, servant d'habitation à un chef important. Quand j'y passai, on ne voyait plus

que vingt à vingt-cinq tentes d'Afghans Nourzéhis disséminées tout autour. A partir de cette localité, l'Hirmend laisse échapper de son lit de forts courants d'eau à quelques kilomètres de distance les uns des autres; il y a surtout trois canaux principaux qui, pendant la saison des pluies, déversent le trop-plein de leurs eaux sur les terres environnantes avant d'aller se jeter dans la partie supérieure du lac, et déposent beaucoup de détritus très-riches en humus sur le sol, dont ils augmentent encore la fertilité naturelle. Alors aussi les cultures ne sont plus limitées aux rives du fleuve; les terrains ainsi arrosés forment un delta de plusieurs farsangs de circonférence, que protége naturellement le fleuve qui en défend les approches. Ce delta est planté en tout sens de haies de nombreux tamariscs au feuillage épais, qui servent de clôture aux espaces cultivés. C'est là que se trouve la plus grande agglomération de population du Sistan : on y compte plus de vingt villages, très-riches et bien peuplés. Leurs habitants ne logent point sous la tente; ils dédaignent cependant la brique et la pierre pour la construction de leurs maisons, qui sont faites de roseaux et de branches de tamariscs recouverts d'une épaisse couche de boue. Ces villages sont situés sur les points les plus élevés du sol, pour les mettre à l'abri des inondations. Les moustiques sont le principal fléau des hôtes de ce delta. Ces insectes, d'une prodigieuse grosseur, torturent bêtes et gens pendant huit mois de l'année; leur trompe traverse la couverture la plus épaisse et trouve encore le moyen d'entamer la peau sous les

habits. Leurs piqûres font mourir les bestiaux quand elles sont multipliées, cependant, on les en préserve un peu en les frottant avec le jus d'une herbe fort commune dans la localité. La population de ce delta ne possède pas une chèvre ni un mouton, les moustiques rendraient leur conservation impossible; aussi les remplacent-ils par des bœufs et des vaches, et ils se nourrissent de la chair des uns et du lait des autres. Leur industrie consiste à tisser de la grosse toile, dite kerbas, dont ils se font des habits et qu'ils vont vendre en petite quantité à Hérat et à Kandahar. Ils se défont aussi dans ces villes de leur blé et de leur orge, dont la récolte est chez eux très-abondante.

A l'époque où nous traversâmes ce pays, la chaleur y était encore excessive et les moustiques ardents à l'attaque. Nous eûmes bien de la peine à nous préserver de l'une et des autres. Nous arrivâmes à quatre heures après midi dans le petit kalèh de Djiàne-Abad, qui dépend du district de Sékoukèh, gouverné par un chef bétoulche, nommé Méhémed-Réza-Khan, de la tribu des Charéguis [1]. Il faisait une tournée dans ses villages pour prélever la dîme sur les récoltes, et se trouva là pour nous recevoir. C'est le chef Béloutche le plus puissant du Sistan. Il venait encore d'augmenter son importance en s'alliant à la famille du Vézir de Hérat, Yar-Méhémed-Khan; le fils de ce dernier avait épousé sa fille.

Les lettres du Vézir, que je lui montrai, et ses

[1] Cette tribu tire son nom de Charez, habitation du chef et l'une des places principales du Sistan.—Ed.

gens qui m'accompagnaient, me firent accueillir comme un hôte dont on s'honore, mais j'eus du bonheur de posséder de telles recommandations, car sans cela j'aurais trouvé là le terme de mon voyage. Les Béloutches m'eussent certainement traité en ennemi si j'avais abordé leur pays sous la simple garantie de leurs mœurs hospitalières. Une heure avant nous, était arrivé à Djiàne-Abad le chef du district de Cheïkh-Nassour, situé sur les bords du Khach-Roud, nommé Ali-Khan, de la tribu des Ser-Bendis ; c'est lui qui était en guerre avec le chef de Lâch-Djouï-waine et dont les gens pillaient la campagne. En m'entendant parler couramment le persan, il avait d'abord cru que j'appartenais à cette nation, mais en apprenant ma qualité d'Européen, il me regarda d'un air si étonné, avec une telle expression, que je pressentis d'avance le langage qu'il allait me tenir. « Voyons, me « dit-il, avez-vous un talisman de Dieu ou un pacte « avec le diable pour oser vous aventurer au milieu « des Béloutches? Ah! Méhémed-Réza-Khan, conti- « nua-t-il en s'adressant à notre amphitryon, le ciel « vous protége puisqu'il vous envoie une bonne au- « baine! » Ce dernier, voyant paraître un peu d'anxiété dans mes regards, s'empressa de me rassurer en réprimandant son voisin sur la brutalité de son langage, et en me donnant l'assurance que tous les devoirs de l'hospitalité seraient scrupuleusement observés vis-à-vis de moi. Ali-Khan paraissait aussi étonné de la réserve du chef de Sékoukèh à mon égard que de ma présence chez lui; aussi continua-t-il ses insinuations malveillantes à mon endroit. Après plusieurs récits

qui prouvaient la perfidie et la cruauté de son caractère, il nous raconta un lâche assassinat qu'il avait commis et dont voici les détails :

Les Béloutches ont sur les Européens les idées les plus bizarres. Frappés de ce qu'ils ont entendu dire et vu de leur puissance, de leur richesse et de leur intelligence, ils se figurent qu'ils connaissent le moyen de faire de l'or, et pensent aussi que, non-seulement leur corps, mais tout ce qui est à leur usage ou en contact avec eux recèle le précieux métal. Il y a quelques années (huit ou dix ans, je crois), Ali-Khan, Ser-Bendi, reçut la visite à Cheïkh-Nassour d'un médecin anglais, le docteur Forbes. Bien des personnes avaient essayé de dissuader cet infortuné de faire ce voyage, mais il n'avait rien voulu écouter ; aussi paya-t-il sa curiosité de sa vie. Ali-Khan l'égorgea pendant son sommeil, et exposa son cadavre devant sa tente, où il le fit abondamment arroser avec de l'eau durant quinze jours consécutifs. « Vous verrez, disait-il, qu'à « la fin ce chien d'infidèle se transformera en beaux « et bons ducats. » Mais, à son grand étonnement, le procédé n'ayant pas réussi, il se décida à faire bouillir l'eau avec laquelle il arrosait le cadavre, sans obtenir de meilleur résultat. Désespéré de la stérilité de sa mine d'or, il se creusait la tête pour trouver le moyen d'amener la transformation désirée, lorsqu'il lui vint à l'idée que le malheureux docteur pouvait bien lui avoir joué un méchant tour avant de mourir, en faisant passer l'or de son corps dans le linge et les livres qui remplissaient ses malles. Alors au lieu de les brûler comme des impuretés, ainsi qu'il en avait

d'abord eu l'intention, il fit déchirer ces objets en menus morceaux, que l'on délaya dans le plâtre destiné au crépissage de sa maison; il attendait encore, au moment où il me conta cette horrible histoire, que les murs de sa demeure se revêtissent de pièces d'or d'un moment à l'autre. Rien au monde n'aurait pu le faire revenir sur cette singulière croyance. Il ne me cachait point qu'il eût été heureux de pouvoir ajouter ma dépouille à celle de M. Forbes[1], et se moquait des susceptibilités de Méhémed-Réza-Khan à mon égard. J'avoue que je me sentais assez mal à l'aise à Djiâne-Abad entre un tel monstre et son allié, aussi pressais-je vivement Assad-Khan de quitter au plus vite ce nid de vautours. Mais il parvint, sinon à me rassurer complétement, du moins à calmer un peu mes inquiétudes en me rappelant que l'alliance du Vézir de Hérat et de Méhémed-Réza-Khan était une garantie suffisante des intentions hospitalières de ce dernier vis-à-vis de moi.

Les projets hostiles et ouvertement manifestés d'Ali-Khan, Ser-Bendi, sur ma personne, rendaient plus que jamais impossible mon retour à Ferrah par le Nord, car j'aurais infailliblement rencontré ses gens dans cette direction. Je me déterminai donc à attendre jusqu'au lendemain, dans l'après-

[1] On peut lire une relation de la visite du docteur Forbes dans le Sistan et de son meurtre commis par les Béloutches, dans le *Journal de la Société royale de géographie* de 1842. Cette relation a été faite par sir H. Rawlinson d'après le récit d'un domestique qui accompagnait le docteur pendant cette dernière excursion, où il trouva la mort.—Ed.

midi, et à partir avec Méhémed-Réza-Khan pour sa résidence de Sékoukèh, d'où il devait nous procurer les moyens de contourner le lac et l'escorte nécessaire pour nous protéger. Ali-Khan, Ser-Bendi, est, après Méhémed-Réza-Khan, le chef béloutche le plus puissant du Sistan. Le district qu'il gouverne est borné : au Nord par le torrent de Khouspas, qui coule au N.-E. du lac, et se prolonge presque jusqu'à l'Hirmend, dans la direction du Sud; à l'Ouest, par le premier canal qui se détache du fleuve pour aller tomber dans le lac. Cheïkh-Nassour, capitale de ce petit État, est une vieille forteresse enceinte de murailles en terre, et contenant environ quinze à dix-huit cents maisons, un bazar, cinq bains publics, deux caravansérails et une mosquée. Quelques géographes l'ont indiquée sur leurs cartes sous le nom de Keddé, qu'elle a eu autrefois, à deux farsangs au Nord du Khach-Roud et de Pir-Kisri. C'est la première ville du Sistan, du côté du Nord. Les possessions de Méhémed-Réza-Khan sont comprises dans le triangle que dessinent le lac du Sistan, à l'Ouest et au Nord, et l'Hirmend, dans le coude qu'il décrit depuis Trakou jusqu'à la jonction de son premier canal, vers le Nord, à la pointe orientale du lac. Djiâne-Abad, où nous nous trouvions, fait partie de ses possessions. C'est une petite forteresse qui renferme près de cent cinquante maisons, habitées par des gens reconnus dans la contrée comme Pehlevânes (héros, guerriers, athlètes) et descendants du fameux Roustem. Soit que cette tradition exalte leur bravoure, ou bien que leur vaillance soit effectivement excessive et impose à leurs

voisins, ils ont la réputation de ne reculer devant aucun danger, et d'attaquer leurs adversaires sans en calculer le nombre, fussent-ils cent contre un. Ils comprennent la langue béloutche, mais ne la parlent point. J'ai reconnu beaucoup de mots persans dans leur idiome, qu'ils prétendent être le *pehlevi* des anciens Perses. Un vieillard me montra un livre écrit en caractères usités avant l'ère musulmane. C'est peut-être là qu'on pourrait trouver la clef de tant de dialectes perdus [1].

*Djellal-Abad.*—30 octobre.—A midi, les deux chefs béloutches se séparèrent : Ali-Khan retournait à Cheïkh-Nassour, après avoir obtenu de son voisin une promesse de neutralité dans la guerre qu'il soutenait contre le chef de Lâch-Djouï-waine. Méhémed-Réza-Khan se dirigea, accompagné par nous, vers Djellal-Abad, qui porte aussi le nom de Behrami, de son fondateur Behram-Khan, Kayani ; c'est encore une petite forteresse en terre, renfermant cent maisons de roseaux, où commandait, au nom de Méhémed-Réza, Abdullah-Khan, Norvui. Cette place forte est située au Sud-Ouest de Djiâne-Abad, à quatre farsangs et demie du lac. Les ruines dont elle est environnée indiquent, il est vrai, qu'elle eut autrefois un dévelop-

[1] Si le manuscrit dont il est ici question est vraiment pehlevi, on peut le considérer comme un véritable trésor. On assure que certains Ghèbres, qui résident dans une île située au milieu du lac du Sistan, possèdent aussi des manuscrits très-anciens ; mais, après certaines recherches, on a été porté à croire que c'était là une fable. Sir Edward Conolly alla lui-même visiter cette île et n'y trouva absolument rien de semblable.—Ed.

pement plus considérable, mais il est difficile d'admettre qu'elle ait jamais pu être la grande cité inscrite sous ce nom sur les différentes cartes d'Asie. Il en est de même pour la ville désignée sur ces cartes sous celui d'Iloumdar, qui représente probablement la tour d'Alem-Dar, dont j'ai parlé dans la journée précédente. Douchakh non plus n'est pas une ville, mais seulement une montagne à deux pics, ce qui lui a valu ce nom (*dou-chakh,* deux cornes), et d'où découle l'eau d'une fontaine au bord de laquelle sont disséminées quelques rares huttes de roseaux. Cependant j'ai remarqué des ruines modernes au pied même de cette montagne, mais elles pouvaient tout au plus indiquer une localité de cinquante à soixante maisons, et il y a loin de ce chiffre à cette grande agglomération qui a passé jusqu'ici pour la capitale du Sistan.

Après avoir séjourné une heure à Djellal-Abad ou Behrami, et réglé le compte de l'impôt de cette localité, Méhémed-Réza-Khan partit pour Tchelling, petit village dont les maisons, construites en roseaux, sont protégées par une grosse tour en terre, pouvant au besoin servir de forteresse, et dans laquelle nous couchâmes. Tchelling se trouve à une très-petite distance du lac, et j'y vis nourrir des chevaux avec des poissons séchés et réduits en poudre.

*Sékoukéh.*—1er et 2 novembre.—De Tchelling, nous atteignîmes en trois heures, en coupant à travers champs, la forteresse de Dechtak, où Méhémed-Réza-Khan avait pour lieutenant le Béloutche Dost-Mohammed-Khan, Norvui, frère d'Abdullah-Khan de

Djellal-Abad. Cette place contient dans son enceinte environ six cents maisons en roseaux et douze cents au dehors. Ne serait-ce point là la localité que les géographes ont désignée sous le nom de Douchakh? La ressemblance des noms pourrait le faire supposer. Dechtak est situé sur les bords de l'Hirmend, qui est très-profond en cet endroit et a trois cents mètres au moins de largeur. Nous y restâmes jusqu'à midi. Les comptes de l'impôt étant terminés entre les deux chefs, nous remontâmes sur nos dromadaires. Après avoir traversé la rivière sur un radeau, nous cheminâmes encore un quart d'heure au milieu de taillis et de cultures, puis nous entrâmes en plein désert. A mi-chemin, nous laissâmes sur la droite un village nommé Dooulet-Abad, où notre hôte envoya son neveu pour régler l'impôt. Nous continuâmes ensuite notre marche jusqu'à Sékoukèh, résidence de Méhémed-Réza-Khan, où nous arrivâmes dans la soirée.

Cette place est la plus importante et la mieux défendue du Sistan. La raison en est qu'étant à une distance de cinq farsangs du lac, on ne trouve d'eau que dans les puits creusés dans son intérieur; et, comme le pays qui l'environne est sablonneux, aride et dépourvu de tout, les assiégeants ne trouveraient pas à s'y substanter et mourraient infailliblement de soif. Elle contient près de douze cents maisons fournissant chacune un et quelquefois deux combattants. C'est aujourd'hui la capitale du Sistan; mais ce titre peut lui échapper d'un jour à l'autre, si un chef plus fort ou plus heureux que Méhémed-Réza-Khan, sub-

stitue sa domination à la sienne. Ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs, on ne peut compter sur la durée de rien dans ces contrées ; pas plus sur celle de la puissance d'une famille que sur l'existence des villes. Les plus fortes, les plus redoutées parmi les premières, les plus populeuses, les plus riches, les mieux fortifiées parmi les secondes, disparaissent du jour au lendemain, balayées par les révolutions, sans qu'il en reste la moindre trace ; et c'est tout au plus si, après quelques années, la génération existante conserve le souvenir de ce qui s'est passé. Là tout est mobile, précaire, et il est impossible à la géographie d'y préciser quelque chose. On doit se borner à des données générales et modifier les détails au fur et à mesure qu'on est renseigné par les rares voyageurs qui s'exposent dans ces pays barbares. Le Sistan est, parmi ceux-là, une des contrées sur lesquelles il est le moins possible de se fixer d'une manière positive.

*Ser-Djaddè.* — 3 novembre. — Distance d'environ douze farsangs. Nous quittâmes Sékoukèh à la pointe du jour, très-reconnaissants des procédés généreux de Méhémed-Réza-Khan envers nous. Il s'était engagé à faire reconduire les dromadaires que nous avions empruntés au Ketkhoda de Goultchin, et nous en avait fourni de nouveaux. L'un d'eux était chargé de farine, de riz, d'eau, de poissons secs et autres aliments dont nous avions besoin pour nous substanter jusqu'à Lâch-Djouï-waine. L'un des parents du chef nous accompagna jusqu'à mi-chemin, au village de Koundouz, où il nous fit donner une escorte de quatre hommes. Le temps que nous perdîmes dans cette localité fit que nous

n'arrivâmes qu'à la nuit dans le campement de Ser-Djaddè, situé à la pointe la plus méridionale du lac Roustem. Les gens du Khan de Sékoukèh nous y firent respecter à grand' peine, et ils durent rester éveillés et faire vigilante garde toute la nuit afin d'empêcher que nous fussions volés. Deux de nos dromadaires étaient déjà entre les mains des pillards, et, s'ils fussent parvenus à couper leurs entraves à temps, nous ne les eussions jamais revus.

*Zerd-Abad.* — 4 novembre. — Nous franchîmes environ 14 farsangs en neuf heures de marche, en compagnie de huit Arabes que nous rencontrâmes, se rendant à Lâch. Comme ils connaissaient bien la route, ils nous servirent de guides. Le chemin n'est pas tracé sur la rive occidentale du lac; quand ses eaux sont basses, en été et en automne, on côtoie ses bords, quoiqu'il y ait une certaine difficulté à les suivre, en raison des mares et des bois de tamariscs qui les obstruent en différents endroits; mais on peut, si l'on veut, éviter cet inconvénient en suivant le pied d'une chaîne de montagnes, peu distante du lac, qui le longe du Nord au Sud dans toute sa longueur. Zerd-Abad, où nous campâmes, consistait en deux petites tours ruinées, près desquelles s'étaient établies six tentes de nomades d'origine arabe.

*Noourouz-Abad.* — 5 novembre. — Environ 12 farsangs : huit heures de marche. Nous nous écartâmes un peu plus du lac, cette journée-là, pour arriver au gîte. Les sables mouvants avaient fait place à du sable solide, au milieu duquel poussaient de rares arbustes de tamariscs et un peu d'herbe depuis longtemps

jaunie et desséchée par l'ardeur du soleil. Dans la matinée, nous rencontrâmes une dizaine de Béloutches qui cherchaient aventure; mais notre nombre leur imposa et ils se tinrent à distance, se contentant de nous demander des nouvelles d'une caravane qui nous suivait de près, à ce qu'il paraît. Le surlendemain, nous entendîmes dire, à Lâch, qu'elle avait été dépouillée à l'endroit même où nous avions vu les bandits.

*Lâch-Djouï-waine.* — 6 novembre. — Environ 10 farsangs parcourus en sept heures, en suivant le lac et en le contournant un peu au Nord, à l'endroit où il reçoit le Herroud-Roud, dont nous traversâmes le lit à Koghâ, un quart d'heure au-dessus de son embouchure. Nos dromadaires avaient de l'eau jusqu'au ventre seulement, car c'était le moment de l'année où, utilisée pour les cultures et desséchée par le soleil, le fleuve en était le moins abondamment pourvu. Nous laissâmes au loin, à droite, les vastes ruines de Péchawerâne et celles de Lukh, qui ont été probablement une même ville, reconstruite à distance, après une première destruction. Assad-Khan m'assura qu'entre Lukh et Péchawerâne il y a une source d'eau sulfureuse près du tombeau de Séyid-Ibkal. Au delà de ces localités se trouve le district aujourd'hui désert de Chourab.

Nous arrivâmes de très-bonne heure à Lâch-Djouï-waine, forteresse située sur la rive droite du Ferrah-Roud, 7 ou 8 farsangs environ au-dessus de son embouchure dans le lac. Nous descendîmes chez le chef du district nommé Salou-Khan, Afghan de la

tribu des Ishakzéhis, plus connu sous le titre de Châh-Péçend-Khan (celui qui plaît au roi), dont l'avait honoré Châh-Kamrâne. Ce Serdar, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, était en guerre avec le chef béloutche Ali-Khan, de Cheïkh-Nassour, et il avait encore d'autres difficultés sur les bras. Lâch a été de tout temps une dépendance de la principauté de Hérat; cependant Châh-Péçend-Khan refusait de reconnaître la complète suzeraineté de Yar-Méhémed-Khan, et il était secrètement encouragé dans cette demi-révolte par le gouvernement persan, d'un côté, et, de l'autre, par Kouhendel-Khan, Serdar souverain du Kandahar, qui, l'un et l'autre alliés contre le Vézir-Saheb, avaient le plus grand intérêt à rendre le chef de Lâch indépendant afin de pouvoir communiquer entre eux par son intermédiaire, sans avoir besoin d'exposer leur correspondance dans le Hérat, où elle courait grand risque d'être interceptée. D'ailleurs le fort de Lâch est la clef qui ouvre la route stratégique de Perse à Kandahar, en suivant le cours des rivières, et Kouhendel-Khan, aussi bien que Méhémed-Châh, avec la duplicité habituelle aux Asiatiques, espéraient se tromper réciproquement et mettre Salou-Khan dans leurs intérêts particuliers, au détriment l'un de l'autre. Toutefois, celui-ci paraissait s'être plutôt dévoué au Serdar du Kandahar, au frère duquel, Mir-del-Khan, il avait donné sa fille en mariage. Son fils aîné, Rassoul-Khan, avait aussi épousé une nièce de Kouhendel-Khan[1]. Devant ce mauvais vouloir ma-

[1] Châh-Peçend-Khan, grâce à sa position entre la Perse et

nifeste, Yar-Méhémed-Khan ne cessait de menacer son vassal, mais celui-ci, tout en protestant de son dévouement au chef du Hérat, continuait ses sourdes menées et refusait l'impôt, alléguant chaque année, soit une mauvaise récolte, soit une guerre à soutenir, soit des forteresses à relever, etc. Je connaissais ces détails avant d'arriver à Lâch, et me serais bien gardé de m'y rendre en me recommandant de l'amitié de Yar-Méhémed-Khan. Je laissai à Assad-Khan, qui était son cousin, le soin d'arranger tout cela à sa guise. Effectivement, nous fûmes accueillis en famille, et aussitôt moutons et volailles furent rôtis pour nous bien recevoir. En apprenant que j'avais l'intention de me rendre à Téhéran, Salou-Khan redoubla d'attentions pour moi, dans l'espoir que je rendrais au Châh un compte avantageux de sa personne. Comme une

l'Afghanistan a toujours joui d'une grande influence politique dans le pays. D'un côté, la cour de Perse lui faisait la cour et, de l'autre, les chefs du Kaboul et du Kandahar se prêtaient à ses moindres désirs. Il dépendait nominalement du Hérat, mais Châh-Kamràne et Yar-Méhémed avaient peu de confiance en lui. Quoi qu'il en soit, du moment où les Anglais arrivèrent dans le pays, ce prince s'attacha à leur cause et leur rendit service à différentes reprises. Un de ses fils, Rassoul-Khan, résidait dans le Kandahar en qualité d'aide de camp du prince gouverneur pendant l'occupation anglaise, et fut fort utile comme intermédiaire entre les représentants de la Grande-Bretagne et les chefs des différentes tribus de Douranis. Rassoul-Khan est le Serdar dont il est question dans l'ouvrage sur l'Afghanistan de Kaye; c'est lui qui accompagna Seïf-der-Djing au camp des Douranis, lorsque ce chef, dans un mouvement de mauvaise humeur, s'enfuit de Kandahar pour se joindre aux rebelles. Châh-Peçend-Khan vivait encore en 1856 et jouissait de tous les honneurs dus à son rang.—Ed.

promesse ne me coûtait rien, et qu'en définitive il se montrait généreusement hospitalier pour moi, je l'assurai de toute la bonne volonté que je mettrais à le servir.

La forteresse de Lâch est construite à 14 farsangs au Sud de celle de Ferrah, sur une éminence en pain de sucre, dont elle occupe le sommet. Elle est enfermée entre trois lignes de murailles reliées par des tours et protégées par des fossés. Elle serait difficile à prendre, même pour des troupes européennes, si elles étaient dépourvues d'artillerie de siége. Son enceinte ne contient pas plus de soixante-dix à quatre-vingts maisons; mais il y a plusieurs milliers de tentes de nomades disséminées dans la campagne autour d'elle. Djouï-waine, situé à une demi-heure de Lâch, sur la rive gauche de la rivière, est une dépendance du district soumis à Châh-Peçend-Khan ; l'oncle de ce che y fait sa résidence et y commande pour lui.

Le canton de Kaléhi-Kat est aussi au pouvoir de Châh-Peçend-Khan, et la totalité de ce petit État est désignée sous le nom de contrée d'Ho-Kat (*Beled Ho-Kat*). Il compte en tout deux mille quatre cents maisons et quatre mille cinq cents tentes de nomades : Afghans, Béloutches et Eïmaks, pouvant fournir cinq cents cavaliers et trois mille cinq cents à cinq mille fantassins réputés excellents. Par ses alliances avec divers chefs béloutches, arabes et afghans des environs, le Serdar de Lâch pourrait doubler son armée à l'aide de leurs contingents. Ceci explique un peu la retenue de Yar-Méhémed-Khan devant un vassal si peu soumis. Outre les rivières de Herroud-Roud,

de Khachak-Roud et de Ferrah-Roud, qui traversent le district d'Ho-Kat, il est encore arrosé par sept canaux qui s'alimentent des eaux de ces rivières, ce sont : 1° Djouï-waine ; 2° Pindj-Dèh , 3° Darg ; 4° Sèh-Mour 5° Koghâ ; 6° Khair-Abad ; 7° Tcharkh-Guiauv [1], qui donnent leurs noms à autant de villages dont ils arrosent les cultures au moyen de roues qui font monter l'eau et servent en même temps à la mouture des grains.

[1] Mot qui signifie : le *courant de l'Ouest.*

# CHAPITRE XXVIII.

Le district de Lâch. — Les anciens habitants du Sistan. — Mention faite par Arrien de cette contrée. — Situation du pays au temps d'Alexandre. — Sa géographie politique à l'époque actuelle. — Origine du mot Sistan. — Le cours de l'Hirmend. — Les habitants de ses rives. — Cultures et pâturages. — Navigation facile de Girishk à l'embouchure du fleuve. — Les radeaux sur ce cours d'eau et sur les autres rivières de l'Orient. — L'Aria-Palus. — Description du lac du Sistan. — Les cours d'eau qui aboutissent à ce lac. — Langage des Béloutches. — Caractères de ces tribus. — Leur foi religieuse. — Pir-Kisri. — Superstitions des Béloutches. — Leur passion pour le vol. — Excuses qu'ils donnent à ce sujet. — Étymologie de leur nom. — Leur manière de vivre dans leurs campements. — Nombre des gens armés qu'ils peuvent mettre en campagne. — Supériorité de leur courage sur celui des Afghans. — Singulier usage de ce peuple pour se garantir d'une panique lorsqu'ils se battent. — Arrivée de l'auteur à Ferrah. — Surprise du Mollah, Mahmoud-Akhoud-Zadèh. — Itinéraires des différentes routes conduisant en Perse. — De Ferrah à Nichapour par Toun. — De Ferrah à Semnân par Tébbès. — Description de cette dernière ville. — De Birdjân à Kerman par Khabbis. — La ville de Ghaïn. — M. Ferrier part de Ferrah. — Khoch-Ava. — Djèdjè. — Singulière demande d'une dame de cette localité. — Sebzavar. — Ruines de l'ancienne ville de Sabah. — Légende des habitants. — Le fort de Sebzavar, poste militaire très-important. — Position erronée attribuée à Sebzavar. — Châh-Thamasp est mis à mort dans cette forteresse, par Nader-Châh. — Adreskiân. — Chabith. — Roouz-Bagh.

---

Le district de Lâch se trouve sur l'extrême limite Nord du Sistan. Quelques géographes ont compris Ferrah dans cette dernière contrée; mais comme les habitants de ce pays rejettent cette classification, je pla-

cerai ici les observations que j'ai pu faire et les renseignements que j'ai pu recueillir sur l'histoire du Sistan, sur son lac, sur l'Hirmend et les Béloutches.

En lisant les historiens d'Alexandre, et en comparant leurs récits aux notions géographiques que nous possédons actuellement, il est bien difficile de les faire concorder exactement ensemble. La difficulté de déterminer la portion de territoire occupée par tel ou tel peuple ancien est d'autant plus grande qu'il n'est resté sur le sol aucun vestige qui puisse servir de preuve à l'appui, et ce n'est que par induction que l'on arrive à un résultat souvent douteux. Le Sistan ne fait point exception à cette règle, et là, peut-être plus que partout ailleurs, on en est réduit à des suppositions très-vagues sur les populations comme sur le pays habité par elles. La moitié appartient aujourd'hui à la race béloutche, l'autre moitié se compose en majorité de tribus afghanes et arabes et de quelques familles turkes et mêmes kurdes, qui ont été poussées là par le flot des révolutions. Des modifications de race sont certainement résultées de cet amalgame ; mais on peut pourtant, sans crainte de rien hasarder, mettre les populations des trois dernières races dont il vient d'être question en dehors de celles qui habitaient le Sistan au temps d'Alexandre. Il resterait alors les Afghans et les Béloutches, et la difficulté serait encore grande pour déterminer avec certitude lequel de ces deux peuples était les Zarangéens ou Dranghes, les Agriaspes ou les Arrachosiens.—Arrien dit : « En « quittant Artakoana (Hérat), où il était allé réprimer la « révolte de Saribarzàne, Alexandre rejoignit son

« armée, alors commandée par Craterus, et vint direc-
« tement à la capitale des Zarangéens. » Voilà tout ce que nous dit cet historien sur cette ville importante. Parmi les auteurs modernes, d'Herbelot est un peu moins obscur. — « C'est, dit-il en parlant de Za-
« rangœ, une ville peuplée et marchande de la pro-
« vince de Sistan. Yacoub-ben-Leïs y fit *conduire*
« *des eaux par plusieurs canaux* qu'il fit creuser,
« en sorte que la ville abonde en toute espèce de
« denrées et de marchandises, quoique *le sol soit sté-*
« *rile et inculte.* » Le récit d'Arrien indique que le pays des Zarangéens était limitrophe de celui des Ariens, et, par conséquent, placé au Sud de la ville de Ferrah; mais rien, dans ce qu'il dit, ne peut déterminer la position de leur capitale. On peut donc la chercher dans le cercle assez étendu des ruines que j'ai indiquées plus haut, ou bien dans les localités qui ont encore aujourd'hui un peu d'importance, comme Cheïkh-Nassour, Lâch, Djiàne-Abad, Dechtak et Sékoukèh. La version de d'Herbelot laisse supposer qu'elle était éloignée des rivières, sans cela il eût été inutile de faire creuser des canaux pour y amener l'eau, qu'on ne pouvait tirer de son sol *stérile et aride;* ces derniers mots doivent naturellement éloigner la pensée qu'elle pouvait être enclavée dans le delta formé par les diverses branches de l'Hirmend, près de leur embouchure dans le lac. Nulle ville ne répond mieux à ce que dit d'Herbelot que la forteresse de Sékoukèh. Quant aux anciennes villes de Ram, de Prophtésia et autres, il est encore plus difficile de dire si ce furent des cités distinctes de Zarangœ, ou seulement

sa continuation. Du reste, toutes les ruines éparses autour du lac et sur les bords du fleuve peuvent également les représenter.

Du pays des Zarangéens, Alexandre passa dans celui des Agriaspes, où, dit Quinte-Curce, il séjourna deux mois. Pour rester aussi longtemps dans cette contrée, il la fallait suffisamment fertile et approvisionnée pour fournir aux besoins de son armée. Les déserts du Sistan se sont certainement étendus plutôt que réduits depuis cette époque : on peut donc en conclure que le seul pays dont les ressources n'aient pas diminué, depuis qu'il a suffi à l'alimentation de l'armée d'Alexandre, se trouve sur les bords de l'Hirmend, entre Mala-Khan et Girishk. C'est donc là qu'il faudrait placer le pays des Agriaspes, dont celui des Arrachosians serait la continuation en courant vers le Sud et l'Est jusqu'à la mer d'Oman et l'Indus. Quant aux Dranghes, leur position serait peut-être un peu plus difficile à déterminer, pourtant on pourrait leur assigner avec quelque probabilité les districts de Bakoua, de Gulistan et de Wachir. Pour ce qui est des Agriaspes, il reste à dire que s'ils sont les ancêtres de ces Béloutches établis aujourd'hui aux lieux qu'ils habitaient, il n'y a pas de contrée où les siècles aient plus profondément transformé les mœurs d'une population. Arrien dit qu'on les surnommait *évergètes* ou *bienfaiteurs*, parce qu'ils avaient secouru Cyrus, fils de Cambyse, dans son expédition contre les Scythes (Skythes) et qu'Alexandre les traita avec distinction en mémoire de la conduite de leurs aïeux et par égard pour leurs institutions. « En effet,

« ajoute-t-il, ces peuples ne vivent point comme des « barbares ; mais, à l'exemple des Grecs civilisés, ils « connaissent la justice. Alexandre leur accorda la li- « berté et le territoire qu'ils voudraient lui deman- « der : ils n'en choisirent qu'une très-petite étendue.» Aujourd'hui c'est bien différent. Là où jadis régnaient la justice et la civilisation, on ne trouve plus qu'a- narchie; chacun y vit à sa guise, n'obéissant qu'aux instincts d'une nature barbare, ignorante et perverse.

Le Sistan est un pays plat, coupé çà et là par des collines peu élevées. Un tiers de sa surface se compose de sables mouvants et les deux autres sont formés de sables compactes, mêlés d'une petite partie d'argile, très-riches en humus et couverts de bois de tamariscs, de *saghès*, de *tag* et de roseaux, au milieu desquels pousse une herbe abondante. Ces bois se trouvent surtout dans la partie centrale de cette province, qui est traversée par le fleuve Hirmend et ses affluents. Les détritus et le limon qu'ils déposent sur le sol pendant la saison des inondations le fertilisent d'une prodigieuse manière ; il en a probablement été ainsi de tout temps, du moins les nombreuses ruines dont leurs rives sont jonchées suffiraient pour le faire croire. Celles de l'Hirmend sont cultivées de chaque côté sur une largeur de 2 kilomètres, depuis Girishk jusqu'à Mala-Khan, mais depuis cet endroit jusqu'à la tour d'Alem-Dar, il n'y a guère que des prairies et plus de bois que de cultures. Le Serdar de Kandahar a soumis à sa domination la partie du Sistan comprise entre Kaléhi-Bist et Roud-Bar ; celle qui y fait suite, jusqu'à Alem-Dar, est un sujet de discordes incessantes

entre ce souverain et les Béloutches nomades qui viennent s'y établir pendant les huit mois de l'année où la sécheresse les exposerait à manquer d'eau dans les oasis du désert, car les puits n'y sont alimentés que pendant quatre mois par les pluies de l'hiver et celles du printemps. Deux chefs béloutches indépendants et un chef afghan se partagent le reste du Sistan. Ce sont : au Sud, Méhémed-Réza-Khan de Sékoukèh ; au centre, Ali-Khan de Cheïkh-Nassour, et au Nord Châh-Peçend-Khan de Lâch-Djouï-waine. On ne voit de maisons en terre et de huttes en roseaux que sur les bords de l'Hirmend ; partout ailleurs les habitants campent sous des tentes de feutre, ou tissées en poil de chèvre et de chameau. Les chaleurs sont toujours excessives dans le Sistan. Le Simoun y souffle fréquemment et soulève des nuées de sable impalpable qui fatigue beaucoup les yeux ; c'est là, avec les énormes moustiques dont j'ai parlé plus haut, le plus grand inconvénient de cette contrée.

L'histoire de cette province est très-intimement liée à celle de la Perse, et ses habitants sont fiers d'appartenir à la contrée qui a vu naître le roi Djemchid et les héros Zal et Roustem, sur lesquels les auteurs orientaux ont écrit les fictions les plus extravagantes.

Le nom de Sistan, sous lequel cette province est aujourd'hui connue, vient originairement du mot *Saghès*, dénomination d'une qualité de bois à brûler bien connue actuellement en Perse comme étant supérieure à toute les autres espèces, et qui y est fort recherchée. Elle se trouve fréquemment dans les steppes

de l'Asie centrale, mais plus abondamment encore dans les environs de l'Hirmend ; c'est ce qui a fait donner au pays que traverse cette rivière le nom de Saghès-Tan (lieu du saghès), dont, par corruption, on a fait un peu plus tard Sedjestan, puis Seïstan et enfin Sistan, dont on se sert presque généralement aujourd'hui. Cette étymologie m'a été donnée comme étant la seule véritable par le savant Kazi de Hérat, Mohammed-Hassan [1].

L'Etymander des anciens est un beau fleuve (le seul auquel on puisse donner ce nom en allant directement du Tigre à l'Indus), connu aujourd'hui par les Afghans sous le nom d'Hirmend. Après s'être formé de divers petits ruisseaux venant du Kouhi-Baba, situé à peu de distance et à l'Ouest de Kaboul, il coule du Nord-Est au Sud-Ouest sur une longueur de près de deux cents farsangs. D'abord dans un lit profond, encaissé et obstrué par d'énormes blocs de rochers, il traverse la montueuse contrée de la Paropamisade, habitée par les Hézarèhs-Poucht-Kouhs ; mais à dix ou douze farsangs au-dessus de Girishk il commence à rouler sur un lit de sable et de gravier, dans des limites moins resserrées, sur un terrain plat, et alors il est utilisé pour arroser les cultures et les prairies dont ses bords sont couverts, jusqu'au moment où, arrêté par

[1] Cette érudition peut servir d'exemple de celle des kadis de l'Orient. Ce brave homme n'avait jamais sans doute entendu parler des Sakes et de leurs migrations. Toutefois, il est prouvé que le Seghistan des Arabes (d'où vient le nom de Sistan) est le même pays que le Sakestan, autrement dit la contrée des Sakes ou des Grecs. — Ed.

l'exhaussement du sol, il se répand dans le vaste entonnoir qui forme à son extrême limite, au Sud, le Méchilèh-Sistan [1] ou lac du Sistan. Plusieurs îles habitées et possédant des forteresses, comme Kaléhi-Bist, se trouvent au milieu du cours de l'Hirmend, dont l'aspect d'un bout à l'autre est pittoresque et majestueux; il est aussi contenu dans divers endroits par des digues d'une très-ancienne construction, dont le manque de soins et de réparations ont hâté la ruine. La végétation sur ses bords est aussi luxuriante que sous les tropiques; malheureusement ils sont habités par les plus grands pillards et les gens les plus cruels de toute l'Asie. Les eaux de ce fleuve sont claires, froides, de très-bon goût, et, bien qu'on en tire une grande partie pour les irrigations, il en reste en tout temps suffisamment dans son lit pour la navigation, si on voulait la pratiquer, même en grand, depuis Girishk jusqu'à son embouchure. Afin d'obtenir ce résultat, il en coûterait fort peu pour réparer et élever de nouvelles digues. En hiver et au printemps, son volume d'eau se décuple, il sort alors de son lit et inonde la campagne qu'il vivifie.

Si l'Hirmend appartenait à des Européens, des bateaux à vapeur y seraient établis, et, à défaut de houille, ils pourraient se servir, comme combustible, des bois de tamariscs, de saghès et de tag qui l'avoisinent. Telle est l'étendue de ces forêts, qu'en réglant sagement les coupes, elles deviendraient inépuisables. Son courant est très-rapide, surtout en hiver,

[1] Méchilèh veut dire en langue arabe, *marais fangeux*. Le nom ordinaire du lac est *Stamun*.—Ed.

après la crue des eaux. Sa largeur d'une berge à l'autre varie beaucoup dans la partie supérieure de son cours, au dire des Hézarèhs; à Girishk elle est de soixante à quatre-vingts mètres; mais à partir de sa jonction avec l'Urghend-âb, elle se développe jusqu'à trois cents, et même trois cent cinquante mètres. Sa profondeur est en moyenne d'une brasse et demie à deux brasses et les gués sont peu nombreux pour le traverser; cependant les bateaux y sont rares et grossièrement travaillés. Les radeaux faits avec des roseaux et des branchages, soutenus par des outres [1] gonflées de vent, y sont plus communs. Les historiens d'Alexandre ont peut-être fait erreur en disant que les radeaux sur lesquels ce héros traversa les fleuves de l'Asie étaient supportés par des outres remplies de paille. Elles étaient sans doute alors, comme aujourd'hui, gonflées de vent, et c'est ainsi qu'on navigue encore sur l'Euphrate, le Tigre, le Karoun, l'Oxus et autres fleuves de l'Asie centrale. Les probabilités sont aussi que Craterus, en quittant Alexandre, suivit le cours de l'Hirmend pour rentrer en Perse avec les gros bagages et les invalides.

L'Aria-Palus des anciens, lac formé par l'accumulation des eaux de l'Hirmend, à l'extrémité méridionale de son cours, est appelé lac Zerrèh [2] par les Euro-

[1] Sur la rivière de Kaboul et sur le haut du fleuve Indus, il est d'usage de remplir ces outres de roseaux et de paille. Il est fort ordinaire de descendre de Djellal-Abad à Attock sur des radeaux construits de cette façon.—L.

[2] Zerrèh qui est le nom sous lequel est maintement connu le lac, est une contraction de Zarangæ, l'ancienne capitale, et ce nom se rapporte aux Zarangéens ou aux Dranghes des Grecs. — Ed.

péens. Cette dénomination n'est pas connue de la grande majorité des Asiatiques; on la trouve seulement dans de vieux livres persans, où ce lac est aussi désigné sous celle de Déria-Rizèh, noms qui signifient l'un et l'autre petite mer. Les Sistaniens l'appellent plus généralement aujourd'hui Méchilèh-Sistan (lac du Sistan), et Méchilèh-Roustem (lac de Roustem), en mémoire du héros persan de Ferdousi. Selon cet auteur, Roustem, ce guerrier extraordinaire, avait sa demeure dans une île située près de la rive orientale du lac. Plusieurs géographes ont désigné ce lac, sans doute par erreur, sous le nom de Déria-Hamoun, qui ne lui appartient pas. En Asie, il sert à désigner la mer d'Oman, qui baigne les côtes d'Arabie et du Mekrâne. Les contours et la position du Méchilèh-Sistan sont inexactement indiqués sur la plupart des cartes; il ne forme ni un rond, ni un ovale, mais bien une espèce de trèfle sans queue ayant une tête très-allongée. Il court du Sud au Nord sur une longueur de 25 farsangs, s'étendant, à peu près, du 31 au 32° de latitude Nord, en parcourant une ligne oblique partant au Sud du 59° de longitude et aboutissant au Nord au 60°. Sa plus grande largeur dans cette direction est d'environ 12 farsangs et partout ailleurs de 6 à 7 au plus. Ses eaux, quoique n'étant pas salées, sont noires et de mauvais goût. Les poissons s'y habituent difficilement et y restent toujours très-petits: les gros remontent dans l'eau claire et limpide des rivières, où se trouvent même d'énormes barbeaux. Ce lac n'a pas plus de 4 à 5 pieds de profondeur et son niveau tend constamment à s'exhausser, tandis que

les lits de ses affluents deviennent au contraire chaque année plus profonds. Il faut peut-être chercher dans ce dernier fait l'explication du premier. Les crues d'hiver entraînent une grande quantité de détritus et de sable du lit de ces rivières, et vont les déposer dans un réservoir commun qui doit nécessairement finir par se combler; et il est très-possible que le déplacement de ses eaux soit amené d'ici à peu d'années : peut-être iront-elles occuper de nouveau un emplacement desséché, au Sud de celui qu'il occupe actuellement, et où l'on assure qu'il existait jadis.

L'aspect du Méchilèh-Sistan est assez pittoresque : il est planté sur toute sa surface de tamariscs et autres arbres dont les branchages, toujours verts, s'élèvent au-dessus des eaux. Le fond de ce lac est de sable très-mouvant absorbant l'eau avec une rapidité incroyable. S'il n'en était pas ainsi, il serait assez difficile de déterminer ce que deviendraient celles que lui apportent si abondamment l'Hirmend et ses autres affluents. L'évaporation ne pourrait jamais être assez grande pour les faire disparaître, surtout pendant l'hiver et le printemps. Il est vrai qu'à cette époque le lac subit la même loi que les rivières : il sort de son lit et répand assez loin l'inondation, mais en avril il y est déjà rentré et trois mois après il est tellement desséché, vers le Nord, que les habitants de Sékoukèh, de Dechtak, de Djiàne-Abad, et autres localités voisines, se rendent directement à Lâch en traversant à sec le détroit compris entre Biring-Kéfter et Pécharewàne. Il y a plusieurs constructions et beaucoup de ruines dans l'île située au milieu de ce lac; sa partie Nord se ter-

mine par une haute colline appelée Kou-Khohdjèh (le Mont de l'Eunuque).

Une rectification me paraît encore nécessaire au sujet des petits affluents du lac. Le Khach-Roud ne tombe point dans l'Hirmend, près de Kouh-Nichine, comme cela est indiqué sur la carte de Burnes (Arowsmith) : le lac du Sistan le reçoit au N.-E. un peu plus bas que le Khouspas, torrent à sec en été, mais toujours très-gonflé en hiver. De l'autre côté du lac, mais toujours au Nord, viennent se perdre le Ferrah-Roud et le Herroud-Roud, à trois farsangs de distance l'un de l'autre; ce dernier, après avoir reçu le Khachak-Roud, qui coule entre les deux. Ptolémée, dans les temps anciens, et quelques géographes des temps modernes, ont confondu le Héri-Roud, rivière qui passe à Hérat et va se perdre en Turkomanie, avec l'Herroud-Roud dont il est ici question. J'ai dit autre part, à propos de l'Adreskiân-Roud, comment et pourquoi ces deux rivières sont distinctes l'une de l'autre et n'ont jamais pu former un seul cours d'eau. Toutes ces rivières, l'Hirmend excepté, sont presque à sec en été, leurs eaux étant détournées et employées à l'irrigation des cultures.

Il y a toute apparence que les Béloutches du Sistan descendent des peuples primitifs de cette contrée, car cette race paraît s'être peu modifiée : leurs idées sur leur origine sont extravagantes et varient à l'infini; on ne peut rien en conclure. Leur langage ne paraît se rattacher à aucun de ceux qui sont parlés par leurs voisins, pourtant il s'est notablement augmenté de mots arabes, persans, puchtous et indiens; mais il

faudrait en faire une étude bien approfondie avant de pouvoir indiquer la source d'où il découle. On n'en saurait rien dire aujourd'hui, sinon : — c'est du béloutche, rien que du béloutche. Chaque tribu a son dialecte particulier, mais ils se rattachent toujours à la langue commune et la différence entre eux est fort petite [1].

Les tribus béloutches, en général, se subdivisent en plusieurs centaines de branches, mais on les connaît mieux d'après les trois grandes divisions qui forment, pour ainsi dire, trois peuples distincts. Ce sont : les Norvuis, les Rinds et les Meksis. La plupart des habitants du Sistan, notamment ceux des bords de l'Hirmend et du lac, appartiennent à la première de ces divisions. Il est difficile d'évaluer, même approximativement, le chiffre de la population de cette province, parce qu'étant en partie nomade, indépendante, et sans cesse en mouvement, toute appréciation devient impossible, et qu'ils exagèrent d'une manière ridicule quand on s'adresse à eux pour savoir leur nombre. Les Béloutches ne sont pas régis par des lois écrites, mais par d'anciens usages et par les traditions. L'autorité des chefs est très-bornée parmi eux ; elle consiste uniquement à arranger les différends entre les membres d'un même kheïl (village, campement), à déterminer le lieu du campement, le jour du départ, et à entretenir des relations avec les voisins ; hors ces cas, chaque Bé-

[1] Les grammaires de la langue béloutche et brahui récemment publiées montrent clairement que ce premier nom est sanscrit ou arien et le dernier scythe ou turkoman.—Ed.

loutche est souverain absolu dans sa famille. Ces nomades mènent une existence aussi farouche que celle des bêtes féroces de leurs déserts. S'astreindre à l'observance des lois, comme les autres peuples, travailler, trafiquer comme eux, obéir à un maître est pour eux chose impossible. La liberté la plus complète dans leurs actions est un besoin impérieux de leur nature; ils sont orgueilleux de leurs crimes comme nous de nos bonnes actions, et la peine du talion est la seule loi en vigueur parmi eux. Quand il y a du sang entre deux familles, elles se vouent une haine qui survit à tout, même à une réconciliation solennelle cimentée par un mariage ou par l'entremise d'un saint homme (*pir*). Les familles, dans ce cas, exercent l'une contre l'autre une vendetta permanente. Leurs membres s'épient, se traquent les uns et les autres, s'égorgent ouvertement ou par surprise avec une barbarie incroyable. Deux Béloutches de tribus ou de familles ennemies, ne s'étant jamais vus, ont un instinct merveilleux pour se deviner au flair, à l'odorat, comme des chiens d'arrêt. Arrivés en présence, ils n'éclatent point en fureur, mais s'observent un moment dans un complet silence. Ce calme est l'avant-coureur de la mort de l'un d'eux et souvent de tous les deux. Ils sont impitoyables, et, faute d'armes, ils se déchirent avec les ongles, avec les dents, ou s'étranglent sans pousser un cri. Je ne parle ici que de ceux qui habitent le Sistan.

Les Béloutches se disent musulmans, mais ils n'observent point les règles prescrites par le Koran; leurs idées religieuses sont un mélange d'islamisme, de christianisme et d'idolâtrie, le tout assaisonné des

plus grossières superstitions. La plupart d'entre eux ne sont pas circoncis, ne jeûnent point, ne prient point, et tout en reconnaissant Mohammed comme Prophète, ils en placent un autre bien avant lui et immédiatement après Dieu, avec lequel ils le confondent même souvent. Son pouvoir est sans limite; ils le nomment Pir-Kisri: le mot *pir* signifie littéralement *vieux*, mais, au figuré, il équivaut chez eux au mot *saint* chez nous. Quand ils ont juré par Pir-Kisri, on peut se fier à eux; mais dans ce cas seulement. Les Béloutches sont élancés, bien conformés, nerveux. Leur teint est olivâtre comme celui des Arabes et ces deux races ont plus d'une analogie entre elles; leurs traits dénotent l'astuce et la férocité. Ils sont insensibles aux privations et supportent admirablement la fatigue; les courses les plus longues et les plus pénibles ne les effrayent point. Les Afghans et les Persans voyagent la nuit pour éviter la chaleur; eux non-seulement ne la redoutent point, mais encore la recherchent autant que les autres mettent de soin à l'éviter. Ils ne marchent que d'un soleil à l'autre; avant son lever et après son coucher ils ne font pas un pas: s'il disparaît à l'horizon avant qu'ils soient arrivés au gîte, ils couchent à l'endroit même où ils se trouvent. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans leur organisation c'est la facilité avec laquelle ils se passent de boire dans leur pays brûlant; une fois en vingt-quatre heures leur suffit, même en voyage. Ils ont d'ailleurs un instinct particulier pour découvrir l'endroit où l'eau est la plus rapprochée de la surface du sol, et ils creusent rarement plus d'un mètre dans le sable sans

la trouver. Ils mangent aussi fort peu. Ces nomades marchent avec une célérité dont il est impossible de se faire une idée, et vont plus vite au pas que le meilleur cheval à la même allure. Il en est parmi eux qui peuvent fatiguer trois de ces animaux à la suite les uns des autres avant de succomber eux-mêmes. Ils croient fermement aux augures : le cri d'une bête féroce, la vue d'un serpent, un vol d'oiseau, ou un troupeau d'onagres qui se sépare, les arrêtent court au milieu d'un voyage : ils ne partiraient jamais avant que la journée marquée par un sinistre augure n'ait fait place à une autre, afin de laisser au sort le temps de se modifier.

Leur activité se déploie surtout quand il s'agit d'aller au pillage. Ils exécutent leurs razzias avec une promptitude, une adresse remarquables et une rare témérité. La vie n'est rien pour eux, ils l'exposent pour une bagatelle, car le vol a pour eux un attrait irrésistible. Dans leurs expéditions, ils se placent deux, dos à dos, sur un dromadaire, pour voir dans toutes les directions, et franchissent en peu de temps d'immenses distances. Ils battent ainsi les routes méridionales de l'Afghanistan et s'aventurent jusqu'au centre de la Perse, tuant ceux qu'ils ne peuvent emmener captifs et faisant quelquefois d'énormes courses pour une bagatelle. Un mouchoir, une guenille suffisent pour exciter leur avidité. Ils reconnaissent tellement eux-mêmes leur amour du vol, que deux amis, deux frères et même le père et le fils voyageant ensemble, se garderont bien de coucher côte à côte. Au moment de dormir, l'un indique à l'autre un lieu

éloigné de lui de cent pas pour aller se reposer, et ils jurent réciproquement par Pir-Kisri de ne pas se rapprocher l'un de l'autre jusqu'au moment du départ. Ils ont l'ouïe fine et le moindre mouvement fait par l'un d'eux donne l'éveil à son compagnon, qui lui rappelle son serment. Ils se tuent quelquefois entre eux pour se dépouiller d'une mauvaise défroque qui ne vaut pas 3 francs, et donnent une raison bien singulière pour se justifier de cette passion du pillage. « Il y « a quelque mille ans, disent-ils, Dieu a fait entre les « hommes le partage des biens de la terre, d'une « manière très-peu équitable. Soit oubli, soit à l'in- « stigation de quelque mauvais génie, les Béloutches « ne reçurent de lui qu'un sol aride et improductif. « Cette exclusion était injuste, et il est très-naturel « que nous cherchions à ressaisir sur les étrangers « la part de biens dont nous avons été si injustement « frustrés. »

Comme complément de justification, ils invoquent l'étymologie de leur nom : *bé* en persan signifie *à* ; *leuct* signifie *nu, dépouillé*. Par corruption, eux et les Afghans prononcent *leucht* ou *loucht*, et réunissant les deux mots ils trouvent *bé-loucht* (*à nu, dépouillé*), d'où, par conséquent, la preuve qu'ils sont venus au monde dépouillés de leur part de biens, et par cela seul autorisés à prendre partout où ils trouvent pour se vêtir. A ceux que cette étymologie ne satisferait point on pourrait proposer celle de Béled-Sistan (la contrée du Sistan), dont par corruption on a fait Béloutchistan.

Les Béloutches détestent peut-être encore plus les musulmans que tous les autres peuples d'une religion

différente; ils ne sont pas aussi hospitaliers envers les étrangers que les autres nomades de l'Asie, et il est dangereux de se fier à eux. Ils considèrent les Européens comme des réprouvés, tirant leur origine des génies, et ayant des rapports avec le diable qui leur a appris le moyen de faire de l'or, le pouvoir de jeter des maléfices et l'instinct de trouver les trésors cachés. L'ardeur qu'ils nous voient mettre à explorer les ruines les confirme encore davantage dans cette opinion. Chez eux ils vivent dans la plus complète oisiveté. Les femmes et les enfants s'occupent seuls des cultures et des troupeaux, dont ils tirent un grand profit. Ils vendent la laine des moutons et tissent celle des chèvres et des chameaux pour s'en faire des tentes et des habits. L'étoffe en est tellement serrée qu'ils en confectionnent des sacs où l'on met le lait, l'eau et les autres liquides, sans qu'il s'en échappe une goutte. Les vêtements faits en cette étoffe sont pour la saison pluvieuse; l'été ils les ont en coton, et ces vêtements consistent en une tunique serrée à la ceinture et en un pantalon large. Ils portent le turban lié comme les Arabes et non comme les Afghans. Leurs cheveux sont rasés sur le devant de la tête; ils laissent pousser le reste, qui tombe flottant sur leurs épaules.

Si tous les Béloutches du Sistan capables de porter les armes étaient réunis en corps d'armée, ils présenteraient certainement un effectif de trente à trente-cinq mille hommes, tous excellents fantassins. Les chevaux étant rares dans leur pays, il faut considérer la cavalerie comme n'existant pas chez eux. Leurs

armes sont la lance et le sabre, pourtant ils ont aussi quelques fusils à mèche et de mauvais pistolets. Ils se servent en outre soit du bouclier indien recouvert d'une feuille de cuivre, soit d'une peau d'éléphant ou de rhinocéros. Ils sont aussi fanfarons et infatués de leur courage que les Afghans, mais peut-être avec plus de raison que ceux-ci, qui, bons pour fournir une charge, reçoivent mal le choc et ne tiennent pas sous le feu de l'artillerie. Les Béloutches, au contraire, sans être plus savants qu'eux dans l'art de la guerre, les surpassent en ténacité et en bravoure. Ils restent fermes sous le feu de l'ennemi et l'abordent avec une merveilleuse audace. Ils s'attachent les uns aux autres, par pelotons de dix et par le pan de leur tunique, afin d'être bien certains qu'aucun d'eux ne fuira, où que si quelqu'un tombe blessé il sera secouru. Dans ce dernier cas, quatre serre-files, placés derrière les pelotons, détachent la tunique du blessé, relient celles de ses voisins et le portent à l'écart, puis les autres continuent à combattre. Ils meurent sur place en véritables héros, et il n'y a pas de meilleurs soldats en Asie.

*Ferrah.*—7 novembre.—14 farsangs en 10 heures et en plaine, en suivant la rive gauche du Ferrah-Roud, au milieu de taillis de tamariscs et de tag. Le sol s'exhaussait toujours devant nous; nous vîmes un seul village, mais beaucoup de ruines et de tentes de nomades.

Nous arrivâmes à Ferrah à la nuit tombante. Rien ne saurait peindre la stupéfaction du Mollah, Mahmoud-Akhoud-Zadèh, en me voyant revenir; il était

tellement désappointé qu'il me regardait sans pouvoir dire un mot : il écouta silencieusement le récit d'Assad-Khan et finit par s'écrier que celui-ci était un brigand, un coquin, dont l'intention était de le déshonorer en voulant faire croire qu'il n'avait pas assez bien pris ses mesures pour la réussite de mon voyage. « Que dira le Vézir? s'écriait-il à chaque minute, je « suis un homme perdu, ruiné, infortuné! » Enfin il sortit après une heure d'une espèce de prostration et s'écria : « Je suis sauvé, car vous repartirez dans cinq « jours; je sais où trouver des dromadaires. » Malheureusement, cette ressource de son imagination devint inutile par suite du parti bien arrêté que j'avais pris de m'en tenir à ce qui m'était arrivé et de ne plus tenter de nouvelles aventures. Il finit par se résigner et se contenta d'une attestation écrite que je lui délivrai pour reconnaître ses bons services. J'en fis de même pour Assad-Khan; cependant celui-ci ne crut pas sa responsabilité suffisamment à couvert, et voulut m'accompagner jusqu'à Hérat, quoique sa blessure mal fermée le fît encore cruellement souffrir.

8 et 9 novembre.—Je me reposai pendant deux jours à Ferrah de mes fatigues du Sistan, avant de me remettre en route pour Hérat. Pendant mon premier séjour dans cette ville, et avant d'avoir reçu la réponse de Yar-Méhémed-Khan m'autorisant à aller à Chikarpour, j'avais, dans la prévision d'un refus de sa part, conçu le projet de rentrer en Perse par Toun et Tébbès, et de me rendre par Yezd et Kerman à Bender-Bouchir. Dans cette prévision, je m'étais renseigné près d'un certain Mechédi-Hadi, chamelier de Ferrah,

qui depuis trente-cinq ans, parcourait ces vastes solitudes. Il m'avait indiqué tous les gîtes avec une scrupuleuse exactitude, au dire de ses compatriotes. Je les relate ici; car, sans accepter complétement la responsabilité des détails qu'il m'a fournis, je les crois pourtant exacts : ils pourront servir autant aux géographes qu'aux personnes appelées à voyager en Perse. J'ajouterai qu'il serait impossible de figurer exactement les distances sur la carte en les mesurant au compas et à vol d'oiseau ; on doit tenir compte, là plus que partout ailleurs, des grands détours qu'il faut faire pour éviter les obstacles de terrain, que les Asiatiques s'occupent très-peu à aplanir, et pour trouver de l'eau.

### *Route directe de Ferrah à Nichapour.*

De *Ferrah* à *Kaléhi-Khan.* — 10 farsangs. Village environné d'une muraille en terre; quatre cents maisons, habitées par des Persans.

*Durou.*—14 farsangs. Village fermé; trois cents maisons, habitées par des cultivateurs et pasteurs de race arabe.

*Serbichèh.* — 12 farsangs. Village fermé ; quatre cents maisons, habitées par des cultivateurs, pasteurs et caravaniers de race persane.

*Moud.*—5 farsangs. Village ouvert; quatre cents maisons. Population persane.

*Boudj.*—5 farsangs. Village fermé ; trois cents maisons. Population persane.

*Birdjân.*—2 farsangs. Ville fermée; mille maisons.

Population arabe et persane ; mille autres maisons autour de la forteresse.

*Tchâh-Haq.*—9 farsangs. Village fermé ; soixante maisons et cent tentes de nomades alentour. Population arabe.

*Méhémed-Abad.*—5 farsangs. Village fermé ; cent maisons, deux cents tentes autour. Population arabe.

*Doust-Abad.* — 2 farsangs. Village ouvert ; cent maisons. Population persane.

*Serayoun.*—4 farsangs. Ville fermée ; deux mille maisons. Population persane. C'est une ville très-vaste et à moitié détruite ; elle est abondamment pourvue d'eau venant des montagnes avoisinantes, et alimentant deux cent soixante réservoirs. Elle est entourée de nombreux jardins et possède une grande quantité d'excellents chameaux. La plus grande partie de ses habitants sont chameliers-caravaniers. On y trouve des fabriques de fusils et de tapis de feutre dits *nemed.* Ses environs sont remplis de beaux et riches villages.

*Ayask.*—2 farsangs. Cinq cents maisons ; bourg fermé. Population persane.

*Toun.*—3 farsangs. Ville fermée ; enceinte en terre, récemment restaurée. Trois mille cinq cents maisons. Population persane. Beaux bazars, mosquées et caravansérails en briques cuites. Jardins vastes et nombreux. Très-commerçante. Produits : opium, soie, coton, tabac, fruits. Les eaux y sont rares, et cette cause empêche les céréales d'y bien réussir. Dans les années de sécheresse, il faut apporter du blé de l'extérieur pour la consommation des habitants. Les

chameaux et les moutons abondent; les chevaux sont rares.

*Bourou.* — 2 farsangs. Village fermé; cent cinquante maisons. Population persane.

*Ser-I-dèh.*—3 farsangs. Village fermé; trois cents maisons. Population persane.

*Bedjistàne.*—2 farsangs. Petite ville fermée; sept cents maisons dans l'enceinte des murailles, trois cents à l'extérieur. Population persane. Abondance de fruits.

*Ser-Dagh.*—4 farsangs. Village fermé; cent maisons. Population persane. Construite dans une plaine abondamment pourvue de sel, dont elle fait un grand commerce.

*Sahadédi.*—5 farsangs. Village fermé; cent maisons. Population persane.

*Kadougan.*—3 farsangs. Village fermé; cent cinquante maisons. Population persane.

*Kaboudan.*—4 farsangs. Village fermé; trois cents maisons. Population persane.

*Kalèh-Meïdàne.* — 3 farsangs. Village fermé; soixante et dix maisons. Population persane.

*Singuird.*—4 farsangs. Village fermé; trois cents maisons, dont cent persanes et deux cents béloutches.

*Pabaz.*—5 farsangs. Quatre cents maisons. Population persane.

*Nichapour.*—5 farsangs. Ville fermée, dont j'ai parlé autre part.

### *Route de Ferrah à Semnân.*

De *Ferrah* à *Birdjân* la route est la même que

dans l'itinéraire ci-dessus. Nous reprendrons donc de cette dernière localité pour aller à :

*Châh-Zilèh.*—4 farsangs. Village fermé ; cent maisons. Population arabe.

*Chanèh.*—4 farsangs. Village fermé; cent maisons. Population persane.

*Haouz-Djinbek.*—5 farsangs. Campement de nomades ; dix tentes. Population béloutche.

*Khour.*—5 farsangs. Village fermé; quatre cents maisons. Population persane.

*Mikh-Khour.*—2 farsangs. Source d'eau. Sans maisons et inhabité.

*Talkh-Ab.*—5 farsangs. Source d'eau. Sans maisons et inhabité.

*Haouz-Firouz.* — 4 farsangs. Source d'eau. Sans maisons et inhabité.

*Haouz-Méhémed-Kassem.* — 8 farsangs. Source d'eau. Sans maisons et inhabité.

*Payistâne.*—2 farsangs. Village fermé; cent maisons. Population persane.

Ici finit le Khorassan.

*Djoriz.*—4 farsangs. Village fermé; deux cents maisons. Population persane.

*Tébbès.*—2 farsangs. Ville fermée, dans un énorme épaulement en terre, comme celui de Hérat, surmonté par des tours reliées au moyen de courtines et protégé par un fossé. Cette ville est construite dans une plaine siliceuse où l'eau est rare et mauvaise; pourtant on y compte une trentaine de villages peuplés d'Arabes, qui ont trouvé moyen de fertiliser cette terre ingrate. La ville contient environ cinq mille maisons persanes

et arabes; mais dans ce nombre, il faut comprendre celles qui sont disséminées à l'extérieur, dans les jardins. La citadelle, construite dans l'intérieur de la ville, est très-forte; mais ce qui la protége mieux encore que ses fortifications, ce sont les déserts qui entourent, à dix farsangs à la ronde, le district dont elle est le chef-lieu. Elle produit abondamment de la soie, qui est transportée et tissée à Yezd; du *tambakiou*, presque aussi estimé que celui de Chiraz et dont l'exportation est très-considérable; des dattes de médiocre qualité; du coton, et suffisamment de céréales pour la consommation de ses habitants. C'est une des localités de la Perse le mieux pourvues en moutons et en chameaux. Une grande partie de ses habitants sont caravaniers. Ses jardins sont vastes, productifs et bien arrosés. L'eau de la ville est plus abondante et meilleure que celle des campagnes environnantes. L'oranger y est aussi cultivé. A partir de Tébbès, en venant du Khorassan, on entre dans l'Irak.

*Tchardèh.*—4 farsangs. Village fermé; cent maisons. Population persane.

*Kalmorèh.* — 8 farsangs. Source d'eau saumâtre. Inhabité.

*Kerbas-Aô.*— 8 farsangs. Source d'eau saumâtre. Inhabité.

*Guirdab.* — 6 farsangs. Source d'eau saumâtre. Inhabité.

*Tchèchmèh-Aziz.*— 8 farsangs. Source d'eau saumâtre. Inhabité.

*Madjerad.*— 8 farsangs. Source d'eau saumâtre. Inhabité.

*Tchèchmèh-Kouh.*—6 farsangs. Source d'eau saumâtre. Inhabité.

*Rèzèh.*—6 farsangs. Village ouvert ; cent maisons. Eau de puits. Population persane.

*Turoud.*— 5 farsangs. Village fermé ; cinq cents maisons. Population persane.

*Hussein-Noouh.*—5 farsangs. Village fermé ; quatre cents maisons. Population persane.

*Ab-Guiah.*—5 farsangs. Source d'eau douce. Inhabité.

*Semnân.* — 5 farsangs. Ville dont j'ai parlé autre part ; à six journées de Téhéran.

### *Route de Birdjân à Kerman.*

De *Birdjân* à *Rakat.*— 4 farsangs. Village fermé ; cent maisons. Population persane.

*Zehr-Abad.*—4 farsangs. Village fermé ; vingt-cinq maisons. Population persane.

*Madjàne.*—4 farsangs. Village fermé ; quatre cents maisons. Population persane.

*Ser-Tchâh.*—4 farsangs. Village fermé ; cent maisons. Population arabe.

*Atech-Kèdèh.* — 5 farsangs. Source d'eau douce. Inhabité.

La ville de Nèh-Bindàne reste à gauche de Kouh-Bakhtàne, à 7 farsangs de distance, à gauche.

*Kouh-Bakhtàne.*— 5 farsangs. Source d'eau saumâtre. Inhabité.

*Haouz.*—3 farsangs. Puits desséché. Inhabité.

*Gooud-Nimèh.*—5 farsangs. Puits desséché. Inhabité.

*Kosroud.*—4 farsangs. Puits desséché. Inhabité.

*Goudjar.*—4 farsangs. Puits desséché. Inhabité.

*Bagh-Assad.* — 5 farsangs. Ruisseau d'eau très-amère sans être salée. Inhabité.

*Daoud-Évouak.*— 3 farsangs. Ruines. Sans eau. Inhabité.

*Tchèchmèh-Dèh-Rëïf.*—6 farsangs. Village fermé; cinquante maisons. Population persane.

*Khabis.*—4 farsangs. Ville de huit cents maisons, entourée d'une chemise en terre. Produits : dattes, citrons, oranges, henné, riz. Beaucoup plus près de Kerman que cela n'est indiqué sur les cartes; l'erreur des géographes provient de ce qu'il y a deux Khabis : l'ancienne, ruinée et inhabitée, qu'ils relatent; et la nouvelle, dont ils ne parlent pas, et que j'indique ici comme étant plus rapprochée de Kerman.

*Paï-Kotal.*—4 farsangs. Village fermé; cent maisons. Population persane.

*Dirakht-Inguiour.* — 5 farsangs. Village fermé. Cinq cents maisons persanes.

*Kerman.*—4 farsangs. Grande ville, capitale de la province de ce nom.

*Nota.* De la forteresse de Lâch-Djouï-waine, un homme à cheval met deux jours pour aller à Nèh-Bindâne; il y a environ 25 farsangs. — La ville de Ghaïn, dont je n'ai pas parlé dans le cours de ces itinéraires, est une forteresse importante, qui est entourée d'un épais et très-haut épaulement en terre, protégé par un fossé et couronné par une muraille en terre. Elle ne renferme guère que sept cents maisons, mais

les villages très-rapprochés d'elle qui en dépendent, et en font pour ainsi dire partie intégrante, augmentent beaucoup le chiffre de sa population arabe et béloutche; ses habitants ont une grande réputation de bravoure et de turbulence. Cette localité possède de grands troupeaux de moutons, de chèvres et de chameaux. Ses chevaux sont bons, très-estimés, et de race arabe. Ses tapis sont les plus beaux, les meilleurs et les plus chers de la Perse. Ghaïn est dans un pays de plaine à environ 20 farsangs de Ferrah, 16 de Lâch-Djouï-waine, et 12 de Nèh-Bindâne.

Je dois encore ajouter que les routes dont je viens de donner l'énumération, et leurs prolongements jusqu'aux frontières les plus occidentales de la Perse, sont battus par les Bakhtiaris et les Béloutches. Les premiers dévalisent seulement les caravanes; les seconds font aussi captifs les voyageurs, et les tuent quand ils ne peuvent les emmener avec eux. Dans la partie centrale de la Perse, on court encore un autre danger : on peut être enseveli vivant dans le sol, qui cède sous les pieds par suite des cavités souterraines que forment les infiltrations des eaux de pluie dans ce terrain, composé en partie de sel qui fond au contact des eaux.

Pendant les deux jours que je restai encore à Ferrah, le Mollah Mahmoud fit de nouveau son possible afin de me déterminer à m'aventurer une seconde fois dans le Sistan pour gagner l'Inde; mais les trois tentatives que je venais de faire pour y pénétrer, une par le Nord, deux par le Sud, ayant cruellement éprouvé mon courage et ma santé, je refusai bien

positivement de souscrire à son désir ; et puis mon but était manqué : cette pensée surtout me porta à persévérer dans mon idée de retour en Perse.

*Khoch-Ava.*—10 novembre.—5 farsangs dans une plaine où se trouvent quelques villages riches, bien cultivés, et beaucoup de ruines dont les habitants ignorent le nom. Quand on s'informe auprès d'eux des cités qu'elles représentent, ils ont à peu près, dans toute l'Asie centrale, deux ou trois versions à l'usage de ces sortes d'explications. C'est toujours une fille vierge, ou un couple amoureux, ou un barbier, ou encore un saint personnage, qui ont édifié le monument en ruine. A défaut de légende, ils se rejettent sur Roustem, sur Châh-Abbas et même sur Nader-Châh, quelquefois aussi sur les génies et les enchanteurs. La route de Ferrah à Khoch-Ava n'est indiquée que dans la première partie du trajet, par un étroit sentier ; on fait la deuxième à travers champs, en se dirigeant vers les montagnes au pied desquelles est situé ce village, qui se compose d'une centaine de huttes en terre. Le Ketkhoda de Khoch-Ava se trouvait à Ferrah en même temps que moi, et le Mollah Mahmoud lui avait remis un khalat (robe d'honneur) en indienne anglaise, pour le bien disposer en ma faveur ; je m'attendais donc à une large hospitalité; mais le gaillard prenait de toutes mains et me fit payer au décuple de leur valeur réelle un pain et du lait aigre qu'il nous fournit.

*Djèdjè.*—11 novembre.—7 farsangs. Les deux premières en plaine ; on traverse ensuite divers canaux qui dérivent des sources du Khachek-Roud, puis on

entre dans des vallées ceintes par de hautes montagnes. Le Séfid-Kouh reste à gauche. Le pays est peu peuplé, mais couvert de taillis et de prairies; la végétation y est très-puissante. Arrivés près d'un troupeau, Assad-Khan et ses gens s'emparèrent d'un mouton. Contrairement à ce que j'avais vu jusque-là, le berger fit de l'opposition, mais elle lui attira plusieurs coups de bâton qui le rendirent souple comme un gant. Il égorgea lui-même la pauvre bête, la vida et l'attacha sous le ventre du cheval de l'un des hommes d l'escorte, puis il fit des vœux pour nous et nous assura de toute sa joie d'avoir fait connaissance avec d'aussi grands et d'aussi bienveillants personnages. Djèdjè, où nous arrivâmes dans l'après-midi, est un petit kalèh où habite le chef; il est entouré de tentes de nomades Nourzéhis. Il dépend du chef de Hérat et donne son nom, dans toute la longueur du district, à la rivière qui, au-dessus, se nomme Sebzavar-Roud, et au-dessous, Herroud-Roud. Si une autre localité remplace celle qui existe aujourd'hui, avec un autre nom, la rivière aussi changera de nom : telle est l'habitude du pays, et mes lecteurs pourront voir, à ce sujet, ce que j'ai dit à propos de l'Adreskiân-Roud.

Les femmes de Djèdjè, apprenant qu'un Européen était campé près de la rivière, y vinrent en foule pour me demander des médicaments. Je ne pus m'en débarrasser avec de bonnes raisons et il fallut les contenter. Je n'avais que des pilules purgatives, et les mis toutes au même régime, sauf une cependant; plus tenace que les autres, elle voulait une drogue particulière pour avoir un enfant. La dame possédait

des appas assez tentateurs et le remède était facile à appliquer, mais je n'osai le confier moi-même à sa discrétion et la recommandai à un de mes guides, nommé Méhémed, dont je lui garantis la capacité en ce genre; ils s'égarèrent dans les taillis de tamariscs, de sorte que j'ignore si le remède fut donné et porta ses fruits.

*Sebzavar*, ou *Sebzar*.—12 novembre.—9 farsangs. Nous traversâmes d'abord la rivière de Djèdjè et marchâmes ensuite pendant une heure dans les montagnes et huit autres en plaine, en côtoyant presque continuellement le Djèdjè-Roud. Le pays était moins boisé que la veille, mais la population plus nombreuse. Sur les côtés de la route, on apercevait plusieurs villages et des réservoirs d'eau, autour desquels étaient agglomérées des tentes de nomades. Une demi-heure avant d'arriver à Sebzavar, à l'extrémité des montagnes courant de l'Ouest à l'Est, et sur le dernier chaînon qui s'avance dans la plaine comme un promontoire, on voit les ruines assez bien conservées d'une ville très-vaste, anciennement appelée Sabah. La citadelle occupait le point culminant et ses murailles sont encore debout. Cette forteresse se reliait à la ville, située un peu au-dessous, sur un plateau, par d'épaisses murailles flanquées de tours originairement construites en pierre, mais ensuite réparées avec des briques en terre séchées au soleil, à mesure qu'elles se sont détériorées. Les murailles descendaient dans la plaine et s'arrêtaient sur le bord du Djèdjè-Roud, qui en défendait les approches du seul côté où la citadelle fût accessible. Aujourd'hui cette

ruine est déserte et son aspect seul indique une haute antiquité. Les habitants du pays croient qu'elle est antérieure à la conquête d'Alexandre. Ne pouvant préciser son origine, ils ont fabriqué sur elle une légende ridicule, la voici : cette ville a été construite par des femmes d'une taille gigantesque, protégées par des génies. Après avoir tiré race de leurs époux, elles les sacrifiaient sur l'autel d'un dieu sanguinaire, dont l'appétit était très-exigeant. Le grand Roustem, voyant avec peine la population mâle de son pays décimée par elles, mit un terme à leurs cruautés ; il les attaqua seul, mit les génies en fuite, les fit captives et les transporta dans son île du Sistan, où elles ne purent désormais faire de mal à personne. Depuis cette époque, Sabah n'a jamais été habitée. Il est toujours arrivé malheur à ceux qui s'y sont établis.

Pour arriver à la nouvelle ville de Sebzavar, il faut traverser de nouveau la rivière, à l'endroit où elle forme un coude, en suivant le pied des montagnes qui bornent au Sud la plaine où elle est située. C'est une très-petite forteresse, la moitié moins grande que Ferrah, et construite sur le même plan que celle-ci. On peut en faire le tour à pied en dix-huit ou vingt minutes. Elle renferme une centaine de maisons et un petit bazar. Ce doit être la citadelle d'une ville assez considérable, aujourd'hui détruite, et représentée par des faubourgs d'une grande étendue envahis par les décombres ; des jardins, de vastes cultures entourant des villages et campements de nomades, se trouvent tout autour dans diverses directions. Les eaux y sont amenées du Sebzavar-Roud par de nombreux ca-

naux, défendant eux-mêmes les approches de cette forteresse, qui est un des anneaux de la ligne stratégique qu'une armée russe ou persane, voulant s'avancer dans l'Afghanistan, devrait prendre comme base d'opérations pour se donner des chances de succès. On confond souvent dans l'histoire, la ville de Sebzavar dont il est ici question, avec celle de Sebz-Var, située près de Nichapour en Khorassan. C'est dans la citadelle de Sebzavar que mourut Châh-Thamasp, dernier roi de la dynastie des Séféviyès. Il fut enfermé là par Nader-Châh, et mis à mort par son ordre. Je n'entrai point dans cette forteresse, parce que le choléra y sévissait; ensuite, parce qu'il fallait pour cela un ordre exprès du Serdar commandant le district. Cette mesure de précaution est prise contre tous les étrangers à la localité, afin d'éviter une trahison ou une surprise, chose fréquente parmi les peuples de cette contrée.

*Adreskiân.*—13 novembre.—Gîte déjà décrit.

*Chabith.*—14 novembre.—Gîte déjà décrit.

*Roouz-Bagh.* — 15 novembre. — Habitation princière des souverains de Hérat, aujourd'hui en ruines et de chétive apparence. Nous nous y arrêtâmes et envoyâmes de là un des hommes de l'escorte porter une lettre à Yar-Méhémed-Khan, pour le prévenir de mon retour; le froid fut très-vif toute la nuit et la pluie fine et pénétrante. Le choléra faisait à cette époque de grands ravages à Hérat et dans les environs.

## CHAPITRE XXIX.

Arrivée de l'auteur à la résidence de Yar-Méhémed-Khan, près de Hérat. — Réception qui lui est faite par le Serdar Habib-Ullah-Khan.—M. Ferrier est présenté à Hadji-Fethi-Khan. — Portrait de ce seigneur. — Sa conduite libérale envers l'auteur.—Entrevue avec Yar-Méhémed.—Son indignation de la conduite des Serdars de Kandahar. — Arrestation d'Asiatiques pris pour des Européens à Kaboul et à Kandahar. — Récompense accordée par le Vézir-Saheb à Assad-Khan. — M. Ferrier se rend à Hérat. — Malheureux accident arrivé au Serdar Habib-Ullah-Khan.—Un verre de vinaigre très-chèrement estimé.—Scène dans la maison du Serdar.—Prières récitées pour guérir une jambe cassée.—Les médecins, les chirurgiens, les rebouteurs de Hérat.—Leurs différences d'opinion au sujet de la blessure du Serdar.—Singulière façon de se mettre d'accord.—Visite au Sertip La'l-Méhémed-Khan.—Son état pitoyable.—Les deux docteurs.—Le génie du choléra.—Les Israélites de Hérat. — Les négociants indiens dans cette ville. — Effet remarquable produit par la vue d'un pantalon. — Statistique des forces militaires de l'Asie centrale. — Erreurs géographiques que renferment la plupart des cartes.

---

*Hérat.* — 15 novembre. — Distance, 1 farsang et demi à travers les cultures.

Après avoir traversé le Héri-Roud, sur le pont de Peul-Malàne, nous rencontrâmes le Sipahi que nous avions adressé la veille à Yar-Méhémed-Khan. Celui-ci l'avait renvoyé à notre rencontre pour nous empêcher d'entrer dans la ville, où le choléra faisait de grands ravages, et pour nous amener au Bagh-Kartèh, où il était lui-même établi. Une foule de

tentes étaient dressées autour de ce jardin. L'on me conduisit à celle du Serdar Habib-Ullah-Khan, désigné par le Vézir-Saheb pour me recevoir. Ce chef était frère du Mollah Mahmoud, gouverneur de Ferrah, et je l'avais rencontré dans le district de Gour, faisant la guerre aux Téhimounis. Son accueil fut très-amical. Au moment où j'arrivai il était en compagnie du Serdar Hadji-Fethi-Khan, cousin de Yar-Méhémed-Khan, que je n'avais point vu à Hérat lors de mes deux premiers passages par cette ville, parce qu'il était alors en pèlerinage à la Mecque. C'était d'abord chez lui qu'avait voulu me loger le Vézir-Saheb, mais il s'était ravisé dans la crainte que son cousin, qu'il soupçonnait d'être dévoué aux Anglais, ne machinât quelque chose avec moi contre ses intérêts.

Ce Serdar était un beau jeune homme d'un abord poli et de manières très-distinguées, qui n'avait rien de l'aspect farouche et brutal de ses compatriotes. Ce contraste avec eux tenait à ses fréquentes relations avec les Européens. En 1836-37, il avait été chargé par Châh-Kamrâne de remplir une mission diplomatique à Téhéran, et avait passé presque tout son temps, dans cette ville, au milieu de la diplomatie européenne. Récemment encore, en allant et revenant de la Mecque, il avait traversé l'Inde anglaise, où les principales autorités lui avaient fait l'accueil le plus honorable. Des navires français se trouvaient dans le port de Bombay à l'époque où il y résida, et les relations qu'il entretint avec leurs officiers lui donnèrent la plus haute idée du caractère et de la puissance de notre nation. Il avait

même acheté nos produits de préférence à ceux des manufactures anglaises, notamment des fusils, des montres et des étoffes de soie, parce qu'ils les trouvaient aussi bons et à meilleur marché. Napoléon et ses illustres lieutenants, qu'il connaissait pour la plupart par leurs noms, fournissaient un texte inépuisable à ses discours. Il savait les animer par des appréciations très-justes et les colorait de toutes les images saisissantes et originales que renferme la langue persane. Ayant appris par Assad-Khan la détresse et la pénurie où m'avait plongé l'avidité du Serdar Méhémed-Sédik-Khan, il me fit les offres de service les plus obligeantes. Comme les Asiatiques sont très-prodigues de ces sortes de propositions, sans les tenir jamais, je pris d'abord les siennes pour une simple formule de politesse. Mais j'avais tort, car, joignant l'exécution aux promesses, il m'envoya, aussitôt après m'avoir quitté, trois cent cinquante francs en or, un habit afghan complet, trois chevaux, un fusil et une montre. Outre ces présents, il me rendit mille petits services pendant tout le temps de mon séjour à Hérat. « C'est, me disait-il, un devoir pour moi d'agir ainsi « après les politesses que j'ai reçues des Anglais dans « l'Inde ; ils sont Européens, les Français le sont « aussi, et c'est tout un. »

Du 16 au 26 novembre. — Le lendemain de mon arrivée, j'allai voir Yar-Méhémed-Khan, et son accueil fut poli et bienveillant, comme par le passé. Après avoir écouté avec attention le récit de mes vicissitudes dans le Kandahar et le Sistan, il laissa éclater son indignation contre la conduite des Serdars de Kan-

dahar à mon égard ; il parut surtout blessé du peu de cas qu'ils avaient fait de sa recommandation. « Ce « sont tous des *kiaffirs* (infidèles), me dit-il : *Peder* « *ichoun mi souzounem* (je brûlerai leur père). Un « envoyé de Kouhendel-Khan à Assaf-Dooulet est « arrivé ici hier pour se rendre à Meched ; mais puis- « que le premier n'a pas voulu te laisser aller plus « loin que Kandahar, je ne souffrirai pas non plus « que son envoyé dépasse Hérat, et je le ferai recon- « duire jusqu'à Kussan ; il se dirigera de là par le « Sistan vers sa destination, si cela lui convient, mais « il ne traversera pas mes États. Les précautions « qu'ils ont prises pour t'empêcher de voir et de « savoir ce qui se fait là-bas sont stupides. Comment ! « ils traitent tous les affaires publiquement, et sont « assez bêtes pour croire que les Anglais ne sont pas « renseignés sur leurs décisions ? Ceux-ci ont occupé « leur pays pendant deux ans, et le connaissent mieux « qu'eux ; cependant les Serdars en sont encore à « craindre qu'on en fasse un relevé topographique. « Si ceci ne prouvait pas suffisamment leur peu d'in- « telligence, le fait suivant pourrait t'en donner une « idée. Il y a quinze mois, un jeune homme, origi- « naire de Hérat et servant mon fils depuis dix ans, « obtint de nous la permission d'aller régler des af- « faires d'intérêt à Kaboul ; il avait la barbe blonde et « les yeux verts, comme les Anglais. Malheur aux « voyageurs se présentant dans les États des Méhé- « medzéhis avec ces indices, qui dénotent pour eux « une origine européenne ! Tel fut le cas de mon « Hératien : arrêté par suite de la dénonciation de

» Kouhendel-Khan, Dost-Mohammed retint cet homme « trois mois prisonnier, et me le renvoya ensuite sous « escorte, en m'invitant à le faire reconduire en Perse, « et à ne plus permettre à l'avenir que des Frenguis « pénétrassent dans l'Afghanistan de ce côté. » J'avais été moi-même en position de juger, pendant mon séjour à Girishk, des craintes exagérées des Serdars de Kandahar, car trois ou quatre Asiatiques, soupçonnés d'être Européens, avaient été arrêtés en cet endroit; il m'avait suffi d'un seul coup d'œil pour reconnaître le contraire : mais, que je manifestasse clairement mon opinion, quand Méhémed-Sédik-Khan m'interrogeait à leur égard, c'en était assez pour lui faire penser complétement le contraire, et la captivité de ces malheureux n'en fut que plus longue encore. Ayant dit au Vézir-Saheb combien l'assistance et le dévouement d'Assad-Khan m'avaient été utiles, il le fit appeler, et le félicita, dans les termes les plus flatteurs, sur sa conduite. « Tu as bien compris et « rempli mes intentions, lui dit-il; et, pour t'en « prouver mon contentement, je t'accorde tout ce « que cet Européen m'a demandé pour toi, c'est-à- « dire les deux chevaux que tu as récemment perdus « dans la guerre des Téhimounis, le payement des « cent cinquante ducats qui te sont dus pour tes « appointements arriérés, plus une gratification de « cinquante ducats; enfin, la cession d'un cours d'eau « aux environs du Khach-Roud, pour t'établir avec « ceux de ta tribu qui ont suivi ta fortune. » Puis il ajouta à tout cela une robe d'honneur en soie.

Ces générosités, faites à ma demande, me confirmè-

rent encore davantage dans l'idée que j'avais du désir secret de Yar-Méhémed-Khan de se rendre agréable aux Anglais, afin de les intéresser en sa faveur dans ses différends avec la Perse et le Kandahar; car, bien que Français, il espérait que je leur répéterais ce qu'il avait fait pour moi, et que je les amènerais ainsi à un retour bienveillant à son égard. Il y avait assez nombreuse société chez le Vézir-Saheb pendant cette visite. Le Kazi Méhémed-Osman, Mirza-Nedjef, l'Ékim-Bachi, Mirza-Ibrahim-Khan et l'Athar-Bachi, ancien confident de Kamrâne, étaient les seuls que je connusse. Après mon retour dans la tente, et la nuit venue, le Vézir m'envoya un confortable dîner, lequel fut absorbé en un clin d'œil par les visiteurs du Serdar, qui, alléchés par cette bonne aubaine, se rendirent en grand nombre à notre campement.

Le 17 novembre, je rentrai dans la ville, après nonobstant le choléra, en avoir obtenu l'autorisation de Yar-Méhémed-Khan. Un petit mouvement de vanité poussa le Serdar Habib-Ullah-Khan et Assad-Khan à m'escorter avec une nombreuse suite de cavaliers. La population, prévenue par leurs gens, affluait sur mon passage. La nouvelle des mauvais traitements des Serdars de Kandahar à mon égard était depuis longtemps déjà arrivée jusqu'à eux par les caravanes, et mon retour dans leur ville était un événement. Quand notre cavalcade fut arrivée au rond-point de Tchar-Souk, au milieu des bazars, un cheval tenant la tête de la colonne, monté par un domestique chargé d'ouvrir la foule devant nous, envoya une ruade au Serdar et

lui cassa la jambe gauche ; on le porta sur la devanture d'une boutique, et la foule se précipita autour de lui. Il me fut impossible de le rejoindre, car je fus saisi, pressé, étouffé par une foule de mendiants sollicitant ma générosité en hurlant. Je luttai près d'un quart d'heure sans pouvoir me débarrasser d'eux, et les préposés de la police purent seuls me délivrer de leurs mains, où je laissai une partie de ma défroque. Pendant ce temps, le Serdar était étendu évanoui sur l'étalage d'un marchand de ferraille, et, au lieu de le secourir, les curieux le faisaient souffrir en lui remuant le membre cassé. Chacun donnait un avis contraire, et c'était un charivari à ne plus se reconnaître. Après l'avoir rejoint, je demandai du vinaigre pour le lui faire respirer ; mais bien qu'il y en eût dans dix boutiques environnantes, nul n'en apporta. Je m'adressai alors directement à un épicier, qui me répondit : « Donnez-moi une roupie (2 francs 50 cen- « times), et je vous en remettrai un demi-verre.— « Ane et coquin, lui répondis-je, tes compatriotes « m'ont dépouillé : je n'ai pas un *poul* à te donner, et « ce seigneur est mourant ; ce n'est pas le cas de spé- « culer sur ma générosité. » Mais le gaillard était d'un autre avis, car il me répondit : « Quand pourrai-je « réaliser un bon bénéfice, si ce n'est cette fois ? » Puis il me tourna les talons, et je suppléai au vinaigre par la fumée d'un gros papier, que je fis brûler sous le nez du Serdar. Peu d'instants après, il revint à lui. Enfin on apporta un brancard ; et, en faisant pleuvoir à chaque pas une grêle de coups de bâton sur le dos de la foule, la police parvint, non sans peine, à nous

frayer un passage jusqu'au logis. C'est ainsi que je fis ma troisième entrée à Hérat. Arrivé à la maison du Serdar, ce fut une nouvelle confusion : en dépit de la présence des hommes, les femmes du harem firent irruption en sanglotant dans la chambre du chef, et poussèrent des cris pendant une heure avant de songer au malade. Les médecins et rebouteurs de la ville, invités à venir remettre la jambe fracturée, arrivèrent les uns après les autres, et plus de deux heures s'écoulèrent ainsi avant qu'on visitât la blessure. Une fois découverte, ils discutèrent longtemps encore sur la manière de la traiter, sans pouvoir s'entendre : l'un voulait laver la plaie faite par les clous du fer à cheval, l'autre ne le voulait pas. L'arrivée du médecin du Vézir-Saheb put seule mettre fin à la discussion : il opina pour le lavage. Ceci fait, et au moment de lier les planchettes sur la jambe cassée, le rebouteur s'arrêta court, jurant qu'il ne lierait rien si un Mollah ne venait faire la prière d'usage pendant l'opération, prière qui devait, selon lui, entrer au moins pour les trois quarts dans le succès de la guérison. Une bonne heure s'écoula encore jusqu'à l'arrivée du Kazi. A peine entré, il récita longuement l'oraison exigée, et la jambe fut remise avec une maladresse qui fit souffrir le malheureux Serdar et lui fit pousser les hauts cris. Les chirurgiens avaient appliqué sur la plaie un emplâtre composé de farine d'orge et de jaunes d'œuf, pour faciliter la soudure de l'os. Mais tout n'était pas dit : il s'engagea une vive discussion sur le régime à suivre par le malade. Les uns voulaient la diète complète, les autres ne la voulaient pas ; celui-ci pre-

scrivait les boissons chaudes, celui-là les boissons froides; enfin, deux ou trois s'opposaient même à ce qu'il prît la moindre boisson. Pour s'entendre, ils furent obligés de recourir au *tesbih* (chapelet avec lequel les Musulmans consultent le sort) : sur son autorité et celle d'une constellation indiquée par un astrologue présent à la discussion, l'abstention de boissons et l'usage des vivres à discrétion furent ordonnés au pauvre Serdar, qui, sans faim et presque moribond, se chargea l'estomac de tous les mets qu'on lui apportait à profusion. Comme le médecin du Vézir avait une certaine autorité au milieu de cette cohue et qu'il était soutenu par la première femme d'Habib-Ullah-Khan, on prit ces déterminations, en raison de cette circonstance, après quatre heures d'attente et de débats seulement. Tout me porte à croire qu'à défaut de la suprématie de ces deux personnes, l'opération eût duré jusqu'au lendemain à la même heure. En effet, raccommoder un membre cassé n'est pas une petite affaire à Hérat; d'abord, parce qu'on croirait agir avec la plus grande imprudence en n'appelant qu'un seul chirurgien (*djerrah*). Plus il y en a, mieux cela vaut; mais leurs soins, quand un fait semblable se présente, consistent seulement à panser la blessure : c'est au rebouteur (*chikestê-bend*) à remettre les os en place et au médecin (*ékim*) à prescrire le régime. Quand il y a, comme cela arrivait cette fois-ci, deux ou trois savants de chaque catégorie, il leur devient impossible de s'entendre. Aussi arrive-t-il presque toujours que le blessé, ne sachant auquel donner raison, exécute un peu de l'ordonnance de chacun,

et finit toujours par s'en trouver beaucoup plus mal que s'il restait tranquille et laissait agir la nature. Après la longue comédie dont je venais d'être témoin, j'espérais qu'on allait laisser au Serdar le repos dont il avait tant besoin ; mais au lieu de cela, toutes ses connaissances, et c'étaient les trois quarts de la population de la ville, vinrent le visiter successivement, jusque bien avant dans la nuit. En entrant et en sortant, chacune d'elles faisait une prière et des souhaits pour le prompt et complet rétablissement de la jambe fracturée ; la compagnie présente répétait en chœur ces prières, et ce fut une litanie non interrompue jusqu'au moment où chacun alla se coucher.

Le lendemain, je fis visite à un autre malade, mon ancien hôte, le Sertip La'l-Méhémed-Khan. Il avait traité d'une manière si bizarre son prétendu *refroidissement*, pris tant de mercure pour se guérir, qu'il était tout endolori et enflé comme une outre. Son état était pitoyable. Le calomel, qu'il avait avalé à des doses incroyables, avait réagi sur sa gorge et sa bouche ; elles étaient couvertes d'ulcères et il bavait abondamment sans pouvoir prononcer un mot. Il me répondit par signes. J'ai appris trois ou quatre mois plus tard que le pauvre diable était mort de cette maladie.

On ne peut se faire une idée de l'ignorance des médecins ou plutôt des empiriques de l'Asie centrale ; elle n'est égalée que par leur présomption et la confiance incroyable qu'ont en eux les malheureux habitants de ces contrées. Je pourrais rapporter une foule de faits dont j'ai été témoin, qui sont déplorables,

mais qui exciteraient un fou rire. Entre cent, j'en raconterai un seul, qui peut donner une idée de tous les autres, et surtout de l'aveugle croyance dans les songes. Qu'on n'imagine pas que le récit suivant soit chargé ; j'en ai au contraire élagué tout ce qui pouvait paraître incroyable, et ceux qui connaissent l'Asie en apprécieront bien la véracité. Pendant mes précédents séjours à Hérat, j'avais fait connaissance avec tous les médecins de la ville. Les deux plus renommés, Mirza-Asker et Goulam-Kader-Khan, m'avaient fait souvent de nombreuses visites. Je les avais toujours confondus et donné à l'un le nom de l'autre, *et vice versâ*. Mirza-Asker étant mort du choléra avant mon retour, quand je l'appris, je crus que c'était Goulam-Kader-Khan : mon étonnement fut donc très-grand en le voyant entrer chez le Serdar Habib-Ullah-Khan pour lui remettre la jambe. Revenu de mon erreur, je lui témoignai toute ma joie de le voir encore vivant. « Ah ! répondit-il, je « savais bien que c'était de moi dont vous vouliez « parler à notre Vézir-Saheb, en lui disant que le plus « savant des médecins hératiens était mort, vous ne « pouviez que vous tromper de nom, jamais de per- « sonne ; nul autre n'était digne que moi de vos pré- « cieux éloges. » Je laissai Goulam-Kader-Khan dans cette persuasion, bien que je pensasse autrement, et j'amenai la conversion sur le choléra. Je le priai de me communiquer ses remarques à ce sujet. « Oh ! me « répondit-il, sa guérison peut être difficile pour mes « ignorants confrères, mais pour moi c'est un vrai « badinage; demandez plutôt à la ville entière que j'ai

« sauvée. » Au milieu de mille recettes absurdes dont il faisait usage contre ce fléau, je remarquai celle des quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu répétés en présence du malade par trois vieillards, deux adolescents et une fille vierge, deux fois de vive voix et une fois dans le silence de la pensée. Après m'avoir fait connaître confidentiellement ce merveilleux moyen, il ajouta : « Dieu est miséricordieux et n'a « jamais cessé d'être favorable au plus infime de ses « serviteurs. Pendant cette malheureuse époque (du « choléra) je puis me flatter d'avoir été particulière- « ment l'objet de sa divine sollicitude. Écoutez et vous « allez en être convaincu. Deux jours avant l'appari- « tion du choléra dans nos murs, j'avais été prévenu « de son arrivée par un songe. C'était une heure « avant la première prière ; mon sommeil était lourd « et oppressé, je me débattais sous je ne sais quelle « étreinte, quand un chambellan (*Pichkhedmed*) de « notre excellent Vézir parut dans ma chambre et « m'invita à aller faire ma visite quotidienne au « palais. Je me rendais en diligence à cet ordre, « lorsque je m'arrêtai court à l'aspect sinistre de deux « étrangers vêtus de rouge, à la figure pâle et cada- « véreuse, arrêtés sur le seuil du palais. Ils me don- « nèrent les premiers le *sélam*, et je le leur rendis « avec peine, tant leur aspect m'avait tristement « impressionné.—O étrangers ! leur dis-je, quelle « espèce de gens êtes-vous (*tché-merdoum estid*)? d'où « venez-vous? que voulez-vous?...—Nous sommes le « choléra (*véba estim*), me répondirent-ils d'une voix « sombre, et nous venons ici par ordre de Dieu très-

« haut.—A ces mots je m'enfermai le plus hermé-
« tiquement possible dans ma *poustine* (manteau de
« peau) et je la serrai fortement sur ma poitrine, ayant
« soin de retenir ma respiration pour éviter, à leur
« contact, les atteintes de la maladie. Après avoir pris
« cette précaution et m'être reculé de plusieurs pas
« en recommandant mon âme à Dieu, je leur de-
« mandai :—A qui en voulez-vous ?—Ni à toi, ni au
« Vézir-Saheb, ni à sa famille, me répondirent-ils ;
« mais nous avons plus d'un compte à régler avec
« certains mécréants qui abusent de la bonté divine
« et méconnaissent la loi du Prophète. — Redou-
« tables envoyés, leur dis-je, je ne suis ni *cherab-*
« *khour* (ivrogne), ni *teriaki* (mangeur d'opium),
« ni *bengui* (mangeur de haschich), ni *bètchè-baz,*
« laissez-moi donc passer en paix. — Aussi n'est-ce
« point à toi que nous avons affaire, répondirent-
« ils, mais bien à un de tes confrères, dont l'inca-
« pacité à causé la mort d'un grand nombre de gens.
« Ses victimes le réclament, et Dieu, prenant leurs
« plaintes en considération, nous a chargés de le lui
« amener. — Sur ce, ils s'éloignèrent et je m'éveillai
« presque aussitôt. Malgré mes nombreuses occupa-
« tions, ce songe me préoccupa pendant deux jours.
« Le troisième, je ressentis, le premier dans la ville,
« les atteintes du choléra. J'éprouvai pendant quatorze
« heures les plus cruelles angoisses ; mais, grâce à
« mon sang-froid et à ma science, j'échappai à la
« mort. Ces quatorze heures de souffrances m'avaient
« révélé les organes particulièrement attaqués, j'en
« reconnus les causes et compris de suite le remède à

« appliquer. Le lendemain de ma délivrance, j'allai, « comme de coutume, faire ma visite au Vézir-Saheb. « L'ignorant Mirza-Asker, le plus prononcé de mes « antagonistes, m'avait devancé au palais. Je vis tout « de suite à la couleur de son visage qu'il était atteint « du choléra. Il ne s'en doutait pas, l'ignorant ! Par « humanité, je l'avertis et lui indiquai la manière « de se traiter; mais comment fuir sa destinée ! « Mirza-Asker était le mécréant désigné dans mon « songe par les deux étrangers. Effectivement il mou- « rut six heures après, et alla rendre compte à Dieu de « tous les assassinats (que Dieu les lui pardonne !) « qu'il avait commis de son vivant avec ses mé- « chantes drogues. Mon songe, ses résultats et mes « succès dans le traitement du fléau, furent bientôt « connus de la population entière de cette cité, qui « ne tarda pas à bénir mon nom, que ce fourbe « d'Asker avait vilipendé. Aujourd'hui ma réputa- « tion est à son comble, et je ne puis suffire à tous « mes malades. » Après avoir écouté, non sans rire, cette longue tirade de Goulam-Kader-Khan, débitée d'un ton assez bouffon, je le félicitai sur ses succès et lui témoignai ma satisfaction de le voir encore vivant ; mais il ne se contenta point de cette assurance verbale, et voulut une attestation écrite pour la mettre sous les yeux du Vézir, afin de le convaincre qu'il était bien le médecin dont je lui avais fait l'éloge, le croyant mort. A cette demande il en joignit une autre un peu plus bouffonne : il me supplia de lui envoyer de Téhéran des ciseaux à lames plates et effilées, pour opérer les cataractes nombreuses aux-

quelles les Hératiens sont sujets. Je lui donnai l'écrit et me contentai de lui promettre les ciseaux, que je ne lui envoyai jamais, dans l'intérêt de ses malades.

Les juifs sont aussi consultés en qualité de médecins à Hérat, et même comme sorciers. Ils y sont assez nombreux, surtout depuis la persécution dont ils ont été l'objet à Meched. Malgré la défense de quitter cette dernière ville et les fortes amendes qu'on leur impose quand ils sont pris en flagrant délit, ils ne cessent de venir à Hérat, où ils pratiquent librement leur culte, efficacement protégés par le Vézir, et se livrent en sécurité au commerce, qu'ils y font prospérer.

Les Indiens sont aussi en petit nombre à Hérat, mais pour la plupart immensément riches et considérés, malgré leur humilité. Le commerce que l'Inde fait avec cette ville est, à peu d'exceptions près, entre leurs mains. Le Vézir les estime beaucoup, et ils sont fermiers de presque tous les apalthes. L'un d'eux, nommé Tchatrou, venait d'être assassiné un peu avant mon premier passage, et Yar-Méhémed-Khan faisait tous ses efforts pour découvrir le meurtrier et le mettre à mort. Ceux que je vis à Hérat y vivaient depuis plus de vingt ans, sans s'en être jamais absentés, et leurs femmes n'étaient jamais venues les rejoindre. Pourtant l'un d'eux avait à ses côtés un jeune fils d'une quinzaine d'années, récemment arrivé de Chikarpour, où demeurait sa mère. Je ne compris pas, à vrai dire, que son père et sa mère eussent pu l'engendrer en restant ainsi éloignés l'un de l'autre; mais Séyid-Elias, négociant afghan, ayant fait de nombreux voyages dans l'Inde et con-

naissant leurs coutumes, me donna le mot de l'énigme. Il est d'usage parmi les Indiens, quand ils quittent leur maison, de laisser un pantalon à leur femme; celle-ci le met chaque fois qu'elle veut concevoir un enfant, et nul parmi eux ne repousserait une paternité obtenue de la sorte. Le cas contraire serait un véritable scandale.

Ayant relaté les forces dont disposent les divers chefs de l'Afghanistan, à mesure que j'ai fait le récit de mon passage dans leurs États, je placerai ici une récapitulation générale de ces forces; on pourra ainsi, d'un seul coup d'œil, s'en rendre compte plus facilement.

| NATIONS. | PRINCIPAUTÉS ET KHANATS. | Effectif de la Cavalerie dans chaque État. | Total de la Cavalerie par nation. | Effectif de l'Infanterie dans chaque État. | Total de l'Infanterie par nation. | Total général par nation. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Hérat | 8,000 | | 10,000 | | |
| Afghans | Kandahar | 12,000 | 41,500 | 6,000 | 31,000 | 72,500 |
| | Kaboul | 21,000 | | 10,000 | | |
| | Lâch-Djouï-waine | 500 | | 5,000 | | |
| | Khoulm | 8,000 | | 3,000 | | |
| | Balkh | 2,500 | | 1,000 | | |
| | Ser-Peul | 2,000 | | 2,000 | | |
| Uzbeks | Akhtchè | 200 | 18,000 | » | 8,100 | 26,100 |
| | Andekhouye | 1,800 | | 600 | | |
| | Chibberghân | 2,000 | | 500 | | |
| | Meïmana | 1,500 | | 1,000 | | |
| | Zeïdnats | 4,000 | | » | | |
| | Poucht-Kouhs | 5,000 | | 3,000 | | |
| Hézarèhs | Yekeuholing | 1,000 | 10,900 | 300 | 5,300 | 16,200 |
| | Dèh-Zinguis | 400 | | 1,200 | | |
| | Ser-Djinguelis | 500 | | 800 | | |
| | Firouz-Kouhis | 3,750 | | 6,400 | | |
| Eïmaks | Kapchaks | » | 4,950 | 400 | 16,800 | 21,750 |
| | Tehimounis | 1,200 | | 10,000 | | |
| | | 75,350 | 75,350 | 61,200 | 61,200 | 136,550 |

Ce chiffre paraîtra peut-être un peu élevé à ceux qui ignorent que les Asiatiques naissent tous soldats, dans les villes aussi bien que dans les campagnes ; de sorte que, dans un pressant besoin, chaque tente peut fournir un combattant, et même parfois deux. Cependant le tableau ci-dessus relate seulement les Sipahis *défteris*, c'est-à-dire immatriculés et recevant une solde en argent ou une indemnité en céréales, une remise d'impôts, ou encore la cession gratuite d'un cours d'eau. En dehors de ces combattants, il y a toujours, en temps de guerre, une foule de volontaires attirés sur les champs de bataille par l'espoir du butin. Je n'ai point compris dans ce tableau les Béloutches du Sistan, parce qu'ils sont en dehors de l'Afghanistan. J'ai fait figurer seulement à l'infanterie de Lâch-Djouï-waine ceux qui sont à la solde de Châh-Peçend-Khan. En cas de guerre, un chef habile pourrait, dans cette contrée, obtenir le concours de quinze à dix-huit mille fantassins béloutches excellents, qui feraient pencher le succès de son côté ; mais une pareille agglomération sous un même drapeau, restera toujours très-difficile tant que le Sistan sera au pouvoir des indigènes.

On a pu remarquer dans le cours de ce journal diverses annotations propres à servir à la rectification des cartes d'Asie qui existent actuellement. Il y en a peu ou point d'exactes. Des rivières et des lacs ont été omis : le cours des autres est mal tracé. Des districts entiers, regardés comme déserts, sont au contraire fertiles et très-peuplés, tandis que des villes considérées aujourd'hui (par exemple, Douchakh, Houmdar)

comme de grands centres de population, sont de très-petites localités, auxquelles il est impossible de donner rang parmi les cités, même de troisième ordre. Les Anglais seuls connaissaient cette contrée : ils l'ont complétement explorée de 1840 à 1842; mais on comprend qu'ils ne l'aient pas fait connaître, puisque, toujours inquiets pour leurs possessions de l'Inde, ils ont tout intérêt à grossir les difficultés d'une agression contre eux de ce côté, et à ne pas désigner les routes, les rivières et les localités qui pourraient faciliter une invasion de l'ennemi. Pour jeter de nouvelles lumières sur ce point, il faudrait avoir parcouru ces contrées avec plus de tranquillité et de temps que je ne l'ai fait; pourtant mes remarques suffisent pour donner une idée approximative des avantages et des désavantages que trouveraient les Russes et les Anglais dans la lutte prévue depuis longtemps entre eux. J'essayerai néanmoins de les indiquer ici avec plus de précision, sans but hostile à aucune des deux nations, et simplement dans un intérêt historique.

# CHAPITRE XXX.

Possibilité d'une invasion de l'Inde par une armée russo-persane. — Le manuscrit d'Alexandre Burnes. — Méthode d'envahissement adoptée par les Russes depuis 1836.—Colonies militaires qu'ils ont établies entre l'embouchure de l'Embah, dans la mer Caspienne et la mer d'Aral.—Lignes de puits marquant leurs routes stratégiques.—Marche qu'ils suivront à partir de l'Oxus. — Un passage de l'ouvrage de Burnes. — Les Russes peuvent aussi gagner Merv par le désert et Hérat, en suivant le Mourghâb. — Opinion du général Mourawieff. — Itinéraire d'une armée russe par le Khorassan, le long des rivières, jusqu'à Kandahar.—Importance de la position de Hérat. — Facilités d'approvisionnement. — L'Indus. — Points où il peut être franchi. — Ligne d'opération des Russes, s'appuyant sur les montagnes de la Paropamisade.—Probabilité d'une révolte de l'Inde anglaise. — Les Sipahis et les troupes européennes. — *Impedimenta* de l'armée indo-britannique. — Conditions et force d'une armée d'invasion. — Chez les Afghans, tout est *affaire d'argent*.—Tactique des Anglais dans le cas d'une invasion dans l'Inde.—Sir R. Shakespear et le Khan de Khiva.— Habileté de la politique anglaise dans l'Asie centrale.—Nécessité de l'occupation de Kandahar et Kaboul.—Motifs qui détourneraient le Châh d'une alliance russe.—Rôle de la France dans le cas de cette invasion.—Routes qui traversent le pays des Eïmaks et des Hézarèhs. — Elles ne sont impraticables que pour les Afghans. — Les passes de Bolâne. — Politique afghane. — La succession au trône des principautés de Kaboul, Kandahar et Hérat. — Opinion de Burnes touchant les intérêts anglais dans ces principautés. — Conduite des Directeurs de la Compagnie des Indes. — Devise du Czar. —Excursion des Russes dans la Turkomanie, en 1852. — Opinion de l'auteur.

---

Les difficultés qui s'opposeraient à l'invasion, dans l'Inde anglaise, d'une armée russo-persane ou seule-

ment russe, en passant par l'Asie centrale, sont sérieuses sans doute, mais elles se trouvent beaucoup plus dans le caractère des habitants de l'Afghanistan et des États tartares, que dans le peu de ressources des contrées à traverser. On a considérablement exagéré leur pénurie et les obstacles tenant à la nature du sol. Il est vrai qu'en cela, les relations de MacDonnald Kinnear et d'Alexandre Burnes ont généralement servi de base à l'opinion publique en Europe; et que, tous les deux, ils se sont attachés à faire ressortir ces difficultés avec une adresse remarquable : toutefois, il est juste de convenir que Burnes n'a vu que la route la plus difficile pour arriver à l'Inde. Et pourtant, le manuscrit de ce dernier, dont j'ai été possesseur pendant plusieurs années, contredisait ce qu'il a fait imprimer; d'ailleurs, Burnes reconnaît, comme je le fais après lui, la possibilité de transporter une armée d'invasion à travers les déserts et les steppes du Turkestan et de l'Afghanistan : c'est ce qui ne pouvait échapper à sa haute intelligence. Néanmoins, la chose n'est pas facile, mais elle est possible sur plusieurs points. Hâtons-nous d'ajouter que les Anglais ont, en tout cas, des chances de repousser victorieusement l'attaque : pour cela, leur vigilance doit être de tous les instants, et sans doute une guerre européenne risquerait de leur faire perdre complétement la partie.

En attendant, les Russes ne semblent pas avoir abandonné le projet qu'on leur prête depuis si longtemps d'étendre leurs conquêtes dans l'Asie méridionale, et ils cherchent tous les jours davantage à se

rapprocher de l'Oxus et de Khiva. Les différentes tentatives armées qu'ils ont faites pour s'emparer de ces pays ayant échoué par l'effet de l'intempérie des saisons et du manque d'aliments, ils ont adopté, depuis sept ou huit ans, une méthode renouvelée des Romains, qui est d'avancer doucement, mais sûrement. Après avoir descendu le cours de l'Oural jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne, ils se sont transportés à celle de l'Embah, située un peu plus bas au S.-E. et ont remonté son cours jusqu'au point où, formant un coude au Sud, cette rivière se rapproche le plus de la mer d'Aral. Ils ont établi une colonie militaire en cet endroit et creusé des puits de distance en distance dans le désert qui s'étend entre l'Embah et cette mer. Autour de chaque puits, ils ont en outre installé des familles de Kosaks qui fertilisent le sol environnant et créent des ressources dont la contrée était précédemment entièrement dépourvue, en sorte qu'avant peu d'années une armée de passage trouvera des approvisionnements suffisants dans tous les campements, et pourra gagner l'Aral sans difficulté [1]. Deux autres rangées de puits ont encore été établies par les Russes : l'une, partant de la rivière Ourlou-Irghiz, aboutit à la pointe la plus septentrionale de la mer d'Aral; l'autre, partant de deux localités, Menguechlak et Dach-Kalèh [2], situées sur la

[1] C'est effectivement par ces routes, récemment fertilisées, que les Russes sont arrivés à Khiva en 1853. Il leur a fallu dix ans et un corps d'armée pour faire les préparatifs de cette campagne. (*Note de l'éditeur anglais.*)

[2] Autrement dit Menguechlak, qui signifie *les quartiers d'hiver dans les marais*, et Dach-Kalèh appelé aussi Alexandropol.

rive orientale de la mer Caspienne, se réunit en une seule à mi-chemin et se dirige ensuite vers Khiva. Cette ville et l'Oxus seront ainsi bientôt atteints par les Russes ; dès ce moment, il sera impossible de prévoir où ils s'arrêteront, car la possession de l'Oxus est pour eux d'une importance aussi grande que celle de l'Indus pour les Anglais. C'est l'artère qui vivifie, en le traversant, ce grand pays tartare inabordable sur tout son pourtour, enceint par des steppes et des déserts de sables mouvants. Une fois maîtres de son cours, il sera facile aux Russes de soumettre à leur domination les populations riveraines, à partir de la mer d'Aral jusqu'à Badakhchâne. L'armée russe remontera sans difficulté l'Oxus avec des bateaux du pays, jusqu'à deux farsangs de Balkh, où il cesse seulement d'être navigable. En cela Burnes est une autorité compétente, et voici une partie de ce qu'il dit à cet égard :

« Ce qui contribue particulièrement à rendre la « navigation de ce fleuve facile, c'est la possibilité de « se procurer dans le pays qu'il traverse des appro- « visionnements d'espèces diverses et surtout du « bois. Le nombre des bateaux de l'Oxus est certai- « nement petit, puisqu'il ne s'élève pas à deux cents ; « mais il serait très-aisé d'y construire une flotte, car « le bois est fort abondant et se trouve fourni heu- « reusement par des arbres isolés le long de la « vallée où coule le fleuve, et non par des forêts

C'est près de la première de ces villes que le capitaine Abbott faillit être assassiné.—V. *Abbott's Travels*.

« situées à tel ou tel endroit. La crue des eaux « n'entraîne ni cèdres ni pins ; les seuls arbres « que j'aie vus sur ses rives, indépendamment « du *paki*, sont le mûrier et le peuplier blanc ; « ce dernier arrive en quantité de Hissar à Tchardjouï « en flottant : on s'en sert pour la construction des « maisons. Dans le cas où il s'agirait d'augmenter « le nombre des navires du fleuve, les ressources « immédiates des pays voisins doivent donc être « mises à profit; *elles sont importantes*. Le genre de « construction des bateaux de l'Oxus n'exige aucune « habileté dans l'architecture navale ; le bois n'est pas « scié et n'a pas besoin d'attendre pour qu'on le « façonne, de sorte que l'on peut en tout temps user « de la plus grande promptitude pour former une « flottille, soit qu'il s'agisse de naviguer sur le fleuve, « soit qu'il faille le traverser, ou y établir un pont. « Je crois qu'on embarquerait facilement cent cin- « quante hommes sur chaque bateau de la dimension « de ceux que j'ai décrits. On ne pourrait faire qu'un « pont de bateaux, parce que le bois n'est pas assez « gros pour être employé d'une autre manière ; le « genêt, comme aussi le tamarisc, si communs sur les « rives, tiendraient lieu de planches, et donneraient « le moyen de compléter l'ouvrage.

« Les avantages que présente l'Oxus, tant sous le « rapport de la politique que sous celui du commerce, « doivent donc être considérés comme très-grands ; « les nombreuses facilités que j'ai énumérées dési- « gnent ce cours d'eau, soit comme un canal pour les « marchandises, soit comme un chemin pour une

« *expédition militaire.* Ce ne sont pas seulement ces « traits, caractéristiques pour un fleuve, qui nous « font tirer cette conclusion : mais on ne doit pas « avoir oublié que ses rives sont *peuplées et cultivées.* « Il faut donc regarder l'Oxus comme une rivière « navigable et dont on peut très-aisément étendre « davantage la navigation. C'est un fait de la plus « haute importance pour la politique et pour le commerce, soit qu'il arrive qu'une nation ennemie « le mette à profit pour satisfaire son ambition, soit « qu'une puissance amie y cherche les moyens de « donner de l'extension à son commerce. Dans ces « deux cas, l'Oxus présente plusieurs belles perspec- « tives, puisqu'il est la *voie la plus directe,* à l'excep- « tion cependant d'un désert étroit, si l'on veut « unir les nations de l'Europe aux contrées de l'Asie « centrale les plus reculées [1]. »

Burnes aurait pu ajouter à cela que la navigation n'est pas le seul moyen de locomotion pour transporter une armée dans ce pays, et qu'en suivant par terre les bords du fleuve avec tout son matériel, une expédition serait toujours prête au combat et éviterait bien des inconvénients. Une armée russe marchant dans cette direction pourrait indifféremment prolonger son mouvement jusqu'à Khoulm, ou s'éloigner du fleuve dès son arrivée à Tchardjouï, pour gagner ensuite Merv par le désert, et descendre de là jusqu'à Hérat, le long des rives fertiles et si bien peuplées du Mourghâb. Aucun obstacle sérieux ne l'arrêterait

[1] Ce passage est extrait de *Burn's Travels into Bokhara*, vol. II, p. 197.

dans sa marche, car le désert situé entre l'Oxus et Merv n'est pas d'une difficulté telle à franchir qu'on ne puisse la surmonter. Les Khans de Khiva et les Émirs de Bokhara l'ont suffisamment démontré en faisant des expéditions presque annuelles pour s'emparer de Merv, et cela à la tête de dix à douze mille cavaliers. Comment se seraient-ils exposés aux dangers signalés par Burnes, s'ils les avaient jugés aussi sérieux que lui ?

Partout où il n'y a pas possibilité de suivre l'Oxus, on peut sans inconvénient s'éloigner du fleuve jusqu'à une distance de cinq ou six farsangs de chaque côté, avec la certitude de trouver toujours assez d'eau pour les besoins des troupes, dans les puits nombreux destinés à abreuver les troupeaux. Ces puits peuvent, d'ailleurs, être facilement creusés en peu de temps et avec peu de travail, l'eau se rencontre presque partout à trois ou quatre mètres de profondeur; le terrain, de nature siliceuse, offre peu de résistance, et on le soutient par des morceaux de bois placés en croix, de distance en distance, formant étai sur des planches appliquées contre les parois du puits.

On rencontre des taillis ou des broussailles presque partout dans les steppes, et, pendant l'hiver et le printemps surtout, le pays est couvert d'herbe en quantité suffisante pour nourrir les chevaux d'une armée. Je ne mentionne ce fait que pour répondre d'avance aux arguments de quelques personnes qui s'obstinent à prétendre qu'on ne trouve rien autre chose que du sable dans ces déserts. Du reste, en fût-il ainsi,

la difficulté ne serait point insurmontable. Les Russes eux-mêmes savent fort bien où ils devraient s'approvisionner ; il n'y a qu'à lire Mourawieff pour s'en convaincre, et voici ce qu'il dit à cet égard :

« De nos jours, avec la connaissance que nous « avons des localités de ce pays, on pourrait garantir « le succès d'une pareille entreprise. Un corps de « trois mille Russes, commandé par un chef déter- « miné et désintéressé, acquerrerait aisément et gar- « derait ce pays, dont la possession serait si avanta- « geuse pour la Russie en raison de l'importance des « relations de son commerce avec l'Asie..... A Khiva « même, nous pourrions augmenter nos troupes, en « recrutant les trois mille esclaves russes qui s'y « trouvent et les trente mille Persans qui souffrent « aussi impatiemment que les Russes les misères « qu'on leur fait supporter. Quant aux vivres, où s'en « procurerait-on ? A Khiva même, où ils abondent. »

Ainsi, Anglais comme Russes s'accordent à reconnaître les ressources du pays, et pourtant les premiers aiment encore à se faire illusion sur l'impossibilité qu'ils voient à franchir les déserts de la Tartarie pour arriver jusqu'à eux. Il faut cependant bien qu'ils se persuadent que lorsque leurs antagonistes seront déterminés à passer dans l'Inde, de tels obstacles ne les arrêteront pas. D'ailleurs, les Russes peuvent même éviter complétement ces obstacles en associant et en intéressant la Perse à leur entreprise ; un corps expéditionnaire, embarqué dans les ports de Bakouh et d'Astrakhan, débarquerait alors en toute sécurité au Sud de la mer Caspienne et viendrait se concen-

trer à Astérabad. Le Khorassan, qu'il faudrait ensuite traverser, est un pays bien peuplé et très-fertile; leur armée y trouverait partout un accueil cordial et empressé si elle conservait une scrupuleuse discipline. Jusqu'à Kandahar, elle ne rencontrerait plus de difficultés sérieuses que dans le cas où les Anglais s'avanceraient au delà de cette ville pour lui disputer le passage. A cela près, les Russo-Persans pourraient constamment cheminer dans des plaines suffisamment pourvues d'eau, de vivres et de combustible. S'ils voulaient faciliter leurs approvisionnements en les faisant peser sur la totalité de la population du Khorassan, ils auraient à marcher sur trois colonnes : la première, au Nord, en quittant Astérabad, suivrait les rives fertiles du Gourghan, traverserait ensuite le territoire des colonies kurdes établies à Boudjnourd et à Koutchan, gagnerait de là le territoire de Charaks et le Héri-Roud, à l'endroit où il va se perdre dans les steppes, et remonterait son cours jusqu'à Hérat, en parcourant un pays bien approvisionné.

La seconde colonne se dirigerait, au Sud, sur Châh-Roud-Bostàne; là, elle se scinderait en deux divisions. La première suivrait la route directe de Sebza-Var, Nichapour, Meched et Kussan; la seconde, appuyant plus à droite, s'acheminerait par Turchiz [1], Khaff et Gorian, et l'armée entière, aboutissant à un même point par les routes que nous venons d'indi-

1 C'est la route que suivit Sir J. Mac'Neil, lorsqu'il visita le camp du Châh, devant Hérat, en 1838. Les troupes s'y hasardent rarement, à cause de la difficulté que l'on a de s'y procurer des vivres et de l'eau.—Ed.

quer, se concentrerait à Hérat, où les approvisionnements abondent et y seraient transportés à peu de frais des riches districts de Meïmana, Kalèh-Noouh, Obèh, etc., etc. Cette armée pourrait y hiverner avant d'entreprendre un mouvement plus prolongé vers le Sud. Les fortifications de cette place devraient alors être complétées, et il serait prudent d'y accumuler toute espèce d'approvisionnements, de matériel de rechange, afin d'en faire le magasin général pour les besoins de l'armée; sa situation centrale entre une ligne de forteresses partant de Balkh, au Nord, et passant par Akhtchè, Andekhouye, Chibberghân, Meïmana, Kalèh-Noouh, Sebzavar, Ferrah et Lâch-Djouï-waine, la rendent tout à fait propre à cette concentration.

On peut se convaincre par un coup d'œil jeté sur la carte, qu'en suivant les routes indiquées plus haut, tous les districts du Khorassan, et même plusieurs de ceux de l'Irak, tels que Damghân et Tébbès, contribueraient facilement à l'approvisionnement de l'armée. Les Russes auraient seulement, pour ne manquer de rien, à s'occuper à l'avance de la concentration des vivres sur les points où devraient passer leurs colonnes. Le Châh de Perse se préoccupe fort peu d'un pareil soin, et pourtant il a fait de fréquents voyages dans le Khorassan à la tête d'armées de trente à quarante mille hommes, et il a toujours trouvé le moyen de les alimenter en décrétant sur place un impôt extraordinaire en nature. Quand les paysans attendent le Châh, ils comptent toujours sur cette avanie et sur le pillage des troupes. Ces

exactions les privent du plus clair de leur avoir, et pourtant ils n'essayent point de s'y soustraire; sur les grandes lignes de communication, les soldats du Châh ne manquent jamais de vivres. Si les paysans persans se montrent si résignés dans cette circonstance, que ne devrait-on pas attendre d'eux si les Russes payaient exactement les denrées qu'ils leur fourniraient? Si l'armée russe voulait gagner Kandahar par la route de Kach-Djabéràne, Guiranèh, Bakoua, Wachir et Girishk, qui est habituellement suivie par les caravanes, la fin de l'hiver ou le commencement du printemps serait pour elle le moment le plus propice de quitter Hérat; elle trouverait partout de l'eau dans les steppes, à cette époque de l'année, comme aussi une température douce et un air pur. Pour se procurer des vivres, on utiliserait les produits de la province de Hérat, des Khanats de Meïmana, de Kalèh-Noouh, et même ceux de Chibberghân et d'Andekhouye, au Nord, si ceux de Nèh-Bindàne, de Ghaïn et Birdjân, etc., au Sud, ne suffisaient pas.

L'espoir d'un gain modique engagerait certainement les populations à apporter d'elles-mêmes des vivres au camp russe. C'est une chance que courent depuis longtemps ces peuples, malgré le défaut de sécurité pour eux et pour leurs biens; ils feraient certainement bien davantage, lorsqu'il y aurait pour eux protection et bénéfices assurés.

Si certaines circonstances imprévues ne permettaient pas à l'armée russe de quitter Hérat en temps opportun, les sources et cours d'eau échelonnés sur la route désignée plus haut seraient taris; il fau-

drait alors appuyer plus à droite, gagner Sebzavar, suivre les cours du Herroud-Roud, de l'Hirmend et de l'Urghend-âb, pour arriver jusqu'à Kandahar. Dans le cas où l'armée prendrait cette route, il serait facile d'assurer sa subsistance dans les districts mêmes traversés par elle. De cette dernière ville à Chikarpour, il lui faudrait franchir des steppes déserts et la passe de Bolâne ; mais il y aurait beaucoup plus à descendre qu'à monter dans ce trajet, et ses difficultés, que je n'ai pu apprécier moi-même, ne doivent pas, dans tous les cas, être très-sérieuses. C'est là ce que prouve suffisamment la marche victorieuse de l'armée anglaise sur Kandahar, en 1839 : elle avait à monter la passe et les Russes n'auraient qu'à la descendre.

Les Anglais considèrent avec raison l'Indus comme la meilleure ligne de défense de leurs possessions de l'Inde; mais serait-il un obstacle suffisant pour arrêter l'ennemi ? Il est presque permis de se prononcer pour la négative. Quand les Russes seraient arrivés jusque-là, il deviendrait sinon impossible, du moins très-difficile de les empêcher de franchir ce fleuve. Deux points sont aujourd'hui signalés à l'attention des militaires comme offrant seuls les facilités nécessaires pour opérer ce passage : Attock au Nord, et Sakkar-Bakkar au Sud. Il suffirait donc d'élever sur ces deux points des fortifications importantes, pour arrêter l'ennemi ; mais les Russes connaissent aussi bien que les Anglais la possibilité de traverser l'Indus dans d'autres endroits, malgré sa largeur, la rapidité de ses eaux et l'escarpement de ses berges.

Il n'est nullement besoin d'équipage de pont pour cela, il suffit d'avoir quelques charges de mulet de peaux à outres (*mechk*), propres à la navigation, avec lesquelles on peut construire, en une heure, une quantité de radeaux suffisante pour transporter l'armée russe sur la rive gauche du fleuve. Ces endroits ne sont pas rares, on peut les choisir sur une longueur de 360 kilomètres, et pour n'en citer que deux, j'indiquerai d'abord celui au Sud d'Attock, sur le prolongement des routes de Ghaznèh et de Kandahar; et ensuite la passe de Dèrrè-Ismaël-Khan, d'où l'on peut gagner à volonté Trimo ou Moultan. Mais ce qui empêcherait sans doute les Russes de choisir cette dernière, c'est qu'après avoir franchi l'Indus, il leur resterait encore à passer les rivières du Pindj-âb (les cinq rivières). Mieux vaudrait donc pour eux traverser le fleuve au-dessous de leur confluent, à la passe de Dèrrè Ghazi-Khan [1]; ils descendraient de là dans le Scinde et le Goudjerate, et entameraient l'Empire britannique des Indes de ce côté, en donnant la main aux populations mécontentes qui saisiraient avec empressement cette occasion de se révolter, quitte à exterminer plus tard leurs nouveaux alliés.

Il serait très-avantageux à la Russie de posséder Khiva, Bokhara et Balkh, avant de se lancer dans

[1] Les seuls endroits par lesquels l'artillerie puisse s'avancer sont les passes de Bolâne, situées au Sud, et de Bunnou et Khyber, vers le Nord. Celles de Dèrrè-Ismaël-Khan et Dèrrè-Ghazi-Khan, quoique suivies par les caravanes, ne sont point praticables pour une armée.—Ed.

une pareille entreprise; mais toutefois, dans le cas contraire, il ne serait pas nécessaire, comme plusieurs voyageurs l'ont écrit, d'exterminer les Tartares avant d'arriver à l'Inde. La Russie n'aurait qu'à les mettre dans ses intérêts, ou à obtenir leur neutralité : si elle n'était pas observée, deux petits corps persans placés à Charaks et sur les rives du Mourghâb, suffiraient pour les contenir. Dès qu'elle aurait assuré ses derrières, l'armée russe relierait ses communications avec Hérat, où seraient restés les magasins et la réserve, par les importantes places de Ferrah et de Sebzavar. Ce serait le point de droite où viendrait aboutir une des extrémités de leur ligne d'opération. Avant tout, il faudrait, en la faisant passer par Lâch-Djouï-waine, la prolonger jusqu'au lac du Sistan, d'où elle s'étendrait, en remontant au Nord, jusqu'à Khoulm, ayant pour points intermédiaires Balkh, Chibberghân, Meïmana, Hérat et les villes ci-dessus nommées. Cette ligne convient également à l'offensive et à la défensive, autant à cause des moyens de défense que possèdent les forteresses dont nous venons de parler, que par rapport aux nombreuses routes qui y aboutissent et les relient aux districts les plus fertiles de la contrée, dans lesquels on peut trouver des ravitaillements. Elle est aussi traversée sur beaucoup de points par des rivières intarissables, chose inappréciable dans ce pays où l'eau est rare; et puis cette ligne n'est attaquable que par ses ailes, son centre étant préservé par le massif des montagnes de la Paropamisade, dans lesquelles nulle armée n'a pénétré depuis des siècles.

Cette défense naturelle donnerait à la plus grande partie des troupes russo-persanes la faculté de dégarnir leur centre pour marcher sans inconvénient à la défense des ailes si elles étaient attaquées, et l'on peut affirmer que cette ligne est la première parallèle qu'on doive ouvrir pour attaquer l'Inde.

L'armée d'invasion devrait gagner les Afghans et les Béloutches à prix d'or, seul moyen de les rendre traitables; alors sa marche sur Kandahar deviendrait une promenade militaire. Il serait bien difficile à l'Angleterre de conjurer le danger que lui ferait courir une marche aussi facile, si elle restait derrière l'Indus.

Dès que les deux principales villes de l'Afghanistan seraient au pouvoir des Russes, ceux-ci deviendraient les arbitres des intérêts divers qui se combattant dans l'Asie centrale, et pourraient leur donner une unité favorable à leurs vues en apprenant aux peuples qu'ils ne marchent à la conquête de l'Inde que pour relever les trônes abattus par les Anglais, et pour rendre le pouvoir aux dynasties déchues dont les princes, captifs dans les prisons anglaises, s'étiolent sous des verrous qui sont à jamais tirés sur eux[1]. Ils exerceraient encore, par le fait seul de leur présence dans cette contrée, une action immédiate et hostile aux Anglais sur

[1] Je ne sache pas qu'il y ait à cette heure de prisonniers d'État dans l'Inde, à l'exeption du Serdar Sik à Calcutta. L'Empereur de Delhi n'est pas captif, bien que, cependant, il sorte rarement de la citadelle fortifiée de cette ville. La mère de Dhalip-Sing n'est point non plus prisonnière d'État. La Maharani s'est échappée du donjon où on la retenait, et elle habite à cette heure à Khatmandhou, capitale du Népaul.—Ed.

les populations de l'Inde. Ces derniers se verraient certainement aussitôt menacés sur leurs derrières, dans leurs propres possessions; et il est facile de prévoir que loin de pouvoir opposer à l'ennemi la totalité de leurs forces, ils seraient obligés de les scinder, pour en employer la meilleure partie, c'est-à-dire celle qui se compose de soldats anglais d'origine, à réprimer les révoltes qui éclateraient presque partout, surtout parmi les populations sikes, mahrattes et scindiennes nouvellement conquises et dont le concours leur est si nécessaire, puisqu'elles se trouvent immédiatement placées en arrière de leur ligne d'opération.

Les Sipahis de la Compagnie des Indes sont certainement suffisants, car ils sont commandés par des officiers anglais, pour faire la guerre aux Asiatiques; mais ils se démoraliseraient à l'approche des Russes et ne soutiendraient pas leur choc pendant cinq minutes [1]. Si, comme cela est supposable, la guerre éclatait en même temps en Europe et en Asie, le gouvernement britannique ne pourrait envoyer dans l'Inde qu'un très-petit renfort de troupes nationales; et, deux mois après leur arrivée dans ce pays, les trois quarts auraient probablement déjà succombé sous l'influence pernicieuse du climat : c'est un fait qui a été constaté chaque fois que *les soldats de la Reine sont arrivés dans l'Inde sans faire cercle.* Aussi

[1] Telle n'est pas cependant l'opinion des militaires qui résident dans le Népaul, à qui il a été possible de voir certaines choses cachées à M. Ferrier ou non remarquées par lui, relativement aux qualités militaires des Indiens. —Ed.

maintenant les prépare-t-on à ce séjour en leur faisant tenir garnison, pendant plusieurs années, dans les colonies intermédiaires de Gibraltar, de Malte, du Cap, d'Aden ou de Ceylan, pour y commencer leur acclimatation; et pourtant la mortalité est toujours très-grande parmi eux : il est vrai que, malgré les raisons spécieuses alléguées par les médecins anglais en faveur de leur régime, il faut attribuer cette mortalité particulièrement à l'alimentation trop stimulante dont les troupes européennes font usage dans ces contrées. Les soldats russes, plus sobres et plus endurcis, seraient aussi décimés, sans doute, mais dans des proportions beaucoup moins effrayantes, surtout si on les choisissait dans les provinces méridionales de l'Empire russe, où le climat et le genre de vie des habitants se rapprochent beaucoup plus de ceux de l'Inde que dans la froide et humide Angleterre.

En réfléchissant à l'immense attirail de mulets, de chameaux, d'éléphants, qui porte au nombre de soixante à quatre-vingt mille les embarras de l'armée anglo-indienne, quand elle se compose de vingt-cinq ou trente mille combattants, on reste stupéfait des superfluités en tout genre qu'on y tolère. Un officier, même un simple enseigne, est obligé, sous peine de déchoir aux yeux de tous, de tenir un train de Nawab. Le nombre des serviteurs particuliers de ces officiers, joint à celui des conducteurs de bêtes de somme et des cantiniers, est toujours double de l'effectif des combattants, et souvent triple. Sur ce point encore, les Russes l'emporteraient, car ils n'ont pas l'habitude de vivre, même à la guerre, avec tout le

confort britannique : ils se contentent de peu et ne se surchargent point d'un bagage et d'un personnel de domestiques inutiles. Un soldat pris dans les rangs de l'armée et y occupant sa place, soit pendant la marche, soit pendant le combat, suffit au service de chaque officier. De quel avantage cette simplicité militaire ne serait-elle pas pour eux ? Ajoutons aussi que l'armée du Czar pourrait se dispenser d'amener de Russie de l'artillerie de siége ; l'arsenal de Téhéran, où elle abonde, lui en fournirait suffisamment : ce serait plus expéditif et moins dispendieux [1].

Plusieurs personnes, entre autres M. Mac-Donnald-Kinnear, ont pensé que l'effectif d'une armée marchant à la conquête de l'Inde devrait être *au moins* de trente-cinq à quarante mille hommes. Mon opinion personnelle diffère, en ce sens, que je croirais dangereux pour elle-même qu'elle *dépassât* ce chiffre, dont deux tiers de Russes et un tiers de Persans. Il faut d'abord calculer toutes les chances, et elles se partagent assez pour que les Russes puissent se croire suffisamment forts avec un pareil nombre de combattants. Le point essentiel serait de les bien choisir et de les assujettir à une exacte discipline. Leurs généraux devraient être des gens spéciaux, avant tout désintéressés et versés dans les détails de l'administration asiatique, afin de pouvoir contrôler avec sévérité les comptes et les actes des agents comptables

[1] L'artillerie persane est excellente et réellement formidable. Sous la direction d'Européens, avec les fonds nécessaires, on pourrait obtenir, en très-peu de temps, plus de cinq cents bouches à feu prêtes à entrer en campagne.—Ed.

russes, auxquels on reproche, non sans raison, d'être d'une vénalité excessive. La maraude entraînerait de grands malheurs; mais il serait d'autant plus facile de la réprimer que tous les aliments sont à vil prix dans l'Asie centrale, et que les soldats pourraient en être abondamment pourvus à peu de frais. Une fois les populations satisfaites, leur concours ne manquerait pas aux Russes, si ceux-ci savaient tirer parti de leur avidité. C'est une *question d'argent*. Comme les Anglais pourraient user du même moyen, ce serait une lutte du plus pauvre au plus généreux et non du plus faible au plus fort. A vrai dire, les Russes, n'ayant jamais eu de démêlés avec les Afghans, auraient plus de chances de s'en faire écouter. Les Anglais, au contraire, s'étant compromis vis-à-vis d'eux, courraient le risque de donner leur argent, comme cela leur est déjà arrivé, à des gens qui se battraient contre eux après avoir été payés pour les défendre.

Ainsi que je l'ai déjà dit, les Anglais ne pourraient pas opposer plus de vingt mille soldats natifs aux Russes, car il faudrait qu'une bonne partie d'entre eux tînt garnison dans les contrées où les menées russes iraient provoquer une révolte, et cette mesure de précaution les affaiblirait notablement. Il leur serait impossible de trop dégarnir l'Angleterre, qui pourrait elle-même être attaquée ou avoir l'Irlande à contenir; et puis, en outre, des révoltes ne peuvent-elles pas éclater dans d'autres colonies ? Ne doit-elle pas se garder sur tous les points du globe ? Comment faire face à tout ? Comment trouver tout de suite des sol-

dats dans un pays où la conscription n'existe point? Et encore faut-il avoir le temps de les former, de les instruire, et avant qu'ils fussent prêts, les Russes auraient le temps d'arriver dans le cœur de l'Inde. J'ai tout lieu de croire que quarante à cinquante mille Sipahis qu'on serait en état de leur opposer — déduction faite des troupes qu'il faudrait laisser derrière soi pour maintenir les pays dont la soumission est seulement apparente—ne leur résisteraient pas après la première décharge de l'artillerie. Toutes les batailles un peu sérieuses livrées par les Anglais dans l'Inde ont démontré que les Sipahis, bons à combattre les hordes asiatiques indisciplinées, ont faibli chaque fois qu'ils se sont trouvés en face d'un ennemi déterminé à se défendre; jamais ils n'eussent triomphé des Mahrattes et des Siks s'il n'y avait pas eu à côté d'eux des soldats anglais pour emporter la victoire, souvent au prix de pertes considérables.

Je n'ai point cherché à démontrer ici si la Russie possède ou non les ressources nécessaires pour une pareille invasion. Divers auteurs, dont le plus récent est M. Hommaire de Hell, ont étudié son armée, et d'autres détails qui s'y rattachent, de plus près que moi, et ils se prononcent pour la négative, en se basant sur le manque d'unité dans les parties qui la composent. Ce dernier auteur cite surtout l'anarchie et la vénalité qui règnent dans l'administration des vivres comme un obstacle à tout projet semblable.

Je ne discuterai point si la Russie, en opérant quelques réformes, ne pourrait pas en appeler de ce jugement. Je m'étais simplement proposé de démon-

trer la possibilité de diriger une expédition militaire dans l'Inde, parce que je crois la chose très-praticable; c'est aux parties intéressées à juger de la valeur de mes arguments. Mais pour ne pas encourir le blâme qu'on ne manquerait pas de m'adresser, d'avoir montré de la partialité pour les Russes en leur indiquant la marche que je crois la plus facile à suivre par eux, il me reste à ajouter quelques lignes indiquant aussi aux Anglais ce que je ferais à leur place; heureux si de cette manière je puis éviter les reproches des deux pays.

En premier lieu, il serait difficile de prendre les Anglais au dépourvu, et ils connaîtraient toujours assez tôt les préparatifs de la Russie et de la Perse pour se mettre eux-mêmes en mesure de leur résister. Dans le cas où l'ennemi se porterait dans le cœur de l'Afghanistan pour les attaquer, les moyens que j'ai indiqués comme devant faciliter la marche d'une armée d'invasion dans cette contrée seraient naturellement en grande partie praticables pour les Anglais. Les chances seraient, d'ailleurs, à l'avantage de ceux-ci, s'ils pouvaient, pendant la guerre, compter sur la tranquillité de l'Inde. Ils auraient sur leurs adversaires l'énorme avantage d'opérer à une petite distance de leurs possessions, où ils se ravitailleraient facilement en cas de revers, pour reprendre l'offensive. Si les Russes, de leur côté, pouvaient espérer le concours des populations mécontentes, soumises à la Compagnie des Indes, par contre, ils auraient toujours à craindre la trahison d'alliés douteux, et cela à une très-grande distance de leur pays, dont ils seraient

séparés par une mer orageuse et par des steppes ou des déserts difficiles à franchir sans le concours des populations indigènes. Un revers les leur aliénerait facilement, et, pour eux, une condition *sine quâ non* de réussite c'est un succes permanent.

Sir R. Shakespear avait raison quand il disait au Khan de Khiva : « Nous avons un jardin qui est « l'Inde, ses murailles sont les villes fortifiées de la « Tartarie et de l'Afghanistan. Que les Russes s'en « emparent, et notre jardin leur appartient. » Nous sommes tout à fait de l'avis de ce gentleman. En effet, l'Indus est certainement une barrière suffisante pour arrêter les Asiatiques, et les Anglais peuvent rester tranquillement derrière ce fleuve tant qu'ils auront affaire à eux; mais nous avons déjà dit ce que nous pensons à cet égard, dans le cas où les Russes se mêleraient de la partie.

Les succès des Anglais contre les Radjahs, Émirs, Serdars et Nawabs de l'Inde, ont d'abord été obtenus bien plus par l'habileté de leur politique que par la force des armes. C'est depuis peu d'années seulement qu'ils ont eu des luttes armées sérieuses à soutenir, notamment contre les Siks, qui étaient enrégimentés et manœuvraient à l'européenne, mais manquaient d'une direction éclairée, agissant par fractions et sans unité dans le commandement. Quelle peine n'ont-ils pas eue pourtant à les réduire? S'ils pensaient avoir meilleur marché des Russes et de leurs auxiliaires, ce serait une grave erreur, et c'est justement parce que nous croyons ces derniers plus redoutables que nous conseillons aux Anglais de ne pas les attendre derrière

l'Indus, dans le cas où ils manifesteraient une intention agressive. C'est une barrière dont les Anglais ne doivent se servir qu'en dernier ressort, s'ils étaient vaincus, mais où il y aurait du danger à attendre le premier combat et à se laisser forcer. Les Indiens, habitués à considérer ce fleuve comme un retranchement inexpugnable, ne croiraient plus à rien en le voyant céder devant un effort des Russes, et, dès lors, on pourrait les considérer comme tout à fait détachés de la cause britannique.

Pour éviter un pareil contre-temps, ils devraient dès aujourd'hui s'établir solidement dans les deux excellentes têtes de pont qu'ils possèdent sur la rive droite du fleuve, à Pechaver au Nord et à Chikarpour au Sud : il leur faudrait en outre établir leur influence de telle sorte, dans les principautés voisines de ces localités, qu'à un jour donné ils pussent compter sur la coopération sincère et énergique de leurs chefs, ou se trouver en mesure de les abattre promptement dans le cas où ils ne se montreraient pas disposés à leur venir en aide. Cette opération doit être pour eux le prélude de toute offensive vigoureuse à prendre contre les Russes[1]. Si ceux-ci, après avoir remonté l'Oxus, venaient les attaquer du côté le moins accessible, c'est à-dire par Balkh, Khoulm et l'Hindou-Kouch, les troupes anglaises auraient à occuper Kaboul à temps, à y laisser un petit corps d'occupation et à porter le gros de leurs forces en deux divisions à la rencontre de l'ennemi.

[1] Les Anglais ont suivi ce plan depuis l'époque où ce livre a été écrit.—Ed.

La première division marcherait droit jusqu'à Heïbak pour disputer le passage de l'Hindou-Kouch; la deuxième se dirigerait de Bamian sur Yekeuholing, et de là descendrait les rives fertiles et peuplées du Dehas jusqu'à Balkh, où elle tournerait à droite vers Khoulm pour prendre l'ennemi en queue quand il serait engagé dans les défilés.

Il serait difficile aux Russes de résister à deux attaques ainsi combinées, surtout si leurs adversaires parvenaient à intéresser à leur cause les populations guerrières de la contrée, ou seulement à leur imposer assez pour les forcer à garder la neutralité. Il resterait aux Russes, il est vrai, la ressource de faire surveiller la vallée du Dehas par un corps d'armée, mais cela les affaiblirait trop. Ce motif, joint à plusieurs autres, rend une agression des Russes moins dangereuse de ce côté que par le Sud.

Examinons donc quelle conduite auraient à tenir les Anglais dans le cas où ils seraient menacés par là. Ils devraient d'abord se porter sans hésiter sur Kandahar et en défendre les approches, ce qui est assez facile sur la route de Hérat, eu égard aux montagnes et aux accidents de terrain à travers lesquels cette route circule. En cas d'échec, ils se rabattraient sur les passes de Bolâne, en ruinant sur la route toutes les ressources que l'ennemi pourrait utiliser après eux; enfin, si la fortune continuait à leur être contraire, l'Indus se trouverait là en dernier ressort pour les couvrir de nouveau. Mais qu'ils ne se fient point trop à cette barrière, et qu'ils se souviennent toujours de l'opinion des Lacédémoniens, qui ne vou-

laient pas enfermer leur ville dans des murailles, parce qu'à leur avis le meilleur rempart était une belle et bonne armée. Que les Anglais préparent donc la leur. De toute manière, nous pensons que, suivant la direction de l'attaque, Kaboul ou Kandahar devraient être occupés et défendus par eux; ils auraient peut-être d'autant plus à se repentir d'avoir négligé ce moyen de salut, que les Russes, après s'être emparés de l'une ou de l'autre de ces villes, pourraient arriver sur les bords du fleuve à un autre point que ceux auxquels ils seraient attendus, et le traverser sans même tirer un coup de fusil.

Un autre avantage faciliterait encore la résistance des Anglais. C'est le puissant moyen de diversion que leur habile diplomatie s'est ménagé en Perse, en s'attachant les populations nomades du Sud de l'Empire. Ces peuples se soulèveraient en leur faveur au premier signal et exciteraient une commotion qui mettrait en danger le pouvoir de la dynastie régnante, que tant de princes, pensionnés par le gouvernement britannique, aspirent à renverser. Le moins qui menaçât cette dynastie, ce serait de se voir enlever une partie de ses États. Le Châh y regarderait donc probablement à deux fois avant de s'engager, sans des garanties suffisantes de la part des Russes, dans une entreprise qui pourrait avoir pour lui de si funestes conséquences. Une invasion de l'Inde, avec son concours, serait seulement profitable à la Russie, qui se ferait la part du lion, et la Perse s'aliénerait sans profit une puissance qui a déjà tant fait pour empêcher le démembrement de ses plus belles provinces

au profit de l'Empereur Nicolas. Les Anglais ne deviendront d'ailleurs réellement redoutables pour la Perse que le jour où, s'étant rendus maîtres de Hérat, ils y entreront en vainqueurs. Comme ils auront alors un pied en Perse de ce côté, de même que les Russes l'ont au Nord sur les bords de l'Araxe, ils se montreront sans doute aussi exigeants que ceux-ci; et, si la ruine d'un de ces deux colosses n'en résultait pas, il serait fort possible que la Perse, se scindant en deux parties, servît à faire les frais d'un rapprochement et à établir les bases d'un voisinage paisible entre ces deux géants asiatiques.

Quoi qu'il en soit, cette invasion n'est qu'une éventualité peu probable ; je n'en parle ici que pour mémoire, car tant que l'Angleterre sera l'alliée de la France (et elle le sera si sa politique est droite et sincère), la Russie ne pourra espérer la conquête de l'Inde. Il lui restera trop de besogne en Europe pour qu'elle ait le loisir de s'occuper de l'Asie. Il n'en serait pas ainsi certainement si, renonçant à l'alliance anglaise, la France s'unissait à la Russie; mais, dans tous les cas, la France ne doit pas perdre de vue que le concours qu'elle prêtera sera surtout utile à son alliée. Il est donc non-seulement du devoir, mais encore de l'intérêt de son gouvernement, de faire ses conditions avant d'entrer dans une lutte, car sans cela elle risquerait de n'être plus assez riche pour payer sa gloire, ainsi que l'a voulu naguère un de ses hommes d'État les plus éminents.

Disons-le encore une fois avant de terminer cette digression : il serait très-hasardeux de se baser sur les

sympathies ou la haine que portent aux Anglais ou aux Russes les populations de l'Asie centrale, et d'en déduire qu'elles prêteront leur appui aux uns ou aux autres. Il est impossible de compter sur la stabilité des sentiments de ces hommes grossiers, et je le répéterai encore, afin que cela soit bien et définitivement compris : la réussite d'une invasion dans l'Inde contre les Anglais est *avant tout une affaire d'argent*; et encore, même après avoir payé les Afghans, il est souvent dangereux de se fier complétement à eux..

Ce que nous venons de dire suffirait, je pense, pour éclairer les Anglais s'ils ne l'étaient déjà. C'est à eux de profiter des jours de paix qu'on leur laisse pour conjurer des événements qui nuiraient à leur puissance, des embarras qu'on peut leur susciter dans un temps plus ou moins éloigné.

Avant de terminer cet exposé, il n'est peut-être pas inutile de dire quelques mots sur les routes qui traversent la contrée habitée par les Eïmaks et les Hézarèhs (la Paropamisade). Les Afghans, qu'ils viennent de Balkh, de Kaboul, de Kandahar ou de Hérat, ne s'aventurent jamais dans les montagnes de ces intrépides nomades. Les difficultés du sol y sont pourtant moins grandes qu'on ne se l'est figuré jusqu'ici; mais, toutes les fois qu'ils se sont dirigés de ce côté, dans les temps passés, ce fut pour piller et massacrer les habitants; il s'ensuit qu'aujourd'hui on leur y fait la guerre comme à des bêtes fauves. Les Afghans aiment donc mieux faire un long circuit pour aller d'une ville à l'autre, que de s'exposer à une mort

presque certaine en prenant la route la plus directe. Nous pensons qu'une armée européenne dont le chef saurait se ménager les Khans qui commandent dans cette contrée, et qui avancerait avec prudence, traverserait leur territoire sans difficulté sérieuse. L'eau s'y trouve à chaque pas et dans toutes les saisons. On y rencontre des troupeaux nombreux, de suffisantes récoltes, des fruits en abondance et de grasses prairies, qui subviendraient à peu de frais aux besoins de l'armée. La cavalerie se remonterait facilement et convenablement parmi les beaux chevaux hézarèhs.

Les montagnes dont les Afghans sont tant effrayés peuvent être évitées en suivant le cours des rivières et les vallées, et plusieurs positions naturellement fortifiées tomberaient bien vite entre les mains des Européens : deux ou trois obus suffiraient pour en déloger les indigènes. Nous avons pris de minutieux renseignements auprès de personnes qui parcourent en tout sens ce pays depuis de longues années, et de ces notes, jointes à nos propres observations, nous avons conclu que deux routes au Nord et une au centre mènent facilement à Kaboul ; un chemin que l'on trouve au Sud conduit aussi directement à Kandahar. Voici ces divers itinéraires :

1° De Hérat à Tchektcherâne, Derzi, Ser-Mourghâb, Ganimet-Hazaret, Dereguez, Korram, Bamian et Kaboul.

2° De Hérat à Feïz-Abad, Obèh, Kodjah-Chest, Doou-let-Yar, Chéhérek, Kassanek, Dèh-Zingui. Trois routes partent de cette dernière localité : la première, au Nord, passe par Yekeuholing, Bamian et Kaboul ;

celle du centre est tracée par Dirazgul, Barèh-Khanè, Kalèh-Mir-Wali et Kaboul ; celle de l'Est traverse les villages d'Alayar-Beg, Guzéristàne, Nawar, et rejoint la route de Kaboul à Ghaznèh, sans offrir de difficultés sérieuses. Un autre chemin va directement de Dèh-Zingui à Kandahar, par Meïdàne, Dèh-Koudi et Dèrrè-Ivat.

3o Au lieu de passer par Guiranèh et Wachir pour arriver à Kandahar, on peut atteindre plus promptement cette ville par Sakhar, Teïvèrè, Gulistan et Gourek ; mais les montagnes y sont rudes, le pays peu sûr, et en partie dépourvu d'eau près de Kandahar. Du reste, ce trajet n'est jamais suivi par les caravanes.

Il serait facile aux Anglais de créer une route directe de Chikarpour à l'Hirmend. Si l'on nous a dit vrai pendant notre séjour à Kandahar, les avant-postes de la Compagnie des Indes sont déjà établis au Nord, à Dader, en deçà des passes de Bolâne[1]. A l'Ouest, Kélat-Nasser-Khan obéit à leurs lois, et leur domination dans cette contrée est facile ; une centaine de Sipahis suffit à y maintenir le bon ordre. L'Émir de cette ville, pensionné par la Compagnie, rend seulement la justice sous la surveillance d'un Résident anglais qui administre financièrement le pays. Une distance de 40 à 45 farsangs au plus sépare Kélat des bords de l'Hirmend ; en suivant certaines directions bien connues des indigènes, on circule toujours au milieu de steppes, aujourd'hui presque déserts pendant huit mois de l'année, mais autrefois bien peuplés et pourvus

1 Ce fait est nié par l'éditeur de la traduction anglaise.

d'eau en tout temps. Le désert sablonneux empiète fort peu et sur de très-petits espaces le long de cette route : rien ne s'oppose à ce que les Anglais, suivant l'exemple des Russes, n'y fassent creuser des puits de distance en distance, et n'établissent autour de petites colonies tout à la fois guerrières et agricoles : de cette manière ils atteindraient promptement l'Hirmend. Parvenus sur ses bords, ils ne seraient plus qu'à six ou sept jours de marche de Hérat. Le pays qu'ils auraient fertilisé s'enrichirait bien vite par le passage continuel des caravanes venant de la Perse et du Turkestan. A l'heure qu'il est, ces caravanes font un grand détour par Kandahar pour arriver à l'Inde, et suivent une route qui, faute d'être protégée, est très-dangereuse. Elles adopteraient certainement avec empressement celle qui serait en même temps la plus courte et la plus sûre.

Pour faciliter l'appréciation des choses de l'Afghanistan aux personnes qui s'en occupent, nous allons jeter un coup d'œil rapide et sommaire sur la position respective des souverains des trois principautés qui se partagent maintenant ce pays.

L'Émir Dost-Mohammed-Khan, chef afghan de la tribu des Barukzéhis, règne aujourd'hui dans la principauté de Kaboul, et tient le premier rang dans l'Afghanistan. Depuis son retour de l'Inde, diverses circonstances, et entre autres l'influence qu'a prise sur les Afghans son fils et héritier présomptif, Méhémed-Akbar-Khan, ont diminué son autorité et rendu ce dernier presque tout-puissant dans les affaires; c'est donc de lui que nous allons nous occuper d'abord. Quand son père mourra, le pouvoir ne lui arrivera

probablement qu'à travers d'immenses difficultés ; et, s'il est assez fort pour les surmonter par son courage, on ne peut consciencieusement en dire autant sous le rapport de ses autres qualités. Ce prince n'a été désigné comme son héritier, par l'Émir Dost-Mohammed, que parce qu'il est né d'une mère appartenant à la noble tribu des Popolzéhis. Il a un frère aîné, nommé Méhémed-Efzel-Khan, qui a été exclu du trône parce que sa mère était de basse extraction ; elle appartenait à la tribu montagnarde des Benguechis. Tout porte à croire que Efzel-Khan disputera vivement le pouvoir à son cadet, quand le moment en sera venu. Les autres frères de Méhémed-Akbar n'ont pas moins d'ambition que lui. Les fils de Dost-Mohammed sont :

| | |
|---|---|
| Méhémed-Efzel-Khan ; | Méhémed-Akrem-Khan ; |
| Méhémed-Azim-Khan ; | Méhémed-Chérif-Khan ; |
| Méhémed-Akbar-Khan ; | Méhémed-Émin-Khan ; |
| Goulam-Haïdar-Khan ; | Sultan-Djâne-Khan. |
| Chir-Djâne-Khan ; | |

Méhémed-Akbar-Khan, Méhémed-Efzel-Khan et Méhémed-Azim-Khan passent pour les plus braves parmi les fils de l'Émir, et Méhémed-Akrem-Khan pour le plus sage et le plus intelligent[1]. Après Akbar-Khan, Goulam-Haïdar-Khan est celui que préfère Dost-Mohammed ; mais les Afghans lui reprochent

[1] Akbar et Akrem sont morts depuis que M. Ferrier a écrit ceci. Goulam-Haïdar est maintenant l'héritier reconnu de Dost-Mohammed, mais comme il est notoirement d'un caractère faible et indécis, il remplira fort mal la place de son père.

Nawab-Djabbar-Khan est également décédé.—Ed.

autant sa partialité pour celui-ci que pour Méhémed-Akbar-Khan. Aussi, par un sentiment d'opposition facile à concevoir, affichent-ils ouvertement leurs sympathies pour Méhémed-Efzel-Khan, qui représente à leurs yeux le parti du peuple par sa mère et celui de la noblesse par son père. Efzel-Khan, sentant très-bien tous les avantages de sa position, s'est posé en homme sérieux. On vante beaucoup son intelligence, son courage et la noblesse de ses sentiments.

Ces princes ne seront pas les seuls à se disputer le pouvoir. On peut encore en citer plusieurs, frères ou neveux de l'Émir Dost-Mohammed, parmi lesquels il faut placer en première ligne : 1° Zémâne-Khan, qui occupa plusieurs mois le trône de Kaboul, après les désastres des Anglais en 1841 ; 2° son fils Choudjà-ed-Dooulet, le meurtrier de Châh-Choudjà-el-Moulk ; 3° Chems-Eddin-Khan, ayant la réputation d'être le plus brave parmi les princes Méhémedzéhis ; 4° enfin Nawab-Djabbar-Khan, frère de l'Émir[1]. C'est

[1] On lit dans *Burn's Travels into Bokhara*, vol. I, p. 134 et 135 :

« Nous avions déjà entendu parler du caractère aimable de notre hôte, le Nawab Djabbar-Khan, et quand on nous présenta à lui, nous nous trouvâmes devant un véritable patriarche. Il diffère essentiellement de ses frères, qui sont très-turbulents, et, quoique étant l'aîné de la famille, il n'a aucune ambition. Il n'en a pas moins été le chef du royaume de Kachmir et d'autres provinces de l'Empire Dourani. Son père, le chef actuel de Kaboul, l'a remercié des services qu'il lui avait rendus en confisquant ses États ; mais Djabbar-Khan ne parle jamais de cette ingratitude. Il dit que Dieu a suffisamment pourvu à ses besoins, de manière à pouvoir récompenser ceux qui sont ses serviteurs. Il y a, selon

l'homme le plus délié et le plus habile de tout l'Afghanistan. Il fut pendant vingt ans l'ami des Anglais et leur correspondant, avant qu'ils envahissent son pays; mais après leur arrivée à Kaboul, ceux-ci le mécontentèrent et il prit alors parti contre eux dans les rangs des insurgés. Son fils, Abdul-Ghyaz-Khan, a aussi de la réputation. Tous deux sont les rois de l'intrigue à Kaboul.

Tels sont les hommes dont Méhémed-Akbar-Khan doit combattre les sourdes menées, en attendant que la mort de son père les mette en sa présence, les armes à la main. Mais d'ici là, que d'événements, que de revirements peuvent encore surgir et changer la

lui, peu de plaisirs aussi doux que celui de faire des heureux et de vivre sans exercer de pouvoir. J'ai été à même de voir, pendant mon séjour à Kaboul, que ce Nawab n'est point hypocrite et qu'il parle comme il sent, avec la plus grande sincérité. Il serait difficile de trouver un homme plus modeste et qui soit plus aimé. Il ne se fait accompagner que par une seule personne, et tous ceux qui se trouvent sur son passage le bénissent. Les gens politiques de l'Afghanistan l'accablent de visites pour l'entraîner dans quelque intrigue ; malgré cela, tout le pays le respecte, et, à l'heure qu'il est, son influence est extrême et bien supérieure à celle des autres membres de la famille des Barukzéhis. Ses mœurs sont douces et agréables, et à en juger par ses vêtements, on ne dirait jamais qu'il appartient à une famille de guerriers et qu'il est lui-même très-puissant. Sa société est charmante et sa conversation spirituelle. Il aime particulièrement les Européens ; ceux qui entrent à Kaboul deviennent aussitôt ses hôtes. Tous les officiers français de Pindj-âb habitaient chez lui et se plaisaient fort dans sa compagnie. Tel est le patriarche de Kaboul, qui est aujourd'hui âgé de cinquante ans; tel est le maître de la maison où nous avons été fort heureux d'être reçu. » — *Burnes's Travels into Bokhara.*

face des choses ! Car, je l'ai déjà dit, l'Afghanistan est le pays de l'imprévu, et tel qui est aujourd'hui au faîte des honneurs en sera précipité demain. Là, point de stabilité, point de projets fixes possibles; tout y marche au jour le jour, sans prévision de l'avenir, sans système arrêté; et la puissance, au lieu d'y être le privilége de la naissance ou de la capacité, n'y est que trop souvent l'apanage d'un soldat heureux. Il faut attribuer à cet état de choses toutes les luttes, toutes les révolutions qui ont ruiné ce malheureux pays et décimé ses populations.

Au point de vue de la succession au pouvoir, la principauté de Kandahar n'est pas dans une situation plus favorable que celle de Kaboul. Quelques mois après son évacuation par les Anglais, Kouhendel-Khan, père de l'Émir Dost-Mohammed, y rétablit son autorité après avoir complétement battu Seïf-Der-Djing, fils de Châh-Choudjà-el-Moulk, qui la gouvernait en reconnaissant la suzeraineté du gouvernement de Calcutta.

Si Kouhendel-Khan n'a pas eu à lutter autant que son frère de Kaboul pour rétablir la tranquillité dans ses États après sa restauration, il le doit à des avantages qu'il a accordés aux Serdars et aux Mollahs. Il s'efface tellement devant ces derniers, qu'on peut à peu près les considérer comme les véritables gouverneurs de Kandahar. Ce prince n'est que leur intermédiaire auprès de la population, et, à moins d'être personnellement menacé, il se garderait bien d'adopter la moindre mesure avant d'en avoir référé à leurs lumières. D'autre part, il a encore plus d'un embarras

à surmonter. Les Hézarèhs-Poucht-Kouhs, nomades établis au Nord de ses possessions, le forcent à tenir constamment sur pied un contingent de deux mille cavaliers pour repousser leurs agressions contre ses sujets. Il doit aussi s'abstenir de tout acte qui pourrait froisser la susceptibilité de son neveu Méhémed-Akbar-Khan, et surtout d'un rapprochement avec les Anglais. Ce serait là le signal de l'envahissement du Kandahar par ce parent ambitieux et dangereux.

Kouhendel-Khan subit l'influence de la Perse où il a trouvé une généreuse hospitalité pendant les trois années de son exil. Il vise, de concert avec elle, à renverser du pouvoir Yar-Méhémed-Khan, chef du Hérat, et espère arriver à lui substituer un de ses frères[1]. Jusqu'ici il a seulement employé l'intrigue pour atteindre ce but; une manifestation armée serait une imprudence qui lui attirerait sur les bras ses deux ennemis les plus redoutables : au Nord, son neveu, gendre de Yar-Méhémed-Khan, Méhémed-Akbar-Khan de Kaboul, qui ne resterait probablement pas spectateur impassible de la ruine de son beau-père; au Sud, les Anglais, qui ont tout intérêt à ce que les affaires du Hérat ne se modifient point de manière à augmenter la puissance de la Perse ou des

[1] On se souvient sans doute que l'une des causes principales de la guerre des Afghans fut la découverte du traité fait entre la Perse et Kouhendel-Khan, sous la garantie de la Russie, dont le but principal était la cession de Hérat au chef de Kandahar. La copie originale de ce traité, qui ne fut jamais formellement exécuté, se trouve dans le *Blue-book* des Afghans de 1838-1839. — Ed.

Barukzéhis [1], au moins jusqu'à ce que ces derniers soient complétement dans leurs intérêts [2]. Kouhendel-Khan croit les Anglais tellement décidés à s'emparer de nouveau de Kandahar, que, dans la prévision de leur retour, il tient toujours prêts, dans les environs de cette ville, huit cents bêtes de charge avec leurs conducteurs pour le transporter en Perse lui et sa famille. Si ses craintes ne se réalisent point, elles pourront, d'une autre manière, amener la perte de ce souverain : car, se croyant toujours au moment

[1] Barukzéhi est le nom de la tribu de Dost-Mohammed et de Kouhendel-Khan.

[2] Après la mort de Yar-Méhémed, Kouhendel-Khan envoya deux expéditions contre Hérat, et ne fut empêché de mettre le siége devant la ville que par la Perse, qui favorisait le nouveau chef, Séyid-Méhémed-Khan. L'Angleterre, jusqu'ici, n'a voulu faire sentir sa puissance dans cette question, qu'en obtenant de la Perse l'engagement formel de ne pas envoyer d'armée contre Hérat, à moins que cette ville ne soit menacée du côté de l'Est et que son gouvernement ne demande assistance. Aujourd'hui une question assez délicate vient de s'élever à propos de Hérat. Dost-Mohammed ayant occupé Kandahar à la mort de Kouhendel-Khan, s'était ensuite avancé contre Hérat sous le prétexte de venger la mort de son gendre Séyid Méhémed-Khan sur le maître actuel de cette ville, Méhémed-Youssouf-Châh. La Perse interprétant cette démonstration comme le cas prévu dans les traités et qui la relève de ses engagements avec l'Angleterre, a répondu à la demande de secours qui lui a été adressée par Méhémed-Youssouf-Châh, et, au moment où nous écrivons (mai 1856), elle a pris possession de Hérat et marche sur Kandahar. On attend donc une bataille prochaine entre l'armée persane et les troupes de Dost-Mohammed. — Ed.

On sait que ces prévisions se sont réalisées, et que les événements survenus ont amené de nouveau l'intervention d'une armée anglaise dans ces contrées. (*Note de l'éditeur.*)

d'être dépossédé, il pressure impitoyablement ses sujets pour remplir au plus tôt ses coffres; et comme il ne paye aucun de ses serviteurs, sauf les chameliers et les muletiers sur lesquels il compte pour opérer sa fuite, les plaintes sont générales contre lui.

Quand il fut dépossédé par les Anglais, en 1839, ceux-ci doublèrent l'impôt. Kouhendel-Khan, à son retour, le maintint sur le même pied, alléguant que puisque les Afghans n'avaient fait aucune difficulté de satisfaire aux exigences des infidèles, ils devaient s'estimer fort heureux de ne pas être plus fortement imposés par leur souverain légitime [1]. L'argument était au moins spécieux : en effet, les Anglais payaient exactement les employés indigènes, et il ne le fait pas; ils avaient décuplé le chiffre de leur solde, et lui l'a remise sur l'ancien pied; avec eux les avanies étaient inconnues, elles sont en permanence depuis son retour. En s'exagérant le danger, Kouhendel-Khan court à sa perte, et peut-être une révolution intérieure préviendra-t-elle les efforts faits par ses ennemis du dehors pour le renverser. La moitié de la population de Kandahar a fui sa tyrannie, et s'il continue à agir de la sorte, la ville sera bientôt déserte. Il a bien, il est vrai, tenté de réprimer l'émigration en faisant arrêter à la frontière ceux qui vou-

[1] Les informations de M. Ferrier sont erronées sur ce point, car la taxe, sous la domination anglaise, était bien inférieure à celle perçue sous les Serdars. La répartition actuelle, soit en argent, soit en nature, avait été maintenue sur les vieilles bases établies par Nader-Châh; mais il avait été remis la moitié au moins de l'impôt, contre l'entretien, par les Douranis, d'un corps de deux mille chevaux.—Ed.

laient la franchir, et en leur imposant des amendes considérables; mais ce moyen est encore dangereux : les populations mécontentes, retenues par force, donneront les premières le signal de la révolte.

Kouhendel-Khan et les autres souverains afghans sont membres actifs d'une confédération où sont entrés aussi le Châh de Perse, les chefs béloutches, siks et mahrattes, hostiles aux Anglais. D'accord sur le fond des choses, ils n'ont jamais pu s'entendre pour frapper avec ensemble un coup capable d'ébranler la grande puissance indo-britannique. Ils ont temporisé et combattu isolément. Ce système leur est devenu funeste, car l'Angleterre écrase en ce moment le plus important de ces confédérés sur les bords du Sutlège. L'empire fondé par Rindjit-Sing n'existera bientôt plus que de nom : la puissance des Mahrattes et des Scindiens expire; et, si les Afghans n'y prennent garde, enveloppés dans le réseau tendu par les Anglais contre leur indépendance, ils en seront bientôt réduits à leurs propres forces et s'épuiseront dans des luttes ou des intrigues intestines qui amèneront leur complet asservissement. Kouhendel-Khan le comprend, aussi ne serait-il pas fâché de se ménager la sympathie des Anglais à l'insu de ses alliés; mais à ce double jeu les chances peuvent tourner contre lui. L'Angleterre pourrait bien accueillir ses avances sans s'engager en rien vis-à-vis de lui, et l'abandonner quand elle y trouverait ses intérêts. Les liens du sang ne retiendront pas la vengeance de Méhémed-Akbar-Khan, s'il soupçonne seulement la trahison de son oncle; et le Châh de Perse, dont l'influence contribue

puissamment à le maintenir au pouvoir, lui fera défaut dès qu'il aura abandonné la cause commune.

Dans le cas où, contre nos prévisions, Kouhendel-Khan ne serait pas dépossédé de son vivant, sa succession deviendra l'occasion de débats sanglants entre les différents compétiteurs qui se la disputeront. Ses fils, ses frères et ses neveux sont tous gens de résolution et de courage, qui disposent chacun d'un parti dévoué à leurs intérêts. Dans cette contrée on reconnaît plus de droits au frère qu'au fils pour succéder dans le gouvernement, c'est ce qui fait que Kouhendel a régné après ses deux frères germains, Pour-del-Khan et Chir-del-Khan [1]. Il lui en reste encore deux : Rahim-del-Khan et Mir-del-Khan, qui aspirent à lui succéder. Les habitants du Kandahar ont l'opinion suivante sur leurs trois grands Serdars : 1° Kouhendel-Khan est bon général et n'a jamais été battu; 2° Son frère, Rahim-del-Khan est loyal, éloquent et persuasif; 3° Mir-del-Khan est sage et bon conseiller. Tous ces frères ont eu une assez nombreuse postérité; voici la liste des principaux membres qui la composent :

Les fils de Pour-del-Khan sont : Mir-Efzel-Khan, Abdul-Waat-Khan, Abdul-Rassoul-Khan.

Fils de Chir-del-Khan : Mir-Ahmed-Khan, prince fou et incapable de régner.

Fils de Kouhendel-Khan [2] : Méhémed-Sédik-Khan,

[1] *Pour-del* signifie le grand cœur, et *Chir-del* le lion courageux. — Ed.

[2] Kouhendel-Khan est mort tout récemment, et le pouvoir est passé à ses frères. — Ed.

Méhémed-Omar-Khan, Méhémed-Osman-Khan, Sultan-Ali-Khan, Abdullah-Khan, Goulam-Maheddin-Khan.

Fils de Rahim-del-Khan Méhémed-Alem-Khan, Goulam-Mohammed-Khan, Méhémed-Sawar-Khan, Goulam-Haïdar-Khan, Méhémed-Kouli-Khan.

Fils de Mir-del-Khan : Khoch-del-Khan, Chir-Ali-Khan, Munaver-del-Khan, Mohammed-Hussein-Khan, Ali-Akbar-Khan, Ali-Asker-Khan, Fethi-Ali-Khan.

Aux noms de ces princes, il faut ajouter celui de Méhémed-Kouli-Khan, fils de Fethi-Khan, Vézir du Châh Mahmoud. Il habite Kandahar où il jouit d'une grande considération. Il a servi les Anglais avec loyauté, et leur appui ne lui manquera probablement pas. Mais si la succession échoit, comme l'espèrent les Afghans, au prince que sa droiture et ses bonnes qualités leur rendent cher, ce sera infailliblement Rahim-del-Khan qui règnera, et après lui son frère Mir-del-Khan[1].

Les dissensions qui divisèrent la famille des Sudozéhis, et dont profita celle des Méhémedzéhis pour s'élever au pouvoir, contribuèrent plus que les guerres extérieures à renverser la dynastie fondée par le grand Châh-Ahmed. Unis dès le principe, le désaccord s'introduisit chez les Méhémedzéhis quand, après avoir vaincu, ils voulurent partager le royaume entre eux; leurs divisions ne les empêchèrent point

[1] Rahim-del-Khan est le seul frère qui survive aux autres. Il a été renversé du pouvoir par Dost-Mohammed. — Ed.

pourtant de se liguer contre l'ennemi commun chaque fois qu'ils furent menacés, et c'est ce qui a fait leur force jusqu'à ce jour. Ceci leur était facile tant que la scène n'était occupée que par les dix-neuf fils de Payendèh-Khan; mais leur postérité s'élève déjà, seulement dans le Kaboul et le Kandahar, à trois cent soixante-douze petits-fils et arrière-petits-fils, parmi lesquels la bonne entente est encore plus compromise que parmi leurs pères; ces nombreux descendants se disputeront le pouvoir avec acharnement et il sera probablement donné, non au plus brave, mais au plus généreux; car, plus que partout ailleurs, l'argent est dans l'Afghanistan le seul mobile qui fasse mouvoir les ressorts de la conscience des habitants. Tous ces princes caressent les Serdars afin de s'en faire des partisans. Ceux-ci profitent des avances qui leur sont faites pour afficher leurs prétentions; elles s'accroissent toujours en raison des services qu'on réclame d'eux; et plus d'un, sans doute, au lieu de prêter son concours à tel ou tel prince qui l'aura rémunéré d'avance, deviendra pour lui un antagoniste dangereux qui élèvera sa puissance sur les cadavres de sa famille.

La principauté de Hérat forme avec celles de Kaboul et de Kandahar ce que nous appelons l'Afghanistan proprement dit. C'est là qu'en 1842 expira le pouvoir de la dynastie des Sudozéhis. Châh-Kamrâne, arrière-petit-fils du grand Châh-Ahmed, mourut prisonnier et étouffé par l'ordre de son Vézir, Yar-Méhémed-Khan, qui, depuis lors, règne dans la principauté avec le simple titre de Vézir-Saheb. Ce que j'en ai dit autre

part établit d'une manière incontestable sa capacité administrative. Après la mort de son maître, il rétablit la tranquillité inconnue dans le Hérat depuis bien des années. Ses alliances avec les Hézarèhs et les Uzbeks, et plus encore le mariage de sa fille aînée avec Méhémed-Akbar-Khan, de Kaboul, lui ont donné jusqu'ici une certaine prépondérance dans les affaires de l'Asie centrale; mais les liens du sang sont si peu respectés en Afghanistan, que ce mariage serait d'une bien petite influence dans les décisions du beau-père ou du gendre, si tel ou tel événement, favorisant les intérêts de l'un et froissant ceux de l'autre, surgissait un beau matin.—Si Kouhendel-Khan n'avait pas été depuis longtemps déjà l'ennemi déclaré de Yar-Méhémed, il eût suffi de son alliance avec un prince de Kaboul pour qu'il se rangeât parmi ses adversaires. Quant au Châh de Perse, ses rapports avec le chef du Hérat n'ont rien de sympathique, mais ils n'ont rien d'ostensiblement hostile. Yar-Méhémed-Khan reconnaît sa suzeraineté d'une manière purement nominale, et rien n'indique que leur bonne entente doive s'altérer de si tôt.

Des trois fils de Yar-Méhémed-Khan, un seul, le Serdar Séyid-Méhémed-Khan, est en âge de gouverner, mais il n'a pas la capacité nécessaire pour succéder à son père. Après la mort de celui-ci, un des Serdars de Kandahar aurait des chances de s'emparer de Hérat; mais il faudrait que la Perse le lui permît, et les projets bien connus du Châh laissent supposer qu'il trouve le lot trop beau pour le céder à un autre. Il sera certainement, en cela, approuvé par la Russie

qui ne saurait voir, sans jalousie, passer cette ville dans une famille que l'Angleterre peut, d'un moment à l'autre, gagner par des conditions avantageuses et intéresser à sa cause[1]. Un envahissement du Châh de Perse peut donc ramener de nouveau les Anglais dans l'Afghanistan. Du reste, de toute manière, je crois impossible que plus de vingt années s'écoulent avant qu'ils reviennent dans cette contrée; ils y seront appelés par les princes qui s'y disputeront la souveraineté, ou bien ils l'envahiront à propos d'un de ces motifs que leur politique est si habile à faire naître, quand leurs flancs et leurs derrières seront suffisamment appuyés et protégés. Cette extension de leur domination est certainement inutile en ce moment pour affermir la sécurité de leurs possessions des Indes, mais ils préféreront sans doute se prémunir contre les éventualités d'une invasion russe. Instruits par leurs désastres passés, ils n'iront point, comme en 1839, pousser une pointe hardie dans ces contrées inhospitalières sans assurer d'avance leurs communications. Ils agissent maintenant plus sûrement et plus méthodiquement, et c'est en ne s'écartant d'aucune des règles prescrites par la prudence qu'ils envahiront les pays situés au delà de l'Indus. Ils se sont emparés des deux têtes de pont de Pechaver et de Chikarpour; et ce seul fait dénote de leur part des

1 Yar-Méhémed-Khan est mort en 1852, et le pouvoir est passé à son fils aîné, qui s'est placé sous la protection du Châh de Perse. Les Serdars de Kandahar ont tenté, comme nous l'avions prévu, de s'emparer de ce Khanat; mais leur armée a été obligée de se retirer après avoir été battue.

projets ultérieurs conformes à l'idée que nous venons d'émettre. L'avenir prouvera si nous nous sommes trompé.

Depuis l'occupation de l'Afghanistan par les Anglais, la controverse provoquée dans la presse à ce sujet a prouvé que l'infortuné Burnes avait parfaitement compris les véritables intérêts de l'Angleterre dans cette contrée. L'affermissement au pouvoir de la famille des Méhémedzéhis, conseillé par lui, était une mesure de saine politique; elle assurait à jamais la prépondérance du gouvernement de Calcutta sur l'Afghanistan. Et il n'y a qu'à se reporter aux événements dont ce pays fut le théâtre en 1838, pour se convaincre de la justesse de son opinion. Les armées réunies du Kandahar et du Kaboul pouvaient aisément s'emparer de Hérat, qui était dénué de tout après la retraite des Persans, et il était facile de remplacer l'imbécile Châh-Kamrâne par un frère de l'Émir Dost-Mohammed. De cette manière, les Anglais avaient une action immédiate sur la Perse, par l'intermédiaire de leurs alliés. Malheureusement, l'avidité de la cour des Directeurs ne put se contenter de cette extension d'influence qui eût dissipé leurs craintes de ce côté : le désir de disposer des finances de l'Afghanistan les porta à l'injuste envahissement de cette contrée; mais au lieu de servir de rempart à leurs possessions, comme ils l'avaient espéré, elle devint le gouffre où allèrent s'engloutir leurs soldats et leurs trésors. Cette dure leçon ne les a pas fait renoncer à leur système d'envahissement; ils protestent, il est vrai, de leur intention de rester sur la ligne de l'Indus; mais pour-

ront-ils s'arrêter en si beau chemin? La presse des Indes leur attribue toutefois le projet de reprendre la question afghane telle que l'avait conçue Alexandre Burnes, et de profiter des bonnes dispositions de l'Émir Dost-Mohammed pour rentrer en relation avec lui[1]. La chose est possible, mais l'Émir n'aurait pas l'assentiment des masses s'il se rapprochait d'eux; sa sympathie pour les Anglais lui a déjà fait perdre sa popularité; elle contribuerait à le précipiter de nouveau du pouvoir, si elle se manifestait d'une façon trop explicite.

Quoi qu'il en soit, la Russie ne peut moins faire que de se préoccuper de la situation, et bien des personnes se demandent quelle barrière elle opposerait à ce besoin d'influence et d'agrandissement territorial de ses voisins en Asie? On pourrait répondre à ces personnes que le Czar n'est point en arrière avec eux; sa devise, comme celle des Romains, est de conquérir pour ne pas rendre. Que les Anglais lui en laissent le temps, et l'on jugera si ses mesures étaient bien prises. Il n'attend, pour planter ses jalons en Afghanistan, que la chute du Caucase. Les coups redoublés qu'il frappe dans cette contrée depuis quelques années prouvent suffisamment qu'il a envie d'en finir là une bonne fois, afin de diriger ses efforts sur le Turkestan qu'il a déjà enceint d'une ligne de forteresses. De là à Hérat, il n'y a pas loin, et la route est facile. Si les Persans n'en sont déjà maîtres et ne lui en ouvrent les portes, son armée l'enlèvera aux Afghans en moins de dix

[1] Depuis que ceci a été écrit, un traité d'alliance a été formé avec Dost-Mohammed en 1855, mais on n'a envoyé à Kaboul ni ministre, ni agent pour y résider. — Ed.

jours. Une fois les Russes à Hérat, qui peut prévoir où ils s'arrêteront[1] ?...

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, les choses se sont modifiées en Afghanistan à peu près comme nous l'avions prévu. Seulement, à Kaboul, la carrière de Méhémed-Akbar-Khan s'est terminée au moment où il allait s'engager dans une guerre contre les Anglais : il est mort empoisonné en 1848 ! Son frère, Goulam Haïdar-Khan, lui a succédé dans le poste de Vézir, et il se trouve exactement dans la même position vis-à-vis de son frère aîné, Méhémed-Efzel-Khan, que son frère défunt. Pourtant, comme il s'est moins compromis qu'Akbar avec les Anglais, il a la ressource de transiger avec eux, sans toutefois pouvoir leur faire de trop grandes concessions, car les Afghans ne le souffriraient pas. Les Anglais, de leur côté, après avoir franchi l'Indus à Pechaver, se sont portés en avant, chez les montagnards Mohmends, et leur font une guerre soutenue et meurtrière. Leurs montagnes sont le boulevard du Kaboul, et leur assujétissement sera probablement suivi de près par l'envahissement de la contrée qu'ils défendent.

Dans le Kandahar, malgré la mort de Kouhendel-Khan, les affaires sont toujours ce qu'elles étaient, et cela se comprend, parce que les Anglais peuvent se porter sur ce point de l'Afghanistan avec plus de facilité et de promptitude que partout ailleurs.

Yar-Méhémed-Khan, de Hérat, est mort en 1852 et les Persans se sont aussitôt préparés à enlever cette importante position, malgré les protestations de l'Angleterre, que ce mouvement militaire préoccupait d'autant plus qu'il coïncidait avec une invasion de 5,000 Russes dans la Turkomanie. Ces derniers ont remonté les rives de l'Attrak, dans le Gourghan, pour châtier les hordes de Turkomans-Yamouds, qui, en mai 1851, avaient ravagé leur établissement d'Achouradèh, situé à l'entrée de la baie d'Asterabad. Les Anglais, redoutant avec raison de les voir s'avancer, de concert avec les Persans, jusqu'à Hérat, envoyèrent un *ultimatum* à l'armée russe, qui suspendit sa marche. A mon avis, ce temps d'arrêt n'est que momentané, et je suis certain qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, cer-

tains événements se produiront, qui réaliseront ma manière de voir.

Pour que mes lecteurs ne s'imaginent pas que j'ai prophétisé après coup, je les prie de vouloir bien lire le *Journal de Constantinople*, aux dates des 6 et 11 juillet 1847, qui contient deux articles signés par moi, renfermant le sommaire de mes opinions sur l'Afghanistan. Il va sans dire qu'elles sont les mêmes que celles qui précèdent. (*Note de l'auteur.*)

J'écrivais ce post-scriptum en 1852, et en 1854 les journaux viennent d'annoncer que les Russes ont définitivement pris possession de Khiva !

# CHAPITRE XXXI.

Préparatifs de départ.—L'auteur reçoit son passe-port des mains de Yar-Méhémed.—Il s'éloigne de Hérat.—Chékivan-Mimizak.—Kussan.—Lettre de Yar-Méhémed à Dad-Khan. —Pillages des Turkomans.—Kariz.—Teurbet-Cheikh-Djam. —Mahmoud-Abad.—Hèdirèh.—Troupeaux de cerfs.—Sing-Best. — Arrivée à Meched. — Réflexions sur les voyages de l'auteur. —Avis aux voyageurs dans l'Asie centrale. — De vieux amis.—Mollah-Mehdi et le docteur Wolf. — Hussein-Khan, Kachi.—Un agent russe.—Départ de Meched.—Conduite d'un officier persan.—Ce que l'on pense de la fidélité en Perse.—Chérif-Abad.—Cadavres s'acheminant vers Kerbélah.— Un préservatif contre tous les maux.—Kademguiah. — Persécution des Ghèbres par l'Iman-Réza. — Empreinte de son pied sur le rocher.—Nichapour.—Terrible position de cette ville par suite du choléra.—Zafferani.—Le chemin rendu difficile par une avalanche de neige. — Sebz-Var.— Mchir.— Mezinân.—Abbas-Abad.— Miyamèh.— Châh-Roud. — Dèh-Mollah. — Damghân. — Réclamations des Serbas. — Traitement que leur inflige leur colonel. — Gouchè. — Ahyoun.—Semnân.— Rencontre de l'auteur avec le secrétaire de la Légation britannique à Téhéran.—Lasguird.—Querelle avec les Hézarèhs.—Dèh-Nemek.—Kechlag-Khar —Héïvàne-Kièf.—Khatoun-Abad.—Téhéran.

---

Je demeurai encore plusieurs jours à Hérat, m'occupant des préparatifs de mon voyage en toute liberté, sans être surveillé comme lors de ma première arrivée dans cette ville. Je passai le temps dont je pus disposer en dehors de mes occupations avec le Serdar Hadji-Fethi-Khan et Assad-Khan. Je n'eus qu'à me louer, jusqu'à la fin, de l'un et de l'autre. J'obtins,

par l'intermédiaire du premier, une lettre du Vézir-Saheb pour le commandant de la frontière, une escorte de deux cavaliers et un passe-port dans lequel Yar-Méhémed-Khan s'attacha à rendre publique le plus qu'il put la déloyauté des Serdars de Kandahar. Voici la traduction de ce document :

« Le but de ce laisser-passer (*erz-rah*) est de vous « apprendre que le très-élevé et très-haut placé M. le « général Ferrier, le héros (*Pehlevàne*), le compa- « gnon de la bravoure et du courage, est arrivé à « Hérat dans l'intention de se rendre à Pechaver. « Après avoir séjourné dans cette ville à deux reprises « différentes, il prit congé de nous et se dirigea vers « Kandahar. Nous avions fait tout notre possible pour « que le susdit général arrivât à sa destination, quand « après plusieurs mois d'absence il revint de Kanda- « har dans la ville de Hérat, et se plaignit beaucoup « des Serdars de Kandahar qui lui ont pris tous ses « effets, tout ce qu'il possédait et l'ont empêché de con- « tinuer son chemin ; et il disait : A présent me voilà « arrivé à Hérat entièrement dépouillé. — Pendant « qu'il est resté ici les lois de l'hospitalité ont été ob- « servées à son égard. Puis après, nous ayant demandé « l'autorisation de se retirer, il a pris la route de « Meched pour retourner dans son pays. Comme le « désir du susdit général était d'avoir deux conduc- « teurs avec lui, je les lui ai accordés et j'ai recom- « mandé à ces hommes de le conduire jusqu'au « district de Teurbet-Cheikh-Djam, d'où ils devront « revenir sur leurs pas. C'est pour me rappeler au « souvenir de tous que j'écris ces lignes ; salut. »

*Chékivan-Mimizak.* — 27 novembre. — Gîte déjà décrit où j'arrivai par un temps affreux.

*Kussan.*—28 novembre.—Gîte déjà décrit. Ici commence la frontière du Hérat. J'allai trouver le Serdar Dad-Khan, commandant de la forteresse et lui remis deux lettres de recommandation. L'une de son frère Chirâne-Khan, l'autre du Vézir-Saheb. Voici la traduction de cette dernière :

« Que le très-élevé Dad-Mohammed-Khan, le com« pagnon de l'honneur, soit joyeux. — Un de ces « jours-ci, le très-élevé et très-haut placé, M. le « général Ferrier, le héros, partira de Hérat. Dieu le « veuille ! A son arrivée dans le district de Kouh« Sévièh, vous rendrez avec soin des honneurs au « très-élevé susdit, et vous observerez vis-à-vis de lui « les lois de l'hospitalité. A son départ, vous le ferez « accompagner de deux hommes de la garnison de « Kouh-Sévièh qui le mèneront sain et sauf jusqu'à « Teurbet-Cheikh-Djam, d'où ils reviendront sur leurs « pas. A ces ordres ne mettez aucune espèce de né« gligence, et, au sujet des droits de douane et de « circulation, prenez vos mesures afin que personne « ne lui fasse rien payer et qu'il puisse tranquille« ment se rendre à sa destination. »

Les Turkomans battaient la route que je devais suivre le lendemain : depuis quelques jours ils avaient dévalisé plusieurs caravanes, et Dad-Khan me conseilla d'attendre jusqu'au surlendemain l'arrivée d'une dizaine de cavaliers se rendant du Mourghâb à Meched, pour marcher en leur compagnie. J'attendis et bien m'en prit, car une caravane partie de Kussan

le 29, malgré cet avertissement, fut dépouillée à deux heures de cette localité, et ceux qui la composaient emmenés captifs.

*Kariz.*—30 novembre.—Gîte déjà décrit. Les cavaliers attendus n'étant pas arrivés, je me mis en route avec deux hommes d'escorte et mon domestique Méhémed que j'avais laissé à Hérat en partant pour Kandahar et que je repris en revenant de cette ville. Nous avions préparé nos armes, mais heureusement nous ne fîmes pas de mauvaises rencontres.

*Teurbet-Cheikh-Djam.*—1er décembre.—Gîte déjà décrit. Il pleuvait à flots au lever du soleil quand nous montâmes à cheval. Dervich-Ali et Rehmet-Agha, les Sipahis de mon escorte, refusèrent d'abord de partir, prétextant que la pluie était impure; ils m'engageaient en conséquence à les régaler d'un bon pilau et à rester en repos dans le caravansérail où nous nous trouvions, jusqu'au retour du beau temps. Je ne tins aucun compte de leur résistance et partis sans eux; à la fin pourtant ils me rejoignirent désespérés, tempêtant contre les Européens et leurs manières excentriques. Le fait est qu'il fallait un certain courage pour se mettre en route par un pareil bouleversement; mais c'est justement parce que je savais que les Turkomans seraient à l'abri quelque part et ne battraient pas la route dans un pareil moment, que je le choisissais pour franchir les deux ou trois farsangs réputées les plus dangereuses. Mes prévisions étaient justes; car après une heure de marche nous trouvâmes un emplacement couvert de crottin de cheval tout récent, indiquant que les pillards étaient cam-

pés là un moment auparavant et que cette pluie torrentielle les avait probablement décidés à la retraite. Mes Sipahis me louèrent alors autant qu'ils m'avaient d'abord blâmé ; mais ce changement dans leur langage avait aussi son côté intéressé : ils ne voulaient pas perdre, par trop de ténacité, le petit présent que je leur fis en arrivant à Teurbet, où, suivant leurs ordres, ils devaient me quitter et retourner sur leurs pas. Nous arrivâmes dans cette localité mouillés absolument comme si nous sortions d'une rivière. Ce fut une de mes journées de grande détresse.

*Mahmoud-Abad.*—2 décembre.—Gîte déjà décrit. Nous trouvâmes fermées les portes de cette petite place forte, l'une des meilleures de la Perse. Les Turkomans avaient fait plusieurs tentatives, depuis huit jours, pour s'en emparer par surprise. On nous crut sans doute d'accord avec eux, car on refusa de nous ouvrir ; on nous menaça même de coups de fusil, si nous ne décampions au plus vite. Nous allâmes chercher un refuge dans le tombeau du neveu de l'Iman Réza, situé sur le bord de la route : nous n'avions de vivres ni pour nous ni pour nos chevaux, et craignions à chaque instant de voir arriver les Turkomans qui heureusement ne parurent point.

*Hèdirèh.*—3 décembre.—Caravansérail déjà décrit. Je n'ai jamais vu de ma vie une abondance de daims (*djérâne, haou*) aussi considérable qu'en sortant de Mahmoud-Abad ; la plaine en était couverte, et leurs innombrables troupeaux se composaient chacun de plusieurs milliers d'individus. Sans un berger que

nous trouvâmes par hasard près du caravansérail, nous eussions été contraints de jeûner. Heureusement il nous céda un mauvais pain noir et un peu de lait, ce qui nous permit d'attendre jusqu'au lendemain.

*Sing-Best.* — 4 décembre. — Gîte déjà décrit, où nous rencontrâmes de nouveau le choléra.

*Meched.*—5 décembre.—Ville déjà décrite. Nous y arrivâmes à propos pour nous mettre à l'abri des Turkomans que nous n'avions sans doute évités que par un miracle providentiel ; mais nous retombions dans le choléra, alors plus fort que jamais à Meched. Je m'en préoccupai assez peu, car depuis cinq mois je parcourais des contrées où il régnait; mais la population était consternée, et à ce motif d'alarme venait se joindre le désespoir d'un bon nombre de familles dont plusieurs membres avaient été enlevés dans un tchap-aoûl que les habitants de Kélat-Nader avaient effectué jusque sous les murs de la ville. Ils avaient saccagé tous les villages et la désolation était générale.

En rentrant dans la capitale du Khorassan, je pouvais me considérer non pas comme hors de danger, mais comme à la veille d'être en sûreté. Lorsque j'avais entrepris de traverser l'Afghanistan, je ne m'étais fait aucune illusion sur les difficultés et les souffrances qui m'attendaient; mais j'avais aussi des chances de gagner Lahor, et ce motif avait suffi pour m'y décider. Malheureusement l'hostilité des esprits contre les Anglais n'était point encore calmée, dans cette contrée, quand j'y arrivai, et je considère encore comme un miracle d'être sorti la vie sauve des mains

des Afghans. J'aurais infailliblement payé de la vie ma téméraire entreprise, si je n'avais aussi bien connu les usages et le caractère asiatiques. J'ai réussi à leur échapper en dissimulant toujours mes craintes, en paraissant croire les droits de l'hospitalité assez sacrés pour garantir mon bagage et ma vie. Je ne cessai d'avouer ma qualité de Français, bien qu'il m'eût été facile de la dissimuler, ainsi que le but de mon voyage à Lahor. La moindre contradiction dans mon langage, et elles deviennent infaillibles lorsqu'on s'écarte de la vérité, pouvait me devenir fatale. Vis-à-vis des Afghans il faut toujours se poser avec simplicité, sans affectation; paraître trop humble ou chercher à les dominer sont deux partis qui ont également leur danger. Il faut leur parler de manière à leur imposer une certaine réserve, se montrer naturellement digne sans présomption, et leur tenir des discours sensés, fermes, exempts d'emphase et de roideur, à la portée de leur intelligence bornée. Leur gros bon sens aime la concision et une conversation qui conclut clairement et en peu de mots. En arrivant parmi ces Asiatiques avec nos idées françaises de supériorité sur eux en tout et pour tout, si j'eusse paru mécontent ou seulement étonné de leur accueil et de leurs idées, j'aurais considérablement augmenté la dose de mes embarras et probablement perdu la vie. Un moment de roideur de ma part avec le Serdar Méhémed-Sédik-Khan faillit amener ce triste résultat; ce fut une leçon dont je profitai, et un peu de souplesse me tira du mauvais pas où j'étais engagé : ce n'était pas facile. Un Européen ayant longtemps vécu avec les

Asiatiques et connaissant bien la langue persane, dont les cheveux ne seraient point blonds, ni les yeux bleus ou verts, portant leur costume et se conformant à leurs usages, pourrait, je crois, les visiter comme négociant persan, en dissimulant sa nationalité, surtout s'il avait le soin de se pourvoir d'une pacotille de colporteur de peu de valeur. Mais quiconque ne réunira pas toutes ces conditions fera toujours mieux d'avouer ce qu'il est réellement.

Je retrouvai à Meched mes anciennes connaissances, Agha-Méhémed, le Tadjer-Bachi, et l'agent anglais Mollah-Mehdi. Ce dernier était furieux contre le père Wolf, parce qu'il avait publié une lettre dans un journal d'Orient où il assurait l'avoir converti au christianisme. « Comment, me disait-il, moi Israélite « de naissance, fait Musulman par force, pourrais-je « m'être converti par l'intermédiaire de ce fou ! Ce « serait m'exposer au ressentiment de la population « fanatique de cette ville. Puisse la tête de Wolf se « couvrir de cendres (*khakister bè ser-ech*) ! Puisse-t-il « devenir aveugle (*kour cheved*) pour avoir écrit une « pareille fausseté ! » Je ne le consolai qu'en l'assurant, sur sa demande, que je ferais passer au père Wolf une lettre de lui, dans laquelle il le sommait de rétracter sa fausse déclaration. Je liai connaissance par l'intermédiaire de ce brave homme avec le savant Kazi de Hérat Méhémed-Hassan, qui m'a fourni de si précieux renseignements sur l'Afghanistan, et avec son fils, Akhoud-Zadè-Salèh-Méhémed, qui fut mêlé à peu près à tous les actes de la politique des Anglais dans cette contrée. Je vis aussi l'envoyé de Khoulm,

Méhémed Hussein-Khan, Kachi, le seul qui, parmi les personnes présentes dans la maison d'Alexandre Burnes, à Kaboul, eût survécu au massacre que firent d'elles les Afghans en novembre 1841. Il y avait enfin Dine-Méhémed-Khan, cousin de Yar-Méhémed-Khan et réputé pour son éclatante bravoure; mais sa carrière politique paraissait finie, quoiqu'il fût jeune encore; car il était presque aveugle quand je le vis. Je causai aussi avec plaisir avec Youssouf-Khan, fils de ce fameux Serdar Kalech-Khan, chef de la tribu des Tahimouris qui a joué un si grand rôle dans les événements du Hérat au commencement de ce siècle. Je trouvai chez lui un original nommé Pellatou, se disant médecin et originaire du Pégou; mais rien dans son physique ne dénotait cette nationalité. Il avait un type géorgien très-prononcé, parlait facilement le turk et l'indostani, et se rendait à Bokhara et Kokan. Je l'ai toujours pris pour un agent secret des Russes. L'Iman Djumèh, de Meched, fut la dernière personne que je visitai. C'était un homme instruit et tolérant, fait très-rare parmi les membres du clergé musulman de la Perse. Il m'entretint surtout des excentricités du père Wolf qui avait voulu le convertir.

Le gouverneur général du Khorassan, Assaf-Dooulet, m'avait reçu avec autant de bienveillance qu'à Nichapour. Un de ses fils, le Salar (général en chef), était parti depuis quinze jours à la tête des troupes, pour châtier les habitants de Kélat-Nader et pour leur reprendre les captifs de Meched, qu'ils avaient fait peu de temps avant mon arrivée. Assaf me pria d'aller le rejoindre pour l'aider de mes conseils, car Kélat-

Nader est une des plus fortes positions de la Perse. Le camp du Salar était alors établi un peu au delà de Koutchan, et, le 9 décembre, je m'acheminai dans cette direction accompagné de mon domestique et d'Islam-Beg, serviteur du gouverneur général. En vertu d'un ordre dont ce dernier était pourvu, nous changions nos chevaux fatigués dans les villages situés sur notre passage et nous avancions rapidement, au galop, traversant tour à tour des vallées et des montagnes, çà et là cultivées, mais la plupart en friche. De nombreuses ruines se dressaient de distance en distance dans toutes les directions; des villages fortifiés s'échelonnaient de loin en loin, entourés de vergers et arrosés par de forts courants d'eau. Nous rencontrâmes les places de Tchinarâne et d'Émir-Abad [1]. La rapidité de notre course, faite en partie la nuit, m'empêcha de recueillir des renseignements sur le pays. Au bout de vingt-quatre heures nous étions à Koutchan, et l'on nous y informa du départ du Salar. Il avait levé son camp l'avant-veille pour se rendre à Dereguez. Nous étions alors séparés de lui par un pays au pouvoir des insurgés, et il était impossible à trois hommes isolés de s'y aventurer sans danger. Ayant en outre appris que le fils d'Assaf se porterait

[1] Le siége de cette place en 1832, pendant la campagne d'Abbas-Mirza dans le Khorassan est resté fameux dans le pays. Un sergent anglais, nommé Hayward, aux ordres du colonel Shee, y fut tué. Les troupes persanes avaient pour chef le colonel Shee et le général Burowski. Ce dernier périt au siége de Hérat, sur les remparts, et l'on échangea son cadavre avec Fethi-Khan pour quelques moutons. — Ed.

directement sur Kélat, sans revenir sur ses pas, je retournai à Meched après un séjour de vingt-quatre heures à Koutchan. De Meched je pouvais me diriger plus facilement et avec plus de sécurité sur Kélat; mais Assaf était tellement malade de la goutte qu'il me fût impossible de le voir. Prévoyant la longueur du blocus et désirant me rendre à Téhéran avant le retour des rigueurs de l'hiver, pour me reposer de mes fatigues, je lui écrivis afin de lui demander la permission de partir, ce qu'il m'accorda avec la plus grande bienveillance.

Le 18 décembre, un certain Mirza-Ibrahim m'ayant fait appeler, de la part du gouverneur général, me lut un billet de ce dernier où il s'excusait, vu son état maladif, de ne pouvoir recevoir ma visite d'adieu: il me prevenait qu'il avait ordonné de me faire accompagner par deux cavaliers jusqu'à la frontière du Khorassan. Un *taliguèh* (ordre), pour me faire délivrer, dans tous les gîtes, jusqu'à Téhéran, des vivres pour cinq hommes et dix chevaux, devait aussi m'être remis. Ce fut tout ce que me communiqua le Mirza; il avait pourtant reçu l'ordre de me faire payer cinquante tomans (six cents francs) de gratification à titre de récompense pour mon voyage à Koutchan; mais cela ne faisait point son compte: il avait espéré garder pour lui la plus grande partie de cette somme. Cependant, à son air embarrassé, à ses maladroites insinuations, j'avais soupçonné ce généreux procédé d'Assaf - Dooulet. Mirza-Ibrahim m'engageait à lui écrire pour lui demander d'accompagner l'allocation de vivres d'un don en argent. Une pareille démarche

ne pouvait me faire honneur, et je refusai net. Cette résistance ne lui convenait point ; il me déclara, bon gré mal gré, vouloir écrire en mon nom pour obtenir la somme en question. Je le quittai en lui laissant la responsabilité de cette démarche, contre laquelle je me réservais de protester : s'il avait réussi à m'amener à ses vues, il m'eût probablement envoyé la moitié de la somme, en réclamant pour sa peine la moitié de ce qu'il me laissait; c'est-à-dire qu'il eût réduit ma part à dix ou douze tomans ; puis il se serait beaucoup ri après de *ma bêtise*, car telle est l'habitude en Perse. La loyauté y est interprétée comme un manque de sens, et les plus grossières escroqueries y sont regardées comme une preuve de capacité (*ziringui*). Cependant le fourbe fut déçu dans son espoir. Il avait compté sur le concours du trésorier, dont il ne pouvait se passer, pour mener sa friponnerie à bonne fin; mais ce dernier arriva à mon logis vers le coucher du soleil, porteur des cinquante tomans qu'Assaf avait donné l'ordre de me compter. Il m'apprit que Mirza-Ibrahim avait fait d'incessantes démarches auprès de lui dans la journée pour recevoir cette somme; il s'était douté de son intention et avait voulu avoir affaire directement à moi. Je lui fis présent de dix tomans pour le remercier. Furieux de n'avoir pas participé à ma générosité, Mirza-Ibrahim m'écrivit le 19 pour se plaindre de mes *mauvais* procédés vis-à-vis de lui. « Comment! me disait-il, vous avez eu l'indignité de « faire un présent au trésorier et ne m'avez rien « offert, à moi, qui me suis donné tant *de peines* pour

« vos affaires. Cette ignorance des usages des gens « bien élevés dénote chez vous une triste éducation « et une complète inintelligence des bonnes manières. « Il n'est point étonnant qu'avec de si tristes capacités « vous ayez été dépouillé par les Afghans. Il vous « arrivera pareille chose partout où vous irez. » Enfin il terminait par des malédictions et des injures dénotant chez lui un grand désappointement et un prodigieux besoin d'argent. Je lui répondis ironiquement, dans le style le plus fleuri, avec les plus ronflantes métaphores dont fourmille la langue persane, que mon esprit n'avait pas les ressources du sien : « Je vous « remercie, lui disais-je, de redresser mon inintelli- « gence, c'est une leçon dont je profiterai, soyez en « sûr, pour faire récompenser vos mérites par qui de « droit. Les exemples des Afghans sont bons à suivre, « à ce qu'il paraît, par les Persans; je vous félicite de « m'avoir appris que vous étiez au nombre de leurs « imitateurs. » Joignant l'exécution à ma promesse, j'envoyai sa lettre et copie de la mienne à Assaf-Dooulet. Le Mirza reçut une verte réprimande et ne fut exempt du bâton que parce que j'intercédai en sa faveur. Pour se venger, il m'envoya d'abord mon taliguèh sans y porter les vivres de route (*djirèh*) ; mais j'insistai et il fut obligé de s'exécuter jusqu'au bout. Il y a plus à gagner avec les Persans qu'avec les Afghans, et, pour peu qu'on puisse compter sur la protection russe ou anglaise à Téhéran, il faut toujours se montrer roide avec eux et maintenir ses droits ; car lorsque leur avidité est en jeu, ils vous foulent aux pieds si on leur fait la plus petite concession. —

Je restai à Meched jusqu'au 20 décembre; tout étant prêt alors pour mon départ, je me disposai à me mettre en route dès le lendemain.

*Chérif-Abad.* — 21 décembre.— Distance de 6 farsangs. Je laissai à droite la route de Dèh-Roud, par laquelle j'étais venu à Meched, et suivis celle de gauche, en plaine pendant deux heures et quatre dans les montagnes. La neige tombait en épais flocons. Plusieurs amis me reconduisirent jusqu'au pied des montagnes. En les quittant, les cavaliers de mon escorte nous égarèrent et nous chevauchâmes à travers champs jusqu'à la nuit, pour arriver à Chérif-Abad, petit village d'une cinquantaine de feux attenant à un caravansérail-châh, où nous avait précédés une caravane de pèlerins, qui beuglaient comme des sourds : *Ya Ali !* et nous empêchèrent de dormir pendant toute la nuit. Ils transportaient une vingtaine de cadavres pour les enterrer dans la sainte terre de Kerbélah. Leurs bières en sapin étaient doublées de grosse toile enduite de naphte; mais malgré cette précaution, ces débris humains exhalaient une odeur pestilentielle. Les pèlerins ne paraissaient pas s'en apercevoir. Ils couchèrent pêle-mêle avec ces reliques, hommes et bêtes entassés les uns à côté des autres, se communiquant l'excédant de leur vermine, dont, malgré une chasse continuelle, ils ne peuvent jamais se débarrasser complétement. Parmi eux, un vieillard dégoûtant de saleté venait de se laver les pieds dans un plat, et allait jeter l'eau qui avait servi à cet usage, lorsqu'un de ses voisins l'arrêta avec respect et se désaltéra avec ce lavage.

Tout le monde, excepté moi, le regardait faire sans être étonné de cette action, qui me paraissait énormément incongruë. Un cavalier m'apprit que ce vieillard était un Séyid très-vénéré dans la caravane, et qu'en avalant sa crasse, on se préservait positivement de tout mal physique ou moral. Un moment après, le plat aux ablutions recevait dans ses flancs crasseux un énorme pilau avec lequel vingt affamés se rassasièrent sans éprouver le moindre dégoût. Voilà pourtant les gens qui considèrent comme impurs tous ceux qui ne sont pas Musulmans-Chiàs comme eux, et fuient leur contact.

*Kademguiah.*—22 décembre.—7 farsangs dans les montagnes. Nous étions à cheval deux heures avant le jour. Un brouillard épais envahissait l'atmosphère. A peine sortis du gîte, mes guides m'égarèrent de nouveau; deux jours de suite, c'était jouer de malheur. Nous revînmes au village sans nous en douter et pûmes alors rentrer dans la bonne route. Le trajet est assez désagréable : ce ne sont que montées et descentes continuelles. Le gîte du soir était Kademguiah, petit bourg situé à mi-côte sur le flanc des montagnes et dont les habitants sont Séyids (descendants du Prophète). En raison de la sainteté de leur origine, ils sont exempts d'impôts, et refusèrent de me donner le djirèh (vivres), auquel mon taliguèh me donnait droit. Ils refusèrent même de m'admettre dans leurs murs, parce que j'étais un infidèle à leurs yeux. Je descendis dans la plaine et m'établis dans un caravansérail-châh, où je me procurai tout ce dont j'avais besoin. Kademguiah est un des lieux de pèlerinage

des Persans. Selon eux, l'Iman Réza, auprès duquel les miracles de Mahomet et de Jésus-Christ ne sont rien, y fit rôtir un millier de Ghèbres sur quinze cents qui l'habitaient alors. Il convertit à la vraie foi, par ce moyen efficace et persuasif, les cinq cents qui restaient. Il serait trop long de relater tous les prodiges opérés dans ce lieu par l'Iman, les deux suivants pourront donner une idée de la valeur des autres.— Il arrêta, en levant seulement le doigt indicateur de la main droite, une pierre pesant quinze à vingt milliers, poussée du haut de la montagne par les Ghèbres dans l'intention de l'écraser. Cette même pierre aujourd'hui entourée d'une barrière en argent doré, est l'objet d'une grande vénération de la part des Musulmans. Une autre enceinte renferme l'empreinte laissée par le pied de l'Iman Réza dans le roc, à une profondeur de trois pouces, pour perpétuer le souvenir de son passage en ce lieu. C'est de là d'où vient le nom du village (*Kadem* pas, *Guiah* lieu). Châh-Abbas l'avait embelli, mais on n'y voit plus qu'un groupe de très-beaux sycomores et une mosquée à moitié ruinée.

*Nichapour.*—23 décembre.—4 farsangs dans une plaine sablonneuse très-fertile. Je n'avais jamais auparavant ressenti une impression plus pénible que celle dont je fus saisi à mon arrivée à Nichapour : le choléra n'y avait épargné aucune famille, toutes étaient dans la désolation. Le ciel était obscur, la neige couronnait les montagnes voisines et se reflétait, par un bizarre effet de lumière, d'une manière sombre et lugubre sur l'atmosphère. Je me sentis pris d'une

tristesse qui s'harmonisait en tout point avec la désolante scène dont je fus témoin. Au milieu d'un cimetière, précédant la porte orientale de la ville, plus de cent cadâvres étaient étendus dans la neige, la face découverte, attendant qu'on leur rendît les honneur de la sépulture, entourés de leurs parents désolés qui poussaient des cris lamentables. Les bras des fossoyeurs n'étaient pas suffisants pour cette besogne, qui allait très-lentement. Quel sujet de tableau c'était là ! J'entrai le plus vite possible dans le beau caravansérail situé à côté pour me soustraire à ce pénible spectacle ; mais là, encore, se passaient des scènes lugubres. Les chambres étaient remplies de cholériques et de malheureux terrifiés par la peur du fléau, adressant au Ciel des supplications déchirantes pour désarmer son courroux. Je me retirai dans le coin le plus reculé d'une écurie, espérant m'isoler de ces infortunés ; mais là comme ailleurs je rencontrai des victimes, j'entendis des pleurs et j'assistai à toutes les angoisses que provoque la terreur. Le sous-gouverneur de la ville avait transporté ses pénates dans un *balakhanè* (belvédère) de ce caravansérail, où il croyait l'air pur ; il jeûnait, priait, et faisait toutes les momeries inspirées par la peur de la mort. Cependant, au moment où il pouvait toucher à son heure suprême, il commettait une escroquerie envers moi. Après m'avoir fait demander et avoir reçu le bon des vivres auquel mon taliguèh me donnait droit ; il disparut tout à coup sans qu'il me fût possible de le retrouver, et je ne reçus point ce dont j'avais besoin.

*Zafferani.*—24 décembre.—Le gouverneur ne se

montrant pas davantage le lendemain matin, je ne pus obtenir de cavaliers d'escorte pour remplacer ceux de Meched qui retournaient chez eux. Je partis donc seul avec mes deux domestiques, car j'en avais pris un nouveau pour m'accompagner dans ce voyage. Il était déjà tard, le temps était horrible, la neige épaisse, quoique fondante, et la route horriblement défoncée : nos chevaux éprouvaient des peines infinies pour avancer. Après avoir cheminé trois heures, nous nous trouvâmes perdus au milieu d'une vaste plaine recouverte de neige, et ne voyant nulle trace de route. Enfin la neige ayant cessé de tomber aussi dru, je pus distinguer sur notre gauche plusieurs villages vers lesquels nous nous dirigeâmes. Les portes en étaient fermées, et, aux cris que nous poussâmes, une dizaine de personnes parurent au-dessus des murailles, armées de fusils et la menace à la bouche. Elles nous enjoignirent de nous retirer au plus vite si nous ne voulions pas recevoir un salut de gros plomb. Ces pauvres diables agissaient ainsi, d'abord par la crainte des Turkomans et des Kurdes qui pillaient leurs biens depuis deux mois, et ensuite pour se préserver du choléra dont ils n'avaient pas encore été atteints. Notre position était critique; il n'y avait pourtant pas à hésiter: nous continuâmes notre route. Un paysan que nous rencontrâmes une heure après nous conseilla de faire un détour pour éviter des Kurdes placés en embuscade dans un défilé que nous allions franchir. Ce service demandait un salaire, et j'allais le lui donner, lorsqu'il eut la bêtise de nous dire qu'il appartenait au village dont on nous

avait éconduits. Alors, malgré mes cris et ma défense, mes deux domestiques lui administrèrent la plus rude volée de coups de bâton qu'il eût jamais reçue, et l'invitèrent ensuite à aller porter leurs compliments à ses compatriotes inhospitaliers. Je souffris ce que je ne pouvais empêcher et continuai ma route en suivant les indications du pauvre diable bâtonné. A minuit nous arrivâmes harassés à Zafferani, sans avoir fait de mauvaise rencontre et je m'installai comme je pus dans les ruines du caravansérail.

*Sebz-Var.*—25 décembre.—Le choléra n'était pas venu là, quoiqu'il sévît en deçà et au delà.

*Mehir.*—26 décembre.—Gîte déjà décrit.

*Mézinân.*—27 décembre.—Gîte déjà décrit. Je rencontrai là le prince Châh-Pour-Mirza. Le choléra s'était produit d'une bizarre façon dans cette localité. Sur cent quatre victimes qu'il avait faites on ne comptait que deux hommes vieux et maladifs : toutes les autres avaient été des femmes, à huit enfants près, dont le plus âgé n'avait pas six ans.

*Abbas-Abad.* — 28 décembre. — Je me réunis au prince Châh-Pour-Mirza pour franchir cette dangereuse étape. Partis à minuit, par un temps obscur, nous nous égarâmes d'abord et arrivâmes vers midi au gîte, sans avoir éprouvé d'accident.

*Miyamèh.*—29 décembre.—Le prince voulut se reposer un jour à Abbas-Abad, et je partis seul à mon grand regret, car la route est peu sûre jusqu'à Châh-Roud. C'est un hasard quand elle n'est pas battue par les Turkomans. J'arrivai pourtant sans encombre jusqu'au gîte de Miyân-Dacht ; mais les habitants

m'ayant prévenu que les Turkomans avaient passé le matin même et s'étaient éloignés en prenant la direction des montagnes, je ne crus pas prudent de rester dans un gîte aussi peu sûr. Je doublai l'étape et j'arrivai le soir même à Miyamèh harassé de fatigue.

*Châh-Roud.*— 30 et 31 décembre. — Nous aperçûmes les Turkomans de loin; ils paraissaient suivre une proie et ne nous inquiétèrent point. La journée est forte de Miyamèh à Châh-Roud, et mes chevaux étaient exténués. Je jugeai prudent de leur donner un jour de repos; mais nous le passâmes fort mal. Les bêtes avaient de l'eau jusqu'au ventre dans le caravansérail où nous étions descendus, et nos chambres étaient d'une humidité incroyable. Un courrier anglais allant à Meched arriva pendant que j'étais là et me donna les premières nouvelles d'Europe que j'eusse reçues depuis huit mois.

*Dèh-Mollah.*— 1er janvier 1846. Cette année commença encore pour moi au milieu des vicissitudes de la fortune, à travers les fatigues et les périls des voyages en Asie.

*Damghân.*—2 janvier.— La neige tombait abondamment, le froid était vif et les chevaux s'abattaient à chaque pas, il fallait les recharger et nous avions de la boue jusqu'au ventre. La peine que cela me donna dépassa tout ce que j'avais éprouvé jusqu'alors. Avant d'arriver dans la ville surtout, la route était tellement défoncée que nous ne nous en tirâmes que par des efforts surhumains. Parvenu en face de la citadelle, je trouvai un nouvel obstacle dans un rassemblement de Serbas du bataillon de Damghân.

Ils avaient su par mes domestiques que j'étais Français et que j'allais à Téhéran ; ils m'entourèrent donc et m'adressèrent les instances les plus vives pour que je fisse arriver leurs plaintes jusqu'au Châh. Voilà quels étaient leurs griefs : Depuis neuf ans ces malheureux n'avaient pas reçu leur solde, bien qu'elle eût été payée à leur colonel, Réza-Kouli-Khan, et ils refusaient d'aller tenir garnison dans le Khorassan avant de recevoir au moins la moitié de cet arriéré en à-compte. Le colonel avait résisté et plusieurs d'entre eux s'étaient acheminés vers Téhéran pour soumettre leurs plaintes au premier ministre. Poursuivis et ramenés à Damghân, par ordre de Réza-Kouli-Khan, ce dernier avait, suivant le degré de culpabilité attribué aux récalcitrants, fait bâtonner les uns, fait couper la barbe où fendre la bouche à d'autres ; en dernier lieu, au moment où j'arrivais, il faisait bourrer, par le rectum, vingt balles en plomb dans le ventre des quatre plus coupables. Le colonel ayant appris qui j'étais eut une peur atroce, il m'envoya son neveu pour me complimenter, et un confortable dîner pour obtenir ma neutralité. J'avoue à ma honte que le dîner me tenta et que je le mangeai ; cependant, pour mettre ma conscience à l'abri, je dis deux mots de cette histoire au premier ministre, aussitôt que je fus à Téhéran ; mais, en Perse, c'était là moins qu'une peccadille, et il n'en résulta pas le moindre désagrément pour le colonel.

*Gouchè.*—3 janvier.—Neige abondante, froid vif et rien à manger au gîte.

*Ahyoun.* — 4 janvier. — Le temps continua à être

aussi mauvais que la veille, et nous ne fûmes pas plus heureux pour notre approvisionnement.

*Semnân.* — Du 5 au 7 janvier. — J'étais arrivé de l'autre côté des montagnes et à deux heures de la ville, lorsque j'aperçus au loin, avec une indicible joie, un cavalier revêtu d'habits européens. En approchant, je reconnus M. Taylor-Thompson, secrétaire de la Légation britannique à Téhéran. Je le saluai en français et sa surprise fut d'abord grande d'entendre si bien parler cette langue à un Turkoman, car j'en portais l'habit, la barbe et tout l'attirail extérieur, et il ne me reconnaissait pas. A la fin il se ressouvint de moi, et nous causâmes longtemps avant de nous quitter. M. Taylor se rendait à Asterabad pour y surveiller les menées des Russes.

Après être resté si longtemps isolé de tout Européen, au milieu des barbares Afghans et Béloutches, il est facile de comprendre la joie que j'éprouvai en apprenant des nouvelles de mon pays par une personne de ma connaissance.

J'arrivai à Semnân au milieu du deuil de Moharrem, et il me fut impossible de trouver une seule caravane pour lui confier ma charge. Le cheval qui la portait était blessé et fort malade. Enfin, le 7, je m'arrangeai avec des Hézarèhs qui se rendaient à Téhéran, et je pus me remettre en route.

*Lasguird.*—8 janvier.—Là m'attendait le dernier événement de mon voyage, et il faillit devenir tragique. Un Hézarèh voulut me reprendre le cheval dont je lui avais payé la location, parce que son palan le blessait; mes domestiques s'y opposèrent et une

lutte s'engagea entre eux. Une vingtaine de Hézarèhs arrivèrent au secours de leur camarade et les coups pleuvaient dru sur le dos de mes gens. Malgré ma qualité d'Européen, je risquais fort d'être aussi maltraité par ces brutes, qui n'ont d'homme que le nom, lorsque je les arrêtai court dans leur démonstration en les couchant en joue. Le remède opéra un effet instantané : ils se retirèrent et je gardai leur cheval jusqu'à Téhéran.

*Dèh-Nemek.* — 9 janvier. — Beaucoup de boue et rien à manger au gîte.

*Kechlag-Khar.* — 10 janvier. — Une pluie torrentielle était tombée dans cette localité depuis plusieurs jours et avait tellement défoncé la route ordinaire qu'il était impossible de la suivre. J'en pris une autre, dite chemin du Haut, qui côtoie le pied des montagnes. Elle est plus ferme que celle du bas, mais caillouteuse et coupée, à l'issue d'un défilé étroit, par un torrent fougueux : nous eûmes de grandes difficultés à le franchir. Plusieurs villages sont échelonnés le long de cette route. Nous arrivâmes à Kechlag-Khar mouillés et morfondus, et y trouvâmes un local affreux envahi par l'eau.

*Heïvàne-Kièf.*—11 janvier.—Deux heures avant d'arriver au gîte, un de mes chevaux tomba dans le steppe et mourut à l'instant. Il respirait encore, qu'un vol de corbeaux, établi en cet endroit, le dévorait déjà en becquetant ses chairs, affreusement mises à nu sur le garrot par le frottement du palan.

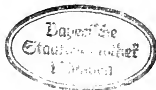
*Khatoun-Abad.* — 12 janvier. — Assez gros village situé en face d'Essar-Émir.

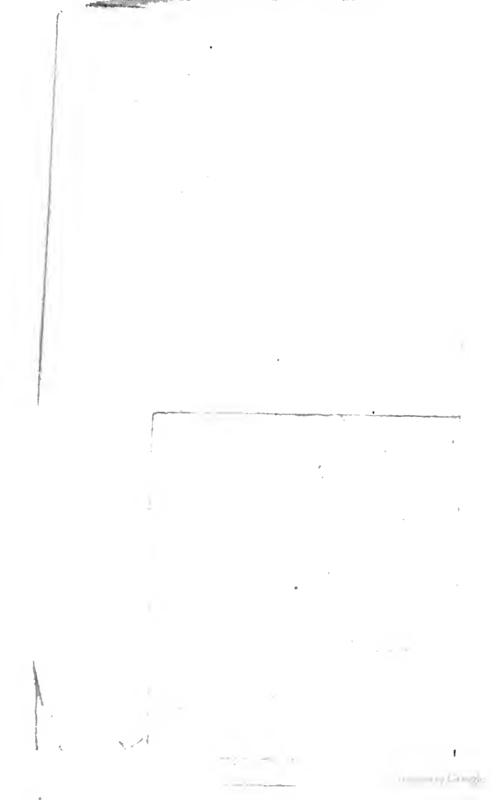
*Téhéran.*—13 janvier.— J'arrivai à Téhéran après avoir traversé un des chaînons de l'Elbourz.

Au terme d'une course si longue, si périlleuse, j'avais grand besoin de repos. J'en profitai pour mettre un peu d'ordre dans mes notes de voyage, et voici le résultat de mon travail. J'ose espérer qu'il intéressera mes lecteurs. Dans ce cas, je pourrai peut-être entretenir encore les personnes qui s'occupent des affaires de l'Asie, de ce que j'ai observé en Turkie, en Égypte, en Perse, dans le Caucase et dans l'Inde, pendant un laps de temps de quinze années.

FIN

DU SECOND ET DERNIER VOLUME.







# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME SECOND

Pages

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

